Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonspourlecar02cl

SERMONS

POUR

LE CARÊME.

TOME II.

SERMONS

POUR

A

LE CARÊME,

PAR M. L'ABBÉ CLÉMENT, *Abbé de Macheroux, Confesseur de* MESDAMES, *Aumônier ordinaire du feu* ROI DE POLOGNE, *Duc de Lorraine.*

TOME SECOND.

Ex libris

A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

POUR le Vendredi de la ſeconde Semaine de Carême : *Sermon ſur l'Enfer*, 1

Pour le troiſieme Dimanche de Carême : *Sermon ſur l'Impureté*, 44

Pour le Mardi de la troiſieme Semaine de Carême : *Sermon ſur la Foi*, 89

Pour le Mercredi de la troiſieme Semaine de Carême : *Sermon ſur le Culte extérieur*, 134

Pour le Jeudi de la troiſieme Semaine de Carême : *Sermon ſur les Spectacles*, 174
Pour le Vendredi de la troiſieme Semaine de Carême : *Homélie ſur la Samaritaine*, 218
Pour le quatrieme Dimanche de Carême : *Sermon ſur la Meſſe*, 261
Pour le Lundi de la quatrieme Semaine de Carême : *Sermon ſur les Egliſes*, 302
Pour le Mardi de la quatrieme Semaine de Carême : *Sermon ſur les Talents*, 348
Pour le Jeudi de la quatrieme Semaine de Carême : *Sermon ſur l'éducation de la Jeuneſſe*, 391
Pour le Vendredi de la quatrieme Semaine de Carême : *Homélie ſur la Réſurrection de Lazare*, 439
Pour le Dimanche de la paſſion : *Sermon ſur le Miniſtere Evangélique*, 479

SERMON

SERMON
SUR
L'ENFER.

POUR LE VENDREDI DE LA II. SEMAINE DE CARESME.

Malos male perdet.

Il perdra les Méchants.

Matthieu 21.

AH ! mes Freres, quelle perte, quel horrible malheur ! Nous ne vous avons jusques ici parlé que trop superficiellement des vengeances de notre Dieu ; l'Evangile de ce jour nous rappelle à cette méditation importante ; tâchons une fois de la bien approfondir.

Qui que vous soyez donc, Pécheurs,

vous ſur-tout Pécheurs obſtinés dans le crime, qui courez en aveugles au précipice, enfin aujourd'hui écoutez-moi ! Du moins ne faut-il pas vous expoſer à un danger ſans le connoître. Commencez par affermir votre cœur ; enſuite ſur la deſcription que je vais vous faire des tourments dont vous êtes menacés, éprouvez-vous, eſſayez-vous vous-mêmes ſi vous pourrez en ſupporter l'horreur.

Grand Dieu, Dieu terrible dans vos conſeils, encore plus terrible dans vos vengeances ! je vous demande aujourd'hui ce que vous demandoit votre Prophête : ouvrez devant nous les portes de la mort ; que le flambeau de la foi nous guide, mais ſur-tout que l'onction de votre grace nous accompagne ſur cet horrible théâtre de vos juſtices.

Quel cahos, quel trouble, quelle confuſion ! J'y cherche le Seigneur, & ne l'y reconnois qu'à des traits de colere. Quelle multitude de créatures ſans ſubordination, ſans ordre, acharnées l'une contre l'autre, conjurées à s'entre-détruire ! O région de ténebres, région de fureur & de rage, ô région de déſeſpoir !

Quel ordre, quelle methode faut-il donc que je garde dans cette affreuſe deſcrip-

tion ? Ecrivez, dit le Seigneur, écrivez : ce peuple n'eſt plus mon peuple, je ne ſuis plus ſon Dieu ; j'appellerai toutes mes créatures au grand ſacrifice que j'en veux faire à ma gloire outragée.

Arrêtons-nous, mes Freres, à ces deux frappantes idées que le Seigneur lui-même nous en donne. Le Pécheur s'eſt éloigné de Dieu par ſon péché ; Dieu s'éloignera de lui par ſes vengeances : ſujet du premier Point. Le Pécheur s'eſt attaché aux créatures par ſon péché ; toutes les créatures s'attacheront à lui pour ſon ſupplice ; ſujet du ſecond Point. En deux mots, peines intérieures, peines extérieures des réprouvés, c'eſt, ſelon l'expreſſion du Prophête, la double torture dont le Seigneur briſera, pour ainſi parler, & leurs ames & leurs corps : *Duplici contritione conteret illos ;* & c'eſt tout le deſſein, le double point de vue de ce Diſcours. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

DEVRIONS-nous menacer le Pécheur d'être privé de Dieu ! Eſt-ce un ſupplice pour lui ? Sur la terre il ne fait de démarches que pour s'en éloigner,

Il ne cherche qu'à en diſtraire ſon imagination & ſa penſée ; aveugle fils d'Adam, il ne ſe croit en ſûreté qu'autant qu'il croit ſe dérober à ſa préſence. Pécheurs, voilà juſtement votre crime ; en voici le châtiment.

Un jour viendra que vous le connoîtrez ce Dieu ; alors vous deſirerez, je ne dis pas avec empreſſement, mais avec fureur, de vous réunir à lui ; & c'eſt ce moment qu'il attend pour s'éloigner de vous à ſon tour. Mais qui pourra comprendre, comment décrire la gêne, les regrets, le déſeſpoir d'une ame ainſi arrachée violemment à ſon Dieu ? Il faudroit, dit Saint Grégoire, l'avoir poſſédé & l'avoir enſuite perdu.

Je me repréſente, d'abord, cette horrible circonſtance où l'Ecriture dépeint le malheureux Job. Imaginez qu'on vient actuellement vous annoncer la mort de tout ce que vous avez de plus cher dans le monde ; un incendie qui a réduit tous vos héritages en cendres, une diſgrace ſoudaine qui vous dépouille de toutes vos dignités, de tous vos titres, votre honneur perdu, votre réputation flétrie, ſans qu'il vous reſte un ſeul ami qui partage vos peines : objet d'horreur, de

haine, d'exécration à l'univers ; quels ſont, dans cette ſituation, les ſentiments de vos cœurs ? Non, non, mes Freres, tous les ſentiments de triſteſſe auxquels notre ame peut être ſujette dans cette vie ſont trop bornés. Le Pécheur, au moment de ſa mort, perd Dieu : voilà un tout autre malheur, un tout autre ſujet de regrets, ſource du plus affreux déſeſpoir. Suivons naturellement ce que nous préſenteront ces trois idées : ſon malheur, les regrets que ſon malheur lui cauſe, le déſeſpoir qui ſuit de l'inutilité de ſes regrets.

Son malheur : il perd Dieu. Perdre Dieu, qu'eſt-ce à dire ? Lui-même nous l'expliquera par ſon Prophête. C'eſt-à-dire que cette ame n'eſt plus rien à ſon Dieu, Dieu la renonce : *Non populus meus ;* Dieu ne lui ſera jamais rien, il l'abandonne : *Non ero veſter.* Ah ! mes Freres, diſoit ſaint Bernard, lequel des deux eſt le plus terrible ?

Cette ame n'eſt plus rien à ſon Dieu ! Cette ame qui lui appartenoit par tant de titres, ouvrage & chef-d'œuvre de ſes mains, ſur laquelle il avoit pris ſoin de tracer ſa propre image, qu'il avoit enrichie de tant de dons ſurnatu-

rels, autant de liens, pour ainſi dire, pour l'attacher plus fortement à lui ; cette ame qu'il avoit chérie d'un amour ſi tendre, qui lors même qu'elle l'eut abandonné, dans le temps qu'elle s'obſtinoit à le fuir, émut ſi vivement ſa tendreſſe ; pour la ramener à lui que ne mit-il pas en uſage ? Ah ! Pécheurs, voilà ce que nous vous remontrons maintenant en vain ; tant de liens qui vous attachent à Dieu, & qui ne peuvent cependant vous fixer à ſon ſervice, ſe briſeront enfin ; mais avec quelle douleur, quel déchirement pour votre ame ! *Non populus meus.*

Iſmaël chaſſé de la maiſon de ſon Pere, la répudiation d'Agar n'en préſentent que de foibles emblêmes. Qu'on le dépouille, dit le Seigneur, de la robe qu'il a ſouillée : *Expoliate.* A ce mot, quel changement affreux ſe fait en vous, Pécheurs ! Auſſi-tôt toutes ces habitudes ſurnaturelles qui vous avoient été infuſes dans le Sacrement du Baptême, & qui ont été ſtériles dans votre cœur : cette foi, à laquelle nous n'avons jamais pu vous déterminer à conformer votre conduite ; cette eſpérance, que l'amour du monde & de ſes faux biens

a toujours retenus comme captive dans votre cœur, elles vous seroient enlevées à ce moment : *Expoliate.* En même-temps tous ces penchants vertueux contre lesquels vous n'êtes occupés qu'à vous roidir sans cesse, ces principes de probité, ces semences de vertu qui n'eûrent en vous d'autre fruit qu'une probité toute mondaine, une vertu toute morale, ils vous seront enlevés : *Expoliate.* Mais sur-tout cette capacité divine de connoître Dieu, de l'aimer, c'est-à-dire la capacité d'être heureux, c'est-à-dire tous les traits de la ressemblance divine, ils vous seront arrachés : *Expoliate.*

Que vous restera-t-il donc ? Et quel affreux portrait ! Dieu pourroit-il encore voir en vous quelque chose qui lui appartînt ? Aussi il vous méconnoît, il vous renonce : *Non populus meus.* En même-temps il vous abandonne, *Non ero vester.*

Elles sont donc finies, toutes ces relations que la miséricorde de notre Dieu avoit établies entre lui & sa créature. Ce n'est plus un ami, ce n'est plus un époux : tendres noms, qu'il prend maintenant à notre égard, & qu'il nous per-

met de lui donner ; c'eſt un ennemi éternellement irréconciliable. Ce n'eſt plus un Pere, c'eſt un Juge intéreſſé à punir, à perdre ſon coupable. Ce n'eſt plus notre Dieu ; c'eſt-à-dire, ce n'eſt plus le Dieu de notre conſolation, de notre ſalut, comme il ſe nomme encore aujourd'hui ; c'eſt le Dieu des vengeances : *Non ero veſter.*

Et à qui l'abandonnez-vous donc, Seigneur, cette ame que vous renoncez ? Aux Démons Miniſtres éternels de ſes vengeances éternelles. Ah ! Meſſieurs ! quel échange ! au lieu de l'empire paternel d'un Dieu qui ne veut régner ſur nous que pour nous rendre heureux, l'empire des Démons acharnés éternellement à nous tourmenter.

O vous, Prophête, qui déploriez en termes ſi tendres les malheurs de Jéruſalem devenue la proie des nations, pleurez plutôt des maux dont ceux de Sion n'étoient qu'une ombre trop foible ; pleurez cette ame, la véritable maîtreſſe de l'Univers, aſſervie à ſes ennemis, l'héritage du Seigneur abandonné par le Seigneur lui-même. Helas ! il ne lui reſte plus rien de ſon ancienne beauté ; objet d'inſulte & de riſée pour les créatures

les plus viles, un Dieu vengeur l'a livrée à des mains dont elle ne pourra s'arracher. Ses maux sont sans ressource, ne la plaignons donc point ; le Seigneur est sans miséricorde pour elle, ne lui prodiguons plus notre compassion.

Mais vous, mes Freres, vous, contre qui l'arrêt n'est pas encore porté, c'est sur vous que couleront nos pleurs. Puissent-ils éteindre la foudre prête à vous écraser ! *Non ero vester.* Dieu vous abandonnera ; mais il ne vous a pas abandonnés encore. Hâtez-vous de recourir à lui, maintenant que vous le pouvez ; alors vous ne le pourrez plus, vous ne le voudrez même plus. Terrible mais juste punition, dit Saint Grégoire, que vous ne puissiez plus alors ce que vous vous obstinez à ne point vouloir aujourd'hui !

Nous pouvons à présent vous promettre encore ce beau Royaume, ces torrents de délices, cette éternité de gloire que le Seigneur nous a préparés dans les cieux ; mais alors tout cela ne sera plus pour vous. La grace vous est encore offerte ; alors il n'y aura plus de grace pour vous ; affreuse impuissance de tout bien qui succédera justement à votre obs-

tination volontaire dans le crime ; & tout cela parce qu'il n'y aura plus de Dieu pour vous, qui vous obſtinez maintenant à ne vouloir point être à Dieu : *Non ero veſter.* Vous le renoncez, il vous renoncera ; vous l'abandonnez, il vous abandonnera ; & vous ſentirez votre malheur, mais que vous ſervira de le ſentir ? Ce ſera l'accroiſſement de votre malheur même ; ſentez-le à préſent & prévenez des regrets inutiles.

C'eſt ce ver rongeur, dont parle l'Ecriture, qui déchirera le cœur du réprouvé par trois tourments divers qu'il ne ceſſera de lui faire endurer, diſoit un Saint Pape : affligeant ſouvenir, repentir trop tardif, reproches les plus ſanglants.

Recordare, recordare quia recepiſti bona in vita tua. Amere conſolation, ou plutôt inſultante raillerie ! Ame Pécheresſe, ſouviens-toi que tu as joui de ta félicité pendant ta vie ! Tu as joui ! hélas ! quelle félicité, qu'une félicité qu'on a perdue ? *Recepiſti.*

Alors repaſſeront dans l'eſprit de ce Riche ſes tréſors immenſes, ſes poſſeſſions innombrables ; dans l'eſprit de ce Grand tous ſes titres, tous ſes honneurs ; dans l'eſprit de ce Voluptueux tout ſon

faſte & toute ſa molleſſe. Voilà, Pécheurs, dit Saint Jean Chryſoſtome, ce qui fait à préſent votre bonheur : *Bona tua ;* ce ne ſont pas des biens en eux-mêmes, mais en vous y attachant vous en faites vos biens : *Bona tua.* L'attache, pour votre ſupplice, reſtera au fond de votre cœur, pourſuit Saint Chryſoſtome ; vous les aimerez éternellement pour les regretter éternellement : *Affliget memoriâ.*

Cependant vos regrets vous feront ſentir le déſordre de votre attache. La perte de ces biens tant chéris vous rappellera le ſouvenir de la vraie félicité, à laquelle vous les avez préférés : delà le repentir ; mais repentir trop tardif. Dangereux amis, cruels flatteurs, traîtreſſe fortune, plût à Dieu que vous n'euſſiez jamais été ! Non, non, ils ne ſont plus, & ne ſeront jamais pour vous que dans votre mémoire, pour y entretenir un repentir éternel & toujours inutile : *Turbabit pœnitentiâ.*

Tous vos crimes en même temps ſe repréſenteront à votre eſprit ; ces crimes dont vous vous applaudiſſez maintenant ; concuſſions cachées, uſures palliées, brigandages couverts, heureux chefs d'œuvre de votre induſtrie ; toutes ces

voies abrégées de s'enrichir & d'avancer, comme on dit, sa fortune ; tant de journées, tant de nuits passées au sein du plaisir dans les fêtes mondaines, ou dans les parties de débauche : crimes charmants, dont vous vous rappellez long-temps après encore le souvenir, pour vous consoler de leur peu de durée, ils se représenteront à vous. Mais sous leurs véritables traits, dans toute leur noirceur, tels que les voyoit un Dieu qui en sua de douleur le sang & l'eau, tels alors vous les verrez, Pécheurs, pour vous faire à jamais de vous-mêmes, à vous-mêmes, un objet d'exécration & d'horreur : *affliget memoriâ.*

Quelle honte, quel repentir saisira donc vos cœurs ! Il nous faut employer à présent les images les plus fortes, les tours les plus frappants, les expressions les plus énergiques pour vous faire rougir de vos crimes ; encore y réussissons-nous ? C'est, Messieurs, que chaque crime a toujours quelque apparence de bien, la cupidité s'y attache. Mais quand il n'y aura plus de jour avantageux sous lequel vous puissiez envisager vos désordres ; quand la conscience, ce juge inflexible, revenu de toutes les préven-

tions qui l'avoient corrompu, vous les repréſentera, vous les reprochera ſans ceſſe ! Avouez qu'il eſt certains moments où le ſouvenir ſur-tout de certains crimes vous glace de remords que vous ne pouvez vous-mêmes ſupporter ; mais que ſeroit-ce, ſi ſurpris dans quelqu'un de ces forfaits regardés comme infâmes dans le monde, on vous traînoit au ſupplice ſous les yeux d'une multitude applaudiſſant à l'arrêt prononcé contre vous & inſultant à votre honte ? Ah ! je vous repréſente mal la honte & le repentir dont un Dieu vengeur s'appliquera lui-même à vous troubler : *Turbabit pœnitentiâ.*

Mais ce qui mettra le comble à cette eſpece de tourment, ce ſera le ſouvenir de tant de graces que vous avez rendu & que vous rendez tous les jours inutiles : cette éducation chrétienne que vous avez reçue dans le ſein d'une pieuſe famille, ces ſemences de vertu qu'un maître habile avoit jettées dans votre cœur, tant de remontrances ſans fruit d'un Paſteur charitable, tant de ſollicitations preſſantes des Miniſtres du Seigneur, tant de bons exemples que le Seigneur lui-même vous avoit ménagés, tantôt

pour vous animer & tantôt pour vous confondre.

C'eſt donc alors que vous reconnoîtrez la miſéricorde de notre Dieu. Vous le verrez alors, ſi les plaintes que vous faites à préſent ſur la ſévérité de ſes loix, ſi vos murmures ſont juſtes. Mais l'affligeant ſouvenir ſur-tout, l'affreux objet qu'un Dieu en croix pour une ame excluſe à jamais du fruit de ſon ſang & de ſa mort! *Afflget memoriâ.*

Regarde, lui dira le Seigneur, regarde, ſi je t'avois faite pour te damner. Elle détourne en vain les yeux; la juſtice de Dieu s'arme contre elle de tous les inſtruments du ſupplice de ſon Fils. Ce ſang qu'elle a profané en mille manieres, dans les Sacrements par ſes ſacrileges, dans les graces par ſes réſiſtances, ce ſang ſera toujours ſur elle pour la tourmenter d'un regret trop tardif, par-là même inutile; *Turbabit ſerâ pœnitentiâ.*

Delà ces reproches cruels que le Pécheur ne ceſſera de ſe faire à lui-même, pour déchirer lui-même ſon propre cœur. *Torquebit anguſtiâ.*

Peignez-vous, Meſſieurs, un malheureux précipité du faîte de la grandeur

au plus profond abîme de la misere, sans espérance & sans ressource, à qui pour toute consolation il ne reste que la liberté de punir l'auteur de ses disgraces. Tel à peu-près l'état du Pécheur. Il sent sa perte & son malheur, en proie aux passions les plus fougueuses, plein du desir le plus impétueux d'être heureux, ayant pû l'être, & dans l'impuissance de le devenir jamais, il voit l'auteur de tous ses maux; Dieu veut qu'il le punisse, l'anime & le fortifie pour le faire; mais l'auteur de ses maux, c'est lui-même. Ah! ne le peignons plus dans cette situation terrible qu'avec les couleurs du désespoir: *Torquebit angustiâ.*

Désespoir, dit Saint Denis l'Aréopagite, causé par les desirs les plus violents: *Cupiditas amens;* desirs dont la violence toujours frustrée lui fait enfanter les plus insensés projets: *Phantasia præceps;* projets enfin dont la folie le jette dans la fureur la plus déraisonnable, & fureur encore, pour comble de désespoir, toujours impuissante: *Irrationalis furor.*

Desirs violents: *Cupiditas amens.* C'est alors enfin que l'ame sentira toute sa capacité, toute son étendue; mais

elle ne la ſentira, dit Saint Bernard, que par le vuide affreux que l'abſence de Dieu laiſſera en elle; abſence, pourſuit ce Pere, plus cruelle que le néant. Unis à Dieu néceſſairement comme à notre principe, nous deſirons néceſſairement de nous réunir à lui comme à notre fin. Mais c'eſt-là, Meſſieurs, une vérité, qu'il ne faut pas même entreprendre à préſent de rendre ſenſible: au milieu de tant d'objets extérieurs qui nous diſtraient ſans ceſſe; dans ce temps d'épreuve, où Dieu, voulant que nous nous attachions à lui librement & par choix, rallentit lui-même, en quelque ſorte, l'impétuoſité du mouvement qui nous porte vers lui; ſous cette économie, où nos ſens qui aſſerviſſent notre ame en partagent toujours l'attention.

Mais prenez garde, Meſſieurs, qu'après la ſéparation de l'ame & du corps, tous les voiles ſont levés, le temps d'épreuve eſt paſſé; il n'eſt plus de ſens qui puiſſent tromper l'eſprit, plus d'objets ſenſibles qui puiſſent le diſtraire; tous les appuis de la vanité mondaine ſont tombés. Quelle eſt donc la vivacité de cette ame rendue alors à elle-même!

C'eſt comme un torrent qui a briſé ſa digue. Elle ſe trouve ſeule avec Dieu ; elle ne voit que lui ; elle le voit dans tous ſes attributs ſuprêmes, dans toutes les relations qu'elle avoit avec lui ; elle le voit comme ſon ſouverain bien, ſon unique bien, ſon bien éternel. Auſſi-tôt tous ſes deſirs ſe portent vers lui, toutes ſes paſſions ſe concentrent dans lui. Elle le voit, elle le deſire & en même temps elle le perd : *Retire-toi, maudit.*

Cependant pour ſon ſupplice ſes connoiſſances s'épurent, ſes deſirs par conſéquent s'enflamment, ſon activité s'augmente ; & le bras du Tout-puiſſant ne ceſſe de l'arrêter & de la repouſſer loin de lui : *Retire-toi, maudit.* Eh ! Seigneur où ira-t-elle ? Il n'eſt plus autour d'elle de biens même apparents : plus de monde, plus de terre, plus de dignités, plus de richeſſes, plus de ſociétés, plus de plaiſirs ſenſibles ; où ira-t-elle ? Hélas ! vous ne l'aviez créée que pour vous, Seigneur ; maintenant elle reconnoît ſes erreurs, elle condamne ſa folie par l'hommage qu'elle rend à votre Souveraineté & à votre Puiſſance. Hommage forcé : je voulois d'elle un hommage libre ; l'ingrate me l'a refuſé, quand elle pouvoit

me le rendre ; qu'elle se retire. Il faut qu'elle me connoisse pour sentir son supplice ; il faut qu'elle reconnoisse son égarement pour l'accroissement & le comble de son supplice. N'y aura-t'il donc jamais de grace ? Non, point de grace ; en vain ne cessera-t-elle de desirer ; le Seigneur ne cessera de dire. *Retire-toi, maudit.*

Ainsi la violence de ses desirs toujours frustrée lui fait concevoir les plus insensés projets : *Cupiditas amens, Phantasia præceps* : projets insensés contre elle-même ; à force de s'aimer, forcée à se haïr, elle voudroit se détruire.

En effet, Messieurs, une passion violente frustrée n'est-ce pas ce que vous nommez une grande disgrace ? Elle rend l'homme odieux à soi-même. Delà ces désespoirs d'un amant furieux, d'un joueur forcené, de l'ambitieux & de l'avare trompés dans leurs espérances : désespoir que nous voyons tous les jours ensanglanter la scene du monde. Scene frivole, disparoissez devant cet horrible théâtre des pures vengeances du Seigneur. Un malheureux qui perd tout & le perd par sa faute, pour toujours & sans ressource : voilà l'Acteur que j'ai

représenté jusques ici sur cette scene ; ne pouvant être que malheureux, il ne peut donc plus que se haïr. Montagnes de Gelboé, témoins des derniers excès de Saül quand il ne put survivre à sa défaite & à sa honte, champ maudit, souillé des impures entrailles du traître Judas, vous ne vîtes jamais rien de si affreux ! Collines, tombez sur nous, rochers, montagnes, écrasez-nous ! Voilà le cri d'enfer.

Du moins, Messieurs, la haine la plus violente qu'un Scélérat peut avoir contre soi-même pendant sa vie, est toujours modérée par la bonté de Dieu qui l'aime encore. Mais Dieu hait l'ame damnée, il faut donc qu'elle se haïsse. Et comment pourroit-elle s'aimer, quand l'Etre le plus parfait, le plus juste, le Dieu d'amour & de bonté, qui trouve aimable un vermisseau, ne voit rien en elle qui ne soit digne d'horreur ? Orgueilleux mortels, insensés amateurs de vous-mêmes, supportez, si vous pouvez, la vue de cet océan de bonté changé pour vous en mer d'amertume, en océan de haine !

Il faut bien la supporter, cette vue ; vainement pour s'en délivrer, voudra-

t-il se détruire. Son ame céleste & incorruptible échappe à ses propres poursuites ; supérieure à ses desirs, cette substance, qui n'est qu'amour, vit de sa propre haine ; elle s'entretient, elle subsiste des vœux mêmes qu'elle forme contre soi. Incapable donc de rien pouvoir sur elle-même, aveuglée par son désespoir, elle appelle au secours de sa haine impuissante des créatures encore plus foibles ! Collines, tombez sur nous, rochers, montagnes, écrasez-nous ! Mais le Ciel se rit également & de sa haine & de ses vœux, & lui conserve l'immortalité pour dernier prix de ses forfaits.

Que fera-t-elle enfin dans les mouvements impétueux qui l'agitent ? Elle se tourne contre Dieu : fureur déraisonnable, dont l'impuissance encore met le dernier comble à son désespoir : *Irrationalis furor.*

Pécheurs, l'amour de Dieu vous semble à présent une chimere. En vain le Seigneur, dans ces jours de miséricorde, emploie tout, remue les plus grands ressorts de sa toute-puissance pour attendrir vos cœurs ; vous vous endurcissez à tous les traits de son amour. Ah ! quelle peine, grand Dieu, pour

ne vous avoir point aimé, que d'être forcé à vous haïr ! Tous les motifs d'amour, auxquels vous réſiſtez, Pécheurs, vont donc ſe changer pour vous en motifs de haine.

Sa bonté vous offenſera ; elle vous rappellera ſans ceſſe le ſouvenir de votre malice ; & votre malice fixe, permanente, éternelle, fera que jamais ſa bonté n'aura pitié de vos maux. Sa ſcience vous confondra ; elle ne ſera perpétuellement appliquée pour vous qu'à percer, à éclairer le cahos ténébreux de votre cœur, pour vous reprocher vos crimes & vous convaincre continuellement de la juſtice de l'arrêt qui vous condamne. Sa puiſſance vous accablera ; vous livrant en proie à ſes juſtes vengeances, elle vous fera ſentir toute votre foibleſſe. Son éternité vous déſeſpérera ; à moins qu'il ne ceſſe d'être Dieu, vous ne pouvez ceſſer d'être malheureux ; vous ſouhaiterez donc qu'il ne ſoit plus ; mais ſa félicité toujours préſente à votre eſprit vous annoncera toujours ſa néceſſaire indépendance, & votre propre ſubordination. Ses bienfaits mêmes vous ſeront à charge ; tant de grace que vous recevez tous les jours augmentent votre ingrati-

tude ; votre ingratitude augmente votre crime ; plus coupables, vous en ſerez plus malheureux. Tout vous deviendra par-là même odieux dans ſes œuvres ; toutes ces œuvres de Providence, qui ſcandaliſent aujourd'hui votre raiſon, vous paroîtront toutes marquées du beau ſceau de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, tandis que toutes les vôtres, dans leſquelles votre prudence charnelle ſe complait, dont s'applaudit votre aveugle amour-propre, vous les verrez toutes frappées au coin du crime.

Affreuſe oppoſition, qui ne ceſſera d'entretenir une haine mutuelle du Pécheur contre Dieu, de Dieu contre le Pécheur ; haine cependant que le Pécheur n'a que malgré lui contre ce qu'il deſire le plus ardemment : haine dont il voudroit détruire la cauſe en détruiſant l'oppoſition qu'il ſent entre ſon Dieu & lui ; mais vainement il le deſire. Eh quoi ? Ne pourra-t-il jamais rien vouloir qui ſe puiſſe accomplir ? Non, Meſſieurs ; l'état fixe & permanent de ſon cœur eſt de vouloir toujours ce qui ne ſera jamais, & de ne jamais vouloir ce qui ſera toujours.

Delà ces cris d'horreur & de blaſphê-

me. Mais arrêtons. Hélas ! mon Dieu, moi, dont la bouche eſt conſacrée à opérer tous les jours les grands prodiges de votre amour : moi, dont vous purifiez tous les jours les levres par le ſang précieux de votre Fils, pour la manifeſtation de ſon Evangile, ſerois-je un jour condamné à tant d'horreurs ? Mais tout ce peuple, mon Dieu, que vous avez ſcellé du ſceau de votre adoption, dont la langue fait retentir ſans ceſſe le lieu Saint de vos louanges, ſeroit-il un jour condamné à vous maudire éternellement avec les Démons ? Quoi ? je ſerois forcé à vous haïr, moi, dont le plus grand ſupplice en cette vie eſt, ce me ſemble, de vous aimer trop peu ! O mon Dieu conſervez-moi votre amour ! Je conſens plutôt à ſouffrir toutes les autres tortures, à endurer tout le feu de l'Enfer.

Mais vous, mes Freres, quels ſont vos ſentiments ? Sentez-vous maintenant quelle peine c'eſt de perdre Dieu ? Je ſuis au déſeſpoir, je vous le dis en vérité, diſoit à ſon peuple Saint Jean Chryſoſtome, de vous offrir de ſi affreuſes images ; mais enfin puiſſé-je m'en diſpenſer ? Je voudrois être aſſez ſûr & de vous &

de moi, pour que nous n'eussions qu'à nous consoler, à nous réjouir tous ensemble par les magnifiques descriptions des récompenses de notre Dieu. Mais, tous tant que nous sommes, avec quelle étonnante sécurité passons-nous notre vie au sein du crime ! Si je pouvois du moins me flatter d'avoir excité le repentir dans vos cœurs, je finirois ici volontiers cet effrayant discours. Mais je crains, ai-je tort de craindre, que plusieurs d'entre vous à présent mêmes ne mépriſent mes menaces, & par-là ne se rendent encore plus criminels. Hélas ! n'est-il pas du moins des ames assez sensuelles, assez charnelles, pour que ce supplice ne les touche & ne les effraye que trop peu. Souffrez donc que je poursuive, & réveillez votre attention ; voici quelque chose qui fera peut-être plus d'impression sur vous ; c'est en effet à vos sens mêmes que je vais à présent m'expliquer dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

APPROCHEZ, écoutez, Peuples ! Terre, frémis dans le silence, au funeste récit de ce que j'ai fait, dit le Seigneur. *Audite*

Audite Populi quæ fecerim. Peut-être enfin connoîtra-t-on quelle eſt ma force & ma puiſſance : *Cognoſcite fortitudinem meam.* Déjà je vois, en effet, toutes les créatures prêtes à ſeconder la vengeance du créateur. Pécheur inſenſé, tu en as abuſé contre ton Dieu ; elles n'étoient faites que pour te conduire à lui ; en t'attachant à elles, tu en as fait ta fin. Moyens inutiles pour te conduire à ſes bontés, elles te rameneront trop efficacement à ſes vengeances. Quel ſupplice ! quelle vengeance ! Supplice auſſi réel qu'ineffable.

Supplice réel. Je ne ſçais perſonne qui en ait établi plus ſolidement & plus ſenſiblement la vérité que Saint Jean Chryſoſtome. L'Incrédule nous demande, diſoit ce Pere, ſur quoi nous nous fondons pour faire ces terribles menaces, & ſi quelqu'un eſt revenu des Enfers pour nous en aſſurer la réalité & nous révéler ce qu'on y ſouffre. Ah ! mes Freres, répond le Saint Docteur, non, perſonne n'eſt venu nous rendre compte de ce qui ſe paſſe dans l'autre vie ; & quand même quelqu'un en ſeroit revenu, ce n'eſt pas ſur ſon témoignage que nous nous appuyerions pour

vous convaincre. Le témoin que nous vous citons, encore une fois, ce n'eſt donc pas un homme ſorti des Enfers, c'eſt un Dieu deſcendu du Ciel; ce n'eſt point un coupable arraché à ces ſupplices, c'eſt le Juge même qui y condamne, c'eſt le Sauveur qui en délivre.

Eſt-il, en effet, aucune vérité plus clairement exprimée dans l'Evangile? Par-tout on n'y voit que menaces réitérées d'un feu vengeur, d'une priſon ténébreuſe, ſéjour de gémiſſements & de larmes; ſi vous en niez l'exiſtence, niez donc auſſi celle des joies céleſtes. Etonnante contradiction de notre amour propre! Nous voulons bien que Dieu récompenſe; & nous ne voulons pas qu'il puniſſe. L'innocent & le coupable ſeront donc confondus & traités également par un Dieu juſte. Car, prenez garde, mes Freres, ajoute Saint Chryſoſtome, que notre Dieu punit véritablement quelquefois, mais ne punit pas toujours dans cette vie; s'il puniſſoit toujours, on pourroit peut-être en conclure que ſa vengeance épuiſée ou ſatisfaite ne ſévira plus; s'il ne puniſſoit jamais, on en prendroit occaſion de nier ſa juſtice; c'eſt pour cela qu'il

laisse quelquefois échapper de ses mains les traits de sa colere, & qu'il les retient aussi quelquefois ; il ne les retient que parce qu'il les réserve, ou il fait acception des personnes. Si vous reconnoissez un Dieu Juste, il faut donc reconnoître un Enfer, conclud Saint Jean Chrysostome ; & comment reconnoître un Dieu, sans reconnoître qu'il est juste ?

De plus, reprenoit Saint Augustin, ne nous dites pas qu'en privant le Pécheur précisément de sa vue, sa vengeance soit satisfaite. Non, non, hommes sensuels, hommes charnels, vous n'êtes sensibles à rien qu'à ce qui fait impression sur vos sens, il faut donc que vos sens soient punis. La crainte de la moindre douleur vous retient actuellement dans les bras de la molleſſe ; c'est par la douleur que vous craignez qu'il faut que votre molleſſe soit punie. Le moindre attrait de plaisir vous séduit & vous porte au crime ; à cet attrait de plaisir qui vous enchante succédera justement la pointe la plus vive de la douleur. Votre ame asservie à ses sens qu'elle devoit dominer, a fait de tous ses organes autant d'instruments d'iniquité ; n'est-il pas juste qu'asservie

à ſes ſens pour ſon ſupplice chaque organe devienne pour elle un inſtrument de douleur ?

Tournerez-vous donc encore en figures ces fortes expreſſions des Livres Saints qui ne nous repréſentent qu'étangs de ſouffre, abîmes de feux ? Eh ! qui vous autoriſe à prendre ainſi figurément l'Ecriture ? Elle doit toujours s'entendre dans le ſens propre & littéral, diſoit Saint Auguſtin, & c'eſt la grande regle que ſuivent inviolablement tous les Docteurs, à moins qu'une raiſon évidente, & même appuyée de l'autorité de l'Egliſe, n'oblige à la détourner à un ſens figuré. Ici l'Egliſe vous condamne ; quelle évidente raiſon objecterez-vous contr'elle ? Il eſt vrai, nous l'avouons ſans doute, que ce feu, dont l'Ecriture nous menace, agit ſur des eſprits, puiſqu'il agit ſur les Anges rebelles, ainſi que ſur les ames encore ſéparées de leurs corps. Il eſt vrai pareillement, nous l'avouons de même, que le feu ne peut brûler qu'un corps : oui, mes Freres, répond Saint Auguſtin, ſi par brûler on veut entendre ſéparer & diſſiper des parties. Mais ce ſentiment vif & cuiſant que le feu cauſe en nous par les organes, pourquoi le feu ne

pourroit-il le produire dans des ames mêmes séparées de leurs corps ? Ces organes sont-ils absolument nécessaires pour les sentiments de l'ame ? Dieu ne peut-il sans eux ce qu'il opere en nous par leur moyen ? Qu'une ame, après tout, dépende ou d'un organe matériel, ou d'un feu matériel, l'un répugne-t-il plus que l'autre ? Nous éprouvons tous les jours, nous sentons le premier, pourquoi douter du second ?

Vous demandez la maniere dont agira donc sur l'ame ce feu terrible. Saint Augustin répond : l'ame y sera, en quelque sorte, unie, elle y sera condamnée ; c'est-à-dire, pour punir son orgueil Dieu l'assujettira à la plus vile des substances, à l'action d'un feu matériel ; son repos, la cessation de ses douleurs dépendra du repos d'un corps toujours en mouvement ; ainsi ses maux ne finiront jamais.

Vous demandez encore ce qui l'allume, ce qui l'entretient, ce feu terrible. C'est le souffle de la colere du Tout-puissant ; ah ! c'est le bras qui t'a faite, ingrate créature !

Ainsi tout est réel, mais avançons, tout est également ineffable dans ce sup-

plice : ineffable dans l'étendue, ineffable dans la continuité du ſentiment qu'il cauſe.

Que je peigne à vos yeux tout ce que l'ingénieuſe cruauté des Tyrans a jamais inventé de tortures : roues, croix, peignes de fer, braſiers ardents, la douleur que vous cauſez, en comparaiſon de l'action du feu d'Enfer, n'eſt que ſentiment de délices.

En vain donc ouvrirois-je devant vous la triſte ſcène de nos martyrs aux priſes avec les plus cruels bourreaux : Celui-ci écorché vif, cet autre étendu ſur un gril enflammé ; Agnès les mammelles arrachées qu'on roule à travers les épines ſur des cailloux aigus ; Catherine ſur une machine infernale expoſée ſucceſſivement & par parties au tranchant des raſoirs ; Jean dans un bain de plomb fondu, d'huile bouillante. Meſſieurs, la ſeule penſée des tortures d'Enfer les fait chanter dans ces tourments. En voici la raiſon, que je vous prie de remarquer ; elle eſt ſenſible, & priſe dans les principes de la philoſophie la plus exacte, rien ne vous donnera une plus juſte idée du ſentiment que cauſent les ſupplices de l'Enfer.

Sur la terre, les ſenſations de douleur que nous avons ſont des effets de la bonté même du Créateur. Son intention, en nous les imprimant, eſt la conſervation de nos corps ; pour répondre à ce but auquel ſa ſageſſe les proportionne, il ſuffit qu'elles ſoient propres à nous avertir de ce qui peut nous nuire. Tout ce que nous ſentons de douleur ſur la terre vient donc de la bonté du Créateur ; celles de l'Enfer ſont des effets de ſa colere ; il s'agit ſur la terre de nous conſerver ; en Enfer il veut punir & contenter ſa haine.

De plus, lors même qu'il punit ſur la terre, ſa bonté modere toujours l'activité de ſon bras ; en Enfer la meſure de ſes châtiments eſt la meſure de ſa puiſſance. Vainement donc m'efforceroisje encore de décrire les fléaux dont le Seigneur punit quelquefois les coupables ; ce ne ſont que des commencements de ſa Juſtice, des gouttes, pour ainſi dire, échappées à ſa fureur : *Initium juſtitiæ ſtillans*. Cette pluie de feu qui dévore l'impie Pentapole : *Initium juſtitiæ ſtillans* ; le déluge qui détruit la race humaine entiere, huit perſonnes ſeulement exceptées : *Initium juſtitiæ ſtillans* ; l'af-

freuſe exécution qui ſe fait à Jéruſalem par l'impie Antiochus, quatre-vingt mille hommes égorgés dans les plus cruels ſupplices : *Initium juſtitiæ ſtillans*; Dieu, dit l'Ecriture, n'étoit qu'un peu irrité contre ſon peuple. *Erat modicùm iratus.*

Quelle image me reſte-t-il donc à vous offrir ? Que je vous repréſente les horreurs du grand jour du Seigneur, quand il viendra dans l'appareil de ſa juſtice & de ſa puiſſance ; eh ! ce n'eſt, dit Jeſus-Chriſt lui-même, que l'annonce, pour ainſi parler, de ſes vengeances. Nations élevées contre nations, Royaumes conjurés contre Royaumes, tremblements de terre, Phénomenes dans les cieux : *Oportet primùm hæc fieri, ſed nondum finis.* Le Soleil éclipſé, la Lune teinte de ſang, les Etoiles perdant leur lumiere, les flots de la mer franchiſſant la barriere que le doigt de Dieu leur a marquée, la terre au milieu des ondes enflammée d'un incendie univerſel, les hommes ſéchants tous de frayeur & d'effroi, les vertus du Ciel en déſordre : non ce n'eſt-là que le prélude des vengeances du Seigneur que je voudrois décrire : *Oportet primùm hæc fieri, ſed nondum finis.*

Ah! que dis-je donc quand je parle de l'Enfer? Hélas! Meſſieurs, je parle de ce que je ne puis comprendre; je parle d'un tourment, dont ni l'imagination, ni le ſentiment ne peuvent me fournir la moindre idée.

Car encore une fois, ſur la terre, jamais du moins tous les ſens ne ſont tourmentés tous enſemble. En Enfer la douleur eſt univerſelle, chaque ſens particulier a ſon ſupplice, aucune partie du corps n'en eſt exempte, le feu dévorant pénétre tout, agit en même temps ſur tout. Il n'eſt pas beſoin d'aucun détail; le point de foi c'eſt que le tourment diverſifié en toutes manieres ſe fait ſentir également par tous les organes.

Sur la terre, la multiplication des maux n'augmente pas toujours le ſentiment; le plus violent l'emporte, diſtrait des autres, quelquefois les détruit; s'ils ſont égaux ils ſe confondent, pour ainſi dire, & s'abſorbent mutuellement. En Enfer, la diverſité des maux ne nuit point à la vivacité, la vivacité n'empêche point la multitude; ſans diminution, par exemple, du tourment de la vue, par l'ouie, par l'odorat, par le toucher vous ſouf-

frirez, Pécheurs, tout ce que peut souffrir une créature.

Sur la terre, la trop grande activité d'un objet nuit souvent à son action même; un organe trop vivement frappé s'émousse, l'ame ne sent plus rien : d'où vient, Messieurs, que j'ose assurer que personne n'a jamais ressenti sur la terre tout ce qu'il peut sentir. Pécheurs, vous le sentirez en Enfer; l'organe y devient, en quelque sorte incorruptible autant que l'ame même, pour pouvoir fournir à la violence du tourment que Dieu lui destine.

Aussi ce qui doit surprendre le plus dans le tourment de l'Enfer, c'est que l'ame humaine y puisse suffire; cette ame si bornée en tout comment supportera-t-elle un supplice qui semble en tout sens infini? Voici, Messieurs, la solution à cette difficulté : c'est que Dieu qui emploie sa toute-puissance pour élever l'ame du Juste à la capacité d'une récompense vraiment divine, employera de même sa toute puissance pour élever l'ame coupable à la capacité d'une peine vraiment divine.

Mais quelle différence pourra-t-il donc y avoir dans des tortures qui semblent

toutes exceſſives ; & s'il n'y en a point, où ſera la juſtice ? Quoi ? direz-vous, moi, par exemple, qui aurai noué, entretenu une intrigue à la vérité criminelle, mais cachée ſi ſoigneuſement que la plus adroite jalouſie n'a pu même la ſoupçonner ; moi, que les principes d'honneur & de probité ont toujours guidé dans toutes mes actions, & qui ne me trouverai coupable, helas ! que pour avoir été enlevé trop à l'imprévu dans le feu bouillant de l'âge, & dans la fougue des paſſions ; ſerai-je donc autant puni que ces ſcélérats de profeſſion que je vois affronter toutes les loix & braver la Juſtice, autant que ces infâmes proſtituées qui font trafic de leur pudeur, autant que les malheureux qui m'ont ſéduit ?

Non, mes Freres, non ; vous ſerez véritablement punis comme eux, mais non pas autant qu'eux. Les flammes vengereſſes & diſcrettes dans leur vengeance ſçauront meſurer la grandeur de votre crime.

Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum. La quantité, la qualité, les circonſtances de vos crimes ſeront examinées, jugées, punies. En un mot,

le degré juſte de votre orgueil : *Quantùm glorificavit ſe* ; la meſure préciſe de votre molleſſe, de votre cruelle abondance : *Quantùm in deliciis fuit*, ſeront le juſte degré, l'exacte meſure de votre ſupplice : *Tantùm date illi tormentum.*

Redoublez, pourſuit le Seigneur, ajoutez à la coupe d'amertume qu'il s'eſt lui-même préparée : *In poculo quo miſcuit miſcete duplum.* Ajoutez pour tel nombre de graces que ce Pécheur a rendu inutiles, pour tous les remords que je lui avois imprimés, pour tant d'exhortations qu'il a entendues, pour tant de Sacrements auxquels il a participé ſans fruit ; ajoutez ſur-tout encore pour tous les inſtants qu'il eſt demeuré volontairement dans ſon crime ſans le rétracter par la penitence : *In poculo quo miſcuit miſcete duplum.* Le feu docile exécute à la lettre l'ordre du Créateur. O tourments, ô feux d'Enfer, ineffables dans l'étendue, ineffables dans la continuité du ſentiment qu'ils cauſent !

Quel tourment ! Quel eſt donc ce feu nouveau, dit Saint Auguſtin ? Il tourmente ſans affoiblir, il brûle ſans conſumer, il dévore & ſemble épargner : *Urit & parcit* ; Cruel ménagement : il

n'épargne que pour faire ſentir une peine toujours nouvelle, pour multiplier les douleurs à chaque inſtant : continuel ſans relâche, continuel ſans ſoulagement.

Plongés, abîmés, enſévelis dans ces torrents de flammes, tels qu'une étoupe, dit l'Ecriture, toute pénétrée & imbibée de feu : *Quaſi ſtupa.* Ils demanderont toujours ce qui ne leur ſera jamais donné : & quoi, mes Freres ? une goutte d'eau. Qu'eſt-ce, hélas ! qu'une goutte d'eau dans un tel incendie ? Et à jamais cette goutte d'eau leur ſera refuſée.

Continuel ſans conſolation. Ah ! maintenant, cœurs gâtés, eſprits libertins, raſſurez-vous ſur la multitude des compagnons que vous aurez de votre ſupplice ; multipliez-les encore davantage par vos ſcandales. Oui, vous vous y reverrez tous, amis de table, amis de jeu, amis de débauche, amis d'intrigue, vous vous y reverrez pour vous accabler de reproches & d'invectives, pour vous maudire & vous tourmenter ſans ceſſe mutuellement.

Idolâtre amant, tu y reverras ton idole ! Approche, inſenſé, viens recevoir à préſent le prix de tes adorations, de tes hommages. En butte à ſa haine, en

proie à ſes fureurs, auteur de ſon deſhonneur & de tous ſes maux, un Dieu juſte & vengeur l'anime & l'autoriſe à t'en punir.

Et vous, aveugle Pere, folle Mere, écoutez cet enfant malheureux que votre lâche complaiſance a perdu. Grand Dieu! quelle barbarie enfanta jamais tant d'horreurs? Le pere à ſon tour s'arme contre ſon fils, l'époux contre ſon épouſe; ils excitent l'un contre l'autre ſans ceſſe la juſtice céleſte, ils animent leurs bourreaux acharnés.

Hélas! mes Freres, diſoit à ce ſujet Saint Jean Chryſoſtome, qu'aucun de vous ne me ſoupçonne de vouloir ici dès-à-préſent lui inſulter: *Me ipſum primò exhortor, mihi hæc ipſe dico*: C'eſt pour moi-même que je parle; en m'efforçant de vous toucher, je cherche à m'attendrir moi-même. Car enfin de même que Tyr & Sidon condamneront alors Corozaïm; combien de Chrétiens, de même, qui ont reçu moins de graces, s'éleveront contre nous qui en avons reçu bien davantage: *Mihi hæc dico, me exhortor.*

Le voilà donc auſſi ce Moraliſte auſtere, qui nous faiſoit du vice de ſi vives

peintures ! Le voilà ce Miniſtre ſi jaloux en apparence des intérêts de Dieu, qui n'avoit à la bouche que ces mots reſpectables : la Religion, l'Egliſe, la charité : *Quaſi unus ex nobis factus eſt*, le voilà donc auſſi ſemblable à nous ! Ah ! finiſſons, mes Freres ; la force m'abandonne, & ma langue ſe glace d'effroi.

Telles ſont les conſolations, Pécheurs, auxquels il faut vous attendre. L'eſpérance même, l'eſpérance, qui ſe trouve par-tout, n'a point place en Enfer.

O Eternité, Eternité ! tu les accables de ton poids, non pas même ſucceſſivement, mais tout à la fois, toute entiere. Ils la préviennent à chaque inſtant par leurs penſées ; ils la ſouffrent donc toute entiere à chaque inſtant.

O Eternité ! punition juſte, punition même néceſſaire pour des malheureux qui, toujours incapables de repentir, ne pourront jamais par conſéquent ni appaiſer la colere ni ſatisfaire la juſtice du Seigneur, dit Saint Ambroiſe. Eternité, juſte punition, dit Saint Grégoire, de ces inſenſés qui, dans l'alternative qui leur étoit propoſée d'un bonheur ou d'un malheur ſans fin, ſe ſont obſtinés vo-

lontairement à renoncer aux promeſſes & à courir tous les riſques des menaces qui leur étoient faites. Eternité, ajoute Saint Auguſtin, qui entretiendra une mort continuelle dans des ames criminelles qui ne peuvent plus vivre étant privées de Dieu, ni ceſſer de ſouffrir, parce qu'elles ne peuvent ceſſer d'être. Je compte donc, je ſuppute en vain, dit encore Saint Grégoire, pour trouver quelque fin : Caïn damné dès le commencement du monde, n'eſt pas plus près de la fin de ſon ſupplice, que le Pécheur qui y tombe à cet inſtant ; & après autant de millions de ſiecles qu'il s'eſt écoulé d'inſtants depuis la création du monde, malheureux, vous n'en ſerez pas encore plus proche.

O Eternité, Eternité ! A proprement parler, Meſſieurs, l'Eternité n'a ni inſtants, ni jours, ni ſiecles ; dans l'éternité point de paſſé, point d'avenir ; c'eſt un préſent toujours permanent, toujours fixe. Que dire donc de l'ame damnée ? Elle ſouffre, ſans qu'à parler réellement on puiſſe jamais dire : elle a ſouffert. C'eſt même encore parler improprement de dire : elle ſouffrira. Car le temps n'eſt qu'une ſucceſſion de mou-

vements divers ; ſouffrir toujours, ſouffrir mêmes tourments, mêmes feux, il n'eſt point d'autre mouvement dans l'ame damnée, ſans changement, ſans relâche, ſans intervalle ; donc point de ſucceſſion de mouvements, donc point de temps.

O Eternité, que tu me confonds ! C'eſt la penſée de tes horreurs qui a peuplé les ſolitudes, qui a fait tant de Martyrs de foi, de charité, de pénitence ! Eternité, c'eſt toi qui remplis encore les cloîtres, qui fais voler dans un nouveau monde, qui ſur les plages brûlantes d'Afrique, parmi les glaces du Pôle, au milieu des bûchers allumés de l'Amérique, animes & encourages tant de Héros que mon lâche cœur n'a pas cependant le courage d'y ſuivre. O Eternité ! quelle impreſſion fais-tu donc ſur mon cœur ? Mais, Meſſieurs, quelle impreſſion fait-elle ſur vous-mêmes ?

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ? Qui de vous, répondez-moi, pourra habiter ce ſéjour dévorant d'un feu éternel ? Plaignez-vous maintenant que les voies de la pénitence ſont trop pénibles ; dites-nous que vous ne pouvez mortifier votre chair, veiller, vous

faire violence ; que votre corps n'eſt point fait au travail, votre ſanté trop foible pour ſupporter les jeûnes, les abſtinences & les autres auſtérités. Et ce corps ſi délicat, ſi foible, comment donc habitera-t-il dans les étangs de feu ? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ?*

Un Solitaire ſollicité au crime ſe jette dans un braſier ardent. Que faites-vous, s'écrie ſa Tentatrice étonnée, éperdue ? J'eſſaye, répond l'Anachorete, avant que de vous écouter, j'eſſaye ſi je pourrai ſoutenir le feu d'Enfer. Oſerois-je, mes Freres, vous propoſer cet exemple ? Quand les difficultés de la pénitence vous épouvanteront, quand l'amorce du crime commencera d'amollir votre cœur, mettez, mettez votre main dans les flammes, & tâchez de vous accoutumer à en ſupporter les ardeurs.

Au reſte, Meſſieurs, permettez-moi encore cette expreſſion de l'Ecriture, je viens de mettre devant vous l'eau & le feu : *Appoſui ignem & aquam ;* choiſiſſez donc enfin : ou l'eau, c'eſt-à-dire les larmes de la pénitence ; ou le feu, le feu de l'Enfer : *Ad quod volueris porrige d'exteram.* Ou Dieu par deſſus tout main-

tenant ſur la terre, ou plus de Dieu pour vous dans l'éternité ; ou plus d'attachement au monde, à ſes plaiſirs, à ſes richeſſes, ou le feu dévorant de l'éternité ; ou ſouffrir dans ce monde, ou ſouffrir dans l'éternité. *Ad quod volueris porrige dexteram.*

Mon cœur balancera-t-il encore ſur cette affreuſe alternative ? Mon Dieu fixez-le enfin par votre grace pour le temps & pour l'éternité. Ainſi ſoit-il.

SERMON

SUR

L'IMPURETÉ.

Pour le III. Dimanche de Caresme.

Cùm immundus Spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, & non inveniens.

Quand l'Esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, & n'en trouvant pas.

Luc. 11.

DANS les Temples de l'Esprit-Saint, dans les membres mêmes de Jesus-Christ s'établit & demeure l'Esprit impur ! Mon Dieu, que ne pouvons-nous du moins fermer les yeux pour ne point voir la désolation de votre héritage ; que ne nous est-il permis d'ignorer jus-

ques au nom du monſtre qui l'a ravagé ! Saint Paul, en effet, ne vouloit pas qu'il fût même nommé dans nos aſſemblées ; mais plus nous ſommes retenus à le combattre, plus il ſemble devenir hardi & inſolent de jour en jour. Oreilles chaſtes, ne vous effrayez pas cependant : c'eſt même à vous proprement que je vais parler aujourd'hui ; car je cherche bien moins à invectiver contre le vice, qu'à réchauffer l'amour de la vertu dans des cœurs vertueux.

Aimable Pudeur, diſoit Saint Cyprien, c'eſt vous qui nous uniſſez à l'Agneau Vierge ; vous changez la terre en ciel, vous égalez l'homme aux Anges, vous êtes la couronne des vertus ; charmante liberté, perpétuelle Enfance, douce, aimable pudeur, que vos charmes ſont divins, mais qu'ils ſe terniſſent facilement ! Que vous êtes précieuſe, mais hélas ! que vous êtes fragile !

Qui que vous ſoyez donc, Chrétiens, de tout Sexe, de tout état & de tout âge ; tendre jeuneſſe, ſur-tout, qui portez encore dans vos corps le Dieu de pureté, je vous conjure de toute l'affection de mon cœur, par tout ce que vous avez de plus précieux, je vous

conjure de vous pénétrer aujourd'hui de l'ineſtimable prix de la pudeur. Dans le monde tout ſemble conjuré pour la combattre ; le premier échec qu'elle reçoit ne ſe répare preſque jamais : deux puiſſants motifs pour nous engager à veiller ſur nous-mêmes.

Eſtimez-la donc d'autant plus, cette belle vertu, qu'il eſt plus facile de la perdre ; ſujet de la premiere Partie. Craignez d'autant plus de la perdre, qu'il eſt plus difficile d'en réparer la perte ; ſujet de la ſeconde Partie. Ou ſi vous voulez autrement, Meſſieurs, ce qui revient au même ; les voies du péché ſont gliſſantes, la chûte eſt preſque inévitable : c'eſt ce que vous verrez d'abord. Le péché en lui-même eſt funeſte ; il eſt très-difficile de ſe relever après être tombé : vous le verrez enſuite : *Peccati vias, peccatum ipſum.* C'eſt ainſi que Saint Jean Chryſoſtome avoit conçu cette importante matiere. Que n'ai-je la diſcrette & vive éloquence de ce grand Docteur pour la traiter ! Seigneur, envoyez-moi, j'en ai plus beſoin qu'Iſaïe, un de vos Séraphins, pour purifier mes levres avec le plus brûlant de ſes charbons ; & vous, Reine des Vierges, priez pour nous. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUE d'assauts à soutenir, que de combats à livrer pour défendre la pureté, dit Saint Augustin ! Avoir toujours les armes à la main, jamais de paix, jamais de treve ; toujours en garde contre les dehors, n'être jamais tranquille au dedans ; toujours résister, jamais ne pouvoir compter sur la victoire ; toujours vaincre, ne triompher jamais ; & quand même on triompheroit, toujours craindre : que cet état est violent, qu'il est terrible ! Le puissant Ennemi que l'Ennemi de la pureté ! Tout est avec lui d'intelligence, reprend sur le même sujet Saint Jérome : la chair, le monde, notre propre cœur ; au dedans & au dehors tout est plein d'Ennemis. C'est delà, Messieurs, que Saint Cyprien concluoit combien cette vertu est précieuse ; estimez-la donc d'autant plus qu'il est plus facile de la perdre. Je le dis 1°. à l'âge le plus tendre ; c'est en effet cette vertu que l'Ennemi du salut attaque toujours en nous la premiere & avec le plus d'adresse. Je le dis 2°. à toute personne de tout âge

engagée dans le monde ; c'eſt en effet cette vertu qui y eſt attaquée le plus violemment & le plus conſtamment. Enfin j'ajoute encore que qui que ce ſoit ne ſe raſſure ; c'eſt du côté de cette vertu que l'Ennemi a toujours ſur nous le plus d'avantage.

Le bel âge, d'abord, ô l'âge heureux que celui de la jeuneſſe, ſi l'innocente ſimplicité, qu'on lui attribue ordinairement pour apanage, en étoit véritablement auſſi inſéparable qu'on le penſe ! Mais que de pieges, que de dangers, pieges adroits, dangers par conſéquent preſque inévitables, aſſiegent de toute part la trop foible enfance ! Dangers dans l'âge ſeul, dangers dans ſes penchants, dans ſes liaiſons, dans ſes occupations mêmes.

Vous voici, mes chers Freres, diſoit Saint Cyprien, en parlant à de jeunes Vierges de ſon ſiecle, vous voici dans le moment critique pour la pudeur. Réfléchiſſez, en effet, un moment avec moi, je vous ſupplie : ſi vous avez lu nos écritures, qui ſont ceux que vous avez remarqué avoir été tentés le plus dangereuſement ſur cette vertu ? Le jeune Joſeph, la jeune Suſanne, le jeune Amnon,

Amnon. Incendie de la volupté qui peut donc de ſi bonne heure t'allumer dans un cœur ?

C'eſt, Meſſieurs, que ce fut-là toujours le premier foible d'un jeune cœur. Les autres paſſions ne ſe développent que peu-à-peu ; il leur faut des occaſions & des objets, tous les âges ne leur en fourniſſent pas. Mais pour ce vice, il naît (hélas !) avec nous ; au-dedans de nous eſt renfermé le malheureux foyer qui nous brûle ; & le moindre ſouffle, le premier ſouffle ſuffit pour l'allumer. Pour pouvoir être coupable, il ne faut que pouvoir ſentir ; & d'abord tout conſpire à réveiller & à ſurprendre le ſentiment.

Le monde qu'on voit déjà, mais qui ne ſe montre encore que de loin & ne laiſſe appercevoir que ſes dehors, frappe auſſi-tôt par ſa figure charmante ; tout y brille, en effet, tout y rit, tout y éclate ; pour peu qu'il veuille admettre dans ſes fêtes, il le fait quelquefois, on s'y livre, & l'on ſe croit heureux. Hélas ! que de pudeurs ont fait naufrage à ce premier écueil !

Ainſi le bandeau ſur les yeux, on commence à jouer ſur les bords fleuris

du précipice. Dans ces divertissements; dans ce badinage de l'enfance, déjà j'apperçois un sérieux mortel qui me glace. Dans ses jeux violents & passionnés, se prépare un dégoût mortel pour tous les plaisirs modérés & licites: dans cette fuite du travail, je découvre la source de la langueur, de la mollesse, d'une maudite sensibilité; dans cet orgueil naissant, j'entrevois toutes les folies de l'envie de plaire; dans cette affectation puérile de se montrer & de paroître, toutes les ruses d'un cœur corrompu & qui ne cherche qu'à séduire; dans ces délicatesses affectées d'un goût fastidieux, toute la foiblesse d'un cœur efféminé se déclare; dans cette legéreté, dans ces saillies indiscrettes! ah! je vois toutes les portes de tous les sens ouvertes; la mort entre de toutes parts pour ravager le cœur.

Du moins, ah! du moins, Sirenes enchantereſſes, gardez-vous de tenter leurs oreilles par vos chants séducteurs. Que deviendrez-vous, chere jeuneſſe, hélas! que ferez-vous au milieu de cette troupe de compagnons dissolus? Non, non, il ne faut plus en chercher aujourd'hui de ces sociétés aimables que forme

la vertu entre des cœurs vertueux. Même attrait pour les mêmes plaisirs : voilà maintenant ce qui forme les liaisons de la jeunesse ; conversations libres & dès-là même ouvertes à combien d'indécences : voilà ce qui les entretient ; communication mutuelle de sentiments & de pensées : un cœur corrompu suffit donc pour en perdre cent autres ; enfin liberté que l'on se donne mutuellement de tout dire & de tout faire. N'achevons pas.

Que ferez-vous, chere jeunesse, entre les bras de ces flatteurs ? Votre âge n'en manque jamais ; c'est-là son danger le plus ordinaire. Ils vous louent, ils vous carressent ; reconnoissez à cette marque vos plus mortels ennemis. Sur leur sein, entre leurs bras va s'étouffer votre innocence.

Que deviendrez-vous, chere jeunesse, hélas ! l'oserai-je dire, que ferez-vous dans le sein de cette famille même ? Mere mondaine, à qui voulez-vous immoler ces jeunes victimes que vos mains prennent tant de soin de parer ? A quel dessein déjà les promenez-vous dans ces cercles & dans ces spectacles ? La séduction, pour être autorisée par votre

exemple, en ſera-t-elle moins dangereuſe; & comptez-vous que leurs cœurs ſeront toujours aſſez en ſûreté, quand par un vain dehors de bienſéance vous veillerez peut-être ſur leurs ſens? Et vous peres aveugles pour qui formez-vous cet eſprit, que vous accoutumez de bonne heure à ne point s'effrayer d'un diſcours licentieux, à concevoir un mot ambigu, à ſourire à l'équivoque?

A peine ſont-ils connus encore dans les plus belles éducations du monde, ces Livres divins, ſource féconde de la vraie doctrine. Tout le goût de notre ſiécle eſt pour le frivole agréable; & n'eſt-ce point dans des fables romaneſques qu'on inſtruit tous les jours la plus tendre jeuneſſe à bégayer le langage de la paſſion?

Ils ſe multiplient à cet effet de jour en jour & preſque à l'infini, ces livres, dont le grand art eſt de perſonnifier, pour ainſi dire, la volupté. C'eſt-là qu'on la voit ornée de toutes les qualités héroïques, pour couvrir ce qu'elle a de bas & de hideux en ſoi; toujours animée des ſentiments les plus nobles, pour ſurprendre l'eſtime des grandes

ames ; long-temps perſécutée, pour attendrir par le ſpectacle de ſes malheurs & s'inſinuer dans les cœurs par la compaſſion ; preſque toujours enfin triomphante, pour ſe faire ſuivre par l'appas des ſuccès. C'eſt-là que réglant toutes les affaires, décidant de tous les événements, elle a réuſſi à ſe faire regarder comme néceſſaire ; ſe ménageant même habilement, ſoit dans les objets qu'elle ne ſe propoſe que légitimes, ſoit dans les paſſions qu'elle arrête & modere à propos, de peur de révolter par l'image du crime, elle a trouvé l'art de ſe faire regarder comme innocente. C'eſt-là que ſous la forme d'hiſtoire intéreſſante elle enſeigne adroitement, ſans qu'on s'en apperçoive, toutes ſes ſoupleſſes, tous ſes artifices, toutes ſes intrigues ; & le plus ſouvent aujourd'hui prenant, pour mieux ſéduire, un maſque de vertu, elle noye ſon venin dans les leçons de la plus ſaine morale. Avouez-le, Meſſieurs, n'eſt-ce pas là, ſur-tout entre les ouvrages d'eſprit propres à l'enfance, ce qu'on entend louer, ce qu'on recherche, ce qui a vogue dans le monde ? Ne ſont-ce pas là les maîtres & les modeles qu'on met entre les mains de la jeuneſſe, ſous

prétexte d'adoucir, dit-on, ce qu'a de ſauvage & de rude une éducation trop ſérieuſe. O vous, dont l'eſprit délicat & curieux rend le cœur plus ſenſible, craignez de vous laiſſer éblouir par les traits brillants qui vous y frappent : ce ſont les traits de la volupté ; plus ils ſont travaillés avec art, plus vous devez les craindre. Si votre curioſité s'en amuſe, c'en eſt fait, votre cœur eſt bleſſé.

Aſſez d'autres dangers ſe préparent ; ils croiſſent & ſe multiplient avec les ans. Le monde, en effet, dans les commencements, ménage encore, ou plutôt feint de ménager l'innocence & la candeur de la premiere jeuneſſe ; & ſe dérobant du moins en partie à ſes regards curieux, lui fait deſirer vivement, attendre avec impatience cet âge heureux, où ſe donne enfin le privilege de tout lire, de tout voir & de tout entendre. Alors un pere, une mere, que les dégoûts ou les diſgraces de la vieilleſſe forcent à quitter le monde, veulent du moins s'y voir encore revivre dans un enfant chéri. Non, je ne puis paſſer le Jourdain ; mon fils le peut, il eſt en âge, il peut vous ſuivre, diſoit Barſillaï au Roi David. Préſenté de la main

d'un pere ou d'une mere, enfin donc on eſt admis à ce ſanctuaire d'iniquité. C'eſt-là que le monde par tous ſes ſcandales, toutes ſes maximes, tous ſes attraits conſpire à triompher de la pudeur.

Non, le camp, l'infame camp d'Iſraël, n'eut jamais tant de ſcandales. Souffrez, Meſſieurs, cette vive peinture que Saint Cyprien croyoit pouvoir faire à ſon peuple des mœurs de ſon ſiecle. Ici, diſoit-il, comme à Sétim, vous verrez encore une troupe de jeunes Moabites formées & accomplies pour la débauche, qui dans un corps délicat n'ont que le front d'inſenſible : leur unique art, leur ſeule étude eſt de tendre des filets dans l'arrangement affecté de leurs paroles & de leurs regards. Pour elles vous y verrez encore, comme à Sétim, un peuple entier, le peuple même des Fils de Dieu, proſtituer ignominieuſement leur vertu; & juſqu'aux portes du Tabernacle vous y verrez le crime audacieux venir braver la majeſté de notre Dieu. Mais qu'on ne cherche point de Phinées, pourſuit Saint Cyprien ; on ne ſçait point ici punir ce vice. Plus hardi que dans la Pentapole, ne monte-t-il pas

quelquefois ſur les tribunaux de la Juſtice pour en dicter les arrêts, ne s'inſinue-t-il pas dans les conſeils pour en diſpenſer les faveurs ? Plus fier que dans l'impure Gabaa, ne diſpoſe-t-il pas à ſon gré de l'épée des guerriers ? Et plus autoriſé qu'il ne le fut jamais dans Jéruſalem la plus corrompue, ne vient-il pas juſques au Sanctuaire faire encenſer ſes Idoles, non plus par de lâches proſtituées, non plus par d'infames vieillards, mais par la race même (ô excès du ſcandale!) par la ſainte race d'Aaron ?

Babylone même, la voluptueuſe Babylone eut-elle jamais rien d'auſſi ſéducteur ? Ainſi que dans la molle Aſſyrie, vous verrez encore ici l'aveugle plaiſir, ſelon le tempéramment ou le caprice, autoriſer également tantôt le vice & tantôt la vertu, le luxe ſomptueux, l'agréable frivole prendre la place du vrai mérite, & la molleſſe efféminée s'ériger ſeule en arbitre du goût. Parcourez tous les états du monde ; ce n'eſt plus aujourd'hui le faſte, le faſte preſque partout eſt égal, les différents degrés de molleſſe en font le ſeul diſcernement. Paſſez dans tous les cercles ; ce ne ſont plus ſeulement de jeunes Mondains qui

attiſent à l'envi le feu des converſations libertines ; ce ſont des vieillards mêmes, qui glacés par le froid de l'âge ſe conſolent mutuellement de la perte de leurs voluptés, par le ſouvenir qu'ils s'en retracent les uns aux autres, & comptent le nombre des jours fortunés de leur vie par celui de leurs crimes. Pénétrez dans toutes les aſſemblées ; ce n'eſt plus ſeulement la liberté, l'envie de plaire qui y domine ; celui-là ſe croit mépriſé que l'on ne cherche pas à y ſéduire.

A quelle autre langue qu'à la nôtre fut-il connu, cet admirable rafinement, pour rendre plus libre & plus hardi dans les diſcours, de donner les plus beaux noms à toutes les infamies de la volupté, & ſous les expreſſions les plus honnêtes d'envelopper les plus licencieuſes images ?

A quelle autre Nation qu'à la nôtre fut-il connu, ce charmant artifice, pour rendre plus inévitables tous les pieges de la volupté, d'en compoſer toutes les regles qu'il a plu de nommer la bienſéance du monde ?

Comparez en effet, Meſſieurs, les maximes de la pudeur d'une part, & les

maximes du monde de l'autre. (C'eſt toujours Saint Cyprien que je copie.) La pudeur, dit-il, ne cherche point à plaire ; & la premiere regle du monde eſt de ſçavoir ſe faire aimer. La pudeur connoît ſa fragilité, elle eſt toujours timide, pourſuit le même Docteur ; manieres libres, c'eſt ce qui ſe nomme dans le monde affabilité, enjouement ; & l'on n'y connoît plus guere la retenue que ſous le nom odieux de ruſticité ou de ſtupidité.

La pudeur eſt toujours ſimple & tranquille, toujours en garde contre la violence d'un ébranlement paſſionné ; apprivoiſer les paſſions, n'eſt-ce point là le propre de ce qu'on nomme politeſſe ; bannir d'un cœur l'inſenſibilité, c'en eſt l'effet.

La pudeur, parce qu'elle eſt ſimple & timide, s'effraie de l'ombre ſeule du mal, l'image du danger la fait frémir ; elle cherche les lieux ſolitaires, dit Saint Ambroiſe ; elle tient toujours toutes les portes des ſens fermées, ſa ſolitude la ſuit par-tout ; le ſeul mot de volupté la gêne, le moindre ſentiment de plaiſir l'alarme, un ſoupir échappé l'étonne, un regard indiſcret la déconcerte, un

ſimple mouvement du cœur la fait fuir.

D'autre part, la grande maxime du monde eſt de s'aguerrir & de lutter ouvertement contre le vice, pour ſe garantir, dit-on, de ſes ſurpriſes; ſon grand art eſt de familiariſer, pour ainſi dire, avec tous les appas du crime, afin d'en éviter, prétend-t-on, les excès; ſa pratique la plus ordinaire d'abandonner un cœur à la paſſion même, pour le ſauver, ajoute-t-on, de ſes folies: art admirable! ſe hâter d'être criminel, pour éviter le crime.

Oſons cependant pénétrer plus avant dans le monde. Quel ſéjour enchanté! Ah! c'eſt ainſi, dit le Prophête, que Sodome & ſes alliées déteſtables corrompoient par leurs délices ceux qu'elles ne pouvoient entraîner par leurs exemples, ni ſéduire par leurs maximes· *Hæc, hæc fuit iniquitas ſororis tuæ Sodomæ.*

Dans ces Palais, où je ne retrouve plus la nature, trouverai-je encore la modeſte pudeur? Dédaignée, ou corrompue dans ſes ouvrages, non, dit toujours Saint Cyprien, non, la nature n'y ſera pas long-temps reſpectée dans ſes devoirs les plus ſacrés; le luxe, inſultant à ſa ſimplicité, s'y montre ſeul dans l'ap-

pareil séducteur de la prostituée que dépeignoit Saint Jean. Ici, comme là, quel éclat éblouissant emprunté de toutes les créatures pour relever des charmes naturels ou pour suppléer à leur défaut ! Ici, comme là, quelle molleſſe dissout les corps, énerve les ames ! L'inaction érigée en titre de noblesse, l'habitude de ne rien souffrir passée en impuissance de le faire, les plus superflues commodités devenues des nécessités de la nature : *Hæc, hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.*

Mais ici de plus, dans tous les appartements, sur-tout les meubles, ce ne sont qu'esprits impurs, volants de toutes parts & de ces statues immodestes & de ces peintures lascives. Non, je ne crois pas que Sodome elle-même connût cet art funeste de faire revivre, d'éterniser les crimes, & d'aider aux désordres d'une imagination salie pour entretenir le cœur dans sa corruption ; *Sodoma soror tua minor te.*

Quels cris confus d'autre part, mais quelle amorce de crimes dans ces fêtes qu'anime & que dirige la passion ! Concerts, où la morale la plus corrompue se fait toujours applaudir sûrement à la

faveur d'une musique passionnée, qui en rehausse la flatteuse impression : Bals, où la confusion, l'agitation, le desordre animés, soutenus par ces symphonies vives, ces accords variés qui en font l'ame, transportent en même-temps tous les sens : Jeux, où la moindre perte qu'on fasse, dit un Saint Docteur, est celle de la fortune ; & plût à Dieu que la plus considérable, selon la pensée du Saint Docteur, fût en effet toujours celle du tems même : Festins, où la raisons ensevelie dans les fumées de la débauche laisse l'homme en proie aux plus brutaux instincts : *Hæc, hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.*

Mais Sodome elle-même a-t-elle jamais sçu, ainsi que nous, jetter l'huile, comme dit Saint Jérome, sur le feu de la volupté ? Sçavoit-elle comme nous ébranler l'ame en même temps par tous les sens, en réuniſſant toutes les sensualités ensemble ; renouveller sans cesse toutes les amorces du péché, pour les rendre plus attrayantes ; donner un nouvel éclat au luxe même par les variations de mode ; sur-tout sçavoit-elle, en excitant les passions, présenter les occasions de les satisfaire : occasion favorable & dans la

confusion des assemblées tumultueuses : & dans le secret de la nuit, seule complice aujourd'hui des plaisirs du grand monde ; & dans les déguisements du masque si propres à tout autoriser, à enhardir à tout, à tout couvrir : *Sodoma soror tua minor te.*

Comment dans le monde resteroit-il donc de la pudeur ? A peine est-elle assez en sûreté dans la retraite même ; & souvent dans les cavernes de Ségor vient échouer une vertu que toutes les délices de Sodome n'avoient pu amollir.

Moi-même, ah ! que j'en suis un triste exemple, s'écrioit Saint Jérôme du fond de son désert ! Dans cette vaste solitude brûlée par les ardeurs du soleil, ma seule imagination me fait encore retrouver toutes les délices de Rome ; dans cet antre profond, moi qui n'ai plus de commerce qu'avec les scorpions & les ours, je pense être encore au milieu d'un cercle mondain. Le jeûne a décharné, défiguré mon visage, desséché ma peau sur mes os ; je déchire mon corps, je bats, j'enfonce ma poitrine, & dans une chair toute morte l'impure flamme vit encore. Indigné contre moi, je crains, je fuis ma cellule

même ; peu s'en faut que je ne la croie complice de mes pensées ; je m'enfonce dans le désert, je fais retentir les échos de mes cris, de mes plaintes ; & souvent la nuit, qui vient me surprendre au milieu des forêts, ne fait qu'augmenter le trouble de mon cœur. Combien de fois, abattu, extenué de jeûnes, de veilles, de lassitude, mon corps a-t-il enfin succombé ; combien de fois me suis-je cru aux portes de la mort, sans pouvoir encore rappeller ma raison de ses égarements ?

O vous Mondains, qui vivez dans le sein des délices, m'avez-vous entendu ? Si moi, poursuit Saint Jérôme, dans le fond du désert, le corps usé de travaux : ajoutez, grand Saint, si Jérôme avec un esprit toujours pur, avec un cœur toujours chaste, si Jérôme a tant de combats à livrer ; vous Mondains, au centre même de la séduction, à quoi devez-vous vous attendre ? Au dehors vous n'êtes environnés que d'images séduisantes ; au dedans de vous est un esprit qui ne cherche qu'à s'égarer. Volage imagination, dit toujours Saint Jérôme, jusques dans la solitude tu m'échappes ; livrée à tous les objets du

monde, quel frein pourra te retenir ? Autour de vous ce ne ſont qu'attraits du péché ; au dedans, un cœur par lui-même ſi ſenſible ; ſon propre penchant l'entraîne, ſa ſeule activité l'emporte, ſa nature même l'amollit. Bouillante paſſion, ni jeûnes ni mortifications ne peuvent réprimer tes ſaillies, ni larmes ni ſang ne peuvent étouffer tes flammes ; tu brûles ſous le ſac qui me couvre, tu t'entretiens dans la cendre même où je m'enſevelis ; quel incendie vas-tu donc allumer, quand rien ne modérera ton ardeur inſenſée !

C'eſt la chair qui doit combattre ; mais la chair, c'eſt la foibleſſe même, elle attend toute ſa force de l'eſprit, & c'eſt l'eſprit qui la ſéduit ; elle reçoit du cœur toutes ſes impreſſions, & c'eſt le cœur qui la trahit ; quand même l'eſprit & le cœur la ſoutiennent, la rebelle encore ſe ſouleve, vous la réduirez en ſervitude, qu'elle vous fera ſentir ſon éguillon ; quelle tyrannie exercera-t-elle donc, quand elle ſera idolâtrée ?

Ah ! Meſſieurs, aſſiégé de tant d'ennemis, environné de tant de pieges, qui pourra donc ſe ſauver : *Quis poteſt ſalvus fieri* ? Et en effet combien ſe ſau-

vent ? Terrible réflexion, dont nous ſentons la vérité malgré nous-mêmes ; mais ſur laquelle nous ne cherchons qu'à nous étourdir, pour la plûpart. Je ſçais que tout eſt poſſible avec la grace, je ſçais que la grace ne vous manquera pas ; mais prenez garde que dans des occaſions ſi délicates la grace, diſent les Saints Docteurs, eſt preſque toujours une grace de fuite. Pour s'expoſer à la tentation, on compte ſur la grace ; on tombe, on ſe plaint que la grace a manqué. Non, la grace n'a pas manqué ; mais la grace étoit une grace de fuite, & l'on s'eſt expoſé. Du moins on ſe relévera ; on le dit, on l'eſpere. Eh ! dût-on véritablement ſe relever, la perte de cette premiere fleur de l'innocence eſt-elle donc ſi légere ? Que la difficulté de la conſerver vous en faſſe connoître le prix ; mais eſt-il d'ailleurs auſſi facile qu'on le penſe d'en réparer la perte ? C'eſt ce que nous allons examiner dans la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

ETRANGE propriété, mes Freres, du ſeul vice contraire à la pudeur ! C'eſt

peu de dire qu'il flétrit une fleur, que ni larmes ni temps ne feront jamais revivre ; bien plus, c'eſt ſouvent pour toujours qu'il rompt le commerce de l'homme avec ſon Dieu. Dès qu'une fois le pas eſt franchi, que le retour eſt difficile ! En voici la preuve en deux mots. Point de vice dont l'habitude ſe forme ſi aiſément, ſe rompe ſi difficilement : voilà la double ſuite du péché même. Sous ces deux traits vous paroîtra-il aſſez à craindre ?

Dans les commencements qu'on s'engage, qu'on ſçait peu juſqu'où conduira la paſſion ! Il eſt rare de ſe relever de la premiere chûte ; plus rare encore, quand même on ſe releve, de ne pas retomber ; comment donc prévenir l'habitude ? Elle commence par la fauſſe conſcience.

D'abord, les principes d'honneur & de Religion retiennent, ſur-tout à cet âge dont la timidité ſert de rempart à l'innocence ; je ne ſçais quel ſentiment de pudeur, que le péché d'origine n'a pu tout-à-fait arracher du fond de notre nature, tempere les bouillantes ardeurs de la cupidité naiſſante. Mais le front s'endurcit peu-à-peu ; on commence

par ne plus rougir de voir & d'entendre ; les discours licentieux, qu'on entend tenir dans le monde, enhardissent comme insensiblement à parler, à tout dire ; ainsi l'imagination commence à se salir sans qu'on s'en apperçoive. Le cœur s'échappe ; mais la premiere fois qu'il s'échappe, il se trouble lui-même en s'échappant ; ses premiers soupirs alarment la conscience ; on la rassure sous prétexte de la pureté d'intention qu'on se suppose : on ne cherche, prétend-t-on, qu'à s'amuser ; dans le monde il faut vivre comme vivent les autres. Dites-moi, vous-mêmes, Messieurs, comment autrefois vous regardiez ces libertés que vous traitez aujourd'hui de politesse ; ces rendez-vous donnés, reçus, qu'en pensiez-vous ? Une sotte & puérile simplicité vous aveugloit encore ; le monde vous a instruits ; vos yeux se sont ouverts ; & qu'avez-vous appris ? Ah ! que les progrès sont rapides dans cette école funeste !

Un crime instruit à un autre crime ; l'esprit est asservi, le cœur est enchaîné, qu'on croit combattre encore ; & pourvu seulement que le péché ne soit pas consommé, on s'applaudit de la victoire ;

bientôt ne se reprochera-t-on pas d'avoir trop résisté ? On se laisse donc emporter par le torrent du siecle ; en ne fréquentant plus que les auteurs ou les complices de son désordre, on s'affermit par des exemples crus illustres dans les plus criminelles démarches. Alors c'est un état d'ivresse ; dans le désordre des sens qui ont pris le dessus, la raison se tait, la conscience est muette, à peine l'ame agit encore ; ou si elle agit, ce n'est plus que pour justifier & rejetter sur Dieu les plus honteux excès. En tombant, on sent qu'on est foible ; fragilité, foiblesse, ce sont des noms plus doux auxquels on s'accoutume & dont on couvre les plus honteux déréglements. Sans vouloir prendre garde si c'est par nature ou par choix que l'on tombe ; aux dépens du Créateur, on aime mieux absoudre, du moins en partie, la créature. Enfin par cette adresse rien ne paroit grief dans la matiere qui seule ne connoît rien de léger ; & l'on se croit innocent tant qu'on n'a pas encore affronté tous les droits les plus sacrés de la nature.

La fausse conscience formée, qui arrêtera dans la carriere du crime ? La

Religion préſente en vain différentes barrieres. C'eſt, en effet, Meſſieurs, une expérience trop conſtante qu'un cœur poſſédé d'une paſſion n'eſt plus capable que de paſſion ; la paſſion l'occupe & l'épuiſe tout entier ; les affaires les plus indiſpenſables du monde même ſont un joug onéreux dont on ne cherche qu'à s'affranchir. Qui a énervé tous les plus grands courages ? N'eſt-ce pas la paſſion de volupté ? Quel goût reſtera-t-il donc pour les exercices de la Religion ? Paroît-on encore dans nos Egliſes ? Ah ! plût à Dieu qu'on n'y parût pas ! Approche-t-on des Sacrements ? Plût à Dieu qu'on n'en approchât pas !

Prophéte ! vous déploriez la ſolitude de Sion dans les jours de ſes ſolemnités les plus brillantes. Venez ici, Fils de l'homme ; ah ! que vous y verrez d'abominations plus affreuſes ! *Converſus videbis abominationes majores his.* Temples du Dieu vivant, Sanctuaires où réſide l'Agneau immolé, que n'êtes-vous plutôt déſerts ! C'eſt, dit Saint Jean Chryſoſtome, c'eſt en théâtres que la volupté les a transformés de nos jours ; & je ne ſçais ſi cette expreſſion n'eſt pas trop foible ; mais je n'oſe me ſervir de celle

qu'ajoutoit un autre Pere ..... Seigneur, ſi le ſcandale ne reſpecte plus votre préſence, il convient du moins à vos Miniſtres de la reſpecter ! Ce n'eſt pas ménagement pour le monde, c'eſt reſpect pour vous, mon Dieu, qui me ferme la bouche.

Je plains véritablement, Meſſieurs, une perſonne qui, engagée malheureuſement dans une occaſion périlleuſe, y aura été renverſée par la violence de la tentation; les ſens revenus de leur premiere ivreſſe, elle eſt étonnée de ſa chûte; je conçois comment elle cherche auſſitôt à ſe relever. Mais ces Mondains de nos jours, dont l'eſprit a été gâté, le cœur amolli peu-à-peu & par art, pour ainſi dire, les voyons-nous recourir au remede que leur offre la pénitence ?

D'où vient que vous-mêmes, Meſſieurs, dans les années d'une jeuneſſe innocente, on vous voyoit ſi ſouvent en larmes aſſiéger les Tribunaux de pénitence, faire aux Miniſtres du Seigneur une douce violence pour les obliger à vous plonger, vous replonger ſans ceſſe dans le bain ſacré du Sang de Jeſus-Chriſt ? hélas ! je l'ai dit, vous étiez innocens.

Vous êtes entrés dans le monde, vous avez pris part à ſes fêtes ; reconnoiſſez que c'eſt-là la malheureuſe époque de votre éloignement des Sacrements, de la crainte & de l'horreur qu'ils vous inſpirent. Enfin depuis qu'il faut, pour vous amener une fois l'an aux pieds de l'Egliſe, la crainte de toutes ſes foudres, ſondez vous-mêmes votre cœur s'il eſt encore innocent ou coupable.

Pendant tous ces délais, la paſſion ſe fortifie, les crimes ſe multiplient, la conſcience devient un cahos horrible qu'on ne peut plus démêler ; plus elle s'embrouille, plus on differe ; & par un retour néceſſaire, plus on differe, plus on s'engage dans le crime. Hélas ! qu'il n'arrive jamais le temps où un dehors de bienſéance, plutôt que de Religion, fera regarder l'uſage des Sacrements comme néceſſaire ! Voici la plus affreuſe des abominations : *Converſus videbis abominationes majores his.*

Rougit-on maintenant de ce vice ailleurs que dans les Tribunaux de pénitence ? Les crimes changent toujours de nature, ils s'affoibliſſent, s'évanouiſſent dans une bouche qui croit conſerver encore de la pudeur ; & le comble du mal,

l'excès de notre douleur, c'eſt qu'entre ceux qui ne rougiſſent pas de s'avouer coupables, preſque aucun dont nous puiſſions arracher un véritable repentir. Du moins enfin s'arrêtera-t-on là? *Converſus videbis abominationes majores his.* Sur des levres proſtituées à la volupté, dans un cœur tout brûlant d'une flamme proſcrite n'oſera-t-on pas recevoir le Saint des Saints?

Non, je veux, Meſſieurs, qu'on n'aille pas ſi loin. J'avouerai qu'on s'eſt relevé véritablement après la prèmiere chûte; ne retombera-t-on pas? D'abord le premier crime a rendu comme néceſſaire l'occaſion de la rechûte. Quelquefois la crainte du ſcandale met dans l'impuiſſance de rompre abſolument certain commerce. On ſe perdroit de réputation dans le monde, on diffameroit ſon complice; il faut donc, à ce qu'on prétend, garder des bienſéances. Le Pénitent qui ſe croira le plus ſincere, ſera celui qui prendra certaines meſures pour rendre l'occaſion moins périlleuſe. Mais elle reſte, hélas! véritablement, (que ſçais-je?) preſque néceſſaire.

Occaſion néceſſaire dans l'état même où l'on eſt engagé. Quand on s'eſt une fois

fois livré au monde, eſt-il toujours poſſible de le quitter ? On s'eſt placé volontairement au ſein de la ſéduction, il faut enſuite y vivre. Le luxe des habits, la délicateſſe des tables, la liberté des compagnies, la licence des fêtes mondaines ſont devenues dans les principes du monde où l'on vit des devoirs indiſpenſables. La dignité de la place qu'on occupe, la confiance d'un maître auquel on eſt attaché, peut-être l'ordre abſolu d'un époux, d'un pere même & d'une mere rejettent enfin dans toutes les occaſions où la premiere fois avoit échoué l'innocence. Occaſion néceſſaire encore plus & véritablement néceſſaire dans les ſuites du premier crime. Eve malheureuſe, avant que d'avoir péché, ne connoiſſant point encore le mal, vous voyiez ſans danger ce qui vous fait à préſent rougir. De-là vient, Meſſieurs, que dans les premiers commencements la figure du monde paroît charmante, ſans paroître dangereuſe. Nous avertiſſons en vain : la beauté de ce fruit qui vous flatte portera la mort dans votre ſein : *Morte morieris.* On ne ſçait encore ce que c'eſt que la mort, on ne la craint, ni on ne s'en

défie. Non, vous ne mourrez pas, *Nequaquam*, dit le Tentateur ; & le Tentateur eſt cru préférablement à nous ſur ſa parole. Alors les yeux s'ouvrent, on reconnoît le danger quand on y eſt tombé ; & le danger reſte quoiqu'on faſſe ; on a beau fuir & ſe cacher, on le retrouve par tout. *Quis indicavit tibi, niſi quòd comediſti* ?

On le retrouve dans tous les objets du monde, qui paroiſſoient les plus innocents auparavant ; on le retrouve dans tous les ſens, qui ſemblent toujours ſe reporter d'eux-mêmes ſur les objets qui les ont une fois ſéduits ; à leur défaut même, on le retrouve dans les fantômes d'une imagination qui conſerve toujours & repréſente ſans ceſſe les premieres traces qui l'ont ſalie.

On le retrouve dans les mouvements déſordonnés d'une concupiſcence ſoulevée, qui maîtreſſe une fois veut toujours l'être, & qui jamais n'eſt plus hardie que quand elle a ſenti ſes forces, en triomphant une fois de la raiſon. *Quis indicavit tibi, niſi quòd comediſti* ?

On le retrouve dans ſa foibleſſe même. La raiſon confuſe de ſa défaite ne réſiſte plus que foiblement, dès qu'elle

se défie de la victoire. Le cœur, d'autre part, une fois blessé garde une cicatrice qui, même refermée, fait toujours sentir de la douleur. Que faudra-il pour la r'ouvrir ? *Quis indicavit tibi, nisi quòd comedisti* ?

Les occasions multipliées, la foiblesse augmentée, le Tentateur redouble ses efforts. Je veux qu'il soit sorti de votre cœur, cet esprit impur auquel vous vous étiez malheureusement abandonné : *Exierit.* L'Esprit-Saint lui-même l'aura vaincu, il lui aura enlevé toutes ses armes qui sont les amorces du péché : *Vicerit eum, arma auferet ;* il aura fait un trophée à la grace de ses dépouilles mêmes : *Distribuet spolia.* Le Tentateur perd-t-il cependant courage ? Il voit avec dépit ce cœur purifié, orné de nouveau par le Dieu qui en a repris possession : *Invenit mundatam & ornatam ;* il ne laisse pas encore de le regarder comme étant à lui : *Domum meam ;* il y a été une fois, il se tient assuré d'y rentrer : *Domum meam.* Il prend donc de nouvelles forces, il s'associe tout ce que l'Enfer a de plus terrible : *Assumit septem nequiores se.* Malheureux cœur ! quel nouvel assaut allez-vous essuyer ; & quel en sera

le ſuccès ? *Habitant ibi.* Il y rentre infailliblement, dit Jeſus-Chriſt ; il n'eſt donc effectivement point de vice qui rende le Pécheur plus ſujet à l'habitude ; j'ajoute : non-ſeulement le Démon qui en a été chaſſé y rentre, mais il s'y établit mieux que jamais, il y demeure : *Ingreſſi habitant ibi ;* l'habitude eſt donc non-ſeulement la plus facile à former, mais la plus difficile à rompre. Pour s'aſſurer de ce cœur où il eſt rentré, l'Eſprit impur y amene à ſa ſuite ſept Démons pires que lui : *Aſſumit ſeptem nequiores ſe.* L'eſprit d'inſenſibilité, d'aveuglement, d'injuſtice, de fureur, de préſomption, de déſeſpoir, d'impénitence : voilà, Meſſieurs, les ſept Démons qui ſuivent les enſeignes de celui d'impureté, & qui conſomment enfin ſa victoire : *Et fiunt noviſſima pejora prioribus :* ſecond effet du péché même.

Ecoutez, Miniſtres du Dieu vivant, diſoit le Seigneur par la bouche d'un de ſes Prophètes : *Audite hoc Sacerdotes.* N'allez point annoncer ma parole à Ephraïm ; je connois ces impies, ils ne vous écouteront point. *Scio Ephraïm.* L'eſprit impur s'eſt établi au milieu

d'eux : *Spiritus fornicationis in medio eorum est.* N'espérez plus de les toucher par vos instructions, ni de les ébranler par vos menaces ; non, ils ne se convertiront point : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ;* vous les trouverez insensibles à tout. Pour moi, Messieurs, je n'en veux que l'expérience pour preuve.

Combien de fois, en invectivant contre ce vice, vous l'a-t-on peint sous les couleurs les plus noires ? Tantôt on vous a dit : ce vice est une idolatrie détestable, le plus sanglant outrage que vous puissiez faire à votre Dieu. Adorer des Statues de bois, ou des Idoles de chair ; offrir au Démon des animaux en sacrifice, ou son ame même en holocauste, quel est le plus grand crime ? Quelle Religion d'ailleurs captive autant les sens, occupe autant l'esprit, pénetre autant le cœur que le service d'une idole de chair ? Tantôt on vous l'a représenté comme la plus abominable fureur, le plus sanglant outrage qui pût vous être fait à vous-même. Vous vous perdez, vous a-t-on dit, & vous vous dégradez, mes Freres, de la qualité d'homme libre ; quel esclave est asservi à un maître aussi capricieux, aussi cruel que

l'eſt votre concuſpicence ? De la qualité d'homme raiſonnable ; prodiguer vos biens, ruiner votre ſanté, négliger toutes vos affaires, perdre votre réputation & votre honneur, eſt-ce là l'ouvrage de votre raiſon ? De la qualité de chrétiens ; ces membres que vous vendez à l'iniquité ſont les membres de Jeſus-Chriſt ; ces cœurs que vous ſéduiſez ſont le prix du Sang de Jeſus-Chriſt.

Le flambeau de la foi à la main, vous avez vu conduire enſuite ce Libertin dans le tombeau, où gît à préſent l'ancien objet de ſes idolâtries. Conſidérez, lui a-t-on dit, ces traits effacés, ces yeux éteints, ce corps maintenant amas infect de vers & de pourriture ; reconnoiſſez, ſi vous pouvez, ce que vous adoriez il y a quelques jours ; l'objet qui vous charme aujourd'hui ſera dans peu ſemblable à celui-ci.

Eh bien ! Meſſieurs, quel effet ont jamais produit tant d'énergiques images ? Nous avons fait enſuite gronder la foudre ; nous avons fait parler contre le Pécheur les cendres de Sodôme, les ruines de Sichem, la déſolation de Benjamin, l'inceſtueux Amnon tombant ſous le glaive de ſon frere, l'infame

Onam frappé de mort : quelqu'un s'eſt-il appliqué ces exemples, ont-ils épouvanté perſonne ?

Notre voix eſt trop foible, Seigneur, parlez vous-même ! En vain il parlera. Dès les premiers jours, voyant que toute la race humaine avoit corrompu ſes voies, ne voyant plus qu'hommes de chair, Dieu méconnût l'ouvrage de ſes mains, il réſolut de le détruire ; ſa voix terrible auſſi-tôt ſe répand ſur la terre : *Delebo hominem.* L'homme charnel l'entend, en eſt-il effrayé ? Déjà l'Arche ſe conſtruit, ſigne du déſaſtre qui menace tout l'univers ; cette Arche même devient l'objet des inſultes du monde. Cependant l'ouvrage avance, & la ſécurité n'en eſt pas moins profonde. Enfin les nuages s'ammoncelent de toute part, ſans que la joie ſoit moins vive, la débauche moins inſolente, le libertinage moins hardi.

Helas ! mes Freres, ce n'eſt-là qu'une figure de ce qui ſe paſſe au milieu de nous. Nos menaces, en effet, s'accompliſſent, nos craintes ſe juſtifient de jour en jour ; & tant de morts hâtées par un libertinage honteux ont-elles rallenti dans quelqu'un les ardeurs de la vo-

lupté ; & les flétriſſures du péché, ſi fréquentes & ſi terribles, ont-elles fait déſerter ou proſcrire une ſeule de ces maiſons, où s'enſevelit tous les jours la fleur de l'État & l'eſpérance des familles ; & la ſtérilité de nos campagnes a-t-elle pu diminuer le luxe enfant de la débauche ? Quel malheureux enchantement faſcine donc les mortels ? L'eſprit d'inſenſibilité que l'Eſprit impur, en rentrant dans un cœur, y amene à ſa ſuite : *ingreſſi habitant ibi.*

Ni l'un ni l'autre ne marchent guere ſans l'eſprit d'aveuglement & d'infidelité. Salomon, Meſſieurs, n'eſt pas le ſeul ſage que l'amour du plaiſir ait perverti & rendu Apoſtat. Un cœur poſſédé d'une paſſion n'a point de Dieu que ſon idole ; peu lui importe enſuite ſur quel autel ſon encens brûle ; Aſtharte, Chamos & Moloch ſeront adorés ; le ſeul vrai Dieu, qui gêne les penchants, ſera mis en oubli. Remontez, ſi vous voulez, juſques à l'époque de la premiere idolatrie : les mains des Caïnites, ſelon la remarque des Saints Docteurs, ne s'enhardirent à ſe former des Dieux de bois & de pierre, qu'après que leurs cœurs ſe furent proſtitués aux Idoles de chair.

Le libertinage de l'esprit ne tarde pas à suivre celui du cœur, dit Saint Ambroise ; & la route qui conduit au plaisir, ajoute Saint Chrysostome, aboutit infailliblement à l'incrédulité.

Le cœur endurci, l'esprit aveuglé, c'est alors que le débordement de mœurs commence, la licence ne souffre plus de frein ; toutes les passions en même temps se soulevent, pour concourir à affermir l'Empire de l'esprit d'impureté : *Ingressi habitant ibi.*

La criante injustice n'y laisse plus rien de sacré. La bonne foi de la société est violée, les droits du pauvre sont trahis, le fonds du Marchand, le salaire de l'Ouvrier sont consacrés à l'entretien de la débauche. La noire envie, l'implacable colere viennent ensuite avec toutes leurs fureurs. Familles bouleversées, fortunes ruinées, Villes détruites, Empires même renversés, ce sont les jeux de ce qu'on nomme amour ; la torche de la discorde par-tout s'allume à son flambeau ; le frere s'arme contre son frere, la mere dénaturée, selon la belle expression de Saint Augustin, donne la mort dans son sein avant que de donner la vie ; & du malheureux fruit de

ſon péché en fait la premiere victime.

Cependant l'eſprit d'orgueil produit la préſomption. On compte ſur la miſéricorde de Dieu, dont on a fait pluſieurs fois la douce épreuve ; on ſoutient, on nourrit ſon eſpérance par l'exemple de tant de grands ſcélérats qu'il a convertis. Ainſi le pécheur, tel que l'infortuné Samſon, s'endort tranquillement ſur le ſein de la volupté : qu'elle me lie, qu'elle m'enchaîne, je briſerai ſes fers, comme je les ai déjà briſés. Inſenſé, tu ne vois pas que la perfide a le ciſeau levé ; le cheveu fatal qui faiſoit ta force eſt coupé, Dieu ſe retire.

Alors enfin l'on ſe réveille du ſommeil léthargique, où juſqu'alors on étoit demeuré ; on ne ſent ſa miſere que quand on ſent ſa foibleſſe ; & le déſeſpoir prend la place de la préſomption. Preſſons ce pécheur, par exemple, quand détrompé ſincérement du monde, il reconnoît de bonne foi tous ſes égarements, preſſons-le, dis-je ; il gémit de ſon eſclavage, ſans oſer cependant tenter de s'affranchir ; ſes chaînes multipliées à l'infini l'effrayent ; s'il eſſaye de les briſer, c'eſt toujours d'une main timide :

un effort trop foible ne ſert qu'à le déſeſpérer par le ſentiment réitéré de ſa foibleſſe. Helas ! le voilà qui de nouveau s'abandonne au torrent, contre lequel il croit ne pouvoir plus ſe roidir qu'inutilement.

Tout eſt-il donc enfin déſeſpéré ? L'eſprit d'impénitence s'en empare. Non pas aſſurément que je prétende inſinuer qu'il eſt tout à fait abandonné de Dieu, qu'il n'y a plus pour lui de grace ; mais je n'attends plus aucun effet de la grace ſur lui ; l'abus conſtant qu'il en a fait, la rend déſormais inutile. Quelle grace en effet contre laquelle il ne ſoit endurci ? Ces graces qui ne l'ont point préſervé le guériront-elles ? Ah ! s'il devoit y être ſenſible, c'étoit quand les motifs qu'elles lui préſentoient, avoient toute leur force ſur une raiſon encore ſaine, ſur un cœur encore exempt de corruption ; mais à préſent il faut un miracle tel que celui qui fut opéré ſur Madeleine, un miracle qui chaſſe de ſon cœur ſept Démons ; & s'il le faut, ce miracle, combien mourront impénitents !

La plupart cependant l'attendent ; & en l'attendant, le petit nombre de ceux que la foudre vengereſſe n'a point ſur-

pris & arrêtés dans la carriere du crime arrive à cet âge, qui arrache enfin le corps à la volupté. Mais, Meſſieurs, eſt-ce un exemple unique au monde que celui des vieillards accuſateurs de Suſanne? Les ſens ont beau s'émouſſer, le plaiſir pour cela ne perd rien de ſa pointe; les années s'accumulent, ſans que les neiges de la vieilleſſe amortiſſent d'anciennes ardeurs. On ne plaît plus au monde, mais le monde plaît encore; la ſcene charmante qu'il offre ne peut plus flatter les ſens, ni frapper que trop confuſément les yeux; cependant on la recherche encore; du moins elle diſtrait de l'effrayant objet d'une éternité qui ſe prépare; du moins elle étourdit, & rend ſourd aux cris d'une conſcience alarmée. Malheur donc à celui qui s'eſt rendu dans ſa jeuneſſe le crime néceſſaire, en le laiſſant paſſer en habitude! L'Idole à qui furent vouées les prémices de l'âge en occupe preſque toujours les derniers moments. L'oracle eſt ancien, Meſſieurs; & nous déplorons tous les jours la triſte épreuve que fit de ſa vérité celui-là même qui l'avoit prononcé.

Helas! mes Freres, que conclurai-je donc enfin de tout ce diſcours? Si les

voies du péché ſont ſi gliſſantes, qui peut ſe flatter d'être innocent ? Si la chûte a de ſi terribles ſuites, combien y a-t-il de vrais Pénitents ? Un Saint Evêque de France en concluoit que de tous les adultes ; *Ex adultis*, ſi la plus grande partie ſe perd : *Pauci ſalvantur*, c'eſt par ce vice : *Propter carnis vicium.*

Mais quoi ! fermerai-je ſans pitié & ſans miſéricorde le puits de l'abîme, ſelon l'expreſſion du Prophête, ſur tous ceux qui ſont tombés ? A Dieu ne plaiſe, Meſſieurs, que ce zèle phariſaïque s'échauffe jamais dans mon cœur ! Votre Dieu lui-même, le Dieu de Madeleine prendroit contre moi votre parti. Allez-vous jetter à ſes pieds ; dites-lui comme David le cœur ſaiſi & pénétré : J'ai péché, mon Dieu ! De ſa part je vous réponds ſans héſiter avec le Prophête : le Seigneur vous a pardonné. Mais point de délais, mes Freres ; ſi l'habitude n'eſt point encore formée, hâtez-vous de la prévenir, puiſqu'elle eſt ſi difficile à rompre. Fût-elle même déjà formée, que je vous plains ; qu'il vous en coûtera pour la rompre ! N'importe cependant, avec la grace de Jeſus-Chriſt vous la romprez. Helas ! ſeroit-il ici quelqu'un

parmi vous, qui s'obſtinât à vouloir juſtifier par ſon exemple les funeſtes idées que je viens de vous donner ?

Cœurs innocents, vous du moins conſolez-nous ! Cœurs vuides encore de paſſion, cœurs nouveaux que la ſéduction n'a pû corrompre, profitez de l'endurciſſement des autres. L'inutilité de nos efforts pour retirer le Pécheur de ſon crime ne doit-elle pas être pour vous le plus puiſſant motif de vous affermir dans la vertu ?

Qui que vous ſoyez donc enfin, car je ne puis déſeſpérer de perſonne, innocents ou coupables, je vous conjure tous également par la miſéricorde de notre Dieu : *Obſecro vos, Fratres, per miſericordiam Dei ;* par cette grande miſéricorde, qui non-ſeulement reçoit Madeleine à ſes pieds, mais qui va chercher & qui attend la Samaritaine même ; qui non-ſeulement ſauve Jerôme dans ſon déſert des égarements de ſon imagination, mais qui va troubler Auguſtin juſques dans le ſein de ſes crimes : *Per miſericordiam Dei.* C'eſt cette même miſéricorde qui s'offre à vous aujourd'hui, mes chers Freres ; elle vous promet un Ciel, elle vous menace d'un enfer, elle

vous préſente ſa grace ; s'il eſt quelque motif auquel votre cœur doive être plus ſenſible, elle m'ordonnera de l'employer. Mais peut-il être un motif plus capable de toucher un bon cœur qu'une miſéricorde ſi tendre ? *Per miſericordiam Dei.* Par cette grande miſéricorde je vous conjure donc, mes Freres, d'offrir vos corps au Seigneur comme une hoſtie : *Ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam Deo.* Il a pris lui-même un corps, afin de l'immoler pour vous ; lui refuſerez-vous après cela les vôtres ; il les a purifiés dans ſon ſang, ſanctifiés par l'onction de ſon eſprit, diviniſés en quelque ſorte par la réception de ſa chair ; ces titres ne ſuffiſent-ils pas pour lui en aſſurer la poſſeſſion ? Ils lui appartiennent néceſſairement ; les lui ravirez-vous pour les immoler au péché ? Ils ſont à préſent ſes membres ; les lui arracherez-vous pour les proſtituer encore à la volupté ? Il faut néceſſairement qu'ils ſoient ſes victimes ; aimez-vous mieux qu'ils ſoient éternellement les victimes de ſes vengeances que d'être à préſent les victimes de ſa gloire ? *Obſecro vos ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam Deo.* Une hoſtie vivante, la volupté en fait une victime de mort ; une

hoſtie ſainte ; la volupté en fait une victime d'infamie ; une victime agréable à ſes yeux, la volupté en fait une victime d'abomination : *Obſecro vos, fratres, ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam viventem ſanctam, Deo placentem*: Quelque fragile que ſoit votre chair, que ſa foibleſſe ne vous décourage point ; quelque rebelle qu'elle ſoit, ne vous laiſſez point effrayer de ſes révoltes. Uniſſez-en ſeulement le ſacrifice à celui de la chair de Jeſus-Chriſt ; cette chair virginale enfin l'aſſujettira, pour en faire une victime docile & volontaire, tout-à-fait agréable au Seigneur, digne d'être reçue un jour dans les Tabernacles Eternels. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LA FOI.

POUR LE MARDI DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus.

S'il n'écoute pas l'Eglise, regardez le comme un Payen & un Publicain.

Matth. 18.

NOUS protestons tous, en effet, que nous sommes les véritables enfants de cette Eglise ; nous la reconnoissons pour l'Epouse de Jesus-Christ ; nous faisons profession de n'avoir d'autre Doctrine que la sienne, de la respecter, de l'écouter comme notre Mere. Disciples

de Jesus-Christ, nous portons son nom, nous nous en faisons gloire. Oui, Messieurs, voilà sans doute la foi de notre bouche ; & s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, notre foi de dehors ; mais la foi de nos cœurs, s'il faut en juger par notre conduite, quelle est-elle ?

Helas ! disoit à ce sujet Saint Jérôme, monstrueux assemblage de contradictions, je suis pour moi-même un problême insoluble. Suis-je Chrétien, ou ne le suis-je pas ? Je dis que je le suis ; mais mes œuvres démentent mon langage. Mon esprit cependant me semble convaincu ; mais mon cœur est tout infidele ; & mes actions mêmes ne sont jamais d'accord. Je crois donc & je ne crois pas ; je suis la chimere de la nature.

Mais, Messieurs, si Saint Jérôme parloit ainsi de soi, que dirons-nous de nous ? Croyons-nous, ou ne croyons-nous pas ? Ah ! le problême par rapport à nous est facile à résoudre. Non, nous ne croyons pas ; & bien plus, j'ose assurer que c'est la perversion presque générale de la foi qui a perverti toutes les mœurs de notre siécle.

Miniſtres du Seigneur, voulons-nous donc corriger les cœurs, en réformer les vices, c'eſt à l'eſprit qu'il faut aller d'abord ; car la cauſe ſûre, la cauſe néceſſaire du défaut des mœurs, c'eſt le défaut de foi. Mais auſſi pourquoi donc ſi peu de foi ?

Honorez-moi, Meſſieurs, de votre attention, je vous ſupplie ; voici le deſſein d'un des plus importants Diſcours que vous puiſſiez entendre. Il ne reſte preſque plus de foi de nos jours : de-là point de mœurs. On n'eſt point inſtruit, ou l'on eſt mal inſtruit de nos jours ; de-là point de foi. En deux mots, cauſe du défaut de mœurs, défaut de foi : ſujet de la premiere Partie ; cauſe du défaut de foi, défaut d'inſtruction, ſujet de la ſeconde Partie.

La matiere demande véritablement de l'application ; mais certainement elle la mérite. C'eſt à Marie que je m'adreſſe ; demandons-lui pour vous une attention chrétienne, c'eſt-à-dire animée, ſoutenue par la grace de ſon Fils. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

A Comparer les Chrétiens de nos jours avec les Chrétiens de l'Egliſe primitive, diroit-on, Meſſieurs, que les uns & les autres ont une même foi ? Il eſt de l'eſſence de la Foi, dit Saint Jean Chryſoſtome, d'opérer de grandes choſes partout où elle ſe rencontre ; & le moins merveilleux des effets qu'elle opére, c'eſt de tranſporter les montagnes.

Où ſont-ils ces beaux jours, où notre foi ſupérieure en tout à la nature triomphoit non-ſeulement des choſes brutes & inanimées, c'étoit encore une fois la moindre de ſes victoires. On la voyoit ſupérieure aux paſſions de l'homme, triompher de ſes inclinations les plus fortes, de ſes penchants les plus enracinés, de ſes préjugés les plus opiniâtres ; elle a vaincu le monde & ſes erreurs & ſes attraits : *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra.* La preuve même la plus éclatante que nous apportons en faveur de ſa divinité, nous la tirons de ſes victoires. Mais, helas ! aujourd'hui qu'en reſte-t-il, de ſes anciens triomphes ? Il en reſte les monu-

ments dans nos hiſtoires, quelque ombre encore, ombre bien foible dans les ames les plus fideles. C'eſt dans tous cependant la même foi, la même aujourd'hui que dans les premiers ſiécles. Oui, c'eſt la même en apparence; c'eſt-à-dire, même Symbole que l'on récite, mêmes cérémonies que l'on pratique, mêmes Sacrements auxquels on participe encore. Mais du reſte, étudions, mes Freres, les qualités de la vraie foi; & dans l'entier anéantiſſement de la foi du Chriſtianiſme vous découvrirez facilement la véritable ſource de la décadence de nos mœurs.

1°. La vraie Foi, la Foi Chrétienne eſt une & ſimple; & parmi nous ce n'eſt que foi partielle ou raiſonnée; chacun ſe fait une foi à ſon gré & ſuivant ſon caprice.

2°. La vraie Foi, la Foi Chrétienne applique, éclaire, captive l'eſprit; & parmi nous ce n'eſt que foi diſtraite; perſonne ne penſe, ne médite, ne réfléchit ſur ſa foi.

3°. La vraie Foi, la Foi Chrétienne eſt dans le cœur encore plus que dans l'eſprit; & parmi nous il n'eſt de foi que purement ſpéculative; quel eſt celui qui

aime sa foi & qui veuille lui faire le moindre sacrifice ? Donc point de foi, & de-là, ai-je dit, par une conséquence nécessaire, point de mœurs.

Car, prenez garde, en premier lieu, la Foi Chrétienne est tellement & si essentiellement une, qu'y ajouter, en retrancher le moindre point, c'est la détruire, selon la remarque de Saint Leon : *Nisi una est, fides non est.* La Foi Chrétienne, dans la pensée de Saint Paul expliquée par Saint Grégoire Pape, est tellement & si essentiellement simple, que vouloir seulement l'éclairer du flambeau de la raison, c'est en anéantir tout le mérite : *Fides non habet meritum ubi humana ratio præbet experimentum.*

D'abord, son objet, c'est en général & sans réserve, toute révélation de Dieu, quelle qu'elle soit : immédiate dans l'Écriture, ou médiate par l'organe de son Eglise ; toute révélation de Dieu, soit qu'elle propose ou explique les dogmes, soit qu'elle régle les mœurs ou dirige notre culte ; toute révélation de Dieu, soit qu'elle proscrive les erreurs, soit qu'elle fixe les bornes à la dispute. Prévenez la révélation dans un seul point ; retranchez, contestez un seul point révélé ;

vous altérez ſon objet ; l'altérer c'eſt le détruire. La foi n'eſt plus une, ce n'eſt plus foi : *Niſi una eſt, fides non eſt.*

Son motif, c'eſt uniquement la vérité de Dieu qui révele. Croire ce qui eſt révélé, parce qu'il eſt révélé, voilà la foi. Si ma raiſon cherche à être ſatisfaite, avant que de ſe ſoumettre ; ſi je veux raiſonner, diſputer pour comprendre, avant que de croire, ma foi perd ſon mérite ; & de plus ſi c'eſt la ſatisfaction de ma raiſon qui me porte à croire, je n'ai plus le motif de la foi, ma foi n'eſt plus ſimple, ce n'eſt plus foi : *Fides non habet meritum ubi humana ratio præbet experimentum.*

Foi une & ſimple : où la trouver, Meſſieurs, dans notre nation, dans notre ſiécle ? Perſonne ne croit aujourd'hui que ce qu'il veut ; & ne veut croire que ce qu'il peut comprendre.

Pourroit-on me montrer, je ne dis pas dans le ſein de ce Royaume, je ne dis pas dans le ſein d'une ſeule de nos Provinces, ni même d'une ſeule de nos villes ; mais dans le ſein d'une ſeule famille, pourroit-on me montrer tous les membres qui la compoſent réunis

dans un parfait accord de créance & de foi ?

Le feu d'Enfer révolte ceux-ci. Les paroles les plus expreſſes de l'Écriture ſont tournées en figure ; & la révélation eſt éludée. La doctrine du Purgatoire gêne ceux-là ; la plus reſpectable Tradition, prouvée le plus évidemment depuis les Apôtres, paſſe cependant dans leurs eſprits pour rêverie. Les décrets de Dieu ſur l'élection & la réprobation des hommes ſcandaliſent les autres : ſans ſe mettre en peine de ce qui eſt décidé, ſans ſçavoir même ce que l'Egliſe abandonne à nos diſputes, chacun forme à ſon gré ſon ſyſtême.

Mais qu'ai-je dit, l'Egliſe ? En reconnoit-on de nos jours ? Cependant chacun proteſte qu'il en eſt fils, qu'il en eſt membre : & chacun diſpute où elle eſt, en quoi elle conſiſte. Tandis que ceux-ci la reſtreignent, la renferment toute entiere dans le petit nombre d'un parti décrédité preſqu'abattu de toutes parts ; les autres l'étendent monſtrueuſement juſqu'à en faire un corps bizarre & informe, compoſé des Sectes les plus oppoſées, contradictoires mêmes. Ici l'on

l'on en fait un Etat anarchique, où perſonne n'a droit de commander ; là chaque particulier s'en établit le chef, & ne veut reconnoître d'infaillibilité que dans lui ſeul. On oſe diſputer à ſes Pontifes les clefs que Jeſus-Chriſt leur a données ; ici on ne veut pas qu'elle comdamne, là on lui refuſe le droit d'abſoudre ; on brave ſes foudres, on ſe rit de ſes graces. Voilà la foi du monde éclairé, du beau monde.

Encore n'ai-je rien dit de ce qu'on penſe des Dogmes les plus capitaux de la Religion. L'exiſtence de Dieu n'a-t-elle plus parmi nous d'adverſaires ? Le Dogme d'une Providence n'eſt-il pas regardé par quelques-uns comme un dogme contradictoire ? Ne trouve-t-on pas des difficultés, des répugnances ? ... Eh ! Meſſieurs, n'entrons pas dans un plus long détail ; eſt-il quelque eſprit qui n'en trouve dans quelque article ? Cependant cet article, quel qu'il ſoit, étoit renfermé dans l'objet de la foi ; niez cet article, votre foi n'eſt plus une, ce n'eſt plus foi. *Niſi una eſt, fides non eſt.*

Ainſi perſonne ne croit que ce qu'il veut ; & bientôt on ne voudra plus rien

croire, parce qu'on veut tout comprendre.

Autrefois quand les Saints Peres propoſoient à leurs Peuples les Myſteres de la Religion, les Peuples dociles n'avoient beſoin, ne demandoient qu'on leur montrât rien autre choſe, ſinon que le Seigneur avoit parlé. Il faut aujourd'hui de plus le *Pourquoi*, le *Comment*. Ce n'eſt pas aſſez que nous expoſions ce qu'il faut croire ; on veut que nous prouvions qu'il le faut croire ; & pour prouver qu'il le faut croire, il le faut expliquer.

La Secte dominante dans le Chriſtianiſme de nos jours, c'eſt celle qui rappelle tout au tribunal de la raiſon. L'autorité des Saints Docteurs ne fait plus preuve. On ne conſent à les admettre qu'autant qu'eux-mêmes ils prouvent ; & chacun s'établit arbitre & juge de leurs écrits & de leurs preuves.

L'autorité de l'Egliſe ne fait plus preuve. Une critique bien raiſonnée a cru prouver en bonne forme qu'elle s'eſt trompée pluſieurs fois, & peut donc ſe tromper encore : & parmi ceux-mêmes qui la reconnoiſſent, cette autorité de l'Egliſe, combien en eſt-il qui ſe font je ne ſçais quel bizarre devoir de la reſ-

treindre, de l'expliquer, c'eſt-à-dire, de l'anéantir en mille manieres ?

L'autorité de l'Ecriture même ne fait plus preuve. Il faut d'abord qu'une critique auſtere paſſe ſur l'autenticité des Livres Saints ; enſuite ſi la raiſon ne donne ſon ſuffrage aux dogmes qu'ils annoncent, n'a-t-on pas trouvé l'art merveilleux d'énerver toute la force, ou d'obſcurcir tout le ſens du texte par l'ingénieuſe adreſſe du Commentaire ?

Chrétiens, dites-moi donc : ce que vous croyez, pourquoi le croyez-vous ? Si votre raiſon eſt la regle de votre foi, c'eſt une foi ſans mérite ; ou, pour mieux dire, ce n'eſt plus foi. Quand même, en effet, vous croiriez ainſi tous les articles, c'eſt perſuaſion purement humaine ; je ne ſuis plus ſurpris de ſon infécondité dans votre cœur. Ce n'eſt plus l'ouvrage de la grace ; ſon inutilité par rapport à votre conduite n'a plus rien qui m'étonne. Car la foi qui, ſelon la promeſſe de Jeſus-Chriſt, opere les miracles dans l'ordre ſurnaturel, ainſi que dans l'ordre naturel ; la foi qui tranſporte les montagnes, c'eſt-à-dire, comme l'explique Saint Grégoire, la foi qui chaſſe Satan de nos cœurs & nous prémunit contre

ſes embuches ; la foi qui rend les poiſons inutiles, c'eſt-à-dire, la foi qui nous préſerve de la contagion du monde ; la foi qui guérit les maladies, c'eſt-à-dire, qui corrige nos penchants vicieux, redreſſe nos inclinations perverſes ; la foi qui commande aux éléments, adoucit les bêtes les plus farouches, c'eſt-à-dire, qui dompte nos paſſions : c'eſt une foi, ſelon l'ingénieuſe remarque de Saint Auguſtin, ſemblable à la graine de ſénevé, qui s'éleve & opere d'autant plus, qu'elle eſt plus petite & plus ſimple : *Quantò minutiori, tantò feiventiori.*

Mais ce qui prouve évidemment ma penſée, c'eſt que la foi, ſelon l'expreſſion des Saints Docteurs, eſt le premier principe & comme le fondement même de toutes les vertus chrétiennes ; (Remarquez que je dis vertus chrétiennes) par conſéquent ſi la foi eſt anéantie dans un cœur, il faut que toutes les vertus chrétiennes ſoient anéanties avec elle. Sans la foi, l'eſpérance qui vous reſte ne peut être qu'illuſion ; & comment l'illuſion ſoutiendroit-elle dans la pratique des auſteres Loix de l'Evangile ? Sans la foi, point de charité habituelle, c'eſt-à-dire, point de grace ſanctifiante ;

par conſéquent point de principe de vie ſurnaturelle pour toutes vos œuvres. Sans la foi, l'acte même d'amour de Dieu ne peut être qu'un acte de vertu humaine, incapable d'opérer au dehors l'entiere & l'exacte obſervation de la Loi. Donc ſans la foi, point de vertus que des vertus morales, vrai Paganiſme, maſqué des dehors de la Religion; auſſi eſt-ce là, Meſſieurs, le portrait le plus reſſemblant de notre ſiecle: un Paganiſme maſqué des dehors de la Religion. La cauſe, défaut de foi: de cette foi une, on ne croit que ce qu'on veut croire; de cette foi ſimple, on veut raiſonner ſur tout, tout comprendre.

Mais il eſt certains états du monde, du moins il eſt certaines perſonnes dans le monde, qui croient tout ſans reſtriction, ſans raiſonnement, ſans diſpute. Dans cette partie du monde trouve-t-on plus de mœurs? Non, Meſſieurs; & c'eſt autre défaut de foi, de cette foi qui applique l'eſprit & qui remplit le cœur.

C'eſt dans les uns foi diſtraite. J'ai vu, s'écrioit le Prophête, j'ai vu la terre inondée d'un déluge d'iniquités, la Religion déſolée, crimes, abomina-

tions par-tout : *Desolatione desolata est terra.* J'ai étudié le cœur de l'homme, j'ai réfléchi sur moi-même, pour trouver la cause d'une désolation si générale. Helas ! je l'ai bientôt trouvée, continue le Prophête ; c'est que personne ne réfléchit, ne pense : *Quia nullus est qui recogitet corde.*

J'ai vu le Temple profané, le Sanctuaire souillé en mille manieres, l'Autel moins respecté que le Théâtre : les Ministres du Dieu vivant distraits, interrompus dans leurs fonctions saintes par le trouble & la confusion qui regne entre les assistants ; le Dieu vivant jusques sur son trône bravé lui-même par les insolentes postures, les conversations hautes & publiques qu'on tient en sa présence ; de scandaleuses Idoles y détournent sur elles les hommages & les vœux ; & la plus grande partie des Chrétiens que conserve-t-elle encore des dehors mêmes de la Religion que d'y venir une fois chaque semaine insulter Dieu, une fois l'an souiller son Corps par le plus abominable sacrilege ? *Desolatione desolata est terra.* Ces Chrétiens croient-ils donc ? Croient-ils que sous ces foibles symboles, qui paroissent à nos yeux,

toute la Majesté de Dieu réside? Croient-ils que dans ce sacrifice si simple en apparence c'est un Dieu qui s'immole pour eux à son Pere : le croyent-ils ? Oui, disent-ils, ils croyent ; mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

J'ai vu tous les âges de la vie livrés au péché : la jeunesse folle de plaisirs faire son unique étude de connoître & de goûter tous les divers amusements du monde ; l'âge mûr déchiré par l'ambition, en proie à l'avarice, dans une yvresse continuelle, courir insensément après les dignités & les honneurs, prendre toutes sortes de voies, permises ou criminelles, tout est indifférent, il n'importe, pour enfler & aggrandir ce qu'on nomme fortune ; des Vieillards uniquement occupés à retenir les restes languissants d'une vie fugitive, & à les consacrer encore au monde, à ses affaires, à ses plaisirs : *Desolatione desolata est terra.* Ces Chrétiens croyent-ils donc ? Croyent-ils que leur ame au sortir des mains du Créateur, créée pour toujours vivre, fût reléguée dans un corps, comme dans une prison, lieu d'épreuve ; qu'un jour tôt ou tard, personne ne sçait quand ni comment, la dissolu-

tion de l'un & de l'autre doit se faire : le corps doit retourner en terre, lieu de son origine : l'ame livrée entre les mains de Dieu sera jugée selon ses œuvres ; un bonheur éternel, un supplice sans fin, point de milieu ; affreuse, mais inévitable alternative : la croyent-ils ? Oui, disent-ils, ils croyent ; mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

J'ai vu tous les états & toutes les conditions du monde possédés de l'esprit de vertige : ceux qu'on nomme les Grands, ne se croyant sur la terre que pour être servis, disputer, en quelque sorte, les honneurs suprêmes au Ciel même, & ne reconnoître d'autres loix que leurs caprices ; les Petits, mépriſables flatteurs, vils esclaves, leur vendre lâchement leur foi & leur honneur ; le Riche impitoyable boire à longs traits dans ses coupes d'or le sang de la Veuve & du Pupile, & le Pauvre dans les phrénétiques accès de son aveugle désespoir s'en prendre au Ciel même de l'inhumanité du Riche qui le dépouille & l'opprime ; mauvaise foi dans le négoce, usure palliée ou brigandage ouvert dans le maniment des affaires ; la fureur érigée en héroïsme fait consister la gloire à s'égorger de

ſang froid les uns les autres : *Deſolatione deſolata eſt terra.* Ces Chrétiens croyent-ils donc ? Croyent-ils que tous tant que nous ſommes, égaux entre nous par la condition de notre nature, égaux ſur-tout par notre adoption commune en Jeſus-Chriſt, nous devons tous nous rapprocher les uns des autres, être tous confondus à un même terme, auquel nous tendons tous ; qu'alors la ſcene finie, les rôles de chacun joués, le maſque, qui nous diſtingue maintenant, étant enfin levé, rien ne nous différenciera plus que nos œuvres : Lazare au ſein d'Abraham, le mauvais Riche dans l'abîme, terrible cataſtrophe, la croyent-ils ? Oui, diſent-ils, ils croyent ; mais ils n'y penſent pas : *Nullus eſt qui recogitet.*

J'ai vu cependant le crime s'établir & s'accréditer par-tout par les fauſſes conſciences : la mondanité la plus libertine traitée de devoir ou du moins de bienſéance d'état & de condition : les Académies de jeu, les Théâtres, Bals, Concerts, Feſtins, Fêtes profanes courus avec fureur, excuſés, juſtifiés, applaudis ſous le beau nom de divertiſſements honnêtes, utiles & même néceſſaires ;

les Docteurs chrétiens qui les condamnent traités d'esprits foibles, ignorants, hypocrites censeurs de ce qu'ils voudroient eux-mêmes se pouvoir permettre. Hélas ! J'ai vu bien plus ; j'ai vu la pure morale de l'Evangile n'oser se montrer dans le monde, de peur d'être exposée à la risée des Chrétiens : *Desolatione desolata est terra.* Ces Chrétiens croyent-ils donc ? Ont-ils lu l'Evangile, le croyent-ils ? croyent-ils un Dieu mort sur une croix, pour leur donner un modele à suivre ? Croyent-ils qu'il n'y a de salut à espérer pour eux que par la conformité de leur vie à ce modele austere ? Oui, disent-ils, ils croyent ; mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

Croire & ne penser pas, est-ce la Foi chrétienne ? Qu'est-ce donc que la Foi ? Croire, dit Saint Augustin, *Credere*, ce n'est rien autre chose, *Nihil aliud est*, que penser & réfléchir avec persuasion, *Quam cum assensione cogitare.* Persuasion si forte, dit ailleurs ce Saint Docteur, qu'aucune vérité humaine, quelle qu'elle soit, ne puisse l'emporter sur elle dans mon esprit ; persuasion si forte, dit-il encore, que je doutasse plutôt de mon existence même que de la vérité qu'un Dieu m'an-

nonce : *Facilius dubitarem me vivere.* Ah ! Messieurs, ne pense-t-on pas à ce qu'on croit ainsi ? Parce qu'on sçait que l'on existe, on craint la misere, on craint la douleur, on craint la mort ; mais on ne craint point d'offenser un Dieu, de mériter ses châtiments & d'encourir sa haine ; & l'on croit qu'on a un enfer à éviter ? Qu'en penseroit Saint Augustin ? *Facilius dubitarem me vivere.* Parce qu'on sçait que l'on existe, on a soin d'entretenir en soi les principes de la vie, d'éviter tout ce qui pourroit les altérer ; on pense à se procurer tous les besoins, toutes les commodités de la vie ; & on ne pense pas à conserver la grace dans son cœur, à la recouvrer après l'avoir perdue, à la nourrir & à l'entretenir par l'exercice des vertus ; & l'on croit qu'on a un Ciel à mériter ? Qu'en penseroit encore Saint Augustin ? *Facilius dubitarem me vivere.*

Oui, Messieurs, on pense, on réfléchit à ce qu'on croit fortement. Si vous étiez bien convaincus qu'il ne tient qu'à vous de faire aujourd'hui une brillante fortune dans le monde, eh ! seroit-il besoin que je vinsse vous en rappeller le souvenir ? Si vous étiez bien con-

vaincus que ce ſoir même, ſi vous allez à ce rendez-vous où votre péché vous attend, un accident imprévu y tranchera ſubitement la trame de vos jours; eh! faudroit-il tout l'art, toute la véhémence d'un Orateur, pour vous détourner d'y aller? Si vous voyiez actuellement devant vous un ennemi, le glaive levé, tout prêt à vous frapper; ſeroit-il beſoin que je vous criaſſe de trembler, de prendre garde?

Cependant la certitude de la foi l'emporte eſſentiellement ſur toute certitude humaine, ſur l'évidence même. Et vous, mes Freres, vous ne penſez point aux vérités de la foi; que ne faut-il point faire pour vous les rappeller? l'éloquence n'a rien d'aſſez fort pour vous les inculquer; vous ne croyez donc pas? C'eſt donc encore défaut de foi, qui perd les mœurs des Chrétiens; parce que ce n'eſt dans ceux-mêmes qui croyent que foi diſtraite, ou foi purement ſpéculative; & foi purement ſpéculative, ce n'eſt pas plus foi chrétienne que foi ou partielle ou raiſonnée ou foi diſtraite.

Selon toute la Théologie, la foi chrétienne appartient au cœur, du moins autant qu'à l'eſprit. C'eſt véritablement une

conviction de l'esprit ; mais c'est une conviction de l'esprit que le cœur opere, & qui retourne au cœur pour opérer sur lui.

Oui, la foi chrétienne, en premier lieu, a sa source dans le cœur, c'est une foi de cœur, comme dit Saint Paul : *Corde creditur.* Car la foi chrétienne est une foi méritoire ; or pour qu'elle soit méritoire, il faut qu'elle soit libre ; l'opération du cœur seul peut être libre ; le cœur opere donc la foi ; *Corde creditur ad justitiam.*

Ecoutez, je vous prie, Messieurs. Lorsque nous vous pressons sur les vérités qu'il nous est ordonné de croire, vous nous opposez toujours cette question frivole ; dépend-t-il donc de moi de croire ou de ne pas croire ? Je réponds ; oui, il dépend de vous. Celui qui aura cru sera sauvé, dit Jesus-Christ, sauvé pour avoir cru ; il dépendoit donc de lui de ne pas croire. Celui qui n'aura pas cru sera condamné, ajoute Jesus-Christ, condamné pour n'avoir pas cru ; il dépendoit donc de lui de croire : & sans entrer dans une longue & abstraite discussion, voici comment.

C'est qu'il dépend de nous, en premier

lieu, d'appliquer notre esprit à étudier, à méditer les motifs de croire ; la foi chrétienne en ce premier sens vient donc du cœur : *Corde creditur.* Mais aujourd'hui la plûpart des Chrétiens croyent, disent-ils ; demandez-leur ce qu'ils croyent & pourquoi ; ils ne pourront le dire. Une foi si vague est trop foible pour opérer la justice ; car la foi qui opere la justice vient du cœur : *Corde creditur ad justitiam.*

C'est, en second lieu, que le motif de la foi est, comme je l'ai dit, la révélation de Dieu prise précisement en elle-même. Or ce motif est obscur par lui-même ; par conséquent, disent les Théologiens, s'il s'éleve des doutes dans l'esprit, le cœur peut alors imposer silence à la raison & ordonner de croire ; la foi chrétienne en ce second sens vient donc du cœur : *Corde creditur.* Mais aujourd'hui le grand amusement, l'amusement spirituel du monde est d'entendre proposer des difficultés sur la Religion ; ce sont les difficultés, non pas les preuves, qu'on veut approfondir. Qu'on dise après cela qu'on croit ; une foi si combattue est trop foible pour opérer la justice ; car la foi qui opére la justice

vient du cœur : *Corde creditur ad justitiam.*

Cependant si notre foi ne vient pas du cœur, elle est trop foible pour agir à son tour sur le cœur même. Or la foi chrétienne doit agir sur le cœur, pour lui faire aimer la Religion, pour le mettre dans la disposition habituelle de tout sacrifier à la Religion.

Disposition héroïque, effet nécessaire de la vraie foi; mais disposition sur laquelle nous n'oserions jamais éprouver un seul de nos Chrétiens. Ils aiment leur Religion en général, en général ils sont prêts à lui tout sacrifier; mais n'entrons jamais dans aucun détail.

Demandez à la bonne heure, mais contentez-vous de demander en général à ce Riche, par exemple, s'il ne consent pas à tout sacrifier pour Jesus-Christ. Il y consent, répondra-t-il sans hésiter. Mais représentez-le lui-même à lui-même dans cet état de conformité avec Jesus-Christ, cet état pauvre, canonisé par Jesus-Christ; aussi-tôt il se dément, il se rétracte; la cupidité l'emporte sur la vérité évangelique; la foi est sacrifiée à la cupidité.

Demandez à la bonne heure, mais

contentez-vous de demander en général à ce Guerrier, par exemple, s'il ne consent pas à tout sacrifier pour Jesus-Christ. Il y consent, répondra-t-il sans hésiter. Mais donnez-vous garde de le mettre à l'épreuve d'une injure ; au seul mot d'injure, il frémit, il se rétracte ; le point d'honneur l'emporte sur la vérité Evangélique ; la foi est sacrifiée au point d'honneur.

Demandez encore, mais contentez-vous toujours de demander en général, à ce Pere, à cette Mere s'ils ne consentent pas à tout sacrifier pour Jesus-Christ. Ils y consentent, répondront-ils encore sans hésiter. Mais si vous venez à leur désigner cet enfant, à leur insinuer que c'est lui que Dieu redemande, pour le couronner dans sa gloire ; ils se révoltent aussi-tôt, ils se rétractent ; le sentiment des vérités Evangeliques est étouffé par le murmure de la nature ; la foi est sacrifiée à la nature.

Disons plutôt, mes Freres, que réellement ils n'avoient point de foi. Ah ! donnez-nous des esprits pénétrés, des cœurs touchés de leur foi ; la foi en fera autant d'Abrahams prêts au premier ordre du Seigneur à quitter leur pays

natal, prêts à mettre eux-mêmes le poignard dans le sein de leur Isaac : *Fide Abraham.* La foi en fera autant de Jacobs qui, remplis de l'espérance d'une vie future, ne se regarderont que comme des voyageurs sur la terre, &, si l'occasion s'en présente, n'opposeront à la violence des Esaüs que leur patience & leur douceur : *Fide Jacob.* La foi en fera autant de Josephs qui sacrifieront volontiers à la conservation de leur innocence leur réputation, leur liberté, s'il le faut, leur vie même : *Fide Joseph.* La foi en fera autant de Moïses plus touchés de la qualité de simple Israélite que des titres les plus beaux, des espérances les plus flatteuses, & qui aimeront mieux souffrir avec le Peuple Saint que de partager les délices d'une Cour impie : *Fide Moyses.*

Si l'on voit aujourd'hui revivre si peu de ces exemples, concluons que c'est qu'il est rare de voir une semblable foi. La cause du défaut de mœurs c'est donc le défaut de foi ; pour corriger les mœurs, le point essentiel c'est donc de réveiller la foi : cette foi une, qui croye tout sans réserve ; cette foi simple qui croye sans raisonner ; cette foi réfléchie, qui

applique l'esprit ; cette foi de cœur, qui vienne du cœur comme de sa source, & retourne au cœur pour le déterminer.

Mais enfin, pour la réveiller cette foi, remontons plus haut jusqu'à la source du défaut de la foi, c'est, ai-je dit, défaut d'instruction. Appliquez-vous, je vous prie, à cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

IL est nouveau & bien extraordinaire sans doute d'accuser notre siécle de défaut d'instruction. Aucun siécle se crut-il jamais, & parut-il en effet si bien instruit ? Cependant je prétends, Messieurs, que dans ce siécle les uns ne sont point instruits, les autres sont mal instruits ; & le comble de l'aveuglement des uns & des autres, c'est que tous se croyent parfaitement instruits & fuient l'instruction : delà si peu de foi.

Car comment croiroit-on quand on ne sçait ni ce qu'il faut croire, ni pourquoi il faut croire, ni les avantages de croire ?

Et d'abord, dans le monde (car je ne parle que du monde ; j'admire, je respecte les lumieres de ceux que je recon-

nois pour mes maîtres) dans le monde, dis-je, qui ſont ceux qui ſont inſtruits de la Religion ? Eſt-ce le Peuple ? Quoi ? cette partie du Peuple, qui dans une groſſiere & ſtupide ignorance ne connoît preſque de la vie que les fonctions animales, & paſſe ſes jours, à peu de choſe près, ainſi que les bêtes, dans une alternative continuelle & de travail & de repos. Eſt-ce donc cette autre partie du Peuple, plus polie à la vérité que la premiere, mais qui réellement n'a ſur la premiere d'autre avantage que de connoître un peu mieux l'intrigue du monde, & de ſçavoir rechercher un peu plus de délicateſſe & de rafinement dans les plaiſirs ?

Qui ſont donc ceux qui peuvent être inſtruits de la Religion ? Les Grands ? Dont les uns noyés dans un torrent d'affaires, trouvent à peine dans tout le jour, avec toute l'application de l'eſprit le plus laborieux, de quoi ſuffire à la moitié des ſoins dont leur humeur inquiette ou leur cupidité les embaraſſe ; les autres, oiſeux illuſtres, font toute leur affaire, affaire pour eux indiſpenſable, de ſe montrer dans toutes les aſſemblées, de la table aux ſpectacles,

des ſpectacles aux Académies de jeu, des Académies de jeu dans les cercles : voilà toute leur vie. Et les uns & les autres, & Grands & Peuple, que peuvent-ils donc ſçavoir de la Religion ? Peut-être, ce que dans une jeuneſſe toujours volage & diſtraite, à force de le leur inculquer, on a pu leur apprendre d'un Catéchiſme court & ſuperficiel, ils le ſçavent ; oui, Meſſieurs, ſi ce qu'à cet âge on apprend toujours légérement & à la hâte laiſſe des traces aſſez profondes, pour qu'on n'en perde pas le ſouvenir. Mais ſi le défaut de réflexion, ſi une diſtraction continuelle efface bientôt les premieres impreſſions, quelle teinture de la Religion peut-il reſter dans la plupart des Chrétiens ? La connoiſſance des premiers Dogmes, qu'on entend répéter ſans ceſſe, l'exiſtence de Dieu, la Trinité des Perſonnes. L'Incarnation du Verbe, la néceſſité des Sacrements en général ; mais n'allons pas plus loin ; ils n'en ſçavent pas plus, ces Chrétiens, qui cependant veuparler de tout, raiſonner de tout, décider de tout.

Opprobre de la Religion ſeule véritable. Interrogez le Mahométan, le Juif ;

ils ſçavent toutes les rêveries, toutes les extravagances de leur Alcoran & de leur Talmud. Interrogez l'Hérétique; ah! Meſſieurs, non, donnez-vous garde d'entrer en diſpute avec lui; il eſt inſtruit des ſophiſmes les plus captieux de ſa Secte, il ſçait les queſtions les plus abſtraites de la Théologie. Le Catholique ſeul, ſous le prétexte d'une foi docile, penſe être autoriſé à ne croire qu'en gros, à tout croire, comme l'on dit, en général, ſans ſçavoir même pourquoi il croit.

En effet, que je demande à ceux d'entre nous, qui paſſent pour être les mieux inſtruits, pourquoi ils croyent les vérités que l'on enſeigne dans le Chriſtianiſme. Ils répondront qu'ils croyent ces vérités parce qu'elles ſont révélées. Que j'inſiſte, & que je demande d'où ils ſçavent qu'elles ſont révélées; combien en eſt-il qui pourront me répondre? On le leur a dit: c'eſt tout ce qu'ils ſçavent.

Prenez garde cependant que je ne prétends point par-là vous établir juges de votre foi. A Dieu ne plaiſe! Je veux une foi aveugle, une foi d'enfant, telle que Jeſus-Chriſt la demandoit à ſes Diſciples; mais je veux auſſi, comme Saint Paul, une foi raiſonnable: *Rationabile*

obſequium. Je m'explique donc : une foi raiſonnable, je n'entends pas une foi dont les raiſonnements humains ſoient le motif ; mais une foi dont la raiſon pénetre le motif. Je veux une foi aveugle, une foi d'enfant, fondée ſur la révélation ſeule; mais je veux une foi raiſonnable, fondée ſur une révélation que l'on connoiſſe ; une foi aveugle, que guide en tout l'autorité viſible établie par Jeſus-Chriſt l'auteur de notre foi ; mais une foi cependant raiſonnable, qui ſache comment & pourquoi cette autorité viſible ne la peut égarer.

Voulez-vous une preuve ſans replique que le défaut de foi vient du défaut de cette ſorte d'inſtruction ? C'eſt, Meſſieurs, que ſi l'on étoit inſtruit de la ſorte, certainement on croiroit. Comment pourroit-on refuſer de ſe ſoumettre aux déciſions d'une Egliſe, à laquelle on verroit faites par Jeſus-Chriſt de ſi authentiques promeſſes d'une aſſiſtance éternelle ? Quelle eſtime, quel amour n'auroit-on pas pour une Religion, dont l'établiſſement, ouvrage des plus éclatans prodiges, paroîtroit lui-même le plus grand des miracles ?

Mais pour être instruit de cette sorte, il faudroit du temps, de l'application d'esprit. Moins que vous ne pensez, mes Freres; la lumiere est si vive, elle jette un éclat si frappant, qu'il n'est point de ténebres qu'elle ne dissipât bientôt. Cependant il faudroit, j'en conviens, se recueillir du moins de temps en temps; il faudroit interrompre quelquefois l'étude laborieuse des frivoles bagatelles du monde qui vous occupent sans cesse; sans rien retrancher, si vous voulez, de votre travail, il faudroit prendre quelque chose sur vos plaisirs. Ah! Chrétiens, qu'avez-vous donc qui vous soit plus cher & plus précieux que votre foi? Je vais plus loin & je demande: pourquoi Dieu vous a-t-il placés dans le monde? Vous répondrez sans doute: pour le connoître; mais cette connoissance n'est-elle pas le fruit de l'étude même de votre foi? La connoissance de la Religion, voilà donc votre destination sur la terre; le temps ne vous fut donné qu'à cette fin, & vous n'en manquez que pour elle; vous en avez pour tout le reste. Pour vous remplir l'esprit de connoissances frivoles, vous en avez; pour le jeu, la table, les assemblées, les spectacles,

vous en avez ; pour travailler à l'entretien de cette vie périſſable, pour ſatisfaire toutes vos paſſions, vous en avez ; vous n'en manquez que pour le néceſſaire : apprendre à connoître Dieu par la connoiſſance de la Religion, vous exciter à aimer Dieu par la pénétration des beaux Myſteres de la Religion, vous inſtruire à ſervir Dieu par l'étude des maximes de la Religion. Eh ! s'il le faut, laiſſez-là tout le reſte ; puiſque c'eſt-là votre unique fin, votre fin ſur la terre, & d'où dépend votre deſtinée éternelle.

Mais quel eſt celui qui ſçait ce que c'eſt que la foi, tout ce que peut la foi ? Appliquez-vous du moins aujourd'hui, je vous prie, à cette inſtruction. La foi, diſent les Théologiens, eſt le premier pas qui commence à nous approcher de Dieu ; ſans la foi que perſonne n'aſpire à lui plaire. C'eſt la foi qui, étant la premiere de ces habitudes ſurnaturelles que Dieu infuſe en nous pour y empreindre ſa propre reſſemblance, attire enſuite ſur nous les regards immédiats de ſa bonté ; cet être ſurnaturel que nous avons devant Dieu, c'eſt la foi qui en eſt le premier principe.

Auſſi les ſaints Peres l'appellent-ils communément

munément le commencement de la juſtice Chrétienne ; parce qu'elle précéde, elle commence notre juſtice ; elle fait partie elle-même, mais c'eſt la premiere partie de notre juſtice.

Ils l'appellent la ſource & le principe de la juſtification ; parce que, comme dit Saint Auguſtin, c'eſt en conſidération de la foi, que nous ſont donnés tous les autres dons qui operent prochainement en nous la juſtification ; & pour aller plus loin, parce que, comme dit Saint Ambroiſe, c'eſt la foi qui commence à nous unir à Jeſus-Chriſt, qui ſeule nous juſtifie enſuite par ſa grace.

Auſſi c'eſt à la foi que Saint Paul attribue tout le mérite des anciens Patriarches, c'eſt à la foi qu'il attribue toutes les graces qu'ils ont reçues. La foi ſouſtrait Enoch aux traits de la mort : *Fide Enoch tranſlatus eſt.* La foi fait excepter Noé de l'arrêt porté contre la race humaine entiere : *Fide Noë aptavit arcam in ſalutem domûs ſuæ.* La foi obtient un Fils à Sara ; elle éleve Joſeph ſur l'Egypte entiere ; elle ſauve le jeune Moïſe de la fureur des eaux & conſerve un libérateur à Iſraël ; elle fend les flots

& deſſeche le lit de la mer rouge ; elle fait tomber les murs de Jéricho & préſerve la fidelle Rahab dans le ſac affreux de ſa Ville.

Et quid adhuc dicam, pourſuit l'Apôtre ? Le temps, les forces me manquent pour raconter en détail tous les avantages de la foi. C'eſt la foi qui fait tous les miracles. Elle eſt l'ame & le mobile de tous les grands événements, dont l'Hiſtoire Sainte eſt remplie. Elle a fait non-ſeulement des Saints, mais des Héros deſtructeurs des Tyrans, conquérants des Empires : *Per fidem vicerunt regna.* Elle a produit & produit encore dans les cœurs cette noble ardeur, qui fait la bravoure : *Fortes facti ſunt in bello.* Et pour gagner des batailles, elle a des reſſources que la ſeule bravoure ne peut fournir : *Caſtra verterunt.*

C'eſt peu même encore que tout cela. La foi fait recouvrer à l'homme l'empire qu'il eut, au temps de ſa premiere origine & avant le péché, ſur toutes les créatures inanimées. Elle ferme la gueule des Lions : *Obturaverunt ora Leonum.* Elle éteint l'activité du feu : *Extinxerunt impetum ignis.* Elle émouſſe le tranchant des épées : *Effugerunt aciem gladii.* Non-

ſeulement elle ſoutient l'ame contre les infirmités d'un corps abattu ; mais elle guérit le corps même des infirmités qui l'abattent : *Convaluerunt de infirmitate.* Elle a rendu à des meres déſolées leurs enfants arrachés du tombeau : *Acceperunt mulieres de reſurrectione mortuos ſuos.*

Voilà ce qu'on apprendroit dans une inſtruction ſage & prudente, dans une étude exacte de notre foi. Voilà ce que ſçavoient ces grands hommes, nos premiers maîtres dans la foi, qui ne connoiſſoient d'autre bonheur ni d'autre gloire que de verſer leur ſang pour la Religion, ces hommes que le monde ne perſécutoit que parce que le monde n'en étoit pas digne ; c'eſt dans cette étude qu'ils avoient puiſé ces ſentiments d'eſtime & d'amour pour la Religion, que ni la fureur des Tyrans, la cruauté des bourreaux, les inſultes de leurs ennemis ; ni le carnage de leurs freres, le ſac de leurs Villes ; ni l'effuſion de leur ſang, la mutilation de leurs membres ; ni les approches de la mort ne purent ébranler. Inſtruits à la même Ecole & de la même maniere, nous aurions donc encore la même foi. Mais on n'eſt inſ-

truit ni de l'objet, ni des motifs, ni des avantages de la foi; ou si l'on est instruit, on l'est mal.

Premierement, combien parmi nous en est-il qui ne sont Chrétiens que parce qu'ils sont nés dans le Christianisme, ne différants en rien que par le bonheur de leur naissance du Sauvage qui vit dans les bois sans foi, sans mœurs & sans Dieu? Mais on leur a appris une Religion dans leur enfance, leurs Peres y ont vécu, c'est la Religion du Prince & de la Patrie: ils la professent. S'ils étoient nés ailleurs, ils croiroient à Mahomet & adoreroient les ridicules Divinités de l'Inde comme ils adorent Jesus-Christ.

Convenons cependant que le plus grand nombre est de ceux qui cherchent à s'instruire, qui veulent croire d'une maniere raisonnable; mais quel guide prennent-ils pour s'éclairer?

Presque tous laissent d'abord la regle sûre établie par Jesus-Christ dans une autorité visible. Ainsi que je disois dans la premiere Partie, on s'attache à sa raison, guide aveugle, qui d'erreurs en erreurs conduit enfin la plupart dans l'abîme de l'incrédulité.

Ceux-ci s'en tiennent, disent-ils, à l'Ecriture. L'Ecriture : oui, Messieurs, nous en convenons tous, c'est là source pure de notre foi. Mais quel Hérétique dans tous les siecles, depuis le premier commencement du Christianisme, n'a pas prétendu y trouver ses erreurs ? Il faut donc un interprête autorisé, un interprête infaillible, qui décide ce qui est véritablement renfermé dans l'Ecriture ; autrement il sera permis de tout croire, & la Divinité sera sans cesse en contradiction avec elle-même. Aussi faute de le reconnoître & de le suivre, cet interprête infaillible, l'Ecriture est, dit Saint Jean Chrysostome, comme la colonne de feu qui éclaire & conduit l'Israélite fidele, & ne sert en même-temps qu'à éblouir, aveugler & égarer le présomptueux Pharaon, qui croit la suivre.

Ceux-là, sans pénétrer si loin, s'attachent uniquement à la sainteté de mœurs ; comme s'il étoit absolument impossible d'être dans l'erreur en vivant bien. De-là cette Secte si répandue de nos jours : la tolérance. Le Paganisme même, en effet, n'a-t-il pas eu ses Saints prétendus, comme remarque Saint Augustin ? On en convient ; aussi on

adopte tout, on tolere tout ; & l'on ne veut pas réfléchir à ce que dit Saint Auguſtin : qu'on ne peut appeller vivants bien que ceux qui connoiſſent Jeſus-Chriſt qui eſt la véritable vie, & que perſonne ne connoît Jeſus-Chriſt s'il n'eſt entré dans le Bercail par la véritable Porte qui eſt ſon Egliſe.

Les autres, pour fixer leur foi, demandent encore des miracles ; comme s'il ne ſuffiſoit pas de ceux qui ſont rapportés dans l'Évangile, & qui ſont ſi avérés & ſi inconteſtables. C'eſt à ceux-là que nous vous renverrons toujours ; d'autant plus que les autres, indépendamment d'une autorité viſible, ne prouvent certainement rien ; dans la penſée de Saint Paul, qui ne vouloit pas qu'un Ange même deſcendu du Ciel (ſe peut-il un plus grand miracle ?) pût contrebalancer l'autorité de ſa prédication ; ſelon l'oracle de Jeſus-Chriſt qui nous avertit qu'il viendra des faux Prophêtes qui opéreront les plus ſurprenants miracles : oracle confirmé, dit Saint Auguſtin, par l'expérience de tous les ſiecles, où l'on a toujours vu des Simons par leurs enchantements contrefaire les œuvres miraculeuſes de Pierre.

Ainſi le préjugé ſéduit les uns, l'orgueil aveugle les autres. Mais ce qu'on appelle les beaux eſprits, les gens éclairés du monde, que ſçavent-ils communément de la Religion, que ce qu'ils en ont appris dans les écrits de ceux qui la combattent ?

Qu'ils étoient ſimples, nos premiers Chrétiens ! Soit reſpect pour la Religion, ſoit crainte d'être ſéduits, ils abhorroient & fuyoient comme une peſte tout écrit, pour peu qu'il fût ſuſpect ; ils ſe ſeroient cru coupables de la tranſgreſſion la plus énorme, s'ils les euſſent ſeulement gardés dans leurs maiſons : ainſi les inſtruiſoient les ſaints Docteurs. On eſt mieux inſtruit de nos jours, on eſt plus fort ; chacun croit avoir droit de tout lire, comme de tout voir & de tout entendre. Il n'eſt plus de livres défendus pour perſonne, parce qu'il n'eſt plus perſonne qui en reconnoiſſe de dangereux pour ſoi.

Mais enfin, qui ſont-ils donc ces Chrétiens confirmés dans la grace ainſi que les Apôtres, affermis dans la foi encore plus que les Martyrs ? Où ſe ſont-ils donc ſi bien inſtruits ? Eſt-ce dans les ſçavantes controverſes de nos Docteurs, dans les inſtructives & touchantes Homélies des

premiers Peres ? Ces sortes de livres, on nous les abandonne. Nos Livres spirituels mêmes, quelque bien qu'ils soient écrits, on les renvoie dans les cloîtres & sur les oratoires des ames dévotes. Où s'est-on donc si bien instruit ? Le voici, Messieurs.

Chaque année ne manque pas d'enfanter régulièrement un essaim presque innombrable de ces libelles ingénieux, dont tout le but est d'insinuer avec art, sans qu'on s'en apperçoive, le plus subtil poison de l'incrédulité. Tantôt ce sont des Philosophes prétendus qui, sous prétexte d'éclaircir les Mysteres de la Théologie naturelle, sappent les premiers fondements de toute Religion ; tantôt ce seront des Critiques qui, sous les titres les plus fastueux & même les plus utiles, en se faisant les partisans de toutes Sectes, trouvent l'art de les abolir toutes. Ensuite d'autres paroîtront sur la scene se croyant en droit de divulguer toutes les maximes des ennemis les plus jurés de notre foi, dont ils adopteront le nom ; &, sous ces beaux noms, de travestir burlesquement les plus saintes pratiques du Christianisme, & sur-tout de faire toujours adroitement retomber sur la

Religion le ridicule qu'ils prennent soin de répandre par-tout sur les Ministres. Finirois-je jamais le détail des monstrueuses productions, que le libertinage de l'esprit enfante tous les jours ?

Avouez-le cependant, Messieurs. Ne sont-ce pas là les lectures à la mode dans notre siecle pour ceux qui cherchent, disent-ils, à s'instruire ? C'est donc dans ces lectures qu'on prétend s'être instruit. Il faut bien sans doute qu'on le prétende, quand chacun fuit l'instruction.

Il faudroit du moins (car je sçais que tous ne sont pas capables de l'application que demande une sérieuse lecture) il faudroit fréquenter ces instructions familieres, dans lesquelles on explique tous les jours les principes de la Religion ; mais ces sortes d'instructions ne sont plus que pour la plus tendre enfance ; on croiroit se deshonorer en y assistant. Il faudroit du moins suivre réguliérement ces instructions plus relevées & plus pathétiques, dans lesquelles l'Esprit-Saint, se proportionnant à toutes vos foiblesses, employe tout l'art de l'éloquence humaine pour pénétrer de la Religion vos esprits & vos cœurs ; il faudroit les écouter assidument, avec attention, les mé-

diter enſuite dans le ſecret de ſon cœur, y réfléchir dans le recueillement, ſe les appliquer à ſoi-même. Mais tantôt elles concourent avec vos heures de plaiſirs ou d'affaires ; les circonſtances de la ſaiſon, du temps, du lieu géneroient la molleſſe dans laquelle on a coutume de vivre ; on ne peut point y aſſiſter. Tantôt elles ſont, dites-vous, trop relevées & au-deſſus de la portée de vos eſprits, oui, d'un eſprit diſtrait & volage, qui ne ſçait ce que c'eſt de s'appliquer, je n'en ſuis pas ſurpris ; mais quelquefois elles ſont trop hardies, elles expliquent trop librement la foi, ou cenſurent trop vivement les vices : on s'aigrit, on ſe révolte au lieu de ſe les appliquer. Du moins, vous trouveriez certainement des Miniſtres zèlés qui, avides du ſalut de vos ames, prendroient toutes les heures de votre loiſir pour vous inſtruire dans le particulier de vos maiſons ; mais des heures de loiſir, il n'en eſt pour perſonne : les compagnies du monde, les affaires & les plaiſirs du monde abſorbent toutes les journées : on n'a jamais le temps de les écouter.

Eh quoi ? Meſſieurs, le monde s'emparera-t-il donc ainſi de toute votre vie,

enlevera-t-il ainſi toujours un temps que vous deviez conſacrer à la Religion, ſans que jamais la Religion puiſſe ſe faire rendre un ſeul de tant d'inſtants que vous prodiguez au monde ? Pourquoi cet étrange déſordre ? Le voici : c'eſt que dans les principes & ſuivant les maximes du monde, les moindres affaires, les plus légeres bienſéances autoriſent toujours à manquer aux devoirs les plus eſſentiels de la Religion ; & jamais les devoirs les plus eſſentiels de la Religion n'autoriſent à manquer à la moindre bienſéance du monde. On meurt donc comme on a vécu, dans une ignorance honteuſe de la Religion.

Retenez du moins, Meſſieurs, ce ſeul mot d'inſtruction par lequel je finis. Il eſt de Saint Jean Chryſoſtôme.

Souvenez-vous que votre foi eſt le plus précieux héritage que vous ayent laiſſé vos ancêtres. Souvenez-vous du ſage Naboth : Achab & Jézabel conſpirent pour lui enlever l'héritage de ſes peres ; il aime mieux périr que d'en être dépouillé. Mais vous, mes Freres, ſi vous penſiez à ce qu'a coûté votre foi, ce précieux héritage que vos peres ont reçu de Jeſus-Chriſt, & qu'ils vous ont tranſ-

mis. A Jesus-Christ, elle a coûté tout son sang. Que de travaux, que de sueurs n'a-t-elle point coûté aux Apôtres & aux Hommes Apostoliques? Que de combats, que de tourments a-t-elle coûté à vos peres pour vous la conserver.

Souvenez-vous du moins que votre foi, si vous l'avez conservé pure, sera votre unique consolation à l'heure de votre mort; ce sera l'unique motif que l'Eglise représentera à votre Dieu pour l'attendrir & le fléchir en votre faveur. Seigneur, lui dira-t-elle, souvenez-vous que cette créature, quoiqu'elle vous ait offensé en mille manieres, a toujours conservé cependant la foi dans son cœur, & a cru fidélement à votre parole.

O mes chers Freres, voulez-vous donc vous priver de cette derniere ressource, vous ôter ce dernier gage de la miséricorde de notre Dieu? *Certa certamen fidei.* Combattez donc avec courage, combattez constamment pour votre foi. Le combat que nous vous demandons, mes Freres, n'est pas tel, apres tout, que celui qu'ont essuyé les Martyrs; il ne s'agit plus de sacrifier votre fortune, votre vie pour votre foi. Seulement retranchez quelque chose de tant d'affaires superflues,

de tant de plaisirs dangereux ; laissez-vous instruire, faites-vous instruire de la Religion. L'instruction réveillera certainement la foi dans vos esprits ; la foi réveillée dans vos esprits réglera les mœurs de votre cœur. De cette légere espece de combat le prix sera la vie éternelle. *Certa certamen fidei, apprehende vitam æternam.* Ainsi soit-il.

SERMON
SUR LE
CULTE EXTÉRIEUR.

POUR LE MERCREDI DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

Accesserunt ad Jesum Scribæ & Pharisæi, dicentes: Quare Discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum? ... Ipse autem respondens ait illis: Quare & vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram?

Les Scribes & les Pharisiens vinrent à Jesus & lui dirent: Pourquoi vos Disciples violent ils les traditions de nos anciens? ... Jesus leur répondit: Et vous pourquoi transgressez vous la loi de Dieu pour observer votre propre tradition?

Matth. 15.

C'Est sans doute un portrait bien odieux que celui des Pharisiens, tel que Jesus-Christ nous l'a tracé. Sepulcres

brillants au dehors, ils frappent les yeux par toutes sortes d'ornements extérieurs, au-dedans ce n'est que corruption ; fiers d'une apparence de piété, dont ils ont soin de faire remarquer avec faste les éclatants symboles, ils négligent, ils anéantissent tout l'esprit de la Religion ; prodigues adorateurs dans le Temple, ils font sans cesse fumer l'encens sur les Autels, mais c'est à eux seuls qu'ils rapportent tout le culte qu'ils feignent de rendre à Dieu ; jaloux de leurs propres ouvrages, ils observent scrupuleusement une loi arbitraire qu'ils ont établie, ils traitent de profanes tous ceux qui osent en violer le moindre point ; pour la loi de Dieu même, ils n'en condamnent l'infraction que dans ceux qui ne sont point initiés à leurs mysteres ; c'est assez pour eux-mêmes de la prêcher avec force, d'en resserrer les obligations ; le masque de vertu dont ils se couvrent leur donne droit de contenter en secret toutes leurs passions.

Mais, Messieurs, si ce caractere est odieux, celui des Publicains d'autre part vous le semble-t-il moins ? Par haine du Pharisaïsme, dépouiller la Religion de tout extérieur ; sous prétexte de la ren-

fermer dans ſon cœur, en anéantir tous les ſymboles ; pour ſe ſéparer du ſuperſtitieux, lever l'étendard de l'irreligion ; attaquer & combattre l'hypocriſie par une profeſſion publique & déclarée d'impiété ; & crainte de paroître ſe maſquer, porter ouvertement ſur ſon front le ſceau de tous les vices : ce ſecond tableau choque peut-être moins ; mais n'eſt-ce pas parce qu'il eſt plus conforme à nos mœurs & par conſéquent plus commun dans le monde ? Car enfin la Religion n'eſt pas moins anéantie d'un côté que de l'autre.

Le Phariſien cependant ſe félicite de n'être pas ſemblable au Publicain ; & le Publicain de ſon côté regarde le Phariſien avec horreur. Ils ont raiſon ſans doute & l'un & l'autre ; auſſi la vraie Religion conſiſte dans le milieu entre ces deux extrêmes ; tâchons de le démontrer aujourd'hui. Le culte extérieur de la Religion ſera le ſujet de ce Diſcours. L'uſage en eſt ſaint & néceſſaire ; mais plus l'uſage eſt ſaint, plus l'abus eſt dangereux. Je démontrerai donc d'abord la néceſſité de ſon uſage, & ce ſera le ſujet du premier Point. Je découvrirai enſuite les dangers de l'abus qu'on peut en faire,

& ce ſera le ſujet du ſecond point. *Ave Maria.*

PRÉMIERE PARTIE.

VOICI, Meſſieurs, quel étoit ſur le ſujet que je traite, le raiſonnement de Saint Auguſtin. Dans toute Religion (j'entends avec Saint Auguſtin ce mot, *Religion*, dans le ſens le plus étendu qu'il peut avoir, pour ſignifier le culte qu'une créature raiſonnable rend à celui qu'elle reconnoît pour Créateur) dans toute Religion, dis-je, il faut des ſignes extérieurs: *In nullum nomen Religionis coagulari homines poſſunt, niſi aliquo ſignaculorum conſortio.* Ce ſont des eſpeces de liens qui uniſſent tous ceux qui font profeſſion d'un même culte, pour les attacher, en quelque ſorte, tous enſemble à la Divinité au ſervice de laquelle ils ſe dévouent. Ces ſignes, pourſuit Saint Auguſtin, ne ſont pas moins avantageux qu'ils ſont néceſſaires. Comme ils ſont les marques de notre dévouement au ſervice de Dieu, ils ſont les gages de la protection de Dieu ſur nous. Les négliger, les mépriſer, c'eſt donc un ſacrilege, conclud Saint Auguſtin; peut-on

mépriſer ſans impiété ce qui fait une partie eſſentielle de la vertu de piété ? *Impiè contemnitur ſine quo pietas perfici non poteſt.* Tâchons d'approfondir le raiſonnement du Saint Docteur ; vous y verrez que donner atteinte au culte extérieur de la Religion, c'eſt 1°. ébranler & détruire la Religion même ; 2°. c'eſt ſouſtraire aux fideles les plus puiſſants moyens de ſalut.

Mais contre qui vais-je donc raiſonner ? Ah ! Meſſieurs, plût à Dieu qu'en établiſſant ainſi notre foi, nous ne combattiſſions en effet que des fantômes ! Tout mon raiſonnement ſuppoſe l'exiſtence d'une Religion ; ce n'eſt donc point vous que j'attaque, Incrédules, qui vous faites gloire de n'avoir ni foi, ni Dieu. Pour trouver des adverſaires, je n'ai pas même beſoin d'en aller chercher parmi les partiſans de l'erreur. Le venin que, ſous le ſpécieux manteau de la philoſophie, diſtribuent continuellement des plumes impies & ſacrileges, ſe répand parmi nous de jour en jour, & corrompt peu-à-peu les enfants de l'Egliſe juſques ſur le ſein de leur mere. Oui, Meſſieurs, c'eſt dans vos cercles mêmes, que tous les jours nous avons la douleur d'entendre blaſphé-

mer & calomnier les plus saintes pratiques de notre culte. Depuis sur-tout qu'on s'est fait un mérite, une espece de devoir de lier & d'entretenir un commerce d'esprit avec des hommes du commerce desquels souvent on rougiroit dans la société, leurs écrits, en passant dans nos mains, ont fait passer dans nos esprits toutes leurs maximes, & par une suite nécessaire toute leur irréligion dans nos discours & dans nos mœurs. La dévotion n'est donc plus qu'un vain nom dans le Monde, un nom presque noté dont on rougit. Pour arrêter, s'il est possible, les progrès de cette contagion funeste, raisonnons donc; je supplie qu'on me suive.

Dès le premier âge du monde, nous lisons qu'Abel dressa des autels au Seigneur, les teignit du sang de ses victimes; & ne lisons-nous pas en même temps que le Seigneur agréa ses sacrifices? Ensuite, quand l'homme aveugle, oubliant le Dieu qui l'avoit fait, se crut en droit de se faire des Dieux, qu'on nous montre une seule divinité, quelque chimérique qu'elle fût, qui n'ait eu des temples, des autels, des prêtres & des victimes. Bientôt ce culte impie souilla toute la terre. Pour conserver quelques adorateurs, le Sei-

gneur eſt obligé de créer, en quelque ſorte, un nouveau peuple. Abraham eſt choiſi pour en être le Pere ; un ſigne imprimé ſur ſa chair eſt d'abord établi comme le ſceau de cette deſtination.

Saintes collines, heureuſes campagnes, où nos premiers Patriarches élevoient les monuments ruſtiques de leur piété & de leur foi, combien de fois vîtes-vous une flamme céleſte venir dévorer leurs holocauſtes ; les Anges mêmes deſcendre du Ciel ſous une figure ſenſible pour recevoir leurs offrandes de la part du Seigneur, & leur apporter ſes bénédictions & ſes bienfaits ?

Tant il eſt vrai, Meſſieurs, que c'eſt la main de Dieu même qui a gravé au fond de notre nature ce ſentiment : qu'aucune Religion ne peut ſubſiſter ſans un culte extérieur.

Paſſons au temps de Moïſe, & conſidérons la loi qu'il donne aux enfants d'Iſraël. Quelle multitude de cérémonies ! Le détail en eſt inutile ; on en convient ; mais, on répond : c'étoit-là un culte groſſier & charnel, aboli par un culte plus pur & tout ſpirituel ; c'étoit un culte d'eſclaves, tout y étoit matériel, tout y étoit figure. Affranchis que nous ſommes

par Jesus-Christ, nous adorons maintenant, comme dit notre divin Législateur, en esprit & en vérité.

Oui, Messieurs ; mais quoi ? Parce que notre culte est un culte spirituel, comme dit Saint Paul, n'en devons-nous plus donner de marques ? Parce que nous avons un commerce d'esprit & de cœur avec le Ciel, le corps ne doit-il y avoir aucune part ? Est-ce là ce que l'Apôtre en concluoit ? L'Apôtre, qui, lui-même fléchissoit plusieurs fois le jour les genoux devant le Seigneur, qui, pour se séparer de l'infidele, condamnoit si sévérement les viandes offertes aux idoles, &, crainte de scandaliser le Juif, circoncit Timothée son disciple.

Parce que nous sommes affranchis par Jesus-Christ d'une loi d'esclavage, comme disoit Saint Augustin après l'Apôtre, parce que les cérémonies de l'ancienne loi étoient des figures imparfaites ; est-ce à dire qu'il faille dépouiller notre Religion de tout son culte extérieur, anéantir toutes nos cérémonies ? Est-ce là ce que concluoit Saint Augustin ? Saint Augustin, qui autorisoit si solemnellement dans son Eglise d'Hippone les neuvaines, par exemple, que l'on faisoit sur les tombeaux

des Martyrs, & qui ne vouloit dans notre culte une pompe & un éclat propre à faire reſpecter nos myſteres par ceux qui n'en pénétroient pas le ſens.

Retournons en eſprit, Meſſieurs, dans ces grottes & ces cavernes, où le feu de la perſécution reſſerroit & captivoit autrefois l'Egliſe naiſſante. Dejà vous y verrez la réalité de cette fameuſe viſion de Saint Jean ; l'Agneau offert & immolé ſur les corps de ſes martyrs. Il reſte encore parmi nous quelques débris de ces anciens monuments que la piété des premiers Fideles avoit élevés : Images, Simulacres reſpectables, Tombes ſacrées, Oſſements des Martyrs, conſervés ſi précieuſement depuis tant de ſiecles, vous en ſerez la preuve, preuve ſans replique, de cette maxime : que dans le Chriſtianiſme, ainſi que dans toute autre Religion, les cérémonies extérieures firent de tout temps partie eſſentielle du culte rendu à la Divinité.

Le principe, d'où ſort cette maxime, ſe trouve, Meſſieurs, dans le fond même de notre nature. Qu'un culte purement ſpirituel puiſſe convenir à des intelligences pures, je l'avouerai. Mais nous ſommes compoſés d'ame & de corps ;

l'un & l'autre doit être également consacré à notre Dieu ; il est Créateur également & de l'un & de l'autre. L'ame se dévoue à lui par les actes qui lui sont propres : par la soumission de l'esprit, par l'attachement du cœur. Quel hommage le corps peut-il lui rendre, sinon par des signes extérieurs ?

Ces raisonnements, Messieurs, sont-ils abstraits ? Oui, peut-être encore le sont-ils trop pour certaine classe d'incrédules qui font aujourd'hui la plus grande partie du monde. Ce qu'ils croyent de la Religion, ils le croyent, sans en avoir jamais recherché ni raison ni preuve, & mécroyent de même à l'aventure, sans sçavoir ni pourquoi ni comment. Encore, ne croyent-ils, & ne mécroyent que suivant les conjonctures ; avec l'incrédule ils doutent, avec le Catholique ils croyent ; mais trop superficiels pour être jamais pénétrés d'une preuve, ils ne sont pas même assez réfléchis pour sentir la force d'une difficulté que l'on propose. Tels étoient à-peu-près ces Publicains & la plus noble partie de la secte des Saducéens, dont parle l'Evangile. Consommés dans toutes les sciences du monde, maîtres parfaits dans l'art de

s'enrichir aux dépens du peuple, de s'élever sur les débris d'un concurrent & d'un rival, dans l'art sur-tout de former & d'exécuter des systêmes de plaisirs nouveaux, dans l'art de plaire & de séduire, ils regardent tout le reste comme inutile; & s'ils aiment à en entendre discourir ou en discourir eux-mêmes, ce n'est que par un certain air, qu'on a mis à la mode, de paroître sçavoir un peu de tout. Dans le fond cependant ils ont, disent-ils, de la Religion, ils le protestent; mais leur Religion est dans leur cœur, ajoutent-ils. En effet, dans leur esprit à peine en reste-t-il une légere teinture; & dans leurs discours, ainsi que dans leur conduite, non, vous n'en trouverez aucun vestige.

C'est donc à ceux-là qu'il faut parler. Qu'ils entrent dans une famille; qu'ils pénétrent dans une Cour. Ici des enfants bien nés se contentent-ils de ressentir de la tendresse pour leur pere, sans se mettre en peine de lui en donner jamais aucune marque? Notre Pere c'est Dieu; sa famille c'est le monde. La Religion y forme une société entre tous les hommes qui la professent, société dont Dieu même

même eſt le centre, à-peu-près comme un pere l'eſt de ſa famille. Or, reſtreignez toute la ſociété à un commerce d'eſprit & de cœur; Meſſieurs, comment ſe formera-t-elle, comment ſe manifeſtera-t-elle, penſez-vous qu'elle ſubſiſte, cette ſociété? Otez les ſymboles extérieurs d'amitié, reſtera-t-il long-temps de l'amitié parmi les hommes?

Mais qu'on entre ſur-tout dans une Cour. Pourquoi cette pompe qui environne le Monarque, cette pourpre qui le couvre; pourquoi ce ſceptre, ce trône, ces adorations de tous ceux qui l'approchent? On reconnoît donc la néceſſité du ſpectacle d'une Cour pour un Roi de la terre. Dites-nous ce qui le rend néceſſaire, ce ſpectacle; je le dirai pour le culte de Dieu.

Il eſt néceſſaire dans une Cour, pour repréſenter ſenſiblement l'autorité du Monarque. Mais ſon autorité ſur nos biens, notre fortune & notre vie n'eſt qu'un emblême, ce n'eſt qu'un foible écoulement de l'autorité de notre Dieu. Pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de reconnoître & de repréſenter celle-ci par des ſignes, s'il ſe peut, plus magnifiques encore?

Il eſt néceſſaire pour imprimer & ſoutenir le reſpect dans des cœurs dont les ſentiments dépendent preſque toujours de ce qui frappe les ſens ; mais le reſpect de la Divinité eſt-il gravé plus profondément en nous par la nature ou par la foi ? Il faut donc auſſi dans le culte de Dieu, des ſignes extérieurs qui ſervent à nous pénétrer par une impreſſion ſenſible.

Auſſi, me dira-t-on, ne les proſcrit-on pas tous au hazard & en général. Ce qu'on réprouve, ce qu'on condamne, ce ſont tant de nouveautés introduites dans les derniers ſiecles : dévotions frivoles, oiſeux amuſements, dit-on, d'une multitude ignorante & ſuperſtitieuſe.

Nous l'avouons avec joie, Meſſieurs, que dans les pratiques qui ſont en uſage aujourd'hui, il en eſt de nouvelles. Eh ! pourquoi refuſerions-nous aux derniers ſiécles l'avantage & la gloire d'avoir donné au Seigneur de nouvelles marques de leur zele ? Ah ! que nous voudrions avoir pu trouver l'art de conſacrer toutes les créatures à la gloire de notre Dieu, en gage de notre dévouement !

En vérité, diſoit un Pere des derniers

ſiecle, ne ſied-il donc pas bien de donner l'odieux nom de nouveautés à ces pratiques de dévotion conſacrées de nos jours à l'honneur de Jeſus, de Marie & des Saints dont l'Egliſe autoriſe le culte ? A meſure que croiſſoit la fureur de l'impiété, la dévotion des fideles ne devoit-elle point croître ? On a oſé attaquer la Religion par de nouveaux blaſphêmes ; ne falloit-il pas inventer auſſitôt de nouveaux témoignages de l'horreur qu'ils nous inſpiroient ?

N'eſt-ce pas, en effet, ainſi que de ſiecle en ſiecle, à meſure que l'eſprit d'erreur & de ſchiſme diviſa le troupeau de Jeſus-Chriſt, l'Egliſe établit diverſes marques, pour reconnoître ſes enfants ? Ainſi le culte de Marie s'accrut par les blaſphêmes de Neſtorius ; les croix & les images ſe multiplierent par la fureur des Iconoclaſtes ; la dévotion ſinguliere à Marie, le culte ſpécial des Saints devinrent alors le ſigne auquel on reconnoiſſoit les vrais fideles : *Hoc eſt pactum meum.*

Ces nouveautés prétendues qu'on nous accuſe de pratiquer aujourd'hui, nous en ſommes donc redevables de même aux nouvelles fureurs de l'impiété ; ce

ſont de nouveaux monuments des nouvelles victoires de l'Egliſe, de nouvelles proteſtations par leſquelles nous jurons au Seigneur de n'avoir jamais rien de commun avec ſes ennemis : *Hoc eſt pactum meum.*

Ah ! qu'on les traite à préſent de minuties, de bagatelles ; la fureur même avec laquelle on ſe déchaîne contre elles nous les rendra toujours reſpectables. Mais qu'eſt-ce donc que l'on y ſubſtitue dans le monde pour exprimer le culte que l'on rend au Seigneur ? Deux fois le jour au plus fléchir rapidement un genou devant Dieu ; une fois la ſemaine paroître quelques minutes dans une Egliſe ; une fois l'an ſe préſenter au Tribunal de pénitence : Oui, voilà tout le culte extérieur de la plupart, diſons des Chrétiens les plus réglés. Du reſte, à quelles marques les reconnoîtrez-vous pour Chrétiens ? C'eſt ſans doute la fréquentation du théâtre qu'ils ont ſubſtituée à l'aſſiduité dans nos Temples ; au lieu de nos ſaintes Lectures, des livres plus amuſants, les poëſies & les fables les plus licentieuſes, les écrits du moins les plus équivoques ſur les mœurs & la Religion, c'eſt ce qui les occupe. Ils

raillent nos associations pieuses. Eh ! comment, en effet, pourroient-ils les allier avec leurs sociétés de brigandage & d'injustice, de jeu, de débauche & de volupté ? Le respect que nous portons à ces croix & à ces images, à tous ces différents symboles dont nous nous glorifions comme des livrées de Jesus-Christ même, c'est à leurs idoles qu'ils le rendent, ce respect. Voyez dans leurs appartements, cherchez sur eux-mêmes ; oui, vous y trouverez les objets de leur culte.

O vous, Chrétiens fideles, qu'ils traitent d'esprits simples & foibles, ne craignez point leurs railleries ; adoptez hautement, montrez publiquement toutes ces marques de votre foi. *Delebitur anima illa de populo suo, quia pactum meum irritum fuit.* Quiconque se sera refusé par indifférence ou par mépris à ces saintes cérémonies, que son nom soit effacé du nombre des fideles : *Delebitur anima illa de populo suo.* Il a mépriſé l'alliance du Seigneur : *Pactum meum irritum fuit ;* il s'est confondu avec le novateur, il a fait société avec l'impie ; du moins je ne vois en lui aucune marque qui le distingue d'eux ; qu'il n'ait plus de part qu'avec ceux

dont il suit les maximes dans la pratique & dans le langage : *Delebitur anima illa de populo suo.*

En ce seul sens, d'abord, il est donc vrai que toutes ces pratiques extérieures sont de puissants moyens de salut ; puisqu'en nous distinguant de l'incrédule & de l'impie, elles sont une profession publique & comme une expression sensible de notre foi.

Pour en démontrer l'avantage, est-il donc besoin d'avoir recours à cette multitude de prodiges dont ces pratiques, ces symboles mêmes de piété ont été les occasions ou les instruments ? Prodiges dont plusieurs nous ont été transmis par les plus grands Docteurs, même des premiers siecles ; prodiges dont nous avons pour garant tout ce que l'Eglise dans les siecles suivants eut de plus respectable ; prodiges examinés avec soin, discutés avec scrupule, approuvés le plus authentiquement par l'Eglise même. Les nier tous en général, ces prodiges, c'est donc non-seulement une impiété selon la Religion, c'est selon la raison même une témérité la plus vaine & la plus indiscrete.

Pour en démontrer l'avantage, de

ces dévotions extérieures, eſt-il même beſoin de ce raiſonnement ſi ſimple & ſi naturel : que plus nous donnons à Dieu de marques de notre attachement, plus il eſt engagé, en quelque ſorte, à y répondre par des marques de ſa protection ſur nous ; que par conſéquent tous ces ſignes extérieurs, ſymboles de notre amour & de notre foi, ſont néceſſairement autant de gages pour nous de ſa miſéricorde.

Pour en démontrer encore plus ſolidement l'avantage, de nos cérémonies, tournons plutôt contre l'Incrédule les armes qu'il employe contre nous. Il ignore, ou du moins il affecte de paroître ignorer l'eſprit de notre culte ; c'eſt pour cela, faute de le connoître, qu'il le combat ; développons-le.

Toutes ces cérémonies extérieures, qui ſont en uſage parmi nous, diſoit le B. Yves de Chartres, ce ſont des eſpeces de ſimilitudes, par leſquelles l'Egliſe nous repréſente la réalité de nos myſteres. Elle s'en ſert pour exciter à la piété les ames ſimples ; & ſon intention, comme le Concile de Trente en avertit expreſſément, eſt d'émouvoir les cœurs par l'impreſſion que ces objets font ſur les ſens.

De-là, ſuivant la remarque du même Saint Evêque, ce changement de décorations dans nos Temples, décorations tantôt de joie & de triomphe, tantôt de triſteſſe & de deuil, qui toujours ſe rapportent aux myſteres dont l'Egliſe prétend nous retracer le ſouvenir.

De-là ces croix érigées de toutes parts, afin que la Paſſion de notre Rédempteur ſoit toujours & par-tout préſente à nos eſprits ; ces tableaux qui nous repréſentent les actions, les miracles, les martyres des Saints, afin d'exciter en nous une noble émulation de leurs vertus.

Chrétiens, chargez-les de fleurs, ces croix, ces images ; que l'encens fume, que la cire ſe conſume devant elles. Ce n'eſt qu'une figure, ou plutôt un témoignage, un gage de la confiance que nous inſpirent les myſteres qu'elles nous repréſentent.

Mais pourquoi ne demanderions-nous pas avec plus de confiance, en certains lieux, ou devant certaines reliques & certaines images ? Dès les premiers tems, les Patriarches n'ont-ils pas éprouvé que Dieu choiſiſſoit certains lieux pour y manifeſter ſpécialement ſa gloire & y ſignaler ſa puiſſance ? Non, non, nous

ne prétendons par-là ni racourcir le bras de Dieu, ni borner sa miséricorde.

Pourquoi de même n'espérerions-nous pas davantage du récit de certaines prieres; sur-tout si elles touchent davantage nos cœurs, si elles pénetrent davantage nos esprits, si elles raniment plus efficacement & notre foi, & notre espérance & notre amour? L'assujettissement à les répéter, à les continuer n'est autre chose qu'un hommage de persévérance que nous reconnoissons devoir à notre Dieu.

Me permettrez-vous, Messieurs, de pousser plus loin ce détail? Oui, Chrétiens, réunissons-nous tous publiquement ensemble; faisons, selon l'expression de Tertullien, une espece de ligue contre la justice du Ciel pour la désarmer; tous ensemble allons par nos saints Cantiques forcer la bénédiction à descendre sur nos maisons, sur nos villes & sur nos campagnes. Traçons, s'il se peut, à tout instant le signe adorable de notre rédemption sur nos fronts & sur nos poitrines; ah! que ne peut-il y rester toujours empreint, pour y être une profession permanente de notre foi! Purifions-nous sans cesse dans cette eau salutaire que l'Eglise

nous préſente comme la figure des eaux de notre baptême où nous avons été régénérés ; l'uſage que nous en faiſons eſt comme un renouvellement des engagements que nous prîmes au Sacrement de notre adoption.

Si l'Incrédule pénétroit ainſi le ſens & l'eſprit de nos cérémonies, ah ! Meſſieurs, ne ſeroit-il pas bientôt forcé à nous rendre juſtice ? Que n'eſt-ce, en effet, le zèle d'un Chriſtianiſme pur qui l'enflamme, comme il oſe s'en vanter, que nous ſerions depuis long-temps réconciliés avec lui !

L'Ecriture rapporte que les Tribus de Ruben & de Gad & la moitié de la Tribu de Manaſſé, s'étant établies dans le pays de Galaad, ſéparées de leurs freres par le Jourdain, elles éleverent ſur ſes bords un autel d'une énorme grandeur. Tout Iſraël effrayé, regardant ce monument comme un ſigne de ſchiſme & d'idolâtrie, auſſi-tôt s'aſſembla, réſolu de combattre & d'exterminer de prétendus ſacrileges. Mais avant tout, on députe vers eux pour les faire expliquer : c'eſt ainſi qu'on ſe comporte quand c'eſt un vrai zèle qui anime. Eh ! que ne nous demandoit-on de même ce que

nous prétendons ; & si c'est contre les autels du Seigneur que nous érigeons des autels sacrileges. Nous ferons avec joie profession de notre foi ; nous répondrons avec les enfants de Ruben & de Gad : ah ! loin de nous la moindre idée de prévarication dans le culte du Seigneur : *Absit, absit à nobis hoc scelus.* Notre Dieu connoît nos sentiments & les dispositions les plus cachées de nos cœurs ; que toute la terre en soit instruite : *Deus ipse novit, & Israël simul intelligat.* Si nous avons jamais prétendu nous construire des idoles, & leur prostituer notre encens ; si ce n'est pas au contraire en témoignage d'un dévouement éternel au culte du Dieu de nos peres, que nous avons érigé ce monument : *Si prævaricationis animo construximus ;* nous nous soumettons à toute sa vengeance ; oui, qu'il fasse tomber sur nous toutes ses foudres : *Puniat nos.*

Hélas ! Messieurs, il suffit autrefois de cette protestation, pour réconcilier les Tribus d'Israël. Plût à Dieu que cette même protestation, que nous ne cessons de faire dans toute la sincérité de nos cœurs, fût reçue de même par nos freres, & pût enfin les ramener à nous !

Cependant nous convenons qu'il peut se glisser, qu'il se glisse en effet des abus dans le culte extérieur ; mais nous les réprouvons ; autant nous soutenons comme nécessaire l'usage du culte même, autant nous en condamnons l'abus comme dangereux : & c'est ce que vous allez voir dans ma seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

TOUTES ces cérémonies, tout ce spectacle du culte extérieur, quelque nécessaires qu'ils soient à la Religion, ne sont pas cependant la Religion même, dit Saint François de Sales. C'est, pour ainsi parler, le corps sensible de la Religion ; mais il y faut l'ame qui vivifie. La piété, qui est vraiment avantageuse, comme dit Saint Paul, est dans le cœur, c'est dans la pratique des vertus intérieures qu'elle consiste. Les exercices du corps sont peu utiles par eux-mêmes, continue l'Apôtre. Ils sont la figure & comme l'expression du culte intérieur ; si l'intérieur même n'est religieux, l'extérieur, ne figurant, n'exprimant plus rien de réel, devient donc inutile. Observer fidélement toutes les pra-

tiques, se revêtir scrupuleusement de tous les symboles de la sainteté, ce n'est donc point être Saint, comme le Saint Evêque de Nole en avertissoit une Dame Chrétienne. Au contraire s'arrêter là précisément, c'est le véritable abus : abus dangereux, parce qu'alors toute cette dévotion extérieure n'est plus qu'un piege de Satan pour nous perdre plus sûrement, & un motif à Dieu de nous condamner plus sévérement.

Qu'est-ce ceci, mes Freres, s'écrioit là-dessus l'éloquent Saint Jérôme ? Je vois s'établir parmi nous une espece de dévotion qui renouvelle tous les vices des Pharisiens ; c'est-à-dire, qui anéantit toutes les vraies vertus, qui rassure contre tous les crimes : *Væ nobis ad quos omnia Phariſæorum vitia tranſierunt !* Pour la peindre, cette dévotion prétendue dans un plus grand détail que je n'ai fait d'abord, ne cherchons point d'autres couleurs que celles dont Jesus-Christ même c'est servi pour tracer le portrait de la Secte Pharisaïque.

Le premier point de leur système est de passer les jours à méditer, ou à prier : *Orationes longas orantes.* Ils se sont prescrit de longs formulaires d'oraisons vocales & de toutes sortes d'offices qui

les occupent presque continuellement ; ils se croiroient coupables d'une prévarication énorme, s'ils en omettoient, pour quelque raison que ce pût être, aucune partie. Entrez dans nos Temples, vous les y trouverez toujours prosternés ; rien de plus édifiant que leur posture ; un recueillement profond semble leur ôter l'usage de tous les sens ; leurs levres seules sont occupées & ne le sont qu'à louer le Seigneur. Il n'est pas une cérémonie de Religion à laquelle ils ne se fassent un devoir d'assister, aucune association pieuse à la tête de laquelle ils ne veuillent paroître, ils en portent régulièrement tous les symboles, ils s'en parent avec affectation comme d'autant de marques d'honneur : *Dilatant phylacteria & magnificant fimbrias.* Ils sont surtout empressés à augmenter la pompe & la magnificence du Culte Saint ; pas un temple, pas un autel qui ne soit orné de leurs présents : *Ornatis monumenta justorum.* Du reste rien de mieux réglé que tout leur extérieur ; ils se font gloire de mépriser les usages de luxe & de faste du siecle ; à Dieu ne plaise qu'ils se revêtent jamais de ces livrées de Satan ! Tout est simple dans leurs manieres,

tout y respire la modestie & même la sévérité ; & sur leurs fronts ils portent empreint le sceau de la mortification la plus austere : *Exterminant facies.* Ils ont fait un pacte avec tous leurs sens pour qu'ils ne s'égarent jamais vers aucun des objets profanes, & ne se pardonnent pas une parole, pas un geste, pas une démarche, pas un seul coup d'œil : *Excolantes culicem.... Mundatis quod de foris est.*

Est-ce donc là un caractere qui doive être réprouvé ? Non sans doute, répond Saint Jean Chrysostôme. Pourquoi donc Jesus-Christ frappe-t-il d'anathême chaque trait de ce tableau ? *Væ vobis !* C'est, répond ce sage Docteur, parce que dans les Pharisiens tous ces dehors religieux n'étoient qu'un masque pour cacher, ou plutôt même un prétexte pour autoriser la transgression des préceptes les plus essentiels de la loi ; & voilà le piege qui nous perd, ai-je dit, plus sûrement. Levons, en effet, ce masque, perçons ces dehors religieux ; ah ! malheur à vous, qui renouvellez dans le Christianisme tous les vices de Pharisiens : *Væ vobis !*

Dans le secret que ne se permet-on pas, & dans le public même que ne se

croit-on pas permis ? *Excolantes culicem, camelum glutientes.* Tout l'extérieur eſt compoſé ſur les regles de la plus ſage modeſtie ; mais l'intérieur eſt plein de rapines, & le cœur peut-être tout voué à la volupté : *Mundatis quod de foris eſt : intus pleni eſtis rapinâ & immunditiâ.* A la ſortie de nos Temples, où ils ont donné de ſi beaux exemples de recueillement, ſuivez-les dans leurs maiſons; leur humeur aigre, chagrine, impatiente & colere effraye tout leur domeſtique, déſeſpere leurs enfants, victimes ſouvent innocentes de l'amertume de leur zèle ; & les jours de dévotion plus ſinguliere encore ſe reconnoiſſent aux excès de leurs emportements. Ecoutez-les dans leurs cercles & dans leurs aſſemblées ; c'eſt là ſur-tout que leur zèle charitable s'exerce, ſe déploye, ſe ſignale contre toutes les réputations les mieux établies ; à leurs yeux tout eſt publicain ; & pour l'honneur de la Religion, il faut que tout Publicain ſoit frappé d'anathême : *Reliquiſtis judicium & miſericordiam & fidem.*

Eh ! plût à Dieu que ce fuſſent là les traits les plus hideux de ce tableau ! Après avoir paſſé la moitié des journées dans ces exercices publics de Religion,

ne rentre-t-on pas chez soi, pour y méditer des projets de brigandage & de vengeance, ruiner la veuve par des usures, épuiser le peuple par des monopoles, & peut-être même s'enrichir dans l'administration du bien des pauvres : *Comeditis domos viduarum, longas orationes orantes.*

Hélas ! oserai-je poursuivre ? Ces longues prieres, ces grandes démonstrations de piété ne sont-elles pas dans quelques-uns des pieges adroits, qu'ils tendent à la simplicité des peuples, pour les engager à se dépouiller en leur faveur : c'est là proprement ce que Jesus-Christ reprochoit aux Pharisiens : *Comeditis domos viduarum, longas orationes orantes.*

Mais où me conduit insensiblement ce détail d'injustice & d'impiété ? Un zele ardent de la gloire de Dieu semble vous dévorer, ajoutoit Jesus-Christ ; vous courez la terre & les mers pour vous faire un Prosélyte : *Circuitis mare & aridam.* Mais guides présomptueux, vous n'ambitionnez dans la conversion du monde que la gloire de vous faire des partisans & des sectateurs ; guides aveugles, peu vous importe de leur ôter leurs vices, vous ne cherchez qu'à leur com-

muniquer vos erreurs : *Facitis filium gehennæ duplo quàm vos.*

Quelle auſtérité cependant dans leur morale ! C'eſt toujours la ſuite des paroles de Jeſus-Chriſt : *Alligant onera gravia.* Mais c'eſt aſſez pour eux de la prêcher cette morale auſtere ; à force de la prêcher, ils font croire aux ſimples qu'ils la pratiquent ; mais ils s'en dédommagent bien dans le ſecret, ou avec ceux qui ſont initiés à leurs myſteres : *Digito nolunt ea movere.* Ils ferment impitoyablement le royaume des cieux preſque à tous les hommes, ils n'ont à la bouche que des mots d'anathême ! *Claditis regnum cœlorum.* Mais quelle contradiction dans leur morale même ! Ils ſe récrieront au ſcandale contre la plus légere équivoque, & tous les jours ils ſe parjurent ſans remords : *Qui juraverit per templum nihil eſt.*

Où en ſommes-nous donc réduits ? A regarder comme les moins criminels ces prétendus Chrétiens, obſervateurs preſque auſſi ſcrupuleux des bienſéances de la Religion que des bienſéances du monde. Le cercle des dévotions arbitraires, qu'ils ſe ſont preſcrites, étant fini, c'eſt ſans ſcrupule qu'ils ſe livrent en-

ſuite aux divertiſſements, du moins les plus équivoques. D'ingénieux Romans, des poëſies libres, des ouvrages prétendus philoſophiques, dont en vain l'on s'efforce de leur faire ſentir le danger, les dédommagent du dégoût & de l'ennui que viennent de leur cauſer les livres de piété & les divines Ecritures. Après avoir aſſiſté dévotement à tous les Offices de l'Egliſe, on court à une table de jeu, ou peut-être même ſur les théâtres. Aux aſſemblées de charité ſuccedent les ſociétés de médiſance. Après les viſites de priſonniers & de malades, on ſe croit en droit d'aller ſe donner en ſpectacle & amuſer ſon oiſive curioſité de cercle en cercle. Eſt-il ſi rare enfin de paſſer les nuits entieres dans les fêtes mondaines, après avoir, à ce qu'on prétend, ſanctifié les jours?

Ainſi chacun accommode la Religion ſelon l'intérêt de la paſſion qui le domine. Comme diſoit Saint François de Sales, chacun veut dans la dévotion un ſel, un aſſaiſonnement de ſon caprice. C'eſt la cupidité, c'eſt l'amour propre qui la reglent. Pour la plupart elle ne conſiſte qu'en paroles; c'eſt-à-dire, comme je l'ai déja remarqué, longues prieres, fréquen-

tes lectures, méditations journalieres, ajoutez, si vous voulez, mille autres pratiques; mais du reste on est aussi amateur de soi-même, jaloux de sa réputation, prévenu de son mérite, aveugle sur sa propre conduite, soupçonneux, envieux sur celle des autres, précipité dans ses jugements, sensible à la moindre injure, âpre au gain, inflexible sur le moindre intérêt, vindicatif, intraitable.

Avec cela cependant on se croit juste; on s'érige même en censeur de la conduite des autres, & l'on remercie hautement le Seigneur de n'être pas comme eux. Ou si l'on a des défauts que l'on ne puisse se dissimuler à soi-même, par toutes ses dévotions arbitraires on croit acheter le droit de ne point s'en corriger.

C'est ce dont se plaignoit un Saint Evêque de Noyon. Je sçais, mes Freres, disoit-il, qu'il est parmi vous des voluptueux, des monopoles, des sacrileges mêmes, dont toute la Religion consiste ou à réciter réguliérement tous les jours certaines prieres, ou à faire l'aumône. Cependant l'ennemi du genre humain les endort dans une sécurité prodigieuse. Ceux-ci se flattent que, pourvu qu'ils ne manquent jamais à ces sortes de prieres,

ils ne peuvent mourir sans pénitence, & dans cette confiance présomptueuse ils different de se convertir jusqu'à la mort. Ceux-là, continuoit le même Saint Docteur, croient que Dieu recevra leur argent & leur pardonnera leurs péchés. Eh! pour qui donc vous prennent-ils, Seigneur? Pour un de ces Juges corrompus qui vendent la justice?

Mais ce qu'enfin nous ne sçaurions pleurer avec assez de larmes, c'est, dit Saint Cyprien, l'anéantissement presque entier de la vertu de pénitence. En courant toutes les dévotions d'une ville, on s'empresse à y gagner toutes les Indulgences; & sous ce prétexte personne ne se croit plus obligé à se mortifier, à éteindre dans ses larmes & dans son sang les dettes contractées envers la divine Justice. Obligation cependant, dit Saint Thomas, qu'aucunes indulgences ne peuvent jamais anéantir, puisqu'aucunes indulgences ne sont accordées que sous la condition d'une sincere pénitence : autrement piege de Satan, ainsi que tous les autres. J'ajoute; motif à Dieu pour vous juger & vous condamner plus sévérement.

N'est-ce pas ce que disoit Jesus-Christ

même en parlant des Pharisiens. Pour moi, je ne suis pas surpris des noms odieux qu'il leur donnoit, ni du zele amer & foudroyant qui l'enflammoit entre eux. Comment, leur disoit-il, comment prétendez-vous éviter le Jugement de Dieu : *Quomodo fugietis à judicio gehennæ?* Votre scrupuleuse attention à pratiquer tout cet extérieur ne servira qu'à attirer sur vous un jugement plus terrible : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

Car 1°. qu'est-ce qui les rend observateurs si scrupuleux des pratiques extérieures qu'ils se sont eux-mêmes prescrites, ces dévots prétendus si hardis à violer la loi de Dieu ? C'est, Messieurs, ce qui obstinoit Saül à venger la transgression d'une loi de son invention par la mort de son fils, ce Saül qui venoit d'épargner Amalec proscrit par le Seigneur : caprice, amour-propre ; nouveau crime. C'est ce qui faisoit demander aux Juifs avec fureur la mort de Jesus-Christ transgresseur de l'austere & ridicule interprétation qu'ils avoient donnée à la loi du Sabath, ces Juifs qui tous d'une voix renvoient absous un séditieux homicide : jalousie, vengeance ; nouveau crime. C'est ce qui rendoit les Pharisiens si atten-

tifs ſur mille ſortes de purifications légales, ce qui les engageoit à charger l'autel de leurs offrandes, ces cruels, ces dénaturés qui laiſſoient périr de beſoin ſous leurs yeux leurs parents les plus proches : orgueil, intérêt, hypocriſie, ſuperſtition ; que de nouveaux crimes ! *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

2°. Sur quoi s'excuſeront-ils ? Les Juifs du temps de Jérémie prétextent à leurs tranſgreſſions la difficulté de la loi ; le Prophête les confond par l'exemple des fils de Jonadab. Mais qu'eût dit Jérémie, ſi c'euſſent été les Réchabites mêmes qui, fideles à garder le commandement de leur pere, s'abſtenant de vin, habitant ſous des tentes, ne poſſédant ſur la terre autre choſe que le fruit du travail de leurs mains, euſſent prévariqué dans l'eſſentiel de la loi ? Le Seigneur n'eût-il pas encore été bien plus autoriſé à leur dire : tout ce qui étoit de votre invention, de votre goût, tout ce qui flattoit votre orgueil, vous l'avez ſcrupuleuſement obſervé ; on ſuit donc fidélement les traditions de ſes Peres, on a une complaiſance aveugle pour les Maîtres & les Docteurs qu'on s'eſt choiſis ; & à moi, qui ſuis le Seigneur, on

ne m'obéit pas : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

3°. Par-là non-seulement ils déshonorent, mais de plus même ils décrient la Religion, & se rendent ainsi coupables du vrai péché de scandale. Qu'est-ce, en effet, Messieurs, qui autorise tous les jours les libertins à justifier toutes les pompes du monde, le luxe, le jeu, les tables, les assemblées, les spectacles ? En vain nous raisonnons pour en prouver l'usage illicite, pour en démontrer le danger ; tant que l'on vous voit, Chrétiens prétendus, qui faites même ostentation du Christianisme, les allier avec toutes les pratiques de la Religion, toujours on s'obstine à les justifier par votre exemple. Vos démonstrations de piété servent donc de prétexte pour donner couleur au libertinage ; & si les mœurs se corrompent, si la vertu se perd, c'est à vous que le Seigneur en demandera compte : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

Mais qu'est-ce sur-tout qui a tellement décrié la dévotion dans le monde, que le nom même est devenu presque un outrage ? N'est-ce pas l'humeur chagrine & décisive, l'intraitable & farouche delicatesse,

licateſſe, le zele âpre & cruel, l'adroite & ſubtile malignité, les vivacités capricieuſes, les dédains impérieux, en un mot l'amour-propre toujours inſociable de ceux qui paſſent pour en faire profeſſion? Si l'indévotion & l'irréligion même s'accréditent & s'établiſſent de jour en jour, c'eſt donc à vous, dévots prétendus, que le Seigneur en demandera compte : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

Comment donc éviteront-ils l'arrêt dont Jeſus-Chriſt les menace : *Quomodo fugietis à judicio gehennæ* ? L'endurciſſement, l'impénitence finale conſomment ordinairement leur réprobation. Comment penſeroient-ils à ſe convertir ? Ils ſe croient juſtes ; & le Juſte certainement n'a pas beſoin de converſion. Ils font même profeſſion de juſtice ; & ſi nous oſons entreprendre de les démaſquer ou de les inſtruire, de les toucher ou de les confondre, d'abord ils ſe récrient au ſcandale. C'eſt la vertu même, diſent-ils, que l'on attaque ; & ne voudroient-ils pas nous impoſer la loi, par reſpect pour la vertu, de reſpecter tous leurs vices ?

N'eſt-ce pas ce que Jeſus-Chriſt lui-même a éprouvé pendant ſa vie mortel-

le ? Il a fait des converſions innombrables ; Gentils, Samaritains, Publicains, Cananéens, la douceur de la grace qui l'accompagne entraîne tout à ſa ſuite. Combien trouverez-vous dans l'Evangile de Phariſiens convertis ? Hélas ! ceux de notre ſiecle doivent être plus endurcis encore.

Je n'avois oſé juſques ici dévoîler le dernier morceau de ce portrait. Forcé que je ſuis maintenant à abattre ce maſque, ma main tremble, je vous l'avoue ; du moins, je vais me ſervir des propres paroles de Saint Jean Chryſoſtome. Mais prenez garde, & retenez qui ſont ceux de qui je parle après le Saint Docteur.

Ce ſont ces Chrétiens, dont toute la Religion n'eſt plus que dans l'extérieur, & ne conſiſte qu'en cérémonies d'habitude, qui font entrer dans leur ſyſtême de dévotion ſur-tout la fréquentation des Sacrements. Ils comptent exactement toutes les fêtes pour n'en manquer aucune ; & les diſpoſitions que la réception du Sacrement exige ne ſont comptées pour rien. A peine même ſemble-t-on en connoître d'autres qu'une pureté générale de conſcience, dont on n'a garde de ſe croire dépourvu, & cet extérieur de pié-

té que l'on pratique. La sécurité bien établie, on multiplie donc les Sacrements ; c'est-à-dire, on multiplie les sacrileges. Ainsi l'endurcissement vient à son comble. Enfin, par un dernier sacrilege on consomme tous les autres ; & souvent, ajoute Saint Augustin, jusques dans un lit de mort, tranquille sur une apparence fastueuse de justice, soutenant encore son personnage, le crucifix sur la bouche, le Démon dans le cœur, par un dernier soupir entrecoupé des augustes noms de Jesus & de Marie, on rend pour les enfers une ame noircie d'abominations & de crimes.

Ah ! Messieurs, pardonnez-moi, si je finis par un coup de pinceau si affreux ! Mon intention certainement n'étoit pas de condamner les pratiques extérieures de la Religion : vous l'avez vu. Elles sont nécessaires, je l'ai montré ; mais si l'on s'y arrête, c'en est l'abus ; & que cet abus est terrible ! Mais enfin quel fruit la plupart retireront-ils de ce Discours ? Ne sera-ce pas de s'applaudir, de se féliciter de ce que rien de ce que je viens de dire ne les regarde ? Mais ce que j'ai dit dans la premiere Partie ne les regarde-t-il pas ? C'est ainsi qu'il arrive de presque tous

nos Diſcours. Ceux qui ſe les appliquent, qui en ſont effrayés, ſont ordinairement ceux qui en auroient moins de ſujet. Vous n'êtes point tombés dans l'excès de la fauſſe dévotion ; mais auſſi ne donnez-vous pas dans l'excès oppoſé de l'indévotion ? Votre extérieur n'eſt point couvert du maſque de l'hypocriſie ; mais votre cœur eſt-il Chrétien ? Si cela eſt, raſſurez-vous. Oüi, je ſçais qu'il en eſt parmi nous, même pluſieurs, graces au Ciel, qui peuvent & doivent ainſi ſe raſſurer. Mais vous, Publicains, Saducéens de notre ſiecle, quel ſujet de gloire, quel motif de ſécurité prétendez-vous tirer de ce que vous n'êtes point Phariſiens ?

Concluons donc enfin avec Saint Jean Chryſoſtome. Ne ſéparez jamais, mes Freres, le culte intérieur du culte extérieur, ne ſéparez point l'ame d'avec le corps du Chriſtianiſme. Les pratiques de dévotion en général ſont eſſentielles à la Religion ; chacune en particulier eſt très-utile, pluſieurs même ſont néceſſaires. Mais ſouvenez-vous qu'il faut toujours les rapporter à la fin pour laquelle elles ſont établies. Je ne puis trop le répéter : Elles ne ſont proprement que des expreſſions du culte que doivent rendre & l'eſ-

prit & le cœur. Que votre premiere attention ſoit donc de régler & l'un & l'autre. Qu'ainſi le culte intérieur ſoit comme le centre auquel tout l'extérieur ſe rapporte ; que toutes vos dévotions en partent comme de leur ſource & y retournent comme à leur fin. C'eſt ainſi, ſelon la penſée du Sage, que toutes les rivieres ſortent de l'Océan & y retournent. Ainſi puiſſions-nous tous, mes chers Freres, tendre ſans ceſſe & retourner enfin au grand principe d'où nous ſommes ſortis ! Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR LES
SPECTACLES.

Pour le Jeudi de la III. Semaine de Caresme.

Socrus Simonis tenebatur magnis Febribus, & rogaverunt illum pro eâ, & stans super illam imperavit fèbri, & dimisit illam.

La belle-mere de Simon avoit une fievre violente ; on pria Jesus de la secourir ; s'approchant d'elle, il commanda à la fievre, & la fievre la quitta.

Luc. 4.

LA belle-mere de Pierre brûlée des ardeurs d'une fievre violente, c'étoit, dit Saint Ambroise, la figure de notre nature agitée par les transports des passions. Hélas ! mes Freres, qu'est-ce mê-

me que l'incendie, qu'une fievre la plus ardente allume dans un corps, en comparaiſon des feux dont la bouillante cupidité brûle nos cœurs ? Feux d'autant plus dangereux, que nous ne voulons point les éteindre. Coupables Phrénétiques, nous ne ceſſons de repouſſer la main charitable qui voudroit nous guérir ; & bien loin de recevoir le remede qu'elle nous offre, nous ſaiſiſſons avec fureur, nous buvons à longs traits avec délices le poiſon ſubtil qui nous donne la mort. Eh ! comment voudroit-on s'en défier & le craindre ? On s'obſtine toujours à le méconnoître. Peut-être même en vain le nommerai-je aujourd'hui, en vain en découvrirai-je le danger. Eſprit-Saint, donnez force & efficace à mon Diſcours ! Vos théâtres, mes Freres, vos théâtres, c'eſt-là le funeſte foyer où s'allume, s'attiſe & ſe nourrit habituellement le feu des paſſions qui vous dévorent. Honorez-moi, je vous ſupplie de votre attention ; & vous détachant de tout préjugé, comme je proteſte de m'en détacher moi-même, raiſonnons enſemble de bonne foi, guidés par le ſeul amour de la vérité & de notre ſalut.

Saint Jean Chryſoſtome commençant

à traiter expreſſément ce ſujet, diſoit à ſon Peuple : Je penſe, mes Freres, que pluſieurs de ceux qui ſont aujourd'hui préſents en ce lieu aſſiſterent ces jours derniers aux ſpectacles. (Meſſieurs, crainte que vous ne me ſoupçonniez d'exagérer la penſée du Saint Docteur, permettez que je cite ici ſes propres expreſſions :) *Equidem arbitror multos ex iis qui ad ſpectacula diſceſſerant hodie præſentes eſſe.* Je voudrois les connoître, ajoutoit-il : *Optarim autem iſtos qui ſint palam noſſe.* Si je les euſſe connus, je les aurois empêché d'entrer dans l'Egliſe : *Ut eos à ſacris veſtibulis arceam;* non pas cependant pour les en tenir toujours exclus ; mais pour leur faire ſentir la griéveté de leur faute, les faire rentrer en eux-mêmes, & les recevoir enſuite, après qu'ils ſe ſeront corrigés : *Non ut perpetuò foris maneant, ſed tu correcti denuò redeant.*

Avouez, Meſſieurs, que ce zele auſtere vous étonne. Ah ! c'eſt qu'en effet vous ne connoiſſez le théâtre que par l'idée qu'un préjugé trop ſoutenu de vos paſſions vous en donne. Examinons donc aujourd'hui ce que le monde penſe ordinairement des ſpectacles. Il les regarde comme un amuſement indifférent en ſoi,

honnête même par le motif qu'on s'y propose, & qui tout au plus deviendroit criminel par le danger qu'on pourroit y courir ; mais danger à présent, dit-on, chimérique, le théâtre étant épuré comme il l'est de nos jours.

Là-dessus, Messieurs, je forme le plan de ce Discours, en proposant simplement deux questions. Le théâtre est-il, comme on le prétend, indifférent en soi ? Je l'examinerai dans la premiere Partie. Et quand même on pourroit le regarder comme indifférent en lui-même, est-il vrai que l'innocence n'y court aucun risque ? Nous le verrons dans la seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

POUR qu'une chose puisse être regardée comme indifférente en elle-même, il faut, Messieurs, en premier lieu, qu'elle ne soit défendue par aucune loi ; secondement qu'on puisse, en lui donnant un motif honnête, la déterminer à quelque espece de vertu. C'est la regle que donnoit Saint Augustin, & que suit après lui le torrent des Docteurs. Avant que de décider sur les spectacles, il s'agit

donc, d'examiner ; 1°. Si aucune loi ne les défend ; 2°. S'ils peuvent être rapportés à quelque fin véritablement honnête. Auſſi eſt-ce bien là ce que prétend le monde.

Une loi qui défende les ſpectacles ! Où eſt-elle, nous dit-on, cette loi ? Eſt-ce dans l'Ecriture ancienne ou dans la nouvelle ? Eſt-ce dans les ſaints Peres ou dans les Conciles ? Oui, Meſſieurs, c'eſt dans les Conciles, c'eſt dans les ſaints Docteurs, qui tous ont prétendu qu'ils étoient véritablement condamnés dans l'Ecriture.

Mais je ſçais que vous oppoſez d'abord à tous les traits d'autorité un bouclier que vous croyez impénétrable : c'eſt la différence prétendue, que vous affectez d'exagérer, entre les ſpectacles anciens & les ſpectacles de nos jours. Autrefois, dites-vous... Oui, j'avoue qu'il étoit autrefois des ſpectacles infames par eux-mêmes, ſpectacles même d'une infamie groſſiere, ſpectacles qui euſſent fait rougir les fronts les plus endurcis au crime, ſpectacles crimes plutôt eux-mêmes que repréſentations de crimes ; les ai-je peint de couleurs aſſez noires ? Mais vous penſez que ce n'étoit que

contre ces abominations groſſieres que les ſaints Peres déclamoient. Ces abominations groſſieres, ce n'étoit pas apparemment ce que les Chrétiens d'Antioche regardoient comme des divertiſſements permis; car vous ſuppoſerez bien, ſans doute, ces Chrétiens d'Antioche auſſi réſervés, auſſi chaſtes qu'on peut l'être dans notre ſiecle; or ce ſont ces divertiſſements, qu'ils croyoient permis, que Saint Jean Chryſoſtome aſſure & prouve être péchés. Ces abominations groſſieres, ce n'étoient pas, ſans doute, ces chefs-d'œuvres de l'Antiquité, dont notre ſiecle a emprunté ce qui a paru de plus merveilleux ſur nos théâtres; & ce ſont ces chefs-d'œuvres de l'antiquité, que Tertullien, Saint Auguſtin, Saint Clément d'Alexandrie nomment dans le détail, & dont les repréſentations ſont traitées par Tertullien d'inventions diaboliques, auxquelles Saint Auguſtin s'accuſe d'avoir aſſiſté, comme d'un des plus grands péchés & de la ſource même de tous les péchés de ſa jeuneſſe, & que Saint Clément d'Alexandrie défend à tout Chrétien ſans réſerve & ſans exception.

Sans doute, il étoit autrefois d'autres ſpectacles que les abominations groſſieres du Cirque & de l'Aréne ; & jamais cependant les Docteurs & les Conciles en ont-ils fait la diſtinction, pour permettre les uns & réprouver les autres ? Ce ſont tous les ſpectacles en général qui ſont interdits aux Chrétiens par deux Conciles d'Arles, & plus récemment encore, preſque de nos jours, par un Concile de Milan ſous Saint Charles. Ce ſont tous les ſpectacles en général, dont Saint Thomas décide qu'ils ne peuvent produire à ceux qui les repréſentent qu'un gain honteux, illicite & criminel. C'eſt, Meſſieurs, que les raiſons qui engagerent de tout temps les Conciles & les Docteurs à les proſcrire avec tant de ſévérité, conviennent à tous également & ſans exception. Or ces raiſons les voici : rien en général de plus contraire que les ſpectacles à l'eſprit du Chriſtianiſme, à la profeſſion du Chriſtianiſme, aux exercices du Chriſtianiſme.

L'eſprit du Chriſtianiſme, en premier lieu, eſt un eſprit de recueillement & de mortification, dit Saint Ambroiſe. Que mes yeux, s'écrioit le Prophête,

ſe ferment à la vanité ! C'eſt-là, pourſuit Saint Ambroiſe, la premiere deviſe du Chrétien : & vous, mes Freres, ajoutoit-il enſuite, refuſerez-vous du moins à vos ſpectacles le nom de vanité ? Le monde, en effet, a-t-il rien nulle part de plus attrayant pour les ſens par la pompe & la magnificence qui les décorent ? Le monde a-t-il rien nulle part de plus amuſant pour l'eſprit par l'ordre & l'économie qui les ſoutient ? Le monde a-t-il rien nulle part de plus ébranlant pour le cœur par le combat des paſſions qui en fait l'ame ? Et ce ſont des Chrétiens, concluoit Saint Ambroiſe, des Chrétiens qui adorent un Dieu crucifié, crucifiant dans ſa chair tous les plaiſirs du monde, ce ſont des Chrétiens qui veulent les accorder avec l'eſprit de leur Religion. Or cette premiere preuve de Saint Ambroiſe convient-elle, Meſſieurs, aux ſpectacles de nos jours ?

L'eſprit du Chriſtianiſme eſt un eſprit de ſainteté. Ah ! ſi les anciens Apologiſtes de la Religion revivoient parmi nous, que diroient-ils à mes Freres ? Un Saint Théophile, par exemple, qui prouvoit aux Payens la pureté de no-

tre morale par l'horreur que les Chrétiens avoient pour les ſpectacles, que diroit-il de nous ? Sommes-nous, diſoit-il aux Idolâtres de ſon ſiecle, des ambitieux, des ſéditieux, des avares, des ennemis irréconciliables, nous qui ne pouvons ſouffrir, même ſur vos théâtres, la ſeule repréſentation de ces vices ? Le théâtre eſt-il donc changé de nos jours, reprenoit un Docteur plus moderne ? Qu'y voit-on du moins que des haines forcenées, des jalouſies furieuſes, des révoltes ſanguinaires ; & le plus ſouvent qu'y entend-on dans nos Auteurs les plus célebres que des impiétés & des blaſphêmes : ſous ce prétexte ſi commun, mais auſſi dangereux que ſophiſtique & frivole, qu'on repréſente des ſcélérats & des impies ? Ah ! Meſſieurs, nos anciens Peres ſçavoient ce que nous affectons aujourd'hui de paroître ignorer : que la morale du Chriſtianiſme eſt ſi auſtere qu'elle proſcrit juſqu'à l'ombre du crime, & qu'en amuſer volontairement ſon imagination ſeule, c'eſt en rendre ſon cœur complice. Or cette ſeconde preuve encore tirée de Théophile convient-elle, Meſſieurs, aux théâtres de nos

jours ? A les peindre avec les couleurs les plus adoucies, que peut-on donc en dire autre chose, sinon ce qu'en disoit un grand Docteur, que l'on y fait du moins un jeu du vice, & un pur amusement de la vertu ?

Mais la profession du Christianisme, en second lieu, s'accorde-t-elle avec les spectacles ? Heureux Initiés, s'écrioit Saint Jean Chrysostome, ignorez-vous à quelle condition le Seigneur vous adopta pour fils ? Nous vous demandâmes, quand nous vous reçumes au saint Baptême : renoncez-vous aux pompes de Satan ? Vous répondites : j'y renonce. Or dites-vous quelles sont les pompes de Satan. Montrez-nous-en, si le théâtre n'en est point une ; & si vous osez nier qu'il en soit une ; j'en appelle aux Idolâtres, reprend Tertullien. Je leur demande s'il est permis aux Chrétiens d'assister aux spectacles ; ils sont persuadés que vous y avez renoncé ; ils répondront en nous citant les premiers écrits de nos Docteurs à leurs Césars. Nos peres y protestoient qu'on les trouveroit par-tout les premiers pour le service de l'Etat & de l'Empire : sur la terre, sur la mer, dans le commerce de la société, sur les tribunaux,

dans les armées ; qu'il n'y a que deux endroits où ils font profeſſion de ne jamais paroître ; que, quoiqu'on faſſe pour les y forcer, on ne les y verra jamais : dans les temples des Idoles & ſur les théâtres. Remarquez, mes Freres, continuoit Tertullien : les temples des Idoles & les théâtres, c'eſt donc pour les Chrétiens preſque la même choſe ; auſſi toutes les fois qu'on vous voit aux ſpectacles, on vous croit Apoſtats.

Et que cette penſée ne vous paroiſſe point outrée. Pourquoi, en effet, dans les principes du monde même, ceſſer de fréquenter le théâtre, eſt-ce faire profeſſion d'une vie plus réguliere ? Pourquoi retourner au théâtre après y avoir renoncé, eſt-ce un ſigne de retour au monde ? Pourquoi aller au théâtre ſeroit-ce un ſcandale pour vous-mêmes dans des perſonnes de certain état & de certain rang ? Ah ! l'Evangile eſt le même pour tous, mes Freres : & tout l'Evangile concourt à démontrer que dévotion, Chriſtianiſme & ſainteté, c'eſt même choſe. Selon vous-mêmes, ainſi que ſelon Tertullien, ſuivant la maniere de penſer du monde d'aujourd'hui, comme ſuivant celle des anciens Idolâtres, la fréquentation du

théâtre eſt donc une eſpece d'apoſtaſie pour des Chrétiens.

Que dirai-je enfin des exercices du Chriſtianiſme ? Le premier, le principal de tous, c'eſt la priere. Or dites-nous encore, reprenoit Saint Jean Chryſoſtome, comment au ſortir du théâtre vous vous trouvez diſpoſés à prier ? Hélas ! nous-mêmes, mes Freres, nous vous l'avouons, pourſuit ce ſage Archevêque, au centre du recueillement où nous vivons, à peine pouvons-nous captiver devant Dieu notre eſprit, notre cœur & nos ſens. Et vous, qui vous plaignez ſans ceſſe de vos diſtractions, de vos dégoûts, de vos froideurs dans la priere ; vous que les affaires les plus indiſpenſables troublent toujours dans ce ſaint exercice, comment vous y appliquerez-vous ? Mais oſerez-vous même venir vous préſenter devant Dieu ? Quoi, Chrétiens, reprend Tertullien de concert avec Saint Jean Chryſoſtome, vous oſerez lever au Ciel ces mains que vous venez de fatiguer en applaudiſſant à un Acteur ? Vous oſerez fixer ſur l'auguſte Tabernacle, ſur la Victime ſans tâche ces yeux tout éblouis de la pompe du ſpectacle, & tout pleins peut-être de l'action

d'un Déclamateur paſſionné ? Et ces oreilles, auxquelles retentit encore l'accord enchanteur d'une ſymphonie molle & ſéduiſante, comment écouteront-elles le chant modeſte des Pſeaumes ? Or ces deux preuves enfin de Tertullien & de Saint Jean Chryſoſtome, conviennent-elles, Meſſieurs, au théâtre de nos jours ?

Avouez donc du moins que ce ſont tous les ſpectacles en général, ceux de nos jours comme ceux de leur ſiecle, que condamnent les ſaints Docteurs ; puiſque les mêmes raiſons, qui les ont engagés à condamner les uns, conviennent également aux autres ; & puiſqu'ils ont trouvé ceux de leur ſiecle contraires à l'eſprit, à la profeſſion, aux exercices du Chriſtianiſme, convenez que ceux-ci le ſont encore.

Ne nous dites donc plus, pourſuit Tertullien, que les ſpectacles ne ſont point défendus dans l'Ecriture. Non, répond ce Docteur, ils n'y ſont pas expreſſément nommés ; mais toute l'Ecriture ne tend-elle pas à les défendre ?

Cependant ne raiſonnons pas davantage, concluoit-il enfin. Voulez-vous indépendamment de toute autorité, & de celle de l'Ecriture même, une preuve

ſans replique!, que le théâtre eſt illicite en ſoi : *Argumentum malæ rei* ? C'eſt la maniere dont on en a toujours regardé les Acteurs. Dans le Paganiſme, demandez aux Auteurs de Rome ce qu'on y penſoit d'eux. Vous trouverez une loi expreſſe de ce ſage Sénat qui note d'infamie tous ceux qui entretiendroient avec eux aucun commerce : Loi qui fut véritablement abolie dans la ſuite par l'uſage ; mais remarquez que ce fut au temps de la décadence de Rome : Loi que Charlemagne depuis renouvella le plus ſévérement au rétabliſſement du goût, des mœurs & de l'Empire. Vous mêmes, Meſſieurs, quel rang leur donnez-vous dans la ſociété ? Nous le ſçavons, à vos amuſements voluptueux, ſur-tout à vos plaiſirs ſecrets, vous ne les aſſociez que trop ; mais voudriez-vous les aſſocier à vos affaires & à vos familles ? L'Egliſe ſur-tout enfin qu'en penſe-t-elle ? L'Egliſe qui les rejette de ſon ſein, qui, lors même qu'ils ſe convertiſſent, leur laiſſe un lien qui les rend pour toujours incapables du Miniſtere Sacré ; l'Egliſe, qui, même après leur mort, les exclut de la participation de ſes prieres ; hélas ! ſans qu'aucune con-

ſidération ait pu faire excepter de cette ſévere loi ce prodige du ſiecle dernier, dont pour faire en deux mots le portrait, on pourroit dire ce que diſoit un ſage Payen d'un auteur tout ſemblable : qu'étant preſque le ſeul qui pût mériter d'être vu & d'être écouté ſur le théâtre, il étoit, d'autre part, le ſeul de tous ceux qu'on y voit, qui méritât de n'y jamais paroître : homme, en effet, qui, dans tout autre état que celui où ſon génie l'avoit jetté, eût été non-ſeulement l'honneur de ſa patrie par la beauté de ſon eſprit, non-ſeulement l'amour & les délices de la ſociété par la bonté de ſon cœur, mais un modele de Chriſtianiſme même par l'auſtere probité & l'intégrité de ſes mœurs. O Ciel ! que lui ſervit & que lui ſert ſur-tout à préſent tant de réputation & tant de gloire ? Triſte preuve que le théâtre eſt illicite en ſoi : *Argumentum malæ rei* !

Car enfin ſeroit-il innocent d'autoriſer par ſa préſence des jeux ſi ſolemnellement proſcrits ? Seroit-il innocent d'entretenir dans un état tellement abhorré par l'Egliſe des ames rachetées du Sang de Jeſus-Chriſt ?

Vous dites cependant qu'on les to-

lere. Eh quoi ! répondoit Saint Thomas en traitant ce ſujet même ; tout ce qu'on ne punit pas le tolere-t-on ; & permet-on tout ce qu'on tolere ? on les tolere, dites-vous cependant. O temps malheureux, ô mœurs des Chrétiens ! Que n'eſt-on pas forcé de tolérer aujourd'hui ? Mais c'eſt à l'Egliſe, à ſes Miniſtres d'imiter dans ces circonſtances les Auguſtins, les Chryſoſtomes & les Ambroiſes, de reclamer les droits de l'Evangile, de crier au ſcandale.

Par où donc enfin prétend-on ſe juſtifier ? C'eſt, dit-on, le motif qui décide toujours de la nature d'une action morale.

Premiérement, Meſſieurs, il eſt certain, c'eſt un principe qui ne fut jamais conteſté, qu'aucun motif, quel qu'il ſoit, ne peut excuſer une action qui eſt mauvaiſe en ſoi. Mais j'abandonne tout l'avantage que je pourrois tirer de ce principe, & je veux bien examiner en eux-mêmes les motifs par où l'on prétend rendre le théâtre licite. Ces motifs ſont de ſe former l'eſprit en le délaſſant des occupations ſérieuſes, & même de prendre, dit-on, des leçons de vertu.

Le théâtre forme donc, il délaſſe l'eſprit. D'abord, j'en conviendrai, Meſſieurs, ſi c'eſt former l'eſprit de le repaître de vanité, de menſonge & de fable, de remplir le cœur de ſentiments outrés qui font de l'héroïſme une chimere, enflent les paſſions juſqu'à rendre l'homme méconnoiſſable à l'homme même, & défigurent juſqu'à traveſtir en romans toute l'Hiſtoire; & je défie que perſonne méconnoiſſe le théâtre le plus châtié à ces traits.

Il forme cependant, il délaſſe l'eſprit. Encore une fois, j'en conviendrai, ſi c'eſt former & délaſſer l'eſprit de lui rendre inſipide toute lecture utile, de le diſtraire par je ne ſçais quel charme ſecret de toute occupation grave & ſérieuſe, de le dégoûter de la ſimplicité, en ne lui laiſſant de goût que pour le merveilleux, de plaiſir que dans les ébranlements violents de l'ame; & je défie que perſonne méconnoiſſe le théâtre le plus châtié à ces effets.

Il forme cependant, il délaſſe l'eſprit. Oui, Meſſieurs, enfin, j'en conviendrai, ſi vous pouvez me citer, je ne dis pas un ſeul Docteur de l'Egliſe, mais

un seul Sage du Paganisme même, qui veuille en convenir avec moi. Mais ce ne sera pas certainement ce grand Législateur, qui regardoit la seule liberté de fiction autorisée sur le théâtre comme une source intarissable de perfidie & de mauvaise foi dans la société ; ce ne sera pas cet illustre Philosophe qui, traçant le plan d'une République parfaite, en excluoit non-seulement tout acteur, mais aussi tout auteur de théâtre ; & pourquoi ? Précisément, parce que rien, dit-il, n'est plus contraire à l'honnêteté publique & particuliere que d'imiter, soit par représentation, soit par fiction, ce qu'il ne peut jamais être permis de faire. Ce n'étoit donc pas que le théâtre fût alors, comme vous voulez le supposer toujours, une école de dissolution. Alors, les Magistrats de la Grece punissoient un auteur comme un empoisonneur public pour avoir seulement altéré le caractere d'un héros par une intrigue de passion ; alors on vit le plus célebre Auteur d'Athènes condamné par un jugement solemnel pour avoir mis sur la scene un personnage d'impie qui parloit avec trop peu de respect de la Religion. Je ne demande pas si on agit aussi sévére-

ment ; mais penſe-t-on auſſi chaſtement, auſſi religieuſement de nos jours ? Ajoutons : ſi quelqu'un approuve le théâtre, ce ne ſera pas ce fameux Orateur de Rome, homme d'une prudence ſi profonde & d'un diſcernement ſi exquis, qui citant nommément les auteurs les plus graves de la Grece & leurs pieces les plus ſérieuſes, attribuoit au plaiſir qu'on prenoit à les voir repréſenter & à les lire, tous les déréglements de l'eſprit & tous les déſordres du cœur.

Ainſi penſoient des Philoſophes ; & les Miniſtres de l'Evangile que diront-ils ? Car après tout, former & délaſſer l'eſprit, eſt-ce là préciſément un motif qui doive conduire des Chrétiens ? Des Chrétiens qui ſçavent qu'un Juge exact & rigoureux doit un jour leur demander compte d'une action, d'un geſte, d'un ſeul mot inutile ; des Chrétiens qui ſçavent qu'un ſeul inſtant peut décider, doit décider pour eux d'une éternité de ſupplice ou de gloire ; des Chrétiens qui ſçavent que toutes leurs actions & toutes leurs penſées, tous les mouvements de leur cœur ſont achetés par tout le Sang d'un Dieu.

Chrétiens, diſoit à ce ſujet le ſaint

& ſçavant Prêtre de Marſeille, réjouiſſez-vous, délaſſez-vous l'eſprit à la bonne heure. Mais quoi ? le divertiſſement innocent d'une joie pure & ſimple ne peut-il vous ſuffire ? Quelle fureur ! l'excès ſeul a-t-il des charmes pour vous ? Oui, l'on ne trouve plus de plaiſir aujourd'hui nulle part, qu'où le Seigneur eſt offenſé, que dans ce qui va juſqu'au crime.

Dites donc, il faut le dire pour vous juſtifier, que ſi vous allez au théâtre, c'eſt pour y prendre des leçons de vertu. Le théâtre une école de vertu : le beau paradoxe, Meſſieurs ! Véritablement, il n'eſt pas nouveau ; depuis que le théâtre eſt établi, on eut toujours grand ſoin de nous le dire ; & depuis qu'on le dit, on a répondu, je le réponds encore, que ſi le théâtre purge les paſſions, forme les mœurs, c'eſt dans la ſpéculation, non pas certainement dans la pratique ; c'eſt dans les écrits de ceux qui nous en ont donné les regles, non pas dans les ouvrages de ceux qui les ont prétendu ſuivre.

Depuis combien de temps, en effet, fréquentez-vous le théâtre ? Et depuis ce temps, quel vice a-t-il corrigé en vous,

quelle vertu y a-t-il formée, quelle paſſion réprimée ? Ce ſeroit, en vérité, dans le Chriſtianiſme choſe bien nouvelle, qu'on nous montrât les auteurs, les acteurs & les partiſans du ſpectacle devenus les plus vertueux & les plus Chrétiens d'entre nous. Renverſons à préſent, détruiſons nos chaires, fermons nos Egliſes, Miniſtres du Seigneur, taiſons-nous ! Dans un ſpectacle on trouve plus de profit à faire pour la vertu que dans tous nos diſcours. Hélas ! mes Freres, combien de fois n'ai-je pas eu la douleur de l'entendre dire ? J'en appelle à vous, ô mon Dieu, je vous en prends pour Juge ! Quoi ? dans les ſentiments, dans les penſées d'un auteur tout profane que la paſſion ſeul inſpire, on puiſe plus de leçons de vertu que dans cette parole que vous nous mettez à la bouche, que dans les ſentimens & les penſées des Peres, que dans notre Evangile ! Quoi ? l'action d'un pur déclamateur peut davantage pour imprimer la vertu dans les cœurs que le zele ſaint qui nous enflamme ? On le prétend, on nous le dit ; Seigneur décidez entre nous.

Mais en fin, Meſſieurs, dites-moi donc, reprend un Saint Docteur, ſur ce théâ-

tre, où vous n'allez que pour vous former à la vertu, voudriez-vous être subitement frappés de mort? Ah! j'en suis sûr, quelque disposés que vous fussiez d'ailleurs, vous craindriez que la mort ne vous y surprît. Et un Chrétien, qui sçait que le glaive suspendu sur sa tête ne tient qu'à un fil, un simple fil prêt à se rompre, un Chrétien qui sçait que son Juge l'épie comme un voleur pour le surprendre, ce Chrétien s'expose de sang froid sur un endroit où il craint de mourir! Seulement, que quelque accident imprévu vous y surprenne, disoit encore Tertullien: qu'un coup de foudre, par exemple, vous y avertisse des vengeances du Seigneur; aussi-tôt on vous voit effrayés; vous vous empressez à porter la main sur votre front pour y tracer le signe du salut. Ah! que faites-vous, mes Freres, continue Tertullien? Ce signe de sainteté & de recueillement, ce signe de pénitence & de mortification vous condamne; certainement vous ne seriez point là, si vous l'aviez dans votre cœur ce signe que vous osez marquer sur votre front: *Gestant in fronte unde discederent, si haberent in corde.*

Mais quelle rigidité de morale, me

direz-vous ſans doute ! Il faudra donc ſur les mêmes regles condamner de même & proſcrire tous les amuſements, tous les plaiſirs du monde ? Hélas ! il n'eſt peut-être que trop vrai de la plupart ; oui jugez-les ſur les mêmes regles. Pour moi, en condamnant aujourd'hui vos ſpectacles, je ne prétends juſtifier ni la molleſſe & l'inutilité de votre vie, ni la diſſolution de vos cercles, ni le libertinage caché de vos aſſemblées nocturnes, ni l'excès de vos jeux, ni la ſomptuoſité pour ne pas dire la débauche de vos tables. Quelle rigidité de morale ! J'en conviens, elle eſt rigide cette morale. Auſſi Tertullien ſuppoſoit-il, comme un principe inconteſtable, que la Religion chrétienne eſt dure, difficile à pratiquer, qu'elle contrarie en tout la molleſſe & la lâcheté de la nature : *Ignava non eſt & mollis noſtra Religio.* Auſſi Jeſus-Chriſt nous a-t-il expreſſément averti que, pour gagner le Ciel, il faut ſe faire une grande violence. Toute auſtere que ſoit cette morale, elle ne peut donc paroître outrée qu'à ceux qui ont oublié qu'être Chrétien & crucifier ſa chair, mortifier tous ſes ſens ; être Chrétien & porter l'eſprit de recueillement & de retraite juſqu'au

milieu du monde ; être Chrétien & penſer ſans ceſſe à l'éternité, ſoupirer jour & nuit après le Ciel ; être Chrétien & conformer toute ſa vie au modele d'un Dieu crucifié, c'eſt eſſentiellement la même choſe.

Et c'eſt, Meſſieurs, ſur cette notion même du Chriſtianiſme, que je décide après tous les ſaints Docteurs que le théâtre eſt criminel en ſoi. J'ajoute que quand même on pourroit le regarder comme indifférent en lui-même, encore ne pourroit-on ſans crime y aſſiſter, à raiſon ſeulement du riſque où s'y trouve toujours l'innocence. Renouvellez votre attention, Meſſieurs ; la matiere devient plus intéreſſante, & le préjugé plus difficile encore à détruire.

SECONDE PARTIE.

VOUS aimez le péril ; malheureux, vous y périrez. L'oracle eſt ancien, confirmé mille fois par une triſte expérience ; & cependant perſonne n'en convient. Je me trompe, on en convient en général ; mais on ne croit plus trouver du danger nulle part ; & juſques ſur le ſein de ſa cruelle Philiſtine Samſon repoſe, il

dort, & croit dormir en sûreté. Ah ! Samson, le Philistin va te saisir ! Tu as brisé déjà trois fois ses chaînes ; tu comptes sur ton ancienne force ; & c'est ta sécurité présomptueuse qui va te perdre.

Voilà, Messieurs, une image fidele du Mondain dans les spectacles ; il ne croit jamais y courir le moindre danger. J'entasserois en vain autorités sur autorités, pour le détromper. On prétexte toujours la modestie du théâtre de nos jours ; & moi, je dis, en premier lieu, que ce spectacle si chaste, si honnête en apparence, est le plus sûr écueil de l'innocence. On prétexte l'expérience commune, sa propre expérience ; & moi je dis, en second lieu, que l'expérience commune & générale, c'est que le théâtre a perdu de tout temps, & perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Premiérement, le théâtre est le plus sûr écueil de l'innocence ; à moins, Messieurs, que vous ne prétendiez que l'innocence peut compatir avec la molesse d'un cœur attendri, & les égarements d'une imagination corrompue. Mais si ce que nous nommons passion est véritablement un crime, il faut avouer que, selon la belle expression de Salvien,

sur le théâtre, tout est crime ; parce que tout y tend à autoriser la passion, à insinuer agréablement, à imprimer fortement la passion. Suivez-moi, Messieurs ; il ne faut ici que du détail.

Que voit-on maintenant sur le théâtre, qu'un héroïsme corrompu par les égarements d'un fol amour, l'amour devenu la passion des belles ames ? Et plût à Dieu que des plumes hardies & téméraires n'eussent pas même osé nous peindre la sainteté sous ces traits ; faire languir & soupirer (Seigneur, où étoit votre foudre ?) aux pieds d'une idole de chair les destructeurs du Paganisme & les Martyrs de la Religion ! En vérité, quelles impressions peuvent se faire dans des cœurs, quand ils verront les inclinations les plus terrestres, les attaches les plus charnelles autorisées par tout ce que l'Antiquité a jamais eu de plus fameux, & la Religion même de plus saint ! Or ne sont-ce point là cependant les mœurs de tout théâtre ?

Ensuite, quand vous entendrez les saintes Loix de l'Evangile, la pureté, l'austérité de sa morale combattues par tout ce que les maximes du monde ont de plus séducteur : vous entendrez ces

héros de l'Antiquité, ces héros mêmes de la Religion traiter tout penchant de néceſſité, de deſtinée invincible; nommer devoir, appeller vertu, le déſordre des ſens & l'yvreſſe d'une ame qui s'y livre; ce que la morale appelle crime, l'ériger en bonheur! Or ne ſont-ce pas là les ſentiments & le langage de tout théâtre?

Sur-tout, quand on vous fera remarquer la paſſion qui regle & conduit toutes les affaires; vous la verrez repréſentée comme le principe de toutes les vertus, l'ame de tous les événements, le reſſort ſecret de toutes les grandes actions, le mobile de toutes les fortunes! Or n'eſt-ce pas là l'intrigue de tout théâtre?

Enfin, quand par mille ſentiments divers & mille mouvements contraires, qu'on aura eu l'art d'exciter, même malgré vous, dans votre cœur, on aura ſçu vous intereſſer pour le héros le plus paſſionné; ſous prétexte de punir le vice & de récompenſer la vertu, quand vous verrez enfin couronner à vos yeux la paſſion la plus ardente & la plus vive, rien de puni que l'inſenſibilité & le défaut d'ardeur! Or n'eſt-ce pas là le dénouement de tout théâtre?

Ah ! concluoit Lactance, n'eſt-ce donc point auſſi un avertiſſement trop perſuaſif de ce que vous pouvez faire ? *Admonentur quid facere poſſint* ; quand les exemples des héros, leurs ſentiments, leurs diſcours, leurs actions, leur bonheur, juſqu'à leur infortune, tout autoriſe la paſſion : *Admonentur quid facere poſſint, & inflammantur libidine.*

Prétextez à préſent encore la modeſtie & la retenue du théâtre. Oh ! qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût, en effet, de nos jours ce que vous penſez qu'il étoit autrefois ! Un ſiécle auſſi délicat que le nôtre ſur les dehors en auroit de l'horreur, on n'y pourroit aller ſans ſe flétrir. Mais le malheur de notre ſiécle eſt d'avoir été trop habile à déguiſer le crime, en lui donnant un maſque de vertu.

Il eſt vrai, comme vous le dites, que le théâtre aujourd'hui purifie l'amour profane, & ne forme que de légitimes nœuds. Mais, Meſſieurs, vous tournerez, vous ornerez en vain la paſſion ; c'eſt toujours cette malheureuſe concupiſcence, que Saint Jean défend de rendre aimable, puiſqu'il défend de l'aimer ; c'eſt toujours cette concupiſcence, qui en-

flammée une fois ne souffre jamais ou presque jamais de regle. Le théâtre qui l'enflamme, en la représentant réglée, la regle-t-il en vous ? L'auteur, d'un trait de plume, modere, arrête un héros à son gré; mais le cœur une fois ému ne reconnoît pas si aisément des bornes. Un objet grossier l'eût rebuté, l'eût arrêté d'abord ; mais vous l'autorisez à s'échapper, il en profite ; ensuite vous lui présentez une barriere, elle l'irrite ; il est déjà bien loin.

Hélas ! Messieurs, notre théâtre, supposé même qu'il soit plus châtié, n'en est donc qu'un plus sûr écueil à l'innocence ; & parce qu'il autorise davantage, & parce qu'il insinue plus agréablement, imprime plus fortement la passion.

Oui, je consens, disoit Tertullien, que tout soit dans vos spectacles simple, charmant, même honnête. Remarquez que les Peres ne déclamoient pas contre des théâtres de dissolution & d'infamie, comme vous vous obstinez toujours à le prétendre & à le dire : *Sint dulcia libebit & grata, etiam honesta.* Mais, poursuit Tertullien, celui qui veut préparer un breuvage ne détrempe pas le poison dans le fiel & l'absynthe ; c'est

sous la douceur du miel qu'il cache perfidement la mort. De-là tous ces agréments, que l'ennemi de la pudeur a pris soin de répandre sur les spectacles.

De-là, comme remarque l'ingénieux Lactance, cette beauté, cette noblesse de sentiments, cette vivacité, cette diversité d'images, pour faire trouver les crimes plus charmants & plus aimables; de-là cette magnificence, cette pompe de décorations, pour leur donner plus d'appareil, un éclat plus frappant; de-là cette liberté de fiction, pour en dégager la représentation de tout ce qu'ils eurent dans la réalité de rebutant & de hideux; de-là cette exactitude de proportions & de vraisemblances, pour exciter plus sûrement à l'imitation; de-là cette politesse de langage, ces vers nombreux composés avec art, pour aider à les retenir plus aisément.

Que dirai-je de ces artifices étudiés d'un déclamateur d'autant plus propre à porter dans les cœurs le trait de la volupté, qu'il sçait mieux s'en feindre blessé? Et ces danses animées, ces symphonies molles & séduisantes : *His tripiduis Diabolus saltat*; n'est-ce pas Satan lui-même, dit Saint Jérôme, qui vient danser à ces accords? Et quand il n'y auroit,

ajoute Saint Auguſtin, que la rencontre de l'un & de l'autre ſexe, ſans parler de ces criminelles afféteries de femmes ſans pudeur, qui par leurs airs languiſſants, leurs voix pénétrantes, leur action empoiſonnée ne cherchent, ſelon l'expreſſion de Saint Baſile, qu'à vous percer, vous déchirer des traits des paſſions qu'elles repréſentent : ſans tout cela, dis-je, quand il n'y auroit que la vue d'un ſexe toujours dangereux, qui affecte de venir y montrer une beauté relevée par-tout ce que le faſte & le luxe ont imaginé de plus enchanteur : ah ! quelle vertu pourra ſe ſauver de tant d'écueils !

L'Egliſe même, conclut Saint Jean Chryſoſtôme, après une deſcription preſque ſemblable à celle-ci, l'Egliſe n'eſt pas toujours un aſyle aſſuré contre les ſurpriſes & les inſultes de la concupiſcence. Vous le dites vous-mêmes, vous vous en plaignez tous les jours ; cependant tout y tend à calmer les paſſions. Dans un lieu où tout les excite & les enflamme, que deviendront des cœurs amollis & attendris au milieu des aſſauts violents qu'ils auront à eſſuyer de toute part ?

En effet, n'eſt-ce pas là que l'on remue

tous les plus grands reſſorts de l'ame ; tantôt ces terreurs, qui préparent aux joies inopinées ; tantôt ces ſuſpenſions dans l'attente des grands événements ; tantôt ces triſteſſes que produiſent les éclatants revers ? Qu'eſt-ce que ſenſibilité, ſi tout cela ne rend pas ſenſible ? Et tout cela ſur-tout mis en uſage pour intéreſſer le ſpectateur à l'intrigue d'une paſſion, pour faire entrer dans l'ame du ſpectateur la folle paſſion du héros prétendu que l'on feint enflammé ; & tout cela mis ſous les yeux, celui de tous les ſens qui fait toujours les plus fortes impreſſions dans l'ame. Aſſailli de tant de côtés, tantôt par adreſſe & tantôt par force, je défie le cœur le plus dur de ne pas ſe rendre à l'impreſſion de la paſſion qui eſt repréſentée. C'eſt bien auſſi ce qu'on prétend. On réuſſit trop bien. Ici la joie éclate, ailleurs les larmes coulent ; & dans ces pieces qu'on nomme ſaintes, dans ces pieces où l'on ne cherche qu'à s'édifier & à s'inſtruire, Seigneur, vous le ſçavez, ſi ces pleurs ſont pour vous !

Allez donc maintenant, Peres & Meres, allez conduire vos enfants à cette école prétendue de vertu ; mais ne ſoyez

pas ſurpris s'ils en rapportent dans le cœur un incendie qui n'éclatera peut-être qu'à votre déſeſpoir, à votre honte, & quand il ne ſera plus temps de l'éteindre. Allez cependant leur faire apprendre, à cette école de vertu, l'art de conduire habilement une intrigue, l'art de vous cacher les ſecrets de leur cœur, l'art de nourrir & d'entretenir une paſſion que toutes les bienſéances condamnent. C'eſt-là, Meſſieurs, l'héroïſme du théâtre de nos jours, c'eſt la grande ſcience qu'on y enſeigne, ſous le beau prétexte de purger les paſſions & de former les mœurs. Ils en reviendront, dites-vous, plus propres à la ſociété, pleins d'horreur pour ces vices qui deshonorent l'homme, pleins d'amour pour ces vertus qui ſont la douceur du commerce du monde. Je le ſouhaite, je ſouhaite que tous les ſaints Peres ſe ſoient trompés ; car tous les ſaints Peres aſſurent tout le contraire ; mais laiſſez-nous cependant déplorer la corruption de leurs cœurs, le deshonneur de la Religion & de l'État, & peut-être le deshonneur prochain de vos propres familles.

Allez à préſent ſur-tout, allez dans

vos ſociétés particulieres les donner devant vous, & pour peut-être vous donner vous-mêmes devant eux en ſpectacle : amuſement nouveau, nouvel artifice mis à la mode dans notre ſiecle ; ſans doute pour arracher tout-à-fait un reſte de répugnance qu'on avoit juſqu'à préſent conſervé pour le théâtre & ſes acteurs ; mais ſur-tout, infaillible moyen de rendre la ſéduction plus certaine encore & plus prompte, en imprimant plus fortement des paſſions, dans leſquelles on eſt obligé de mieux entrer pour les repréſenter ſoi-même ; en donnant plus de liberté & de hardieſſe à parler le langage de la volupté ; en mettant dans l'occaſion la plus prochaine d'inſpirer & de prendre des ſentiments, mieux réglés peut-être dans leur objet, mais auſſi déréglés dans leur principe ; & communément plus dangereux encore dans leurs ſuites : déſordre, contre lequel nous ne voyons pas que ſe ſoient élevés les ſaints Docteurs, ſans doute parce que les Chrétiens de leur ſiécle en étoient incapables ; mais déſordre que nous avons la douleur de voir déploré par des ſages du Paganiſme, comme le préſage le plus certain

de la prochaine & de l'entiere décadence des bonnes mœurs.

Mais c'eſt aſſez raiſonner; le monde ne ſe rend guere à de pareils raiſonnements; ſans rien répondre, il ſe retranche ſur ſon expérience. J'y conſens, oui, paroiſſons au Tribunal où il nous cite. J'ai dit, en ſecond lieu, que l'expérience commune & générale eſt que le théâtre a perdu de tout temps, & perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Une preuve d'abord bien ſenſible, c'eſt, Meſſieurs, l'expérience de toutes les nations dans tous les ſiecles & dans tous les pays de l'univers. C'eſt un fait conſtant dans les hiſtoires, un fait que les auteurs ont pris ſoin de remarquer: que l'époque du libertinage, qui a perdu tous les Empires, eſt l'établiſſement des ſpectacles, & ſur-tout le rafinement de goût & de ſomptuoſité dans les ſpectacles.

Qu'eſt-ce qui perdit les floriſſantes Républiques de la Grece? Demandez-le à leurs Sages; voici ce qu'en dit le plus éloquent de leurs Orateurs: Les ſpectacles firent naître l'amour du merveilleux & dégoûterent de la modeſte ſimplicité; on ſe plaignit alors que les Ma-

giſtrats & le peuple négligeoient le ſoin des affaires publiques ; la jeuneſſe quitta ſes anciens exercices pour courir au théâtre ; l'oiſiveté & la molleſſe d'un ſexe produiſit la délicateſſe & la ſenſibilité dans l'autre. Bientôt la débauche de la Grece paſſa en proverbe dans les hiſtoires.

Rome fut long-temps vertueuſe ; ce fut tant qu'elle ignora les ſpectacles, ſelon la belle remarque de Saint Auguſtin : *Theatricas artes virtus Romana non noverat.* Mais, comme parle un Auteur Romain même, dès que la Grece conquiſe lui eût fait préſent de cet art funeſte, elle lui fit préſent en même temps de tous ſes vices. Ainſi l'avoit prévu le plus ſage des Romains. Il s'étoit fortement oppoſé à l'établiſſement d'un théâtre fixe, aſſurant que ce ſeroit pour Rome une Carthage plus redoutable que celle qu'on venoit de détruire. Il réuſſit alors à le perſuader ; malheureuſement ce fut pour trop peu de temps ; & l'événement a fait voir ſi Caton s'étoit trompé. Voulez-vous donc, Meſſieurs, ſoutenir encore que le théâtre n'eſt point la cauſe néceſſaire de la corruption des mœurs ? Effacez toutes les hiſtoires, & traitez les Auteurs profanes,

ainſi que les ſaints Peres, de gens auſteres, ennemis des divertiſſements & des plaiſirs.

Des exemples généraux ſi je paſſe aux particuliers ; parmi les Auteurs ſacrés, j'entends un Auguſtin qui ſe cite lui-même en témoignage ; & avec cette noble franchiſe, ſi digne d'un vrai Pénitent, avoue que c'eſt ſur le théâtre qu'il reſpira par les oreilles & par les yeux tout le venin qui corrompit ſon cœur. Entre les Auteurs profanes mêmes, j'entends un Philoſophe Payen qui, avouant, dit-il, ſa foibleſſe, reconnoît de bonne foi qu'il eſt allé pluſieurs fois au théâtre, & que jamais il n'en eſt revenu que moins homme de bien. Un Auteur plus moderne, Courtiſan célebre, l'un des plus beaux génies de ſon ſiécle, s'exprime à-peu-près dans les mêmes termes ; & que de mondains nous le diſent encore tous les jours au lit de la mort !

Mais voulez-vous que je renonce juſques aux premiers ſiecles & dans l'Hiſtoire Sainte ? Ah ! dites-nous, infortunée Dina, combien les fêtes de Sichem coûterent de regrets & de larmes à votre cœur, de honte & de crimes à votre famille, de ſang à Sichem même.

Consultez encore les derniers Livres Saints, & recherchez quelle fut du temps des Machabées la cause & l'origine de la perversion presque générale du peuple Juif. Ce que toute la fureur, toutes les persécutions des Rois de Syrie n'avoient pu faire, par quelle adresse un Apostat sçut-il y réussir? Ce fut en introduisant à Jérusalem les jeux, les fêtes & les spectacles de la Grece.

Et vous, Messieurs, avant que de prétendre contre-balancer le poids de ces exemples par l'expérience de notre siecle, commencez par me prouver que notre siecle est innocent. Brûlez donc auparavant tous ces écrits licentieux, sur-tout ces poésies libertines, tous ces ouvrages qui ne respirent que l'irreligion & l'athéïsme : opprobre, (hélas!) trop subsistant de notre patrie. Renversez ces lieux publiquement voués à la prostitution; alors je verrai si je vous recevrai en témoignage.

Car n'est-il pas étonnant que pour nous prouver que le théâtre n'est point dangereux, on ose se donner pour exemple? J'assiste à tous les spectacles, dit-on, & j'en sors toujours innocent. Qui parle donc ainsi? Est-ce un Chrétien, soit

de l'un ſoit de l'autre ſexe, qui vertueux ſans affectation, pénétré de ſa foi, fait ſon unique affaire de ſe ſanctifier par le recueillement, par la réception fréquente des Sacrements, par l'ordre qu'il établit dans ſa famille ? On en voit encore quelques-uns de ce caractére ; mais ce ne ſont point eux qui le diront : j'aſſiſte tous les jours au ſpectacle & j'en ſors toujours innocent. Non, non, ils n'y paroiſſent pas.

Qui parle donc ainſi ? C'eſt quelquefois un jeune diſſolu plongé dans le déſordre ; c'eſt un vieux Mondain qui va y rechercher l'image de ſes anciennes miſeres & tâcher d'y rallumer les étincelles du feu qui l'a brûlé ; c'eſt une femme livrée aux plaiſirs, eſclave de ſes ſens, idolâtre d'elle-même.

Qui parle ainſi ? Ce ſont tous les prétendus honnêtes gens du monde : bons peres, fideles amis, magiſtrats équitables, hommes de cœur & de parole ; mais qui, du reſte, dans les paſſions ne ſçavent rien craindre que l'éclat, rien ſauver que les dehors, ſe rien reprocher que la conſommation même du crime.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils nous le diſent : J'aſſiſte tous les jours au ſpecta-

cle, & j'en ſors toujours innocent. Hélas ! mes Freres, permettez-moi de le dire, vous ne ſçavez pas même ce que c'eſt que l'innocence. L'intrigue n'eſt pour vous qu'un amuſement ; vous regardez les rendez-vous les plus concertés comme un délaſſement d'eſprit ; vous traitez la liberté, la licence des converſations de gaiété, de ſel & d'enjouement aimable ; & tout ce que les ſaints Peres ont appellé voie du péché, occaſion du péché, avant-coureur du peché, tout cela paſſe parmi vous pour politeſſe, belles manieres ; voilà votre innocence. On n'a pas le moindre ſcrupule ſur les penſées ; les ſoupirs ne ſe comptent pour rien. Je conçois maintenant comment vous prétendez ſortir innocent du ſpectacle.

J'aſſiſte tous les jours au ſpectacle, & j'en ſors toujours innocent. Le peuple de C. P. le diſoit de même autrefois à ſon ſage Archevêque ; que répondoit le divin Chryſoſtôme ? Ah ! mes chers Freres, rendez graces à Dieu, que vous êtes heureux ! La grande merveille ! Vous marchez tous les jours ſur le feu ſans vous brûler. Tandis que nous par une ſimple lecture de ce que vous voyez repréſenter, malgré toute la pureté de nos

intentions, nous nous trouvons presque toujours coupables; tandis qu'une simple lecture encore plus innocente fit trouver au grand Jérôme dans le fond de son cœur un sujet continuel de regrets & de larmes; que vous, mes Freres, que vous êtes heureux!

Mais que vous changerez un jour, au Tribunal de Jesus-Christ, de sentiment & de langage! Et quand il seroit vrai, ce que vous dites à présent, que vous êtes toujours sortis innocents du spectacle, encore faudroit-il conclure avec un grand Docteur: Premierement, qu'à raison du scandale, autorisant par votre exemple des personnes qui peut-être y périront, & dont Dieu vous redemandera les ames; secondement à raison du danger auquel vous vous exposez, danger moindre, si vous voulez, pour vous que pour d'autres, mais toujours vrai danger pour vous, c'est toujours un vrai péché, un péché grief pour vous, qui que vous soyez, d'y assister.

Est-ce donc, Messieurs, une perte si legere que la perte de votre innocence, pour que vous ne trembliez pas au plus petit danger? La grace, dites-vous, & je veux le croire, vous l'a conservée jus-

qu'ici dans les lieux mêmes où elle couroit le plus de risque. Quelle reconnoissance marquez-vous à Dieu de ses faveurs ; quel motif lui fournissez-vous pour l'engager à vous les continuer, que de vous obstiner à en abuser ainsi ?

Ah ! Chrétiens, s'écrioit Tertullien, en finissant le beau traité qu'il a écrit sur cette matiere, Chrétiens, si vous aimez les spectacles, si vous ne pouvez vous en passer, nous en avons à vous donner. Regardez, Chrétiens, le cours précipité des siecles, les temps qui s'écoulent ; réveillez-vous à la pensée du Royaume de Dieu, il approche. Si le merveilleux, l'extraordinaire vous plaît, les Mysteres de la Religion vous en fournissent. Aimez-vous à être attendri, à voir des objets qui frappent, des morts, du sang versé ? Ah ! voilà le Sang de Jesus-Christ qui coule ; quel spectacle plus touchant & plus beau pouvez-vous desirer ! Quel amour ! Un Dieu en croix ! Quel amour a jamais fourni une si surprenante scene ! Retour inopiné, dénouement admirable ; le voilà triomphant dans les Cieux, il vous y montre votre place, il vous appelle.

N'eſt-ce point aſſez de ce ſpectacle ? Nous vous en montrerons d'autres encore. Ce monde, tout cet Univers enflammé, réduit en poudre ; l'étonnement, l'effroi des nations ; un Juge rayonnant de gloire, porté ſur ſur les nues, les Anges qui lui font cortege ! Dites-nous quelle place alors vous voulez occuper. Voilà certainement le grand ſpectacle qui doit vous dégoûter de tous les autres.

Le théâtre, pourſuit Tertullien, eſt l'Empire de l'ennemi de Jeſus-Chriſt, mes Freres, & vous quittez, vous déſertez l'Egliſe où Jeſus regne, pour courir au théâtre ! Sçavez-vous donc que celui qui quitte ſon Prince pour s'attacher à ſon ennemi doit ſe réſoudre à périr avec lui ? Malheureux ! ah ! voulez-vous périr avec l'ennemi de Jeſus-Chriſt ?

Mais je raiſonne en vain, je tâche en vain à émouvoir ; je ſuis preſque certain que je n'ai perſuadé, changé perſonne. Du moins, mes Freres, je vous prends à témoin devant Dieu, que je ne vous ai rien caché de tout ce qui pouvoit vous inſpirer de l'horreur des ſpectacles profanes. Allez donc à preſent, ſi vous êtes tout-à-fait obſtinés à vous perdre,

perdre, allez, courez encore au théâtre. Autel, Egliſe, murs de ce Temple, vous m'en ſerez témoins ! Et vous innocente Victime qui repoſez ſur cet Autel, je vous atteſte, recevez les ſerments & la proteſtation que je vous fais : je ſerai, je ſuis innocent de la perte de ces ames, vous ne m'en demanderez point compte?

Le théâtre eſt criminel en ſoi ; l'innocence y court toujours un très-grand riſque. Ames Chrétiennes qui vous ſouvenez que vous avez renoncé au Démon & à ſes pompes, & qui rempliſſez fidélement les conditions de l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur, vous du moins, vous nous conſolerez. Que ces deux reflexions vous animent à perſévérer dans le bien que vous avez commencé. Rien de commun entre vous & le monde, ſi vous voulez vivre en Jeſus-Chriſt, pour régner un jour avec Jeſus-Chriſt. C'eſt à cette ſeule condition que nous pouvons vous promettre la vie éternelle, à laquelle vous aſpirez, & que je vous ſouhaite. Ainſi ſoit-il.

HOMÉLIE
SUR LA
SAMARITAINE.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARESME.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.

Jesus arriva dans une Ville de Samarie qu'on appelle Sichar.

Joan. 4.

LE Seigneur est admirable dans toutes ses œuvres ; mais ses œuvres de miséricorde l'emportent infiniment sur toutes les autres. Il est admirable, lorsqu'il anime le limon pour en faire le chef-d'œuvre de sa puissance, & qu'il empreint sur la plus vile boue les augustes traits de sa beauté. Admirable dans la création de l'homme,

il l'eſt bien plus encore dans l'ouvrage de ſa réformation, quand par l'opération toute-puiſſante de ſa grace il rétablit en lui le ſceau de ſon adoption. Il eſt admirable dans le mouvement qu'il imprime à toutes les parties de ce vaſte Univers ; admirable dans le cours & les viciſſitudes réglées de ces globes lumineux qu'il a placés ſur nos têtes ; admirable quand ſur un doigt, comme dit le Prophête, il peſe & tient en équilibre les mers, les campagnes & les Cieux ; mais il eſt bien plus admirable, quand il fléchit le cœur de l'homme, & que reſpectant, en quelque ſorte, les droits de ſa liberté, il ne le conduit pas moins sûrement au terme où il veut efficacement le conduire, ſans que ſes ménagements nuiſent à ſa toute-puiſſance, ſans que la douceur diminue la force de ſon bras. O qu'il eſt admirable dans les tréſors de ſa vengeance ! Mais il l'eſt encore plus dans ceux de ſa miſéricorde ; admirable dans les fléaux qu'il réſerve pour punir les coupables mortels ; admirable bien plus dans les graces, par leſquelles il ſe plaît à les conduire à ſes ineffables récompenſes.

O homme, qui es-tu, pour oſer vouloir pénétrer dans le ſanctuaire des con-

ſeils de la Divinité ? Qui es-tu, pour oſer vouloir développer les reſſorts merveilleux qu'elle employe à l'exécution de ſes décrets ? A Dieu ne plaiſe que nous l'entreprenions, mes Freres ! Mais pourquoi nous ſeroit-il défendu de nous inſtruire ? Une humble reconnoiſſance, une confiance vive, une ſalutaire confuſion : ce ſont les trois ſentiments qu'il nous eſt permis d'exciter dans nos cœurs par la méditation des Myſteres de la Grace, mais méditation toujours prudente & diſcrete ; helas ! qui ſuis-je moi, pour vous faire entrer dans ces beaux ſentiments ?

Frappé d'étonnement, glacé de frayeur, je me tiendrois ſur les bords de cet abîme dans un ſilence d'anéantiſſement & d'adoration, ſi l'Evangile, que je me propoſe de vous expliquer aujourd'hui, ne devoit me ſervir comme de fil pour parcourir ſûrement les obſcures routes de ces profondeurs inexplicables.

En effet, Meſſieurs, je regarde la converſion de la Samaritaine, telle que l'Evangile nous la raconte, comme un miroir fidele, dans lequel ſe repréſentent ſucceſſivement & par ordre toutes les opérations de la Grace. Suivons-le donc, cet Evangile ; vous y verrez 1°. la gratuité

de la Grace dans sa préparation ; 2°. la douceur, & s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la patience de la Grace dans les obstacles qu'on oppose à son opération ; 3°. enfin les miracles de la Grace dans son triomphe. Implorons, avant que de commencer, le secours de la Grace même par l'intercession de celle qui fut elle-même pleine de grace. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LA préparation de la grace renferme l'élection & la prédilection de ceux à qui Dieu la destine : double preuve de sa gratuité.

Avant le commencement du monde, avant qu'il fût des temps, lorsque rien n'existoit encore que dans l'idée de Dieu, le Seigneur, maître absolu de notre destinée, arbitre ainsi que créateur de notre être, nous a choisis, dit S. Paul : *Elegit nos ante mundi constitutionem ;* il nous a choisis pour nous rendre saints par sa grace: *Ut essemus sancti.* Election gratuite; il n'eut point égard à nos œuvres ; nos œuvres n'étoient pas, nous n'étions pas nous-mêmes. Il ne fut point déterminé à nous choisir par la prévision de nos œuvres ; la pré-

vision de nos œuvres suppose son choix. Il nous a choisis libéralement, sans qu'il pût voir en nous ni mérite, ni dispositions même d'aucune sorte au choix qu'il vouloit faire. C'est par sa grande miséricorde : *Ex misericordiâ suâ magnâ*; & en conséquence de cette grande miséricorde, il a prévenu non-seulement nos actions, mais nos bons desirs, & la premiere disposition même à nos bons desirs : *Operatur in nobis velle & perficere secundùm propositum voluntatis suæ*. Voilà, Messieurs, le précis de la doctrine de l'Eglise, enseignée par S. Paul, défendue par S. Augustin sur la pure gratuité de la Grace. La preuve, ou plutôt l'explication de cette doctrine, c'est un fait que je tire de l'Evangile.

Jesus toujours avide du salut des ames, pressé de cette noble faim, qui le dévoroit sans cesse, de donner des adorateurs à Dieu son Pere, médite quelque illustre conquête ; il marche, suivons ses pas ; il tient en main la grace ; voyons sur qui il se dispose à en signaler le pouvoir. C'est dans une Ville de Samarie : *In civitatem Samariæ ;* & dans cette Ville de Samarie quel sujet choisit-il ? Une femme pécheresse : *Quem nunc habes non est tuus vir ;* & dans cette Samaritaine, cette péche-

reſſe publique & ſcandaleuſe, comment prévient-il juſqu'aux premieres idées de converſion : *Venit Jeſus.... dicit ei* : trois preuves bien marquées de la gratuité de l'élection de Dieu ; hâtons-nous de les rendre ſenſibles.

1°. C'eſt dans cette ville de Samarie : *In civitatem Samariæ*. C'eſt-à-dire, dans une de ces villes abominables, où régnoit un aſſemblage monſtrueux de toutes les ſuperſtitions Judaïques avec l'idolatrie la plus honteuſe ; ville ſacrilege qui, pour avoir autrefois adoré le vrai Dieu dans les beaux jours du royaume d'Iſraël, & avant la diviſion du ſceptre de David, dont cette Province faiſoit un des ornements les plus beaux, n'en étoit devenue dans la ſuite que plus hardie dans la tranſgreſſion de ſes loix ; ville malheureuſe qui ne conſervoit encore quelques foibles reſtes de l'ancienne Religion, que pour endormir ſes habitants dans une ſécurité plus funeſte ; ville maudite, d'un commerce ſi dangereux, qu'il étoit alors défendu au peuple Juif d'y jamais entrer ; & pour comble de malheur enfin, ville aveuglée & endurcie juſqu'à s'être fait elle-même un point de religion de n'avoir aucun commerce avec les habitants de la

Judée qui adoroient à Jérusalem. Voilà, Messieurs, le théâtre que la Grace choisit pour y faire l'épreuve de sa puissance : *In civitatem Samariæ.*

Tels nous étions à-peu-près nous-mêmes, mes chers Freres, quand le flambeau de l'Evangile commença d'éclairer pour la premiere fois notre hémisphere. Plus sacrileges, plus impies, plus aveuglés que Samarie, en nous que vîtes-vous, Seigneur, que vîtes-vous qui pût vous attendrir sur notre sort ? Hélas ! en remontant à notre premiere origine, nous ne pouvions pas même dire, ainsi que Samarie, que nous étions les fils des Saints, nous enfans des premiers Idolâtres, de ces premiers insensés qui s'arrogerent le sacrilege droit de se faire des Dieux. Nos Peres n'avoient-ils pas porté l'aveuglement & la fureur jusqu'à vouloir exterminer la Religion naissante, & l'étouffer dans le sang des hommes généreux que le Ciel leur avoit envoyés pour dissiper leurs ténébres ? Pourquoi donc le Seigneur a-t-il choisi ce peuple, préférablement à tant d'autres, pour en faire son héritage particulier ? Il a voulu que son Nom fut célébré parmi nous avec plus de magnificence qu'en aucune autre contrée de

l'Univers. Pourquoi ? Ah ! béni en soyez-vous, Dieu de nos Peres, qui de la même masse faites, selon votre vouloir, des vases d'honneur ou d'infamie, béni en soyez-vous ; & que notre vive reconnoissance exalte & publie votre miséricorde de siecle en siecle !

Mais, de plus, nous en particulier, mes Freres, qu'avions-nous fait pour être choisis spécialement entre ce peuple ? Qu'étions-nous, d'abord, quand nous fumes choisis pour recevoir l'adoption ? Enfants de colere, nés dans la disgrace de notre Dieu, quel mérite pouvoit-il avoir à recompenser en nous ? Mais ensuite surtout, après que nous eûmes perdu la grace d'adoption librement & par notre faute, quand le Seigneur vint nous rechercher encore pour nous inviter à retourner à lui, à vouloir être heureux, quel mérite avions-nous ? Hélas ! plus nous avions été favorisés d'abord, honorés du beau titre d'enfants de Dieu, devenus enfants rebelles, plus nous méritions de périr. Grands pécheurs, pécheresses fameuses, c'est sur vous principalement que le Seigneur aime à signaler la pure gratuité de ses miséricordes ; c'est sur vous qu'elle brille, qu'elle éclate, en effet, davantage.

Une femme pécheresse, c'est le sujet qu'il choisit dans Samarie ; une femme brûlée d'une ardeur criminelle pour le plaisir, & vieillie dans l'habitude de la débauche : *Quinque viros habuisti* ; & qu'enfin la jouissance des voluptés charnelles n'avoit fait qu'enhardir aux plus grands crimes : *Et nunc quem habes non est tuus vir.*

Pour nous, mes Freres, quand nos péchés ne seroient ni si griefs ni si honteux, il n'en est pas moins vrai que, notre innocence une fois perdue, nous sommes tout-à-fait incapables de la recouvrer. Le premier crime que nous avons commis, nous a réduits à l'affreuse impuissance de faire rien de méritoire pour le salut, si Dieu ne nous prévient encore par sa miséricorde.

Car il faut qu'il prévienne : *Venit Jesus.* S'il attendoit que nous fissions les avances vers lui, hélas ! Messieurs, le premier crime seroit toujours le dernier sceau de réprobation sur nous. Nous pouvons bien nous éloigner de lui ; mais pour nous en rapprocher, pour nous y réunir ensuite, il faut que lui-même il nous prévienne ; & s'il ne nous donnoit les premieres idées de conversion, jamais nous ne penserions à nous convertir.

Saint Thomas en donnoit la raiſon ; appliquez-vous y, Meſſieurs, pour reconnoître enfin toute l'obligation que vous avez à votre Dieu, & rendre tout l'hommage que vous devez à ſa miſéricorde.

Le péché, dit ce Saint Docteur, produit dans l'ame trois funeſtes effets. 1°. C'eſt une tache qui la ſouille, qui défigure en elle l'image de la Divinité ; Dieu ſeul qui y avoit empreint, peut y rétablir ſa reſſemblance, & effacer ce qui l'avoit détruite. Le péché, 2°. ajoute Saint Thomas, trouble l'ordre dans nous, il révolte contre Dieu la volonté, pour la ſoumettre aux créatures ; il aveugle l'eſprit, corrompt le cœur, ſouleve les ſens : guerre funeſte que le Pécheur déclare à Dieu, guerre éternelle, ſi Dieu lui-même ne daigne rentrer en conquérant dans ce cœur, pour en reprendre poſſeſſion, remettre l'ordre & pacifier les puiſſances ; 3°. enfin par le péché, l'homme mérite une peine éternelle ; qui peut la lui remettre, que Dieu lui-même ?

Ainſi, Meſſieurs, non-ſeulement la juſtification premiere, non-ſeulement les premiers bons deſirs, les premieres diſpoſitions mêmes à la juſtification viennent de Dieu ; mais encore la juſtice une fois per-

due ne peut plus se recouvrer que par la Grace ; ajoutons : mais encore la justice une fois recouvrée ne peut se conserver que par la Grace. Oui, jusques-là s'étend la gratuité pure des dons de Dieu; jusques-là doit s'étendre le sens des paroles de Saint Paul : *Justificati gratis per gratiam.*

Qu'on dise, à la bonne heure, qu'il est une justice morale, mais justice morale toujours très-imparfaite, dont notre nature est capable par elle-même. Oui, nous l'avouons ; pourvu que l'on ajoute que cette justice morale ne peut ni être parfaite sans la Grace, ni, quelle qu'elle soit, déterminer jamais ni engager Dieu à nous donner la Grace. Tel est, Seigneur, tel est l'aveu que nous vous faisons de notre indignité & de notre néant ; tel est l'hommage que notre reconnoissance vous fait de tout le bien que nous pouvons avoir : *Justificati gratis per gratiam.*

Ainsi se fait l'élection. Mais prenez garde, Messieurs, que la Grace, qui nous choisit, est par rapport à nous une prédilection : (2°. preuve de sa gratuité) prédilection bien consolante pour ceux que Dieu choisit; mais bien terrible pour ceux que la Grace abandonne ; quoique nous

croyions, avec le Concile d'Orange, que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a d'abord juſtifiés, à moins qu'eux-mêmes les premiers ils ne l'abandonnent : *Deus gratiâ ſuâ juſtificatos non deſerit, niſi priùs deſeratur.*

Mais enfin une ville de Samarie eſt choiſie ; pourquoi Tyr & Sidon délaiſſés ? Ces deux villes ſe fuſſent converties, ſi elles avoient vu les miracles de Jeſus-Chriſt ; c'eſt Jeſus-Chriſt même qui l'aſſure. La Péchereſſe de Samarie eſt choiſie : pourquoi tant de Sages de la Grece livrés à leur aveuglement ? De combien d'entre eux la même grace eût-elle fait des colonnes de l'Egliſe naiſſante ? Eh ! pourquoi nous de même, mes Freres, dans la plus vive lumiere de l'Evangile, tandis que tant d'autres hommes, enfants du même Pere, rachetés du même ſang de Jeſus-Chriſt, reſtent dans les ténebres ? Qu'une ſeule de tant de graces, qui nous ſont prodiguées, feroit de Saints dans les iſles & les forêts du nouveau monde ? Ah ! Meſſieurs, c'eſt le même myſtere dont frémiſſoit Saint Paul : Jacob choiſi, pourquoi Eſaü ne l'eſt il pas ? Myſtere inexplicable. Vous êtes juſte, Seigneur, vous ne devez rien à perſonne ; & votre miſé-

ricorde donne cependant toujours assez à tous, pour les convaincre eux-mêmes d'injustice. Mais c'est ce mystere qui, par-là même qu'il est inexplicable, fait la preuve la plus forte & la plus sensible de ce dogme de notre foi : que votre grace, Seigneur, est tellement gratuite, que pas même votre connoissance, la connoissance infaillible que vous avez du succès de vos graces, ne vous engage à les donner.

Ainsi le flambeau de l'Evangile court de contrée en contrée, sans qu'on ait droit de demander pourquoi il dirige ainsi son cours. *Secundùm propositum voluntatis suæ* : c'est toute la réponse de Saint Paul : celui qui ne doit rien, le veut ainsi.

En vain Saint Augustin voulut sonder cet abîme après Saint Paul. Il raisonna davantage; mais il fut obligé d'en revenir à la même conclusion : c'est la preuve de la gratuité des dons de Dieu. Je ne vois dans l'homme, disoit ce Saint Docteur, aucun motif de la prédilection de Dieu, à moins que ce ne fût, ou plus de lumiere dans l'esprit, ou moins de corruption dans le cœur, ou de meilleures dispositions dans la volonté.

Dirai-je, continue-t-il, que le brillant & la vivacité d'esprit, que l'étendue des

connoiſſances naturelles ſont le motif de la prédilection de Dieu ? Mais je ſuis confondu par celui qui a proteſté qu'il choiſiroit, qui choiſit en effet ce qu'il y a de plus foible pour triompher de la ſageſſe & de la force du monde. Quel avantage du côté de l'eſprit une femme de Samarie pouvoit-elle avoir ſur tant de ſçavants & d'Athenes & de Rome ? De plus cette Péchereſſe avoit-elle plus de mœurs que tant de Scribes, tant de Prêtres & tant de Docteurs de la Loi ? Reſteroit donc à dire, conclud Saint Auguſtin, que c'eſt aux bonnes diſpoſitions de la volonté qu'a égard le Seigneur. Mais ces bonnes diſpoſitions ſont l'ouvrage de la grace ; car la volonté reſte dans l'inaction, ſi rien ne l'émeut & ne l'excite ; or dépend-il de la volonté même d'être excitée ?

Revenons donc, mes chers Freres, avec Saint Auguſtin, à l'unique ſolution de Saint Paul : celui qui ne doit rien, le veut ainſi : *Secundùm propoſitum voluntatis ſuæ*. Heureux ceux qu'il éclaire ! Que diront ceux qu'il laiſſe dans leur aveuglement ? Adorons pour eux, en frémiſſant, les deſſeins du Seigneur ; & tremblons pour nous-mêmes.

Car à quelle réflexion ſur tout ceci me conduit encore notre Evangile ? Pour aller en Samarie, Jeſus quitte la Judée : *Reliquit Judæam.* Sichar doit la grace qu'elle reçoit à la perte qu'en a fait Jéruſalem ; & à combien de Vierges de Sion la Péchereſſe de Samarie a-t-elle peut-être enlevé la couronne ? La jalouſie des Phariſiens, l'obſtination de tout le peuple fait fuir Jeſus, dit l'Evangile. Nations heureuſes, que le Seigneur a éclairées, prenez donc garde qu'un autre peuple à ſon tour ne vous ſupplante. Hélas ! quel pays & quel ſiecle eut plus de ſujet de craindre que nous ? Avec humilité, reconnoiſſance & crainte, tâchons nous du moins, mes Freres, tâchons d'operer tous notre ſalut : humilité, puiſque par nous-mêmes nous ne méritons rien ; reconnoiſſance, ce que nous ne méritions pas, la miſéricorde toute gratuite de notre Dieu nous l'a donné ; crainte & frayeur, ce que nous avons, nous pouvons le perdre, & nous ne ſommes peut-être que trop ſur le point de le perdre. Voilà, Meſſieurs, la premiere leçon que nous devons tirer de la méditation de notre Evangile. Avançons & admirons maintenant la douceur & la patience de la Grace dans les obſtacles

qu'on lui oppose : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

JE voudrois, Messieurs, vous rendre attentifs aujourd'hui, mais pour toujours, aux mouvements divers, souvent cachés, que la Grace imprime dans vos cœurs. On se plaint que la grace manque, ou que la grace n'est point assez forte : ce sont les deux excuses dont on se couvre le plus ordinairement pour justifier son indolence dans la pratique du bien, ou pour autoriser son endurcissement dans le mal ; c'est-à-dire, on méconnoît la grace, ou l'on se défie de ses forces : deux grands obstacles que l'on oppose à l'opération de la grace. Pour les lever, il s'agit donc 1°. de vous faire reconnoître la grace, quand elle se présente à vous ; 2°. de vous faire sentir & avouer que son inefficace ne vient que du peu d'attention que vous y faites. Notre Evangile nous fournira la preuve de ce double point de dogme également & de morale.

Jesus ayant quitté la Judée, se hâte d'arriver à Sichar ; il se hâte pour se trouver à temps sur le lieu, où il doit rencontrer

la Péchereſſe. Fatigué du chemin, dit l'Evangile, il s'aſſied ſur le bord de la fontaine : *Fatigatus ex itinere ſedebat ſic ſuprà fontem.* Fatigué ! pourquoi, Meſſieurs, & que veut dire cette expreſſion de l'Evangile ? Ah ! répond Saint Jean Chryſoſtome, ce ſont nos réſiſtances qui le fatiguent : *Fatigatus.* Il a quitté les Cieux, pourſuit ce Pere, il eſt venu en terre travailler à notre délivrance. Que de travaux, que de fatigues n'a-t-il pas eſſuiés! *Fatigatus.* Inſenſibles que nous ſommes à ces premieres marques de ſon amour, il cherche cependant encore à émouvoir notre tendreſſe ; il nous pourſuit ſans ceſſe, ſans ceſſe il ſe préſente à nous ſous tous les traits aimables qui peuvent lui gagner nos cœurs : *Fatigatus.* Il ſe hâte de nous prévenir dès les premieres années de notre enfance ; en vain nous le fuyons, il ne ceſſe de pourſuivre ; il nous pourſuit dans tous les âges. Il nous pourſuit dans le cours de nos affaires, tantôt par des revers inopinés qu'il nous ménage, tantôt par des ſuccès pénibles qu'il nous fait acheter. Il nous pourſuit dans le cours même de nos plaiſirs par les ſalutaires amertumes qu'il a ſoin d'y répandre. Il nous pourſuit dans nos diſgraces, ſoit par

les réflexions chagrines qu'il nous inſpire, ſoit par les conſolations que l'onction de ſa grace répand ſur nous. Helas! il ſe fatigue en vain : *Fatigatus*. Sa patience cependant n'eſt point laſſée ; il s'aſſied, pour ainſi dire, à la porte de notre cœur, il attend le moment où nous voudrons lui en ouvrir l'entrée : *Fatigatus ex itinere ſedebat ſic ſuprà fontem.* Après cela, mes Freres, plaignez-vous que ſa grace vous manque.

Pour vous prouver qu'il veut vous ſauver, que faut-il donc qu'il faſſe davantage? Il vous a dit expreſſément qu'il le vouloit : *Vult omnes homines ſalvos fieri & ad agnitionem veritatis venire.* Si ſa parole ne vous ſuffit pas, croyez-en ſes œuvres. Croyez-en ces invitations pleines de tendreſſe, ces reproches mêlés de douceur, ces menaces atterrantes qu'il vous adreſſe preſqu'à chaque page de ſes écritures. Croyez-en ces bons deſirs, ces mouvements ſalutaires qu'il a tant de fois excités, qu'il excite peut-être encore à préſent dans vos cœurs. Croyez-en tant d'actions de vertu, tant de bonnes œuvres, que vous avez faites depuis le commencement de votre vie, & que vous n'euſſiez aſſurément point faites, que vous ne pouviez faire ſans ſon ſecours. Sur ces

témoignages du moins, croyez qu'il vous aime, qu'il veut vous ſauver, que ſa grace par conſéquent ne vous manque, ni ne vous manquera jamais.

Le dogme de la gratuité de la grace ne nuit point à celui-ci; car nous diſons que celui qui ne doit rien à perſonne, donne toujours libéralement à tous. Le dogme terrible de l'enlevement de la grace à ceux qui lui réſiſtent ne nuit pas même davantage à celui-ci; car nous croyons avec Saint Auguſtin que jamais Dieu ne prive tout-à-fait perſonne de ſa lumiere; & ce que nous appellons endurciſſement dans cette vie n'eſt jamais, continue ce Pere, qu'un endurciſſement imparfait: *Obſtinatio imperfecta*. L'exemple même des Infideles, que Dieu laiſſe périr dans les ténebres de l'infidélité, ne nuit point à cette doctrine; car nous diſons avec Saint Proſper que la bonté de notre Dieu, toujours inépuiſable en moyens & toujours ineffable, a tellement pourvu au bien du monde entier, qu'aucun de ceux qui périſſent ne peut ſe plaindre qu'il périt faute de ſecours.

Quoi? les Infideles mêmes n'auront point à ſe plaindre; & nous, mes chers Freres, nous nous plaindrons, nous que

le Seigneur a éclairés, qu'il a tant de fois justifiés, nous que sa grace environne, assiege par-tout, poursuit sans cesse.

Mais le mouvement de la grace est souvent presque imperceptible ; c'est pour cela qu'on la méconnoît. Le Seigneur, il est vrai, ne vient pas toujours à nous dans cet appareil redoutable de majesté, dans lequel il apparut à Paul, annonçant sa venue à coups de foudre. Il ne se montre pas toujours sous ces traits frappants de douceur & de bonté, sous lesquels il se montroit quelquefois au peuple Juif, forçant les plus endurcis à le reconnoître aux prodiges d'amour qu'il opéroit. Sa marche est quelquefois couverte. Tel qu'il se montra à la Samaritaine, tel souvent il se montre à nous. C'est un voyageur fatigué, qui se présente à la Pécheresse de Samarie ; rien que d'ordinaire & de commun dans cette rencontre ; c'est en apparence un pur hazard qui la forme. La Samaritaine ne pense qu'à venir puiser de l'eau à la fontaine de Jacob : *Venit mulier haurire aquam* ; ce voyageur fatigué, assis sur le bord de la fontaine, c'est Jesus qui l'attend : *Venit Jesus, sedebat sic supra fontem.*

Ainsi tous les jours arrive-t-il parmi

nous. Tantôt c'eſt une curioſité innocente, qui conduit cet Auguſtin pour entendre les diſcours éloquents du grand Ambroiſe ; *Venit haurire aquam ;* c'eſt-là que Jeſus l'attend ; la grace repoſe ſur les levres de ſon miniſtre, pour frapper ce pécheur & le convertir : *Venit Jeſus, ſedebat ſic ſuprà fontem.*

Tantôt c'eſt un devoir, une bienſéance d'état qui oblige de venir ſe montrer à un convoi funebre : *Venit haurire aquam ;* c'eſt-là que Jeſus attend ; la grace ſe ſert du lugubre appareil de mort qu'on y étale pour faire à ce mondain les plus triſtes leçons ſur la vanité des biens à la pourſuite deſquels il ſe fatigue : *Venit Jeſus, ſedebat ſic ſuprà fontem.*

C'eſt même quelquefois l'eſprit de vanité, c'eſt l'attrait du plaiſir qui conduit cette jeune perſonne dans les compagnies & dans les cercles du monde ; elle ne penſe qu'à y amuſer ſa criminelle oiſiveté : *Venit aurire aquam* ; & c'eſt la même que Jeſus l'attend ; il lui ménage un heureux affront, une raillerie, un mépris qui la dégoûte de la folie du monde : *Venit Jeſus, ſedebat ſic ſuprà fontem.*

Mais encore une fois, parce que les premieres réflexions, les premiers deſirs

que la grace inſpire dans ces circonſtances, ſont encore bien éloignés de la pratique du bien qu'on ſent que Dieu exige ; on méconnoît la grace dans l'opération de la grace même, on ſe plaint qu'elle manque ; & pour s'autoriſer à ne rien faire, on attend la grace, ajoute-t-on. Ainſi la Samaritaine, en parlant à Jeſus même, pour éluder ſes ſollicitations preſſantes, en appelle au Meſſie futur : *Scio quia Meſſias venit ; cùm venerit nobis annuntiabit omnia.* Parlez donc, Seigneur, & montrez-vous à découvert : *Ego ſum qui loquor tecum.* Cette grace que vous attendez, dites-vous, mes Freres, ah ! la voilà qui vous preſſe à préſent. C'eſt cette doctrine évangélique que nous vous annonçons tous les jours ; c'eſt cette lumiere que l'Eſprit-Saint répand dans vos eſprits à meſure que nous vous l'annonçons ; c'eſt ce mouvement, ſoit de crainte, ſoit d'amour qu'il excite dans vos cœurs. Une controverſe plus profonde eſt inutile. Voilà la grace ; nous vous la montrons, vous la ſentez ; ne dites donc plus que vous attendez la grace ; ne dites plus que la grace vous manque. Mais cette grace que vous avez, répondez-vous, n'eſt point aſſez forte. Eh ! pourquoi, mes

Freres, n'eſt-elle point aſſez forte? Parce que vous la combattez, peut-être même ſans vous en appercevoir.

Mais d'abord, remarquez la conduite ſage & toujours charmante de la grace. Elle commence par demander; mais ce qu'elle demande eſt toujours exactement proportionné à notre pouvoir, ſelon les forces actuelles qu'elle nous donne, ſelon les circonſtances où elle nous place. Jeſus ne demande à la femme de Samarie qu'un peu d'eau: *Mulier, da mihi bibere.* Etoit-ce un grand ſacrifice, dit à ce ſujet un ſaint Docteur, pour une femme qui étoit ſur le bord d'une fontaine, & qui tenoit en main de quoi y puiſer? A des ſacrifices auſſi légers ſouvent le Seigneur attache ſes faveurs les plus inſignes. Mais on commence auſſi-tôt, ſinon à refuſer entiérement, du moins à diſputer: *Quomodo poſcis à me?* Comment pouvez-vous me demander, dit la Samaritaine?

Quelquefois le Seigneur s'offre à vos yeux ſous la forme d'un pauvre fatigué, délaiſſé, qui implore votre aſſiſtance. Riches, vous êtes à la ſource de tous les biens; & votre ſalut dépend peut-être pour vous d'une légere aumône. Mais on ſe retranche ſur les beſoins de ſa condition:

tion : *Quomodo poſcis à me* ? Comment puis-je donner ? Dieu ne me demande que le ſuperflu ; & puis-je en avoir dans l'état où je me trouve ? En effet, eſt-il aujourd'hui du ſuperflu dans les plus brillantes fortunes ? *Quomodo poſcis à me ?*

Quelquefois le Seigneur ſe préſente dans la perſonne d'un miniſtre zèlé, qui voudroit gagner votre confiance pour pouvoir enſuite vous gagner à Dieu. Mais auſſi-tôt on ſe retranche ſur les bienſéances & les devoirs des deux états : *Non coëtuntur Judæi Samaritanis.* La place d'un Miniſtre du Seigneur n'eſt point dans le tumulte du monde ; non, ſans doute, Meſſieurs. D'autre part, la place d'un homme du monde n'eſt pas l'ombre & le ſilence de la retraite : *Non coëtuntur Judæi Samaritanis.* Trop funeſte ſéparation qui concentre en effet ſur le monde tous les anathêmes prononcés par Jeſus-Chriſt !

Ah ! ſi vous ſçaviez cependant, mes Freres, quel eſt celui qui vous parle : *Si ſcires quis eſt qui dicit tibi ;* certainement vous l'auriez prévenu. Oui, vous auriez quitté de vous-même le ſein de votre molleſſe, Riche du ſiecle, pour aller offrir vos ſecours à ce pauvre. Mondains, vous auriez interrompu pour quelque-temps

vos occupations & vos affaires, pour aller vous instruire dans la retraite avec ce Ministre du Seigneur: *Petisses abeo.* Mais vous ne connoissez pas le don de Dieu.

Qu'une ame esclave de la chair & des sens a peine en effet à comprendre les choses divines! Vous lui parlez de salut, elle ne connoît que le monde & la vie présente du monde; vous lui parlez de biens spirituels, elle ne connoît que les richesses de la terre; vous lui parlez d'eau vive, elle ne connoît que les sources empoisonnées de la volupté. Qui lui dessillera les yeux, qui épurera ce goût perverti? Ah! malheureux, cette eau, que vous bûvez à longs traits, ne fait qu'irriter votre soif; en fûtes-vous jamais désaltéré? Quand est-ce que la soif des voluptés charnelles fut éteinte en vous par la jouissance? Quand est-ce que vous sçutes vous fixer dans la carriere des honneurs, pour goûter les douceurs du repos? Quand est-ce qu'au milieu des trésors entassés l'un sur l'autre votre cœur vous dit: c'est assez? *Qui bibit ex hâc aquâ sitiet iterum.* Votre ame est trop vaste pour être remplie par ces objets; tant qu'elle n'est pas remplie, il faut nécessairement qu'elle desire: *Sitiet iterum.* La

poſſeſſion d'un bien ne ſert qu'à en faire ſentir la petiteſſe ; pour ſuppléer à l'inſuffiſance du premier, il faut en deſirer un autre : *Sitiet iterum.* Les ſeuls biens de la grace ſont proportionnés à la capacité de notre cœur ; ils le rempliſſent, en le rempliſſant ils le fixent ; en le fixant, ils l'établiſſent dans le repos, repos qui fait ſa vie & ſon bonheur, vie éternelle, bonheur inaltérable : *Fons aquæ ſalientis in vitam æternam.*

Telles ſont, Meſſieurs, les réflexions que la grace, qui pourſuit le Pécheur, lui fait faire de temps en temps, même au milieu de ſes plaiſirs les plus charmants. Frappé de ces réflexions, il ſent un deſir du ſalut s'élever preſque malgré lui dans ſon cœur ; il s'écrie avec la pécheresſe de Samarie : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aye plus ſoif : *Ut non ſitiam.* C'eſt bien quelque choſe, à la vérité, que ce deſir ; mais ce n'eſt cependant que le commencement du ſalut ; deſir infructueux, auquel ſe bornent & ſe réduiſent preſque toujours les prétendues converſions du monde ; ainſi la grace demeure ſans effet.

Si elle inſiſte, ſi elle demande davantage, on ſe retranche ſur la difficulté :

Puteus altus est ; on ose prétexter l'impossibilité même : *Neque in quo haurias habes.* S'il faut tout ce que vous prescrivez pour mener une vie chrétienne, est-il un seul vrai Chrétien dans le monde ? Et si l'on ne peut être sauvé qu'à ces conditions, il faut donc dire que le salut est impossible. On s'autorise dans ses raisonnements par la coutume : *Patres nostri.* N'est-ce pas ainsi qu'ont vécu nos ancêtres ; n'est-ce pas ainsi que tout le monde vit encore ? Cependant la conscience remuée par la grace reproche les désordres de cette vie prétendue chrétienne ; mais on trouve encore le moyen de se faire illusion.

Non, je ne suis pas coupable de ces vices énormes qui attirent la foudre du Seigneur sur ceux qui les commettent. Quoi ? cette envie démesurée de plaire, ces agréments étudiés, ces graces étrangeres, ces parures affectées, dont vous sçavez si habilement vous servir pour surprendre les cœurs, ces libertés que vous vous permettez & que vous accordez : est-ce là cette vie innocente ? L'amour propre rougit ; & c'est alors qu'on entre, pour se distraire, dans les questions les plus abstraites, ainsi que la Samaritaine, tantôt sur la morale, & tantôt sur le dog-

me. Eh ! que ſervent, Meſſieurs, ces controverſes ſur les Myſteres les plus profonds de la Religion ? Tandis que vous diſputez ſur les propriétés de la grace, vous en étouffez le mouvement dans votre cœur ; & vous vous plaignez que la grace, qui vous eſt donnée, n'eſt point aſſez forte.

J'avouerai bien, ſi vous voulez, qu'en effet elle ne l'eſt point aſſez encore pour opérer prochainement votre converſion. Mais ſuivez le mouvement qu'elle vous imprime, pratiquez le bien qu'elle vous inſpire ; & la grace ultérieure, la grace immédiate & prochaine ne vous manquera pas. Elle vous prévient d'abord par de ſalutaires penſées, écoutez-les ; les ſaints deſirs viendront enſuite, livrez-vous-y ; non, non, la grace, après vous avoir prévenu, ne vous quittera point ; elle vous aidera, elle vous ſoutiendra, non-ſeulement pour vouloir, mais pour commencer, mais pour finir l'action même. Ecoutez, par exemple, la voix de la miſéricorde qui vous parle en faveur des malheureux ; la grace de la converſion vous ſera donnée libéralement pour récompenſe de votre aumône. Ecoutez la voix de la Religion qui vous appelle à

nos saints exercices ; & vous trouverez dans nos discours les lumieres qui vous montreront la route que vous devez suivre ; la voix du Seigneur ébranlera vos cœurs, & vous serez transformés par la grace qui descendra du Ciel à votre priere. Ecoutez la voix de votre conscience qui vous reproche le désordre de votre conduite ; une salutaire confusion s'emparera de vos cœurs, une vive douleur les brisera, pour les disposer à l'entiére réconciliation. Mais vous fermez, vous vous obstinez à fermer toûjours les yeux à la lumiere, dit Saint Ambroise ; est-ce donc la faute du Soleil de justice si vous n'êtes point éclairés ?

Voilà, Messieurs, la doctrine de l'Eglise défendue par Saint Augustin : Doctrine fondée sur la réparation de notre nature par Jesus-Christ ; est-elle réparée notre nature, si la faculté que nous avions pour le bien, ainsi que pour le mal, ne nous est pas rendue ? Doctrine fondée sur la possibilité du salut pour tous les hommes ; tous y sont appellés, il est donc possible à tous ; & comment seroit-il possible, si la grace nécessaire pour l'opérer nous manquoit ? Doctrine fondée sur la justice des commandements de Dieu ; quelle jus-

tice seroit-ce, ou plutôt quelle tyrannie ne seroit-ce pas d'ordonner ce qui est impossible? Loin de nous cette idée de Dieu! Qui ne le sçait, disoit saint Augustin, que Dieu ne peut rien commander, qu'il ne le rende en même-temps possible? *Quis hoc nesciat?* Il n'est point possible sans la grace; aussi la grace, poursuit saint Augustin, ne manque pas.

Quelque foible que vous la supposiez, cette grace, dès que vous supposez en même-temps un commandement de Dieu, la grace est donc assez forte: oui la grace est assez forte; car, comme dit Saint Thomas, la plus foible grace suffit toujours, dans les circonstances où elle est donnée, pour résister à la plus forte concupiscence: *Minima gratia potest resistere cuilibet concupiscentiæ.*

Veillons donc sur tous le mouvements de nos cœurs, pour reconnoître la grace quand elle se présente à nous; étudions les mouvements que la grace imprime à nos cœurs, pour profiter des forces actuelles qu'elle nous donne; c'est le moyen d'être nous-mêmes des preuves sensibles de sa puissance. Voyons à présent enfin dans l'exemple de la Samaritaine les vé-

ritables miracles qu'elle opere dans ſon triomphe : ſujet de la troiſieme partie.

TROISIEME PARTIE.

QU'ON faſſe conſiſter en quoi l'on voudra l'efficacité de la grace. J'avouerai, ſi l'on veut, que la grace que l'on nomme efficace, differe eſſentiellement & par ſa nature même de celle qui n'a point ſon effet. Nous reconnoiſſons tous, avec ſaint Auguſtin, que Dieu opere en nous : *Operatur Deus ;* qu'il opere & les bons deſirs que nous avons pour le bien, & l'exécution du bien même: *Velle & perficere*. Mais nous ajoutons avec Saint Auguſtin, qu'il opere par un pouvoir ſecret, admirable & incompréhenſible : *Occultâ, mirabili, ineffabili poteſtate.* N'oſons pas entreprendre de pénétrer trop curieuſement dans ce myſtere. Voici, Meſſieurs, les véritables miracles de la grace dans ſon triomphe, miracles qu'il nous eſt permis de développer & d'admirer. 1°. Miracle dans les différentes formes qu'elle prend pour s'inſinuer efficacement dans un cœur ; 2°. miracle dans les progrès qu'elle fait ſur un cœur ſans captiver le

libre arbitre ; 3°. enfin miracle dans le changement qu'elle y opére après se l'être assujetti.

Car 1°. nous ne croyons pas, mes Freres, que ce soit la seule délectation de charité qui assure le triomphe de Dieu sur un cœur qu'il veut soumettre. Ce seroit exclure la crainte du nombre des dons de l'Esprit Saint ; & le Concile de Trente dit anathême à cette doctrine. David demandoit à Dieu de pénétrer son cœur de crainte ; & Jérémie la promettoit comme une grace propre à assurer la persévérance des Elus du Seigneur. Les sentiments que la grace nous inspire sont, disoit Saint Prosper, de joie aussi souvent que de frayeur, *Trahit lætitia, trahit timor* ; de desir & d'espérance aussi bien que de charité, *Trahit desiderium, trahunt delectationes.* Ah ! qui pourroit connoître, continue Saint Prosper, qui pourroit compter dans le détail toutes les diverses affections dont la grace se sert pour attirer, pour s'attacher un cœur ? Autant de sentiments dans l'ame, autant de ressorts qu'elle peut faire jouer ; elle prend la forme de nos passions mêmes ; & quand elle le veut, elle fait servir la nature à ses desseins. Tantôt elle convainc l'esprit, pour forcer le cœur à se

rendre ; tantôt elle touche le cœur, pour soumettre doucement, captiver librement la raison. Elle frappe, elle atterre à coups de foudre les volontés rebelles ; elle console les timides par l'onction de sa douceur. Elle attache les cœurs reconnoissants par des bienfaits ; elle tente les intéressés par des promesses. Elle effraye ceux-ci, elle attendrit ceux-là ; dans les uns & dans les autres elle porte successivement & le trouble & la paix. Un seul & même esprit, conclud Saint Prosper, l'esprit de Dieu opere tout cela : *Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus ;* partageant chacun selon ses besoins, *Dividens singulis.*

En faut-il, Messieurs, d'autre preuve que l'exemple de la Samaritaine ? Vous avez dû deja remarquer, en considérant les obstacles qu'elle oppose à la grace, sous combien de différentes formes la grace s'offre à elle & s'insinue dans son cœur. C'est d'abord une tendre compassion qu'elle lui inspire pour un voyageur fatigué ; c'est ensuite un desir vague & général du salut qui lui est présenté sous la figure d'une eau qui étanche à jamais notre soif : *Trahit desiderium.* C'est ensuite une salutaire confusion de ses désordres ;

elle en rougit, elle voudroit se les cacher à soi-même : *Trahit timor.* C'est une foi ferme au Messie qu'elle attend, dans lequel elle espere ; c'est une foi implicite en Jesus-Christ même, qu'elle commence à reconnoître pour un Prophête. Dira-t-on que tout cela ce soit délectation de charité ? Non, sans doute. Ah ! le Seigneur, encore une fois, a plus d'un trait pour soumettre & s'assujettir les volontés les plus rebelles ; mais le grand miracle, c'est qu'il les soumet, sans même captiver jamais le libre arbitre.

Et d'abord, pour rendre sur ceci l'exemple de la Samaritaine plus sensible, Saint Jean Chrysostome la comparoit au peuple Juif. Voyez, mes Freres, comment des graces de la même espece que celles qui convertissent la Pécheresse de Samarie, des graces bien plus éclatantes encore & bien plus fortes, ne servent qu'à endurcir ce peuple ingrat. En effet, le premier abord, le premier regard de Jesus-Christ, dit Saint Jean Chrysostome, la pénetre d'un modeste respect ; Seigneur, lui dit-elle : *Domine.* Ah ! combien de fois les Juifs l'avoient-ils vu ; combien de fois avoient-ils éprouvé sa puissance, profité de ses bienfaits ? Et pour toute recon-

noissance ils l'avoient traité de Samaritain, de Bélial. Jesus parle à la Samaritaine d'une eau vive, qu'elle ne connoît point encore; sans la connoître, déja, sur la seule parole de Jesus-Christ, elle la desire : *Da mihi.* Les Juifs avoient oui le même discours ; avec quel fruit ? Ils se scandalisent, les plus modérés se retirent, les autres veulent le lapider. Jesus-Christ découvre à la Samaritaine avec douceur, mais avec force, le triste état de son ame ; il lui reproche vivement le déréglement de sa vie. Les Juifs avoient entendu les mêmes reproches toujours tempérés de la même douceur ; ces reproches n'avoient jamais fait qu'aigrir ces cœurs obstinés & incrédules. La Samaritaine, il est vrai, d'abord élude, mais avec modestie, l'aveu de ses crimes : *Virum non habeo ;* elle en rougit ; elle n'ose s'avouer aussi coupable qu'elle sent l'être. Bientôt la douleur qu'elle en conçoit, l'emporte ; elle s'expose à toute la confusion que son péché mérite ; elle la recherche, elle l'aime.

Cependant, Messieurs, développons plus en détail les progrès successifs de la grace dans cette ame. Car enfin, si toutes les fois que le Seigneur gagne un cœur, il enlevoit subitement le consen-

tement de la volonté, on pourroit peut-être en conclure que ſa voix ne ſe fait jamais entendre en vain. Ne pourroit-on pas appuyer cette doctrine de l'exemple des Apôtres qui, au premier mot, quittent tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt ? Quoique nous ne croyions pas qu'aucun des Apôtres mêmes ait été converti par une grace qui lui ait ôté le pouvoir de réſiſter. Car nous ſçavons que le Seigneur, qui ne veut de ſa créature que des hommages libres, n'étouffe jamais tout-à-fait en nous par ſa grace le mouvement de la concupiſcence. En ménageant équitablement ainſi les droits du libre arbitre, ſon triomphe eſt quelquefois plus lent ; mais il n'eſt pas moins ſûr.

C'eſt pour cela, ſelon la remarque de Saint Jean Chryſoſtome, que Jeſus commence par demander à la Samaritaine, pour nous faire ſentir qu'il faut correſpondre à ſa grace. C'eſt pour cela qu'il exige d'elle l'aveu de ſes déſordres, & qu'il la conduit peu-à-peu juſqu'à en faire volontairement une eſpece de confeſſion publique, pour nous apprendre que notre retour à Dieu doit être l'effet d'une volonté prévenue, à la vérité, émue, ſoutenue par la grace ; mais qui ſe livre libre-

ment à ſon opération, & qui peut en ſuivre, en rejetter, en retarder, en ralentir le mouvement. C'eſt pour cela ſur-tout, ajoute Saint Jean Chryſoſtome, que Jeſus-Chriſt ne l'amene que ſucceſſivement juſqu'à le reconnoître pour le Meſſie. Elle n'eſt, dit ce Pere, ni incrédule par opiniâtreté, ni crédule par ſimplicité & par ignorance; elle raiſonne avec Jeſus-Chriſt, afin de s'inſtruire, elle interroge, elle examine, & ne ſe rend qu'à la conviction : preuve ſenſible que la grace, la grace même de la foi, n'aſſervit pas l'entendement. La grace, en effet, ne l'aveugle pas, elle l'éclaire; de même qu'elle n'enchaîne pas la volonté, mais elle lui donne la force & la puiſſance d'agir.

Mais remarquez enfin, mes Freres, que nous ne détruiſons pas la toute-puiſſance & l'efficacité des volontés de Dieu, en établiſſant ainſi ſa juſtice, qui, pour laiſſer à l'homme un vrai mérite, lui laiſſe la liberté de ſe déterminer; de même que nous ne détruiſons pas la pure gratuité des dons de Dieu, en établiſſant la miſéricorde qui toujours en fait part à tous les hommes. Non, Seigneur, vous ne triomphez pas moins, ſi tôt que vous voulez vaincre. Nous reconnoiſſons que tous les cœurs

ſont en vos mains. Maître abſolu d'attendrir les plus durs, de fléchir les plus indociles, de fixer les plus volages, vous les transformez comme il vous plaît, ſans qu'aucun réſiſte plus à l'impreſſion de votre main toute-puiſſante, que l'argille ne réſiſte à la main de l'ouvrier qui la façonne; mais comment cela ſe peut-il faire; comment cela ſe fait-il en effet? Ah! c'eſt-là votre ſecret, Seigneur; ſecret adorable & que nous reſpectons: *Miris modis*, d'une maniere ineffable & merveilleuſe; c'eſt tout ce que nous pouvons en dire après Saint Auguſtin, & c'eſt-là ſur-tout l'incompréhenſible miracle de la grace. Finiſſons: miracle enfin, mais miracle éclatant & ſenſible dans le changement qu'elle opere, après s'être ſoumis un cœur.

Il en eſt peu d'exemples auſſi frappants que celui de la Samaritaine. Tout ce que les Apôtres ont fait, elle le fait, dit Saint Jean Chryſoſtome: *Superná provehente gratiâ apoſtolico munere fungitur*; & même, ajoute ce Saint Docteur, quelque choſe de plus, du moins avec plus de ferveur, *Adeoque illis ardentiùs*. D'abord elle abandonne ſa cruche, dit l'Evangile: *Reliquit hydriam ſuam mulier*. Déſaltérée la ſource d'eau vive, où le Sauveur l'a

conduite, elle oublie la soif naturelle qui la presse. Ainsi les Apôtres avoient autrefois abandonné leur barque & leurs filets. Elle court à la ville. Si elle semble quitter Jesus, c'est pour aller réparer ses scandales ; elle reviendra bientôt vraie pénitente, ramenant à sa suite, non pas, dit Saint Jean Chrysostome, comme Philippe, le seul Nathanaël, ou comme André, le seul Pierre; mais tous les témoins, peut-être les complices de ses désordres, pour en faire autant de disciples de Jesus-Christ: *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci.*

Quel zèle l'anime & l'enflamme ! D'abord, remarquez en la prudence, continue Saint Chrysostome. Elle ne commence pas à dire qu'elle a rencontré le Messie ; des esprits prévenus auroient eu peut-être trop de peine à l'en croire ; mais elle prend le peuple par son foible, elle excite sa curiosité ; elle est assurée que, pourvu qu'on voye Jesus-Christ, on ne pourra résister à ses charmes : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci.*

Remarquez 2°. la générosité de son zèle. Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Que cet aveu dût lui coûter ! Elle rougissoit,

il n'y a qu'un moment, de le faire, cet aveu, à Jesus seul ; maintenant que la grace s'est rendue tout-à-fait maîtresse de son cœur, elle le fait à toute une ville assemblée. Ah ! vous maintenant mes Freres, venez donc, venez la voir cette Pécheresse au milieu de la place, dans les rues de Sichar, transportée hors d'elle-même, la rougeur sur le front, les larmes aux yeux, les soupirs à la bouche & l'amour dans le cœur, crier à haute voix, assembler tout le peuple : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci.*

Remarquez donc 3°. la force & l'activité de son zele. Cet homme m'a dit tout ce que j'ai fait. Par prudence, ainsi que j'ai dit, elle ne conclud pas elle-même ; mais elle indique la conclusion qui doit en suivre : n'est-ce point le Christ, le vrai Messie promis : *Numquid ipse est Christus* ? Quel autre pourroit-ce être que le Messie qui lit ainsi dans les cœurs, qui en pénetre les replis ? Grace de mon Dieu que vous êtes puissante ! Vous égalez tout-à-coup une Pécheresse aux plus grandes lumieres de l'Eglise ; vous la rendez semblable à Paul même, au grand Paul, qui, pour glorifier les miséricordes de Dieu,

pour consoler & animer les pécheurs par son exemple, faisoit lui-même le récit des persécutions qu'il avoit suscitées à l'Eglise. Ah! venez donc, mes Freres, venez la voir cette femme environnée ou suivie de tous les habitants de Sichar, qu'elle amene aux pieds du Dieu qui l'a sauvée : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci.*

Car remarquez enfin les succès de son zele. Sur le témoignage de cette femme : *Propter verbum mulieris*, la ville de Sichar change de face. Le nombre de ceux qui croient en Jesus-Christ est le même que le nombre de ceux qui le voient & l'entendent : *Crediderunt multi.* Ces nouveaux fideles ne cherchent qu'à s'instruire de plus en plus ; ils craignent de perdre Jesus ; ils lui font d'instantes prieres pour le retenir avec eux ; & en moins de deux jours, toute la ville est convertie, (hélas!) tandis que le vrai peuple de Dieu s'obstine à fermer les yeux à la lumiere.

Mais vous, Messieurs, quel fruit retirerez-vous donc enfin de cet exemple ? Insisterai-je, en finissant, sur les dogmes dont la conversion de la Samaritaine nous a fourni la preuve ? Exciterai-je encore votre reconnoissance par le dogme de la

pure gratuité des dons de Dieu ? Presserai-je, pour réveiller votre vigilance sur les mouvements souvent presque imperceptibles de la grace, & pour vous reprocher les obstacles que vous lui opposez ? Animerai-je votre confiance, en vous faisant tout espérer des forces de la grace ? Ah ! mes Freres, la fin de notre Evangile me fournit quelque chose encore de plus tendre à vous dire.

Notre aimable Sauveur languit de faim. Ah ! sa nourriture est de sauver les ames Vous pressera-t-il toujours en vain de soulager le besoin qui le presse ? *Meus cibus est ut perficiam opus ejus qui misit me.* Pour vous sauver, il s'est épuisé de fatigues, il a répandu tout son sang. Epuisé qu'il est, il vous demande, & quoi ? que vous profitiez du prix du sang qu'il a versé pour vous ; le remettrez-vous encore ? Quand il devroit vous attendre, est-il donc d'un bon cœur, d'un cœur comme le vôtre, de le laisser attendre & languir plus long-temps ? Mais hélas ! outré de vos résistances, il est peut-être prêt à se retirer ; quoi qu'il doive en coûter à son amour, sa justice enfin l'y forcera.

Levate, levate oculos : levez les yeux, mes Freres, *videte regiones, albæ sunt ad*

meſſem. Le royaume des Cieux eſt ouvert ; perſonne de vous ne veut-il aller cueillir les palmes qu'on vous y offre ? La récolte eſt prête ; hâtons-nous ; la récolte eſt pour une vie éternelle : *Qui metit fructum accipit in vitam æternam.*

SERMON
SUR
LA MESSE.

POUR LE IV. DIMANCHE DE CARESME.

Accepit Jesus panes & cum gratias egisset, distribuit.

Jesus prit les pains & ayant rendu graces à son Pere, il les distribua au peuple.

Joan. 6.

LA multiplication des pains dont parle l'Evangile, la distribution que Jesus en fit dans le désert, ce n'étoit, disent les saints Docteurs, qu'une foible figure d'un tout autre miracle qui s'opere encore tous les jours au milieu de nous.

Le grand Prêtre de la nouvelle alliance se constitue lui-même victime sur ses

propres Autels pour nous y nourrir de ſa chair. Son ſacrifice à cet effet tous les jours ſe renouvelle ; autant de temples, autant de calvaires ; autant d'autels, autant de croix, où la charité conduit un Dieu. Prodige le plus grand de ſa toute puiſſance ! Il y reproduit & multiplie à l'infini ſon corps, pour verſer une infinité de fois en figure ce ſang, qu'il ne put verſer réellement qu'une fois ; pour pouvoir ſuffire à une infinité de ſacrifices, où nous puiſſions tous & tous les jours nous nourrir de ſa chair. Feſtin délicieux, trop mal repréſenté par les plus magnifiques figures de l'ancienne Ecriture ; ſacrifice admirable, qui ſeul équivaut à la multitude, ſeul ſurpaſſe infiniment toute la valeur des anciens ſacrifices, qui n'avoient eux-mêmes d'autre prix ni d'autre mérite que d'être les ſymboles de celui-ci. Spectacle tout divin, dit Saint Jean Chryſoſtome, que Dieu donne à la terre, & qui fait la joie, la gloire & l'admiration des Cieux.

Il fait la joie, la gloire & l'admiration des Cieux ! La terre ſeule ſemble y être inſenſible, pourſuit Saint Jean Chryſoſtome. Ces miracles ne frappent plus, pour être devenus trop fréquents ; on néglige

de profiter d'un bien, qui s'offre sans ceſſe ; un ſpectacle, qu'on a toujours ſous les yeux, ne paroit plus mériter d'attention ; ainſi, mon Dieu, c'eſt votre prodigalité même qui fait des ingrats ; & voilà le comble, voilà l'excès, le monſtrueux prodige de notre ingratitude.

Il faut aujourd'hui, Meſſieurs, vous la faire ſentir, en vous découvrant les richeſſes, que vous laiſſez indiſcrettement tous les jours échapper de vos mains. Serai-je aſſez heureux, pour deſſiller vos yeux ? Qu'ils ſeroient éblouis de la magnificence du ſpectacle que nous allons vous retracer !

C'eſt donc au ſacrifice de notre grande Victime que je viens vous inviter, mes Freres ; & vous apprendre en même-temps comment il faut y aſſiſter. L'obligation, la maniere d'aſſiſter à la Meſſe : c'eſt tout le deſſein de ce Diſcours. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

ASSISTER à la Meſſe, c'eſt l'obligation du Chriſtianiſme, qui paroît peut-être la plus légere, dont on ſe diſpenſe en effet le plus facilement ; à peine même

penſe-t-on que ce ſoit une obligation diſtinguée du précepte que l'Egliſe en fait pour les jours quelle conſacre ſpécialement au ſervice du Seigneur ? Cependant, Meſſieurs, c'eſt indépendamment de ce précepte même, que je prétends en établir aujourd'hui l'obligation ; & je dis qu'aſſiſter à la Meſſe, c'eſt en ſoi-même un de nos devoirs les plus indiſpenſables ; parce que le ſacrifice de la Meſſe eſt 1°. l'acte eſſentiel de notre Religion. 2°. Le plus ferme ſoutien de notre eſpérance. 3°. Le lien le plus étroit de la charité Chrétienne.

1°. Tout ſacrifice, quel qu'il ſoit, eſt en lui-même un acte eſſentiel de Religion ; c'eſt la partie principale du culte extérieur qu'on rend à la Divinité. Ainſi l'ont penſé tous les peuples ; ainſi la nature même l'inſpira d'abord à l'homme. Depuis le juſte Abel, tous les ſaints Patriarches l'ont pratiqué ; & le Seigneur agréoit leurs ſacrifices. Lui-même il en exigea de l'ancien peuple ; il en détermina la matiere, il en régla l'ordre & les cérémonies, il en preſcrivit le temps même & le lieu.

Cependant il les abolit dans la ſuite ; & ce fut, dit Saint Irenée, lorſque prenant

nant du pain, il le changea en ſon propre corps ; & prenant enſuite du vin, il dit que c'étoit ſon ſang. Alors les Apôtres reçurent de lui le pouvoir & le commandement d'offrir ce nouveau ſacrifice ; vrai ſacrifice, dit ſaint Cyprien : *Sacrificium verum ;* ſacrifice parfait dans le genre même de ſacrifice : *Sacrificium plenum.* Sur quoi voici, Meſſieurs, comment raiſonnoit ce Saint Docteur.

Jeſus-Chriſt n'eſt-il pas véritablement le grand-Prêtre de Dieu ſon Pere ? Ne s'eſt-il pas véritablement offert en ſacrifice, quand il a changé le pain & le vin dans ſon corps & dans ſon ſang ? Or il nous a ordonné de faire en mémoire de lui ce qu'il venoit de faire pour nous. Celui qui, conformément à ſes ordres, fait ce qu'il a fait, tient donc ſa place ; il eſt donc vraiment Prêtre ; il offre donc un véritable ſacrifice : *Utique ille Sacerdos vice Chriſti fungitur & ſacrificium tunc offert.*

Sacrifice à la vérité ſpirituel, comme l'ont nommé quelques ſaints Docteurs ; parce que rien ne s'y opere que par l'action ſecrete & myſtérieuſe de l'Eſprit-Saint ; mais ſacrifice réel, où une Victime réelle eſt offerte & immolée réel-

lement, quoique son sang ne se verse que par représentation & en figure; parce que, sans être détruite, elle change d'état, & comme de nature; sans mourir, elle est réduite à un état de mort; & sans cesser d'être un vrai corps, un corps matériel, elle en perd toutes les propriétés & devient la nourriture des ames.

La Messe est donc un vrai sacrifice, le sacrifice propre du Christianisme: *Ecclesiæ sacrificium*, comme avoit dit auparavant saint Irenée; négliger d'y assister, c'est donc omettre l'acte essentiel de notre Religion. Allons plus loin.

Pourquoi des sacrifices? Pourquoi des créatures offertes, immolées, détruites sur un Autel? Ce fut toujours, ajoute saint Irenée, pour signifier l'excellence & la supériorité de la Divinité qu'on adoroit, pour la remercier de ses bienfaits: *Ut nec infructuosi nec ingrati.* Mais, Messieurs, des créatures sacrifiées, étoit-ce assez pour signifier la grandeur & la majesté de notre Dieu?

Salomon sans doute avoit raison de dire qu'il n'avoit rien fait, qu'il ne pouvoit même rien pour le Seigneur: c'est la remarque de saint Jean Chrysostome. Que verrez-vous, en effet, dans le Tem-

ple qu'il venoit de lui consacrer ? Des tas d'or & d'argent, toutes les dépouilles des nations barbares : étoit-ce là pour vous glorifier, Seigneur ? J'y vois couler à longs flots le sang des animaux de toute espece, des victimes sans nombre y sont égorgées tous les jours sur les Autels. Seigneur, j'admire votre condescendance de vouloir bien vous contenter de semblables Hosties.

Représentez-vous, poursuit saint Jean Chrysostome, ce qu'il y eut de plus éclatant dans tous les anciens Sacrifices ; représentez-vous celui d'Elie, par exemple. D'une part, tout Israël assemblé, attentif, dans un profond silence, attend la gloire de Dieu qui a promis de se manifester ; d'autre part, le Prophète prie. A sa voix, une flamme miraculeuse descend du Ciel, elle tombe lentement par un sillon lumineux sur la victime & la dévore .... Ombres disparoissez !

Ici, je vois un Prêtre bien mal représenté par Elie ; lui-même il représente le Fils de Dieu. Il porte entre ses mains non pas du feu, mais l'Esprit-Saint. Il parle, non pas en évoquant la foudre, mais la flamme du céleste Amour ; elle vient à sa voix, elle tombe sur les dons

qu'il vient d'offrir ; ſans les conſumer ; elle les change ; ce n'eſt plus du pain, c'eſt le corps de Jeſus ; la Coupe Sainte rougit du ſang d'un Dieu. Où ſommes-nous à ce moment, mes Freres ? Au Ciel ? Ah ! le Ciel même n'a rien qui marque ainſi la grandeur de celui qui l'habite. Auſſi le Ciel deſcend en terre ; Anges, Archanges, Puiſſances, Trônes, Dominations de l'empirée, tout vient en terre chanter : Gloire au Très-haut, gloire à l'Agneau, gloire à celui à qui s'immole une telle Victime !

En effet, quelle Victime ! C'eſt un Homme Dieu, Homme, afin de pouvoir être immolé ; Dieu, pour égaler le mérite du ſacrifice à la grandeur de celui à qui il eſt offert ; Homme Dieu, qui s'offre lui-même, mais qui s'offre par nos mains ; il s'offre lui-même, afin que tout ſoit infini dans le ſacrifice autant du côté du Prêtre que du côté de la Victime ; il s'offre par nos mains, afin que l'hommage qu'il rend à ſon Pere puiſſe être véritablement cenſé notre hommage. Négliger de venir l'offrir, c'eſt donc priver le Ciel de la plus grande gloire que nous puiſſions lui rendre ; c'eſt en un ſens bien plus : c'eſt omettre l'hom-

mage essentiel que nous devons dans le Christianisme à la Divinité : hommage que nous devons à sa gloire, hommage que nous lui devons pour ses bienfaits.

Le Seigneur, dit encore à ce sujet Saint Jean Chrysostome, ne cessoit autrefois dans les Ecritures de représenter à son peuple le détail de ses bienfaits. Toutes les fêtes n'étoient instituées que pour lui en rappeller la mémoire ; & la principale partie de la solemnité consistoit dans des sacrifices d'actions de graces. Or, continue ce Pere, ce que le Seigneur prétendoit par cette multitude d'hosties, il le fait aujourd'hui par une seule.

Examinez toutes les cérémonies de notre sacrifice ; ce n'est qu'une représentation continuelle des Mysteres de la Rédemption. Ici les vœux ardents des anciens Patriarches, pour la naissance du Messie, nous sont représentés par les premieres prieres, par la premiere lecture de l'ancienne Ecriture, & sur-tout des Prophétes. Là le souvenir de la vie mortelle du Dieu Sauveur nous est rappellé par la lecture de son Evangile. Sa présentation dans le Temple, son dévouement au sacrifice de la Rédemption

nous ſont marqués dans l'oblation que nous faiſons à Dieu du pain & du vin du ſacrifice. Le ſacrifice lui-même, qu'eſt-ce autre choſe que la repréſentation du ſacrifice ſanglant qu'il offrit ſur le Calvaire ? De-là ces ſignes de croix multipliés ſans ceſſe, preſque à chaque action du ſacrifice, ſur le calice & ſur le pain, après comme avant la conſécration. C'eſt aſſez de ce détail pour conclure : donc en négligeant d'aſſiſter à la Meſſe, vous négligez de vous rappeller, de vous remettre ſous les yeux les bienfaits de notre Dieu : premier trait d'ingratitude.

Mais ſur-tout le Sacrifice de la Meſſe, en nous repréſentant les bienfaits de notre Dieu, en eſt la plus parfaite action de graces, la ſeule digne de notre Dieu, & proportionnée à ſes bienfaits ; de-là le nom même d'*Euchariſtie*, que l'Egliſe lui donne. Le Seigneur, en effet, a livré ſon Fils pour nous : voilà le bienfait ; bienfait ſans doute infini, par conſéquent ineſtimable ; pour le reconnoître, que pouvons-nous offrir ? Son Fils lui-même, répond ſaint Jean Chryſoſtome ; c'eſt lui rendre autant qu'il a donné. O véritable, ô parfaite Euchariſtie ! Donc en négligeant d'y aſſiſter,

vous négligez le seul acte de reconnoissance qui puisse égaler les bienfaits de votre Dieu : second trait de votre ingratitude.

Cependant, direz-vous, tout cela ne pose-t-il pas sur un faux principe ? Car enfin indépendamment de l'Eucharistie, nous avons un vrai sacrifice ; c'est celui de la Croix. Il est permanent, éternel ; tous les jours nous pouvons donc encore l'offrir à Dieu. C'est l'oblation unique qui, comme dit saint Paul, faite une fois, a mis pour toujours la Religion au comble même de la perfection ; elle suffit donc pour honorer Dieu & lui rendre graces. Oui, Messieurs ; & voilà précisément l'objection de Luther, pour abolir le saint Sacrifice de la Messe.

Objection vraie en elle-même, mais aussi fausse dans la conclusion que vous en tirez que dans celle de l'Hérésiarque. En effet, comment le sacrifice de la Croix est-il un sacrifice éternel ? 1°. Par sa représentation ; or sa représentation c'est la Messe ; c'est donc à la Messe que vous devez l'offrir. 2°. Par son efficace, par ses effets ; mais il faut s'en appliquer l'efficace, il faut en mériter les effets ; or, c'est proprement, c'est du

moins principalement à la Messe que vous pouvez le faire ; & c'est pour cela que j'ai ajouté que le Sacrifice de la Messe est le plus ferme soutien de notre espérance. Le Sacrifice de la Croix est le Sacrifice de Rédemption, disent les saints Docteurs & tous les Théologiens après eux ; le Sacrifice de la Messe est le Sacrifice d'application. Donc toutes les fois que vous négligez d'assister à la Messe, vous négligez le moyen propre, du moins le moyen principal de vous appliquer les mérites de Jesus-Christ crucifié.

Saint Jean Chrysostome appuyoit cette conclusion sur la Doctrine de saint Paul. Dans la Loi, dit l'Apôtre, presque tout est purifié par le sang : *Omnia penè in sanguine mundantur.* Pourquoi cette espece de restriction dans la proposition de S. Paul, reprend S. Jean Chrysostome ? C'est, répond le saint Docteur, que l'ancienne purification par elle-même étoit très-imparfaite ; ce n'étoit par elle-même qu'une purification des souillures légales, une rémission des peines purement temporelles dont la loi menaçoit. Le sang des animaux répandu ne pouvoit par lui-même mériter da-

vantage. La vraie purification, qui conſiſte dans la rémiſſion des péchés, devoit ſe faire par un ſang d'un tout autre prix, qui devoit couler, dit Saint Jean Chryſoſtome, non pas du corps des animaux, mais d'un corps formé par l'opération de l'Eſprit-Saint. Ce n'eſt point Moïſe, c'eſt Jeſus-Chriſt, qui en fait ſur nous l'aſperſion. Comment, pourſuit le Saint Docteur ? Par ces paroles : Voici le ſang du Teſtament nouveau pour la rémiſſion des péchés : *Per Sermonem qui dictus eſt : hic eſt ſanguis novi Teſtamenti in remiſſionem.* Ce ſont ces paroles qui tiennent lieu de la branche d'hyſſope teinte de ſang, & qui operent en nous la purification de nos ames. Or où ces paroles ſe prononcent-elles, où ſe fait cette eſpece d'aſperſion, par conſéquent où ſe fait la rémiſſion des péchés ? N'eſt-ce pas dans l'action même de notre Sacrifice ?

Ces paroles, que nous prononçons à l'Autel, ſont donc pratiques dans un double ſens. Non-ſeulement elles operent le changement des ſubſtances, pour rendre notre Victime préſente ſur nos Autels ; mais elles operent l'application même des mérites de la Victime par

l'aſperſion ſpirituelle de ſon ſang : *Hic Sermo, hyſſopi loco, ſanguine intinctus omnes aſpergit.* Et comme autrefois, ſelon la vraie Doctrine de Saint Paul expliquée par Saint Jean Chryſoſtome & Saint Auguſtin, quoique la rémiſſion des péchés ne ſe fît proprement que par la foi au Sacrifice futur de la Croix de Jeſus-Chriſt, il falloit cependant l'immolation préſente des animaux pour figurer ce Sacrifice futur ; ainſi, maintenant encore, quoique la rémiſſion des péchés ne s'obtienne que par les mérites de Jeſus-Chriſt ſacrifié ſur le Calvaire, cependant il faut de plus le renouvellement actuel de ce Sacrifice qui ſe fait tous les jours ſur nos autels ; parce que, comme diſent ces ſaints Docteurs expliquant littéralement Saint Paul, & dans l'une & dans l'autre loi rien ne ſe pardonne, qu'il n'y ait du ſang verſé : *Sine ſanguinis effuſione non fit remiſſio.*

Nous ne prétendons pas cependant que le Sacrifice de la Meſſe par ſa propre vertu rende aux Pécheurs la grace ſanctifiante qu'ils ont perdue. Non, Meſſieurs. Ce que nous prétendons, c'eſt ce que le ſaint Concile de Trente décide formellement, en diſant anathême à

quiconque oseroit enseigner le contraire ; qu'il a par son institution la vertu 1°. de remettre les fautes légeres que nous commettons tous les jours ; 2°. d'obtenir même aux plus grands Pécheurs la grace de pénitence ; 3°. de remettre les peines que le péché quoique pardonné mérite & laisse encore à subir. 4°. D'obtenir aux Justes des graces toujours proportionnées à la tentation, pour les empêcher de succomber. Donc enfin négliger d'assister à la Messe, c'est négliger le moyen le plus propre & le plus efficace pour obtenir la rémission de vos péchés.

L'obligation d'assister à la Messe est donc, conclud Saint Cyprien, une des plus étroites qui soient dans le Christianisme ; parce qu'il n'y en a point, dit ce Pere, qui aient tant de rapport aux Mysteres de la Rédemption. C'est l'acte essentiel de la Religion ; c'est le plus ferme soutien de notre espérance ; je dis enfin : c'est le plus beau nœud de la charité.

Oui, qu'il est beau, qu'il est sacré ce nœud ! Les saints Docteurs s'appliquent sans cesse à nous le faire remarquer. Tantôt ils en montrent le symbole dans la matiere du Sacrifice ; c'est du pain &

du vin : du pain, selon la réflexion de Saint Paul, formé de plusieurs grains broyés & pétris ensemble, pour ne faire qu'une seule masse ; du vin exprimé de même de plusieurs grappes, du vin mêlé avec de l'eau ; tout cela pour signifier l'union de tous les fideles ensemble, & leur union commune avec Jesus-Christ. Tantôt expliquant les cérémonies du Sacrifice, ils y trouvent des démonstrations sensibles de cette union, & dans ce baiser de paix que les Chrétiens se donnoient les uns aux autres ; & dans ces paroles que le Prêtre répete presqu'à chaque action du Sacrifice : que la paix, que le Seigneur Dieu de la paix soit avec vous ; & dans cette réponse que nous lui faisons aussi-tôt tous ensemble, pour nous unir à lui, comme il s'unit à nous ; & dans ces offrandes que nous allons faire à l'Autel, pour les partager ensuite entre nous tous, comme vrais freres en Jesus-Christ ; & dans cet accord unanime de nos voix, ici pour faire la profession publique d'une même foi, là pour chanter en commun les mêmes cantiques à la gloire de notre commun Pere.

Le Sacrifice de la Messe est donc vraiment le nœud de la société que nous

formons tous ensemble en qualité de Chrétiens; nœud d'autant plus étroit, qu'il fait toute la gloire, tout l'avantage de notre société, qu'il en acquitte tous les devoirs.

1°. La gloire de notre société, Chrétiens, en quoi consiste-t-elle? C'est sens doute à avoir pour Chef Jesus-Christ un Homme Dieu. Or où s'unit-t-il à nous plus spécialement que dans le Sacrifice? C'est là qu'il se met à notre tête en qualité de Pontife, qu'il se livre à nous en qualité de victime. Peut-on resserrer assez souvent les nœuds d'une société si glorieuse?

2°. Les avantages de notre société, Chrétiens, en quoi consistent-ils? C'est sans doute à pouvoir profiter des mérites les uns des autres. Ici nous entrons en société avec les Saints; nous remercions le Seigneur du bonheur dont il les fait jouir, ils le demandent pour nous; dans cette double intention, nous nous réunissons ensemble, & le chœur des Anges s'unit à nous; la voix de la Victime, qui s'immole, se joint à nos vœux. Ainsi les mérites de tous les Saints, de toutes les intelligences célestes, sur-tout les mérites de l'Homme-Dieu notre Victime

deviennent en quelque ſorte les nôtres. Ah ! peut-on ſe laſſer jamais d'aller profiter des avantages d'une ſociété ſi belle ?

3°. Les devoirs de notre ſociété, Chrétiens, quels ſont-ils ? C'eſt ſans doute de nous aider réciproquement les uns les autres ; mais c'eſt ſur-tout avec Dieu, dit Saint Jean Chryſoſtome, que le Chrétien doit traiter des intérêts de ſes freres. Or par-tout ailleurs nous pouvons craindre que nos péchés, même paſſés, n'empêchent l'effet de nos prieres : ici nous pouvons, nous devons prier ſans crainte ; à proprement parler, ce n'eſt pas nous qui prions, mes Freres, c'eſt Jeſus-Chriſt qui prie. Par-tout ailleurs nous pouvons craindre que les péchés de ceux pour qui notre cœur s'intéreſſe ne détournent la ſource des graces de deſſus eux : ici celui qui prie nous répond toujours de l'effet de ſa priere ; ſon ſang qui convertit pluſieurs de ceux qui l'avoient répandu, peut bien encore obtenir grace même pour ceux qui le profanent.

Mais répondez ſur-tout aux lamentables cris de ces triſtes victimes du céleſte courroux, qui languiſſent dans les flammes. Une ſeule goutte de ce ſang

précieux, qui coule à grands flots tous les jours sur nos Autels, éteindroit le feu qui les dévore. Fils ingrat, Epoux dénaturé, c'est cette mere, ce pere tant regrettés, c'est cette épouse tant pleurée, qui du fond de ces cachots où ils souffrent des tourments inexplicables, crient vers vous, pour vous appeller au Sacrifice. Est-il donc rien qui puisse vous dispenser jamais de tant de devoirs si sacrés?

Est-il cependant une obligation dont on se dispense si ordinairement? L'embarras, la multitude des occupations semble toujours fournir des dispenses légitimes. Avez-vous donc, Messieurs, des affaires plus indispensables que de remplir les devoirs les plus sacrés de la société chrétienne qui nous unit? Avez-vous assez d'affaires pour qu'elles puissent souffrir quelque préjudice en leur dérobant un temps aussi court que celui de notre Sacrifice? Eh! sont-ce même les plus occupés, qui y manquent plus fréquemment? Combien n'ont d'autre occupation, pendant le temps du Sacrifice, que de se reposer, au sein de leur molleſſe, des plaisirs fatiguants de la nuit, ou de préparer les funestes orne-

ments de leur luxe, & de composer avec art leurs dangereux attraits. Tout le Christianisme de la plupart se réduit donc à venir rapidement, une fois la semaine, se montrer dans une Eglise pendant le temps du Sacrifice. Ainsi l'on croit satisfaire à la double obligation de sanctifier les jours du Seigneur, & d'assister à la Messe ; ainsi l'on ne satisfait à la rigueur ni à l'une ni à l'autre. L'Eglise cependant, dit-on, n'en prescrit pas davantage ; il est vrai. Mais sans préjudice du Précepte naturel & divin ; oui, Précepte naturel & divin fondé sur-tout ce que j'ai dit dans ce Discours : que le Sacrifice de la Messe est l'acte le plus essentiel de la Religion, le plus ferme soutien de notre espérance, le nœud le plus étroit de la charité chrétienne ; Précepte naturel & divin que l'Eglise par son précepte particulier détermine, mais ne limite pas, à entendre la Messe les jours qui doivent être sanctifiés. Assister à la Messe ces jours-là seulement, c'est donc véritablement satisfaire à cette partie du précepte de l'Eglise ; mais ce n'est satisfaire suffisamment ni au précepte naturel, ni au précepte divin. L'hommage cependant se rend, il est vrai ; mais c'est

ſans vous, ce n'eſt donc pas le vôtre. La ſource des graces coule toujours, mais ce n'eſt pas ſur vous. L'Egliſe jouit de toute ſa gloire, les nœuds de la charité ſe reſſerrent ; mais vous n'y avez aucune part.

Eſt-on donc obligé, me demanderez-vous, d'y aſſiſter tous les jours ? Ah ! Meſſieurs, c'eſt moi qui vous demande ſi vous croyez être obligés à faire tous les jours l'acte eſſentiel de notre Religion, s'il vous paroît indifférent de priver un ſeul jour le Seigneur de la ſeule gloire vraiment digne de lui que vous puiſſiez lui rendre, du ſeul hommage de reconnoiſſance que vous puiſſiez lui faire proportionné à ſes bienfaits. S'il eſt un ſeul jour de votre vie, où votre Dieu ne vous comble de ſes faveurs, nous vous permettons ce jour là d'omettre le Sacrifice d'actions de graces. C'eſt moi qui vous le demande, Meſſieurs, ſi vous avez beſoin de venir puiſer tous les jours à la ſource des graces, pour acquitter les dettes que vous avez contractées envers la divine Juſtice, pour y prendre les forces néceſſaires contre les tentations dont vous êtes aſſaillis de toutes parts. S'il eſt un ſeul jour où vous

n'offenſiez pas notre Dieu, ou du moins vous ne couriez pas un riſque très-probable de l'offenſer, nous vous permettons de négliger ce jour-là le remede & le préſervatif du péché. C'eſt moi qui vous le demande enfin, ſi vous devez reſſerrer tous les jours par rapport à vous les nœuds de la charité chrétienne. Eſtimeriez-vous aſſez peu la ſociété qui nous unit pour croire pouvoir vous diſpenſer un ſeul jour de profiter des avantages qu'elle vous procure, & de pratiquer les devoirs les plus ſacrés qu'elle vous impoſe ? Eh ! pourquoi notre aimable Victime s'immole-t-elle tous les jours, dit Saint Auguſtin, ſinon pour que vous aſſiſtiez tous les jours à ſon Sacrifice ? Pourquoi ſe multiplie-t-elle à l'infini tous les jours, pourquoi renouvelle-t-elle mille fois le jour ſon Sacrifice, ſinon pour rendre inexcuſables ceux qui ſe diſpenſent d'y aſſiſter ? Achevons ; car enfin aſſiſter préciſément à la Meſſe, ce n'eſt encore à la rigueur obſerver aucun des préceptes que nous venons d'expliquer. Tout dépend, en effet, de la maniere dont on y aſſiſte, c'eſt donc cette maniere qu'il faut tâcher à préſent de vous apprendre dans la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

POUR apprendre la maniere d'assister au saint Sacrifice de la Messe, consultons d'abord, Messieurs, l'idée du Sacrifice en général ; ensuite examinons dans le Sacrifice de la Messe en particulier quel en est le Prêtre, quelle en est la Victime. L'idée du Sacrifice en général nous fournira d'abord un détail des dispositions avec lesquelles il faut y assister ; l'idée du Prêtre & de la Victime nous apprendra la vraie méthode pour nous y occuper.

Qu'est-ce en général qu'un Sacrifice ? 1°. Le Sacrifice est un acte de Religion institué pour reconnoître le souverain Domaine de Dieu par le changement ou la destruction de la Victime qu'on offre. Dans cette vue, l'ancienne Loi rougissoit ses Autels du sang des animaux, y consumoit des fruits de toute espece ; ainsi par l'oblation des créatures elle reconnoissoit l'éminence du Créateur ; ainsi par la destruction des créatures elle reconnoissoit son Dieu pour le principe de tout être, le Maître souverain de tout être, devant qui tout

être eſt néant, doit être anéanti. Dans cette même vue, un Homme-Dieu deſcend aujourd'hui ſur nos Autels, s'y fait victime, s'y offre, s'y laiſſe offrir par les mortels à Dieu ſon Pere.

Sentiments de crainte & de reſpect ſaiſiſſez donc mon cœur ! Pénétré de la grandeur de mon Dieu, j'approche en tremblant de l'Autel, pour m'anéantir; c'eſt peu; pour reconnoître & proteſter que je ne mérite pas même d'être anéanti en ſa préſence. Je viens reconnoître & proteſter que tout ce que j'ai, tout ce que je ſuis doit être conſacré à ſa gloire; c'eſt encore peu; je viens reconnoître & proteſter que tout ce que j'ai, tout ce que je ſuis ne mérite pas même de lui être conſacré. Je viens reconnoître & proteſter que je voudrois qu'il me fût permis de lui immoler mon être même : c'eſt encore peu; je viens reconnoître & proteſter qu'il eſt ſi élevé au-deſſus de moi, que l'immolation de mon être même ne pourroit aſſez l'honorer.

Mes Freres, concluoit Saint Jean Chryſoſtome, quand vous ſortez de vos maiſons pour vous rendre au redoutable Sacrifice, ah ! laiſſez-y donc, laiſſez dans vos appartements toutes ces mar-

ques d'honneur, qui vous y distinguent; laissez dans le cercle de vos clients, de vos adulateurs, ces airs fastueux de grandeur, ce sourcil élevé, cet air imposant, cet altier visage; laissez dans vos cabinets tous les soins, tous les embarras, toutes les intrigues qui vous y occupent.

Le Sacrifice est un hommage; & vous le rendez cet hommage insolemment debout ou un genou demi-fléchi: insultante posture de ces soldats qui saluoient par dérision Jesus-Christ traduit en Roi de théâtre! Le Sacrifice est un hommage; & vous le rendez cet hommage l'esprit distrait, l'œil égaré. Ce tumulte que vous excitez dans nos Eglises par vos politesses déplacées, vos conversations hautes & publiques, est-ce donc là l'hommage que vous venez rendre à votre Dieu? Le Sacrifice est un hommage; ce n'est donc pas l'habitude, ni la bienséance, ni même, du moins principalement, l'obligation que l'Eglise vous en impose; c'est la foi, c'est-à-dire, persuasion intime de la grandeur de Dieu & de votre dépendance, qui doit vous le faire rendre cet hommage, & par conséquent vous amener au Sacrifice.

Sans cela, quel effet produiroit-il en

vous ? Car enfin, 2°. le Sacrifice eſt une eſpece de prix que l'homme donne à Dieu par la victime qu'il offre, en échange de ſes faveurs & de ſes graces. Or que n'eſt pas capable d'obtenir la Victime que nous offrons ! Mais l'habitude qu'on a d'aſſiſter à la Meſſe ne laiſſe pas même réfléchir à l'efficacité du Sacrifice. Y demande-t-on ? Qu'y demande-t-on ? Comment le demande-t-on ?

D'abord, preuve que vous n'y demandez pas, c'eſt que la longueur du ſacrifice vous ennuie, c'eſt que la célébration n'en peut jamais être aſſez courte au gré de votre impatience. Eh ! Meſſieurs, un malheureux s'ennuie-t-il jamais de former des vœux & des ſouhaits ? Je vous ſuppoſe admis à l'audience d'un Monarque, qui vous auroit promis de pourvoir à tous vos beſoins ; une demi-heure, ſeroit-ce trop pour les expliquer tous ? Votre cœur a donc bien peu de deſirs. Cependant vous vous plaignez ſans ceſſe. Vous vous plaignez, par exemple, de mille chagrins domeſtiques qui vous dévorent ; que ne les expoſez-vous à votre Dieu ? Vous vous plaignez de tant d'occaſions & de dangers, où votre innocence, dites-vous, ſe trouve expo-

sée malgré vous tous les jours : voilà ce qu'il faut expliquer à votre Dieu. Vous vous plaignez de tant de tentations toujours trop fortement secondées, tantôt par la vivacité, tantôt par la facilité de votre caractere ; ah ! si vous étiez véritablement pénétrés de tous ces besoins, vous lasseriez-vous, du moins si-tôt, de les exposer à notre Dieu ? Mais on s'ennuie ; il faut donc qu'on ne demande pas, qu'on ne pense pas même a demander, qu'on ne vienne pas même pour demander.

Si quelqu'un demande que demande-t-il ? Ah ! que ne m'est-il permis de démêler ici de quels cœurs partent tous les soupirs qui se répandent autour de nos Autels ? ce sont tous cœurs corrompus dans leurs vues & dans leurs motifs. Notre Sacrifice s'offre principalement pour reconnoître que tout ce qui est créé n'est que néant ; & sans ce néant qui assisteroit au Sacrifice, qui feroit offrir le Sacrifice ? Les intérêts temporels vous y amenent ; les intérêts temporels vous y occupent. Quoi ? mes Freres, c'est donc pour l'élévation de votre famille, peut-être pour la conservation de l'idole qui possede votre cœur,

c'eſt-à-dire, c'eſt pour contenter vos paſſions, que vous oſez faire couler le ſang de Jeſus-Chriſt!

Cependant les Miniſtres de l'Egliſe entrant dans l'eſprit du Sacrifice demandent pour vous. Ils demandent la rémiſſion de la peine dont vos péchés vous ont laiſſé redevables à la divine Juſtice. Prêtres du Seigneur, vous demandez en vain; vous intercédez pour des ingrats ſoumis encore à l'anathême, non-ſeulement qui different toujours de ſe convertir, mais qui ſont peut-être obſtinés à ne ſe convertir jamais, du moins qui ſont bien réſolus à jouir de l'âge des divertiſſements, à ſaiſir toutes les occaſions de ſe procurer quelque plaiſir, à profiter de tous les avantages que l'opulence donne pour le luxe & pour la molleſſe. La peine peut-elle donc être remiſe avant que la réconciliation ſoit faite?

Nous demandons cependant pour ces Pécheurs mêmes; nous crions vers le trône de la miſéricorde de notre Dieu, pour faire deſcendre ſur eux la grace de pénitence. Mais la grace en vain deſcendroit, ils y ferment leurs cœurs. Ici, c'eſt un voluptueux qui, juſques ſous les yeux

yeux du Dieu devant lequel s'anéantit un Dieu victime, vient apporter son criminel hommage à l'idole de chair qui l'asservit. Là, c'est un vindicatif qui, au pied de l'autel même où la Victime de charité s'immole, vient concerter ses projets de fureur. C'est ici une femme mondaine qui, pour charmer l'ennui que lui cause la longueur prétendue du Sacrifice, ne pense qu'à se rappeller l'agréable souvenir de toutes ses parties de plaisir, de toutes ses intrigues. Là, c'est une troupe de jeunes dissolus, qui n'y viennent peut-être que par bienséance, par préjugé, ou par coutume attendre l'heure de leurs rendez-vous libertins. En un mot, l'habitude les attache tous à l'objet de leurs passions; ce ne sont par-tout qu'esclaves volontaires, qui ne veulent point être affranchis; nous demandons en vain pour eux la liberté.

Apportez-y donc de votre côté, mes Freres, avec l'intention de demander; mais sur-tout de demander des graces qui ne deshonorent point le prix que nous offrons pour vous les obtenir: apportez, dis-je, une volonté qui s'accorde avec l'effet du Sacrifice. Vraiment Propitiatoire, il remet les fautes

vénielles ; mais pour cet effet il suppose les mortelles remises. Propitiatoire en un autre sens encore, il remet la peine du péché ; mais pour cet effet il suppose la souillure effacée. Propitiatoire enfin dans le sens le plus étendu, il remet les plus grands crimes, en obtenant la grace de pénitence ; mais pour cet effet il suppose du moins un sincere desir de conversion. Dispositions essentielles, prenez garde cependant, je n'entends pas, dit Saint Thomas, précisément pour assister au Sacrifice, en sorte qu'on se rende coupable d'un nouveau péché en y assistant sans ces dispositions ; mais dispositions essentielles pour recevoir tout l'effet du Sacrifice.

Maintenant pour vous y occuper, connoissez le Prêtre, connoissez la victime ; le Prêtre ici est la Victime même ; le Prêtre & la Victime, c'est Jesus, c'est vous-mêmes. Jesus Prêtre & Victime : vous Prêtres, Jesus Victime ; vous-mêmes en même-temps Prêtres & Victimes : de ces trois différentes combinaisons sortent trois excellentes méthodes pour assister à la Messe. Je tire la premiere de saint Jean Chrysostome, la seconde de saint Cyprien, & la troisieme de saint Au-

guſtin. Suivez-moi, je vous prie.

Jeſus Prêtre & Victime. Ah! Meſſieurs, qu'il y a bien ici de quoi occuper une ame qui ſçait admirer & ſentir! Ne fit-on que conſidérer & l'excellence du Prêtre & la charité de la Victime; s'étonner ſur la grandeur du Dieu préſent, le même qui au commencement des jours forma la terre & l'établit ſur ſon axe immobile, le même devant qui doit ſe confondre à la fin des ſiecles l'admirable ſtructure de ce monde qui m'enchante: Auteur, Principe de mon être & Maître de mon ſort! *Quid mihi & tibi?* Comment donc & pourquoi deſcendez-vous juſques à moi? *Ing eſſus es ad me.* Eſt-ce pour me repréſenter plus vivement ma corruption & ma miſere: *Ut rememorarentur iniquitates.* Sans doute, au milieu de ce monde que j'adore & qui peut-être m'idolâtre, dans la foule de ces Pécheurs dont le commerce m'occupe & me diſtrait ſans ceſſe, au ſein de mes plaiſirs, j'oubliois ce que je ſuis, ce que vous êtes. Mais ici, mon Dieu, au pied de votre trône, dans la ſociété des Saints & de vos Anges frémiſſants de reſpect, que de triſtes & humiliantes penſées ſe repréſentent à mon eſprit!

Je me rassure cependant sur la charité de la Victime. Cette aimable Victime qui se livre à moi, c'est le Prêtre même, dont la dignité me saisissoit d'une respectueuse frayeur. J'admire comment il se cache, comment il se voile & s'expose. Ai-je l'intelligence de pénétrer plus loin ? Que de Mysteres ! Ici non-seulement le Prêtre & la Victime ; mais la Divinité & le Sacrifice, le Pontife & le Peuple se trouvent réunis dans une seule personne. Sacrifice unique équivalant à tous les anciens, sans aucun de leurs défauts : holocauste, auquel les hommes participent : action de graces, où Dieu ne partage point la Victime avec les hommes ; Sacrifice d'immolation, où le sang n'est répandu qu'en Mystere ; oblation de fruits & d'aliments, qui cachent l'Agneau immolé : offrande libre & cependant essentielle à la Religion, réitérée & toujours unique, qui a tout obtenu & encore nécessaire, qui abolit les ombres & les figures même en les conservant. Tant de Mysteres sous les yeux, on demande à quoi s'occuper. Qu'on adore, qu'on se taise ! Oui, Messieurs, pour laisser parler & agir Jesus-Christ : je m'explique. Misérables que nous sommes, jamais nous

ne pouvons adorer Dieu, ni l'aimer, ni lui rendre grace comme il le mérite, ni nous abaiſſer ſuffiſamment devant ſa Majeſté. Voici donc, mes Freres, le ſupplément à notre foibleſſe ; uniſſons-nous à Jeſus-Chriſt ; enſuite laiſſons agir & parler Jeſus-Chriſt. Deſirons ſeulement ; eſt-il difficile de deſirer ? Jeſus-Chriſt adopte tous nos deſirs, il les remplit ; mais deſirons ſincérement : deſirons d'honorer Dieu, il l'honore pour nous : deſirons de louer, il loue pour nous : deſirons de remercier & de prier, il prie & remercie pour nous.

Voudriez-vous cependant une méthode, où vous agiſſiez davantage ? Prêtres vous-mêmes dans ce Sacrifice, Jeſus y eſt votre Victime. Nous ſçavons, il eſt vrai, vous devez ſçavoir comme nous, que le Miniſtere ne vous appartient pas ; mais l'Egliſe ne ſuppoſe pas moins que vous vous uniſſez à elle, pour offrir intérieurement avec elle le Sacrifice.

Unis à nous par la foi, commencez donc avec nous par une humble confeſſion de vos péchés ; demandez avec nous grace & miſéricorde au Pere céleſte ; ainſi que nous, achevez de vous purifier par le chant des Pſeaumes &

la lecture de l'Ecriture, par la profession haute & publique de votre foi. Ensuite, quand nous prenons entre nos mains le pain terrestre, évoquez avec nous la flamme du céleste Amour, qui purifie nos dons.

Chrétiens, qui que vous soyez, c'est à vous que nous adressons alors la parole à haute voix; & souvenez-vous de la promesse que vous nous faites. Que vos cœurs, vous disons-nous, soient élevés au Ciel! Vous nous répondez: ils y sont. Aussi-tôt, c'est dans le Ciel même qu'il faut nous transporter tous par la pensée. Nous nous unissons tous ensemble à tous les Chœurs des Intelligences célestes en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ, pour chanter: honneur, gloire, action de graces par Jesus-Christ au Pere céleste!

Maintenant qui se recueillera avec nous dans le plus secret de son ame? Membres particuliers de l'Eglise universelle, nous nous réunissons, en esprit par la foi, de cœur par la charité, à notre Chef d'abord, le Vicaire de Jesus-Christ en terre, à nos Pasteurs, à tous nos membres dispersés. Ainsi réunis, ne faisant qu'un seul corps, Eglise militan-

te, nous nous réuniſſons à nos freres triomphants, à l'auguſte Marie, aux Apôtres, aux Patriarches, aux Martyrs, à tous les Saints, pour ne faire avec eux qu'un ſeul hommage.

Arrêtez ici, mes Freres, ſaiſis d'une ſainte horreur. Les Anges ſe voilent la face de leurs ailés; baiſſez le front, Mortels; laiſſez votre Miniſtre, au nom de toute l'Egliſe, en votre nom, opérer le redoutable Myſtere. Il eſt opéré.

Nous y admirons; mais prenez garde, Meſſieurs, que nous proteſtons en même temps à Dieu que vous y admirez avec nous l'auguſte mémorial de tous les Myſteres de la Rédemption. L'Incarnation, la Naiſſance, la Mort, la Réſurrection, l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt ſont, en effet, figurées par ces ſymboles qui reſtent; tout cela peut & doit vous occuper en conſidérant ces ſymboles.

Cependant profitez du temps, hâtez-vous de demander; laiſſez deſirer votre cœur; faites parler pour ſes deſirs le ſang de Jeſus-Chriſt. Pour vos beſoins, ceux de l'Egliſe, pour ceux de vos amis, pour l'Egliſe ſouffrante, faites parler le ſang de Jeſus-Chriſt, offrez-le à ſon Pere; chaque goutte renferme un tréſor

infini. Et ſi tout cela ne ſuffit pas encore pour vous occuper ; Prêtres & Victimes vous-mêmes, joignez votre Sacrifice à celui de Jeſus-Chriſt. Saint Auguſtin va vous en apprendre la maniere.

Sacrifice de vos biens, diſoit ce Pere, par les œuvres de miſéricorde. L'Egliſe autrefois avoit tellement en vue ce Sacrifice, qu'une partie même de ſa Liturgie étoit conſacrée à recevoir les aumônes des fideles. On y recueilloit effectivement de quoi fournir abondamment aux beſoins de tous les pauvres de chaque Egliſe, & à la décence, à la magnificence même du Culte ſaint. Que c'eſt, en effet, un temps bien propre à offrir vos richeſſes à Jeſus-Chriſt, ou préſent ſur ſes Autels, ou repréſenté par les pauvres, qu'un temps auquel il ſe dévoue, il ſe ſacrifie lui-même pour vous. Et ce temps, aujourd'hui, n'eſt-ce pas le temps où vous affectez d'être plus réſervés & plus impitoyables. Jeſus ſe livre à vous ; & vous, mes Freres, vous lui refuſerez la plus légere partie des biens dont il vous a comblés ?

Sacrifice de vos corps par les œuvres de pénitence. C'étoit, en effet, autrefois pendant la célébration des ſaints Myſte-

res, que l'Eglise faisoit accomplir aux Pécheurs les pénitences qu'elle leur imposoit. Quel lieu plus propre, en effet, pour crucifier notre chair, que le pied d'un Autel qui est la représentation du Calvaire ? Quel temps plus propre à faire accepter nos satisfactions par notre Dieu, qu'un temps auquel nous pouvons les unir à la satisfaction présente de Jesus-Christ ? Et ce lieu, ce temps, n'est-ce pas aujourd'hui le temps, le lieu, où l'on ose affecter quelquefois plus de mondanité & de délicatesse. Jesus se dépouille de toute la gloire de sa Divinité, il s'expose volontairement à toutes sortes d'outrages, il s'immole en quelque sorte de nouveau sur la croix pour nous ; & ne diroit-on pas que le plus souvent on ne vient alors se présenter sous ses yeux, que pour insulter à sa nudité par l'appareil le plus fastueux du luxe le plus immodeste ?

Enfin Sacrifice de vos ames. Il se fait, dit Saint Augustin, quand l'ame enflammée du divin Amour s'abîme en Dieu, pour y perdre entiérement la forme de la concupiscence terrestre & se réformer sur l'image de la Divinité même. C'est-là proprement l'effet de la Commu-

nion & c'eſt pour cela qu'autrefois la coutume étoit de communier chaque jour à la Meſſe à laquelle on aſſiſtoit ; c'eſt pour cela que l'Egliſe, encore de nos jours, nous invite en termes ſi tendres à nous mettre en état de renouveller cette pratique. Du moins, Meſſieurs, tandis que Jeſus-Chriſt deſcend ſur nos Autels pour y être notre Victime & nous y nourrir de ſa chair : confus de votre indignité qui vous empêche de répondre à ſes tendres invitations, deſirez d'y répondre ; & purifiés par vos larmes, larmes de pénitence & d'amour, nourriſſez-vous en eſprit de la chair de cette aimable Victime, pour rendre, autant qu'il eſt en vous, le Sacrifice complet à votre égard.

Aſſiſtant ainſi tous les jours à la Meſſe, que bientôt vous vous rendriez dignes d'y communier tous les jours ! Faites-vous donc, mes Freres, une inviolable loi d'aſſiſter tous les jours au Saint Sacrifice de la Meſſe. Vous avez vu ce qui vous engage : c'eſt ce que vous devez à Dieu, puiſque la Meſſe eſt l'acte le plus eſſentiel de la Religion ; c'eſt ce que vous vous devez à vous-mêmes, puiſque la Meſſe eſt le plus ſolide fondement de notre eſpérance ; c'eſt ce que

vous devez au prochain, puiſque la Meſſe eſt le lien le plus étroit de la charité chrétienne. De quelque maniere que vous vous y occupiez : ſoit que vous vouliez y méditer les grands Myſteres de Jeſus Prêtre & Victime ; ſoit que vous aimiez mieux y exercer vous-mêmes la fonction de Prêtre, en offrant Jeſus Victime à Dieu ſon Pere ; ſoit enfin que vous trouviez plus de profit pour vous à unir votre Sacrifice à celui de Jeſus immolé ; quelque autre méthode que vous vouliez choiſir pour vous y occuper, aſſiſtez-y toujours avec attention, reſpect, douleur de vos péchés ; & vous y trouverez une ſource abondante de toutes ſortes de graces.

En voici, Meſſieurs, une belle figure que vous me permettrez d'ajouter en finiſſant. Dans cette terrible nuit, où l'Ange exterminateur devoit frapper l'Egypte, il reçut ordre de n'épargner que les maiſons dont l'entrée ſeroit marquée du ſang de l'Agneau de la Pâque. Véritable Iſraël, ne craignez donc rien ! *Sanguis erit in ſignum.* Ce ſang, le ſang de Jeſus-Chriſt, verſé ſur nos Autels, marqué ſur votre front par l'application qui vous en ſera faite au Sacrifice, ce

ſang ſera le ſigne & le gage de la protection de Dieu ſur vous : *Sanguis erit in ſignum.*

Que l'Ennemi du ſalut vienne déſormais vous attaquer, qu'il redouble ſes efforts & ſa rage ; tous ſes traits émouſſés s'arrêteront à cette marque. Le monde en vain tâchera par ſes promeſſes, par ſes careſſes, par ſes menaces de vous r'engager dans ſes fers ; ce ſang ſera la marque de votre affranchiſſement en Jeſus-Chriſt ; les prodiges les plus éclatants ſeront prodigués, s'il le faut, pour vous maintenir dans la liberté des enfants de Dieu ; ce ſang vous les promet, il les mérite, il vous les obtiendra : *Sanguis erit in ſignum.*

Si, d'autre part, irrité contre la terre ingrate de votre exil, le Dieu jaloux la livre dans ſa fureur aux terribles exécuteurs de ſes vengeances, leur glaive étincelant reſpectera cette marque ſur votre front : *Sanguis erit in ſignum, nec erit in vobis plaga diſperdens.*

Enfin, lorſque la mort viendra s'offrir à vous, vous ne craindrez rien de ſes horreurs. Ce ſang, gage de la protection de Dieu dans votre exil, vous eſt ſurtout le gage de ſes bénédictions éter-

nelles dans la Patrie qu'il vous deſtine : *Sanguis erit in ſignum.* Vous paroîtrez à ſon Tribunal ; alors il le verra ce ſang : *Videbo ſanguinem* ; à cette vue, ſa juſtice déſarmée fera paſſer loin de vous les flots bouillants de ſon courroux : *Tranſibo vos.* Ce ſang, en vous marquant du ſceau d'adoption, vous a prédeſtinés à l'héritage ; héritage éternel, où nous conduiſe le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LES EGLISES.

POUR LE LUNDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

Zelus domûs tuæ comedit me.

Le zele de votre maiſon me dévore.

Pſeaume 16. Joan. 2.

C'EST ce que les Diſciples de Jeſus-Chriſt appliquerent eux-mêmes à leur divin Maître, lorſqu'ils le virent enflammé d'une ſainte colere chaſſer du Temple de Jéruſalem ceux qui le profanoient: *Recordati ſunt diſcipuli quia ſcriptum eſt: zelus domûs tuæ comedit me.* Saint Jean Chryſoſtome remarque, à ce ſujet, que ce fut la premiere action éclatante de zele

par où Jesus-Christ commença sa vie publique ; & que ce fut aussi une des dernieres par lesquelles il la finit. Saint Ambroise ajoute que ce furent là les deux seules circonstances dans lesquelles il parut sortir de son caractere de patience & de douceur. Ne pourroit-on pas en conclure qu'entre tous les crimes celui qui l'irrite davantage est la profanation, sur-tout la profanation publique de ses Temples ?

Qu'on attaque sa réputation & sa doctrine, il dissimule, il se tait ; qu'on l'attaque dans sa personne même, il ne sçait que souffrir ; une Ville de Samarie lui ferme honteusement ses portes ; si l'indignation paroît s'allumer dans son cœur, ce n'est que contre ceux qui veulent le venger. Est-ce là, mes Freres, le même Maître que nous voyons aujourd'hui, le fouet à la main, chasser du Temple les marchands qui y exercent un négoce profane ?

Chrétiens ! quel sujet de crainte & de frayeur pour vous ; quelle leçon de zele pour nous, Ministres de l'Evangile ! Mon Dieu, mettez dans notre cœur quelque étincelle de ce feu qui vous dévoroit ! Nous voyons aujourd'hui des scandales...

Ah ! qu'étoit-ce que ceux que vous crutes devoir punir si sévérement, en comparaison de ceux-ci ?

Nous célébrons tous les ans avec pompe la mémoire de la consécration de nos Temples ; une amende honorable des profanations qui s'y commettent conviendroit peut-être bien mieux ; & ce lieu ne devroit-il pas retentir plutôt de plaintes & de soupirs, que de chants de joie & d'allégresse ?

A Dieu ne plaise cependant que nous voulions placer à l'entrée de ces Temples un Chérubin de feu pour vous en exclure, mes Freres ! Hélas ! au contraire nous sçavons que vous ne vous en éloignez déjà que trop ; & c'est le premier sujet de nos plaintes. Nous voudrions donc vous y introduire ; mais, en vous y introduisant, nous voudrions mettre dans vos cœurs des dispositions convenables à la majesté & à la sainteté de ce Lieu.

C'est aussi la double fin que je me propose dans les deux parties de ce Discours. En deux mots, nos Temples sont la porte du Ciel, c'est la maison de Dieu : *Porta cœli, domus Dei ;* il faut donc les fréquenter ; mais comment faut-il les fréquenter ? C'est le précis de toute l'instruc-

tion que je me propose de vous donner aujourd'hui. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

SUR QUOI pouvoit être fondé le transport extatique de Jacob, lorsque s'étant endormi dans les campagnes de Béthel, à son réveil il s'écria tout-à-coup : ce lieu est véritablement terrible ; comment puis-je autrement le nommer que la porte du Ciel ? *Non est hic aliud nisi porta cœli.* Qu'avoit-il donc vu dans ce songe mystérieux dont nous parle l'Ecriture ? Une échelle, qui s'élevoit jusques aux Cieux ; des Anges qui montoient & descendoient sans cesse ; le Seigneur lui-même, qui sembloit appuyé sur le haut de cette échelle, d'où il lui fit entendre sa voix, pour lui promettre ses plus abondantes miséricordes. Frappé d'étonnement, saisi de joie, à cette vue, le saint Patriarche ne voudroit plus sortir de ce lieu, il promet d'y repasser à son retour, c'est là qu'il croit devoir revenir pour offrir au Seigneur ses Sacrifices ; le théâtre des merveilles dont il vient d'être témoin, quoiqu'elles ne s'y soient opérées qu'en songe & en figure, ne peut être qu'un

lieu ſpécialement conſacré au Seigneur.

Ici, Meſſieurs, ce n'eſt pas en ſonge & en figure ; c'eſt réellement, c'eſt ſous nos yeux, que s'opérent des merveilles mille fois plus éclatantes encore. Voici la vraie porte du Ciel : *Porta cæli.* Les traits, auxquels nous voulons aujourd'hui vous la faire reconnoître, ne ſont pas des emblêmes, tels que Jacob les vit en ſonge. Voici le véritable lieu où le Seigneur veut qu'on l'honore, où il promet de répandre ſur nous ſes plus ſingulieres faveurs ; c'eſt ici, dans un ſens réel & véritable, que les Anges reçoivent nos prieres, pour les porter au trône du Tout-puiſſant ; c'eſt ici qu'ils deſcendent pour nous rapporter ſes bienfaits. En deux mots, Meſſieurs, 1°. c'eſt dans nos Egliſes que l'on honore Dieu ; 2°. C'eſt dans nos Egliſes qu'on reçoit ſes bienfaits ; c'eſt donc ici la porte du Ciel ; un Chrétien, s'il étoit poſſible, ne devroit donc s'en éloigner jamais.

1°. C'eſt dans nos Egliſes que Dieu eſt honoré. Leur deſtination, leur conſervation, leur uſage les rapportent à cette unique fin.

Remontez d'abord juſques à l'origine des premiers Temples ; vous en trou-

verez l'époque confondue avec celle de tout culte religieux. De-là vient que, parmi tous les peuples, fréquenter le Temple d'une Divinité, ce fut toujours une profeſſion publique de ſon culte ; de-là vient qu'on regarda toujours comme un culte proſcrit dans le monde tout culte qui n'avoit pas de Temple. C'étoit donc aux Chrétiens, mais aux Chrétiens de notre ſiécle, qu'étoit réſervé ce plauſible prétexte pour juſtifier leur négligence à fréquenter nos Temples : ne peut-on pas adorer, diſent-ils, n'adore-t-on pas, en effet, le Seigneur en tout lieu ?

Oui, Meſſieurs, notre Dieu n'eſt pas comme les idoles des nations, qui n'ont d'autre exiſtence que celle que la main des hommes leur a donnée dans leurs ſtatues & dans leurs Temples. Pour vous, Seigneur, Dieu de nos Peres, comment la main de l'homme pourroit-elle vous borner, vous que l'immenſité des cieux ne peut comprendre ?

Le Seigneur eſt par-tout, on peut l'adorer en tout lieu. Mais pourquoi, quand il preſcrit des cérémonies de Religion à Iſraël, lui ordonne-t-il expreſſément d'aller les pratiquer dans le lieu qu'il choiſira pour ſe faire bâtir un Temple ?

Non in omni loco, ſed in loco quem elegerit Dominus. Pourquoi le ſigne éclatant & public de l'apoſtaſie de Jéroboam fut-il de défendre aux dix Tribus d'aller déſormais à Jéruſalem adorer le Seigneur dans ſon Temple ? Pourquoi un des plus beaux traits de l'éloge de Tobie dans l'Ecriture eſt-il de s'être expoſé à tout, pour aller porter au Temple de Sion ſes hommages & ſes vœux ? On peut donc honorer Dieu par-tout ; mais la profeſſion publique de ſon culte ſe fait eſſentiellement dans ſes Temples.

C'eſt pour cela même que les ſaints Docteurs interdiſoient avec tant de ſévérité la ſeule entrée des Temples des idoles aux Chrétiens ; parce que fréquenter un Temple c'étoit, comme je viens de le remarquer, ſelon l'idée de tous les peuples, ſe porter pour adorateur de la Divinité que l'on y adoroit. C'eſt pour cela que l'Egliſe naiſſante gémit ſi long-temps de ne pouvoir ériger de Temples au Seigneur ; parce qu'une Religion ſans temples, ai-je ajouté, fut toujours regardée dans le monde comme une Religion proſcrite.

C'eſt donc en vain, Meſſieurs, que le ſang d'un million de Martyrs lui ac-

quit enfin ce privilege desiré si long temps. En deuil aujourd'hui plus que jamais, elle se plaint de la solitude de ses Temples : *Viæ Sion lugent.* Encore vous le pardonnerions-nous, mes Freres ; s'il en étoit aujourd'hui comme dans les premiers temps, si nous étions obligés de tenir nos assemblées cachées dans le silence & les ténebres de la nuit. Mais hélas ! le Christianisme à présent autorisé par les loix, se trouve en effet proscrit par notre conduite ; florissant par les Edits de nos Princes, il est presque anéanti par nos mœurs.

Les Temples se multiplient à l'infini de toutes parts, pour faciliter l'exercice de la Religion ; & l'exercice de la Religion fleurit-il davantage ? Je voudrois donc sçavoir, dit Saint Jean Chrysostome, ce qui occupe ailleurs nos Chrétiens. Ce qui les occupe ? Ah ! répond ce Pere, allez le voir dans les Palais des Grands, où ceux-ci vont réguliérement chaque jour encenser l'idole de la fortune ; allez le voir dans les lieux d'assemblée, où ceux-là vont charmer l'ennui de leur oisiveté par l'amusante occupation de se corrompre & de se séduire les uns les autres ; allez le voir dans toutes les

maisons particulieres, où vous trouverez chaque cercle occupé gravement à livrer au hasard un superflu, dont la perte ne peut incommoder, je le veux croire, mais que la Providence n'avoit donné certainement que pour la subsistance des misérables. Oui, voilà quelle est l'occupation des Chrétiens ; tandis que les Temples du Seigneur sont déserts aux jours mêmes les plus solemnels ; à moins peut-être que l'heure des exercices ne s'accorde avec celle des rendez-vous d'affaires ou de plaisirs ; à moins que la saison ne favorise la molleſſe, ou qu'enfin la curiosité, je n'ose nommer un motif encore plus indigne, n'y fasse le concours de l'oisive multitude qui s'y rassemble : *Viæ Sion lugent, eò quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* Car sans cela l'on se retranche sur ce prétexte : on peut honorer Dieu par-tout. J'en conviens donc encore ; mais, comme je viens de le montrer, la profession publique de son culte se fait essentiellement dans ses Temples.

A cette fin se rapportent tant de cérémonies augustes par lesquelles l'Eglise a pris soin de les purifier, afin que n'y restant rien de profane, les regards de

complaisance du Seigneur puissent plus particuliérement s'y fixer. Je les ai d'abord appellé les portes du Ciel ; ai-je assez dit ? Non, il me semble que c'est le Ciel même, dit Saint Jean Chrysostome. En effet, toutes les figures les plus brillantes, dont l'Eglise se sert pour nous donner quelque grossiere idée de ce séjour de délices, ne les applique-t-elle pas, d'autre part, à ses Temples ?

Tantôt, c'est cette Cité Sainte, cette Jérusalem heureuse, séjour de paix, dont toutes les pierres sont vivantes en quelque sorte & animées par l'Onction sainte qu'elles ont reçue ; tantôt, c'est la demeure des Anges qui veillent eux-mêmes à sa garde & la nuit & le jour ; car ce lieu a été sanctifié par le Très-haut lui-même, afin que son nom y fût invoqué. Tout ce qu'il y a de plus précieux dans la nature, l'or le plus pur, les diamants, les perles ne peuvent être le symbole de la dignité de la beauté de ses murs & de ses portes. La pierre fondamentale, c'est Jesus-Christ ; & lui-même il en est l'ouvrier invisible, qui en a disposé toutes les pierres, qui les a cimentées de son propre sang, dont elles ont été arrosées en figure, dont elles portent empreint le signe mystérieux.

Seigneur ! quand vous ne nous auriez pas déclaré de mille manieres que c'eſt ici le lieu où vous voulez qu'on vous honore, oſerions-nous ailleurs vous préſenter nos hommages & nos vœux ? En effet, Meſſieurs, quand même il ſeroit vrai, comme vous le dites, que le Seigneur eſt toujours prêt, en tout lieu, à recevoir nos hommages, dites-moi donc enfin où vous l'honorerez. Dans vos maiſons ? Eh ! les murs même de vos appartements, complices ou témoins tant de fois de vos crimes, ne ſollicitent-ils pas ſa juſtice à détourner ſes regards de deſſus vous ? Quel lieu du moins choiſirez-vous dans le monde, où votre hommage ne ſoit interrompu, tantôt par les ſuggeſtions du Tentateur qui vous obſede, & tantôt par le tumulte que les paſſions, non-ſeulement les vôtres, mais celles de tous ceux qui vous environnent, excitent ſans ceſſe autour de vous ? Quel lieu, où votre hommage ne ſoit gêné en quelque ſorte par la crainte des yeux critiques qui vous obſervent ? Et ne me dites pas que vous avez ici le même écueil à craindre. Non, 1°. je ne puis croire, dit Saint Jean Chryſoſtome, que l'Eſprit tentateur ait ici le moindre

moindre empire ; il fuit avec horreur ces lieux ; vous ſeul pouvez l'y introduire en l'y apportant dans votre cœur. 2°. Si les paſſions s'y ſoulevent d'une part, tout concourt de l'autre à les calmer ; & ſeroit-il poſſible enfin que le reſpect humain captivât vos cœurs dans des lieux où certainement on ne vient que pour honorer Dieu ?

Car non-ſeulement la deſtination, non-ſeulement la conſécration de nos Temples les raportent à cette fin ; mais ils ne ſont employés à d'autre uſage. Hélas ! Meſſieurs, je n'ignore pas cependant que le monde en a fait ſouvent le théâtre de ſes plus affreux ſcandales ; ce n'eſt point encore ici le lieu de nous en plaindre. Mais s'il eſt vrai, comme je ne puis en diſconvenir, que la piété des plus fideles n'y eſt jamais ſans quelque riſque ; eſt-il moins vrai qu'elle y trouve, d'autre part, les plus fermes ſoutiens ?

Sans parler encore de la victime qui s'y immole pour le ſalut du monde ; des louanges divines dont ce lieu retentit & la nuit & le jour ; de ces Anges de la terre qui y mêlent leurs voix pour nous repréſenter les concerts de la Jéruſalem céleſte : ſans parler, dis-je de tout cela,

n'eſt-ce point ici cet aſyle myſtérieux, où les ames vraiement fideles s'enfuient, comme ſur les aîles de la colombe, pour ſe dérober au tumulte du monde?

Car enfin, Meſſieurs, pourquoi parlerions-nous toujours de nos ſujets de douleurs, & jamais de ce qui nous conſole? Non, n'invectivons pas toujours contre les ſcandales, rendons juſtice quelquefois à la piété des vrais Chrétiens; les exemples de ferveur qu'ils y donnent peuvent ſervir, & peut-être plus efficacement même que nos reproches, à faire enfin rougir l'impiété.

Oui, Meſſieurs, vous y verrez (& je vous en atteſte vous-mêmes, combien de fois déjà n'y avez-vous pas vu?) des Monarques, des Princes qui n'y viennent dans toute la pompe de leur majeſté, que pour y rendre au Roi des Rois des hommages plus ſolemnels en s'anéantiſſant devant lui. Vous y avez vu, vous y verrez encore des grands confondus avec le peuple ne ſe diſtinguer que par leur ferveur. Vous y avez vu, vous y verrez de vrais Chrétiens de tout état & de tout rang, qui, dans le recueillement & le ſilence, y répandent ſecrettement des larmes de pénitence & d'amour dans le

ſein de leur Dieu. Quel avantage pour vous, mes Freres, de pouvoir unir votre hommage à des hommages ſi dignes de Dieu !

Mais ſur-tout encore, que ce lieu doit être cher à tout vrai Chétien ! Toutes les vertus chrétiennes, qui ſont proſcrites dans le commerce du monde, ſont ici revérées par les mondains mêmes. Que j'ai de plaiſir à les voir humiliées & proſternées aux pieds de nos Autels, ces idoles de vanité ! La pauvreté, titre d'opprobre dans le monde, eſt ici l'objet de nos reſpects ; tout y retentit d'anathêmes foudroyés contre l'orgueil & contre le luxe, tandis que toutes les bouches s'y conſacrent à louer la ſimple humilité.

En dépit du monde même, c'eſt donc ici que fleurit la Religion ; c'eſt ici que le monde même lui fait hommage & ſe condamne. O mon Dieu, m'écrierai-je à préſent avec le Prophête, Dieu des vertus, que vos Tabernacles ſont charmants ! Mon cœur ne goûte de joie qu'autant que je puis venir repaître mes yeux de ce magnifique ſpectacle. Qu'heureux ſeroient ceux qui pourroient n'en ſortir jamais ! Qu'entendez-vous donc, Chrétiens, que ſupputez-vous, dit Saint

Jean Chriſoſtome ? Vous comptez les jours, vous attendez les fêtes, pour y venir adorer le Seigneur, mais qu'eſt-ce donc que la ſolemnité ou préſente ou future peut ajouter à votre hommage ? Ne devez-vous honorer votre Dieu que dans les jours de fête ? Et s'il faut d'ailleurs, pourſuit Saint Jean Chryſoſtome, des ſolemnités pour vous déterminer ; ah ! Meſſieurs, la ſolemnité ne finit jamais dans nos Temples. Jeſus-Chriſt y réſide ; ſa ſainte Doctrine s'y prêche ; la bénédiction eſt toujours prête à s'y répandre ; vous y trouverez toujours du moins quelques-uns de vos freres auxquels vous pourrez vous unir pour prier ; Dieu y converſe familiérement avec les hommes : quelle ſolemnité plus grande peut-il donc y avoir ? *Quod majus quæris feſti argumentum ?* Mais ſur-tout, ce qui doit vous ſuffire, la ſource des graces y eſt toujours ouverte. Car ſi c'eſt ici qu'on honore Dieu, c'eſt ici qu'il prodigue ſes bienfaits.

Conſidérez, en effet, de toutes parts, vous ne verrez dans nos Temples que monuments des anciennes miſéricordes de notre Dieu ſur nous, que gages de ſa miſéricorde pour le préſent & pour

l'avenir, que canaux de ſes graces.

D'abord, en entrant quel objet ſe préſente à vos yeux ? Le lieu où une Providence attentive vous amena ſi-tôt que vous vîte le jour, pour y recevoir le précieux caractere d'enfant de Dieu. Vous laſſerez-vous jamais de le revoir, ce Bain ſacré, où vous eûtes le bonheur d'être enſévelis avec Jeſus-Chriſt, & de renaître à une vie nouvelle ? On revoit toujours avec plaiſir les lieux qu'on fréquenta dans ſa premiere enfance ; ſurtout la vue des lieux où l'on reçut quelque inſigne faveur, en rappelle ſi agréablement le ſouvenir. Quelle douce joie par conſéquent, mes Freres, pour peu que vous ſoyez Chrétiens, de pouvoir vous dire à vous-mêmes : Ici j'acquis le premier droit que j'ai ſur un héritage éternel ; ici je fus admis à la ſociété des Saints ; j'étois né eſclave, enfant de colere, ici je fus reçu en grace & je recouvrai l'adoption.

Avancez cependant, & ſouffrez que je vous conduiſe comme par la main dans ce lieu ſacré. Là l'Egliſe commença de vous nourrir de ſon lait ſpirituel, vous y apprites les premiers éléments de la Religion que vous profeſſez. Souvenez-

vous, je vous prie, de ce bel âge où l'on vous fit approcher pour la premieres fois de cette Table sainte ; auriez-vous oublié les délices ineffables que Jesus-Christ vous y fit goûter à son festin ? A l'ombre de ce sanctuaire se conserva si long tems votre innocence ; c'est-là qu'après l'avoir perdue, vous eûtes encore le bonheur de la recouvrer. Aux pieds de ces Autels coulerent vos larmes de pénitence, aux pieds de ces Autels se calmerent vos remords. Voyez ces tribunaux ; combien de fois y entendîtes-vous prononcer sur vous des arrêts d'absolution ; combien de fois sentîtes-vous la paix, l'aimable paix qu'on vous y donne, succéder, en effet, au trouble que les passions avoient excité dans votre cœur ?

Et si tout cela ne peut convenir, dans la rigoureuse exactitude, qu'à ces Temples où préside le Pasteur que l'Eglise a chargé spécialement du salut de vos ames ; oui, j'y consens, concluez-en, Messieurs, que c'est à ceux-là particuliérement que le Seigneur a attaché ses graces ; & puisque c'est de plus dans ceux-là que l'Eglise vous invite à vous rassembler comme dans le Bercail qu'elle vous ouvre, sous le Pasteur qu'elle vous donne,

puiſque c'eſt, en effet, dans ceux-là qu'elle a toujours prétendu que vous viendriez en enfants dociles écouter ſa voix, vous ranger ſous ſa diſcipline & la reconnoître pour votre Mere ; oui, j'y conſens, concluez-en, Meſſieurs, que ce ſont particuliérement ceux-là que vous devez fréquenter. Mais avançons.

Elevez à préſent les yeux. Que vous dit cette Croix gravée de tous côtés ſur tous les murs ? Inſtrument autrefois, ſigne & garant aujourd'hui de votre affranchiſſement ſpirituel en Jeſus-Chriſt, que vos cœurs ſeroient inſenſibles, ſi cet objet ne les pénétroit de la reconnoiſſance la plus vive, s'il ne les animoit de la confiance la plus tendre ! Que verrez-vous enſuite de toutes parts ? Des Autels où nous révérons des Saints qui tous ont été autrefois ce que vous êtes, & qui vous offrent à préſent leur interceſſion auprès de Dieu pour vous faire devenir ce qu'ils ſont.

Combien de ces Autels ornés des ſuperbes dons que la reconnoiſſance de vos peres y a conſacrés en mémoire des faveurs qu'ils y ont reçues ! Au milieu de tant de conſolants objets qu'on peut ſans ceſſe repréſenter à Dieu, qu'on

doit être hardi à demander, avec quelle confiance doit-on le faire ! Sur-tout ſi ces monuments des anciennes miſéricordes de notre Dieu nous ſont autant de gages de la continuation de ſes miſéricordes.

Ils le ſont en effet. Car notre Dieu ne s'épuiſe jamais en donnant ; il ne nous fait une premiere faveur, que pour nous avertir qu'il eſt prêt à nous en faire une infinité d'autres ; & le plus ſûr moyen de l'engager à nous les faire, dit Saint Jean Chryſoſtome, c'eſt toujours de le remercier de la premiere. Or l'action de graces eſt-elle nulle part plus convenable, nulle part eſt-elle plus agréable au bienfaiteur, qu'à l'endroit même qu'il a ſignalé par ſes bienfaits ? Tous les autres lieux de l'Univers ſont pleins des ſignes de la juſtice & de la colere, autant que de la miſéricorde de notre Dieu ; je n'y puis que craindre, j'y frémis même en eſpérant. Mais ici, c'eſt un aſyle sûr ; dès que j'y ſuis, rien ne m'y trouble ; c'eſt ici qu'il faut que je ſois pour dire hardiment.

Non, Seigneur, vous ne m'avez point incorporé à votre Egliſe de la terre, pour ne pas m'incorporer un jour à cette véri-

table Eglise, cette Eglise parfaite, qui triomphe & regne dans les Cieux ; non vous ne m'auriez pas fait la grace de renaître pour devenir membre de votre corps, si vous eussiez voulu m'en séparer à jamais. J'en atteste ces Fonts sacrés, ces Tribunaux où s'exerce votre Jugement de miséricorde, cette Table sainte, cette Croix que j'ai sous les yeux ! Achevez donc votre ouvrage, Seigneur ; tout ce que vous avez déjà fait pour moi vous engage, & même vous oblige en quelque sorte à me sauver.

Mais, Messieurs, si vous craignez que cette priere même ne soit trop peu fervente, & par-là trop peu efficace dans votre bouche ; voici le supplément à ce qui vous manque de ferveur. Mais vous ne le trouverez que dans nos Temples ; concluez-en donc avec moi que c'est dans nos Temples qu'il faut venir prier.

C'est la pensée de S. Jean Chrysostome. Voyez-vous, dit-il, les Prêtres & les Diacres à l'Autel ? Ce n'est que pour vous qu'ils y sont : *Propter te sedet Presbyter, propter te stat Diaconus ;* ils ne président à nos assemblées, qu'afin que leurs prieres plus ferventes suppléent à la tiédeur des vôtres : *Ideò præsunt ;* afin que vos vœux

ſoutenus par les leurs montent juſqu'au trône de notre Dieu : *Ideò præſunt, ut multitudinis preces infirmiores his validioribus conjunctæ in cœlum aſcendant.*

Vous défierez-vous cependant encore de la ferveur de leurs prieres ? Ah ! Meſſieurs, quand vous le pourriez par-tout ailleurs, vous ne le pouvez certainement dans ce lieu. Dès qu'ils y entrent, c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt, au nom de l'Egliſe qu'ils y entrent ; les prieres qu'ils font ne doivent plus être cenſées les leurs ; ce ſont celles de l'Egliſe qui les députe, celles de Jeſus-Chriſt qu'ils repréſentent. Eh ! quelles prieres ſeront écoutées, ſi celles-là ne le ſont point ?

Mais enfin, qu'eſt-il beſoin de gages de la miſéricorde de notre Dieu, quand lui-même il vous place à la ſource des graces ? Venez donc, puiſez vous-mêmes ; cette ſource abondante coule de toutes parts par mille canaux divers. Combien même, y étant entrés dans une intention toute contraire, ont été ſubitement inondés du torrent de graces qu'ils ne penſoient pas à y venir chercher ? La voix des Miniſtres, qui ſans ceſſe & preſque à toute heure y retentit, n'eſt pas toujours une cymbale réſonante qui ne faſſe qu'un

vain bruit ; le ſang de Jeſus-Chriſt, qui y coule ſans ceſſe, n'y coule pas toujours en vain.

Mais ſans raiſonner davantage, je veux m'en rapporter à vous-mêmes. Oui, mes Freres, votre propre témoignage va vous convaincre que vous-mêmes vous regardez nos Temples comme la ſource la plus certaine de toutes les graces que vous attendez du Seigneur.

L'éloquent Saint Jean Chryſoſtome mettoit dans un beau jour cette penſée, à l'occaſion des différents malheurs qui arriverent à Antioche. Nos Egliſes étoient vuides ces jours derniers, diſoit ce Pere ; & l'affluence eſt ſi grande aujourd'hui, que cette Baſilique, toute vaſte qu'elle eſt, ne peut contenir la moindre partie de la multitude qui y accourt. Pourquoi ce changement, mes Freres ? Ah ! c'eſt que la verge du Seigneur s'eſt fait ſentir. Vous craignez pour vos campagnes, pour vos maiſons, pour votre vie ; il faut appaiſer le Seigneur irrité ; vous accourez pour cela dans ſes Temples. La vieilleſſe ni l'infirmité n'arrêtent perſonne ; il n'eſt plus d'affaires qui ſervent de prétexte ; la molleſſe ne retient plus aucun

d'entre vous. Vous faites donc preuve vous-mêmes que nos Temples ſont la ſource de toutes ſortes de graces ; & ſi vous étiez auſſi ſoigneux, auſſi timides ſur les dangers de votre ame que ſur ceux de votre corps, nous n'aurions pas beſoin de vous tenir aujourd'hui ce langage.

Etant Archevêque de Conſtantinople enſuite, le Saint Docteur traitoit encore ce même ſujet d'une maniere plus forte, ce me ſemble, & plus énergique. La circonſtance eſt remarquable : c'étoit à l'occaſion de la diſgrace d'un fameux Courtiſan, qui avoit abuſé long-temps de ſon crédit pour anéantir tous les priviléges que les Céſars avoient accordés aux Egliſes. Diſgracié lui-même enſuite & proſcrit, il ne trouva d'autre aſyle que cet Autel qu'il avoit voulu dépouiller du droit d'aſyle. Aurai-je beaucoup à changer dans le Diſcours que lui adreſſoit le Saint Paſteur, pour vous l'appliquer à vous-mêmes ?

Autrefois, lui diſoit-il, lorſque la proſpérité vous enyvroit, au milieu du cercle de vos flatteurs ; du moins, vous dirai-je, à vous, mes Freres, dans la diſtraction continuelle de vos affaires,

tant que le monde vous flatte par l'eſpérances de ſes faveurs, nous vous diſons en vain que rien n'eſt plus fragile que tous ces bras de chair, dont vous cherchez à étayer votre foibleſſe. Mais, dit Saint Jean Chryſoſtome, qu'un vent impétueux dépouille cet arbre ſuperbe de toutes ſes feuilles, briſe toutes ſes branches, l'ébranle juſques dans ſes racines, & le renverſe; c'eſt-à-dire, qu'un fléau public ou quelque diſgrace particuliere ruine tout-à-coup votre fortune; qu'une maladie ſubite vienne vous avertir de la vanité de notre vie; c'eſt alors que nous vous voyons empreſſés à aſſiéger, ou, ſi vous ne le pouvez vous-mêmes, à faire aſſiéger nos Autels en votre nom. Les cercles du monde vous ont abandonnés, les plaiſirs du théâtre ne ſont plus pour vous; c'eſt alors que vous reconnoiſſez malgré vous qu'il n'y a de véritable aſyle, d'aſyle aſſuré que nos Egliſes.

Mais arrêtons-nous au moment de votre mort, moment certainement inévitable; s'il vous reſte alors quelque conſolation, quelque reſſource, où les trouverez-vous? Ne ſera-ce pas dans les prieres que l'on fera pour vous au pied de ces Autels? Ne ſera-ce pas ſur-tout

dans le Viatique céleſte que vous fournira ce Tabernacle, dans l'Onction ſainte que ce Temple renferme & conſerve pour vous ? O le beau triomphe pour ces Autels, conclud S. Jean Chryſoſtome, de vous voir enfin abattus ſous la foudre vengereſſe du Seigneur, pour avoir négligé trop long-tems d'y venir conjurer la tempête ! Mais n'éprouverez-vous point alors ce que nous n'éprouvons que trop ordinairement dans les diſgraces dont le Seigneur nous afflige ? La piété de la plupart des Chrétiens ſemble ſe ranimer alors ; mais le Seigneur eſt ſourd à nos prieres. Les douces influences de ſa miſéricorde n'ont pu nous attacher à ſes Autels ; les coups de ſa juſtice nous y ramenent. Mais la miſéricorde irritée trop long-temps par notre ingratitude & la réſiſtance opiniâtre à tant de graces, laiſſe agir la juſtice qui nous punit.

Non, mes Freres, non, ne déſeſpérons point cependant de le fléchir ; ne quittons point, s'il eſt poſſible, le pied de ces Autels que nous ne ſoyons exaucés ; mais auſſi prenons-y des réſolutions ſinceres pour l'avenir. Nos Temples ſont la porte du Ciel, puiſque c'eſt là qu'on honore Dieu, & qu'on reçoit ſes graces ;

fréquentons-les avec assiduité. Mais, de plus & sur-tout, fréquentons-les comme il convient de fréquenter la maison du Seigneur : c'est le sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

FAUT-il donc croire que le Dieu du Ciel daigne descendre sur la terre & habiter parmi les hommes : *Ergò ne putandum est quod verè Deus habitet super terram ?* Ainsi s'écrioit Salomon, transporté d'étonnement & de joie à la vue des signes sensibles que le Seigneur avoit donnés de sa présence dans le nouveau Temple qu'il venoit de lui consacrer. Pour nous, Messieurs, nous avons des signes encore plus certains de la présence de Dieu dans les nôtres. La gloire du Seigneur ne s'y manifeste pas seulement en figure par une épaisse nue ; nous sçavons que notre Dieu y habite réellement, aussi réellement qu'il habite dans les Cieux ; car nous sçavons que l'Humanité adorable du Verbe incarné pour nous y réside ; la Divinité par conséquent, car la Divinité en est inséparable ; par conséquent l'auguste Trinité toute entiere,

car le Pere & le Saint-Esprit sont dans le Fils, de même que le Fils est dans le Saint Esprit & dans le Pere. Nous croyons donc, ainsi que le Roi d'Israël, & même dans un sens plus propre & plus exact encore, que ces Temples sont votre maison, Seigneur : *Habitaculum tuum*, le trône éternel de votre gloire : *Solium in sempiternum.*

Ce sont là, Messieurs, des premiers principes de notre foi, qu'il n'est besoin de développer que pour les appliquer à notre conduite. Nos Temples sont la maison de Dieu : je veux en conclure la maniere dont nous devons y venir & nous y comporter ; il ne s'agit pour cela que d'expliquer comment & dans quel sens notre Dieu y réside.

Nos Temples sont la maison de Dieu. 1°. Il y est comme un Pere dans sa famille ; j'en conclus l'esprit d'union & de charité dans lequel nous devons tous nous y rassembler comme freres. 2°. Il y est comme un monarque dans sa cour & sur son trône, j'en conclus la modestie respectueuse avec laquelle nous devons nous y comporter. 3°. Il y est comme un Juge sur son tribunal : j'en conclus enfin que c'est de la maniere dont

nous y venons & dont nous nous y comportons devant lui, que dépend presque toujour snotre sort. Reprenons, je vous prie.

Que fait un pere dans sa famille, que notre Dieu ne le fasse ici avec infiniment plus de tendresse ? Il y rassemble tous ses enfants, toujours prêt à les y recevoir, les plus prodigues mêmes ; il se plaît à s'entretenir avec eux, il les instruit, il les console. Tantôt avec toute la compassion de la mere la plus tendre, il calme leurs frayeurs, essuye leurs larmes ; tantôt avec toute la sagesse d'un bon pere, il leur promet son héritage, leur prescrit les moyens de le mériter, ou les frappe d'une crainte salutaire pour les contenir dans le devoir.

Voyez cette multitude de serviteurs qu'il y entretient, ce sont tous les Ministres de l'Evangile, ils n'y sont que pour vous ; tantôt comme des guides éclairés, pour veiller sur votre conduite & vous diriger, de peur que vous ne vous égariez dans la voie des commandements de votre Pere ; tantôt même comme des domestiques, pour aller vous chercher & vous ramener de vos égarements ; tantôt comme des amis fideles,

pour vous raſſurer, vous enhardir à vous aller jetter entre les bras de ce bon Pere, & vous ſervir quelquefois d'interceſſeurs & de médiateurs auprès de lui.

Que dirai-je de la maniere dont il nous y nourrit? Ah! ſi c'étoit ici le lieu de vous entretenir de la ſomptuoſité de ſon feſtin! Sa table eſt toujours prête; nous, qui ſommes ſes diſpenſateurs & ſes économes, nous avons un ordre exprès de notre Maître de n'y refuſer jamais aucun de ceux qui ſont diſpoſés à recevoir le pain céleſte qu'il vous y donne; & ſi vous y participez ſi rarement, c'eſt vous ſeuls qui avez la témérité de vous en exclure, en réſiſtant aux tendres invitations qu'il vous fait ſans ceſſe de vous y préparer.

Voici donc la véritable maiſon du Pere de famille; & j'en conclus avec Saint Jean Chryſoſtome que c'eſt auſſi la maiſon commune de tous les Chrétiens: *Communis certè domus eſt.* Car enfin, des enfants ont-ils d'autre maiſon que celle de leur Pere? Ah! qu'il ſeroit donc à ſouhaiter, ajoute ce Saint Docteur, que nous n'euſſions tous point d'autre maiſon! Cela ſeroit, ſi la Charité primitive régnoit encore parmi nous; *Si concordia vigeret*

inter nos, non aliam haberemus domum. Et que cette penſée ne vous paroiſſe point une exagération, dit toujours Saint Jean Chryſoſtome. En voulez-vous la preuve ? Vous la trouverez dans nos premieres Annales. Les Fideles, dit l'Auteur ſacré, n'avoient qu'une ſeule maiſon, une ſeule table ; c'eſt qu'ils n'avoient tous qu'un ſeul cœur. Ah ! que nous ſommes éloignés à préſent de la vertu de nos Peres ! Mais du moins quand nous nous aſſemblons, mes Freres, imitons-les : *Saltem cùm convenimus, faciamus.*

Raſſemblés dans la maiſon de notre commun Pere, nous ſommes tous freres. Voulez-vous ſçavoir, Meſſieurs, juſqu'où les ſaints Docteurs pouſſoient la conſéquence qui ſort de ce principe ? Qu'ils avoient bien une autre idée que nous de la Religion ! Saint Jean Chryſoſtome & Saint Auguſtin n'en excluoient pas ſeulement, pour cette raiſon même, tous ceux qui troublent la paix de l'Egliſe, en rompant le nœud ſacré de la foi ou de la charité chrétienne ; ils vont plus loin.

Tous enfants d'un même Pere, dans le ſein d'une ſeule & même famille, il n'eſt donc plus rien qui nous diſtingue les uns des autres. Céſars, Grands, Riches,

du monde, vous avez vos maiſons, pourſuit S. Jean Chryſoſtome en appliquant ici le texte de Saint Paul, pour vous y faire rendre des honneurs & des reſpects. Dans la maiſon de notre Dieu, je ne reconnois d'autre nobleſſe que la qualité de ſon enfant : *Hæc apud nos eſt nobilitatis ratio.* Soyez eſclaves, ſoyez libres, ou ſujets, ou Monarques, il n'importe ; l'un n'a rien ici plus que l'autre : *Sive ſervus, ſive liber ; nihil plus, nihil minus habes.*

Quelle honte donc, mes Freres ! N'eſt-ce point l'opprobre de la Religion ? Je vois ici les uns nuds, tranſis de froid, les autres tout brillants d'or & de pourpre ; ceux-ci énervés par la molleſſe, & ceux-là expirant de faim ; ſont-ce là les enfants d'un même Pere ? Cependant, toutes les fois que je vous adreſſe la parole, je les traite de freres ainſi que vous ; vous-mêmes, en me répondant, vous les traitez de freres : ils nomment Dieu leur Pere ainſi que vous. Mais que penſez-vous que Saint Jean Chryſoſtome en conclue ? Que c'eſt à vous, riches, 1°. par votre ſimplicité & votre modeſtie. 2°. par la prodigalité de vos aumônes, ſi pour cela la prodigalité même eſt né-

ceſſaire, dès que vous entrez dans nos Temples, à rapprocher en quelque ſorte leur condition de la vôtre. Sans cela, vous y venez en vain, vous demandez en vain ; ſi vous méconnoiſſez vos freres, Dieu vous méconnoît pour ſes enfants. Nos Temples ſont la maiſon de Dieu ; puiſqu'il y eſt comme un Pere dans ſa famille, nous devons nous y raſſembler comme freres. Mais il y eſt comme un Monarque ſur ſon trône, nous devons par conſéquent y paroître comme des Courtiſans devant leur Prince : ſoutenez votre attention, je vous ſuplie.

Oui, voici, mes Freres, la maiſon du Seigneur, le Palais du Tout-puiſſant : Quoi donc ! a-t-il beſoin des édifices que le hommes peuvent lui conſtruire ? Au-deſſus du firmament eſt ſon Palais, le ſoleil & les étoiles forment ſon trône. Ah ! vils mortels, que penſons-nous qu'il puiſſe lui en revenir de nos hommages & du culte que nous lui rendons ? S'il les reçoit, c'eſt bonté pure, pure condeſcendance. Quand nous l'honorons, toute la gloire, tout l'avantage eſt pour nous, & non pour lui-même.

Cependant, puiſque ſa bonté l'engage à ſe nommer notre Monarque, à regar-

der la terre comme ſon héritage & ſon Empire, il étoit naturel qu'il y eût des Palais. Un Prince, en effet, dans ſes États, peut-il être ſans Cour? De-là vient que celui à qui tout appartient veut bien nous ſçavoir gré des dons que nous lui faiſons pour lui dreſſer des Autels & les orner; de-là vient que celui qui eſt lui-même comme le centre de tout ce qui eſt, dans lequel toutes les créatures exiſtent, veut bien reſſerrer, pour ainſi dire, ſa majeſté dans les Temples que nous lui conſacrons.

Il y deſcend réellement; & avec lui, dit Saint Jean Chryſoſtome, le Ciel entier me paroît y deſcendre. Je ne vous dirai pas d'apprendre des Intelligences céleſtes la maniere de vous y comporter: allez l'apprendre ſeulement, Meſſieurs, dans les Palais de nos Princes. Quel ordre regne par-tout, quelle modeſtie, quel ſilence! La préſence même du Monarque n'eſt point néceſſaire; il ſuffit de la ſeule idée qu'on eſt dans un lieu qui lui appartient, pour contenir tout dans le reſpect. Quoi? ſerons-nous toujours obligés de nous plaindre, mes Freres, que tous vos dédains, tous vos mépris, toutes vos inſultes ſont réſervés

pour notre Dieu ? Lui seul en vérité vous semble-t-il donc propre à en recevoir ?

Mais enfin, dites-moi : qu'est-ce qui vous frappe dans le Palais d'un Prince ? Est-ce la magnificence qui le décore ? Et les marques sensibles de la consécration spirituelle que ces murs ont reçue ne vous inspirent rien ! Est-ce le trône du Monarque ? Et ce Tabernacle où votre Dieu réside ne vous inspire rien ! N'est-ce pas plutôt cette troupe de gardes armés, qui, postés de toute part, semblent vous avertir de l'autorité souveraine qu'a sur vous celui qui y habite. Ah ! Seigneur, puisque la foi de nos Chrétiens est trop foible, frappez-les par la vue sensible de vos Anges qui, vous faisant cortége, armés de glaives de feu, n'attendent qu'un signal pour vous venger des impies qui viennent sous vos yeux brayer votre puissance.

Mais non, Messieurs, l'empire que notre Dieu exerce dans ce lieu, est un regne de patience & de miséricorde ; il souffre tout, il paroît ne rien voir, être insensible à tout. Mais il n'y exerce que d'une maniere plus terrible la qualité de Juge. Je me hâte de passer à cette

derniere penſée pour lui donner plus d'étendue. C'eſt ici, en effet, qu'il nous examine plus rigoureuſement ; c'eſt ici que nos irrévérences l'irritent plus vivement ; c'eſt ici qu'il les punit plus ſévérement.

Croyez-vous donc, mes Freres, dit encore Saint Jean Chryſoſtome, que notre Dieu ſe contente de la beauté, de la ſplendeur extérieure des Temples que vous lui conſacrez ? S'il s'en contentoit, ah ! j'avoue qu'aucun ſiécle ne l'eût honoré plus parfaitement que le nôtre. Vit-on jamais plus de magnificence dans les édifices, plus de richeſſes dans les décorations, plus de pompe & de majeſté dans les cérémonies ? Mais ce ne ſont, ſi j'oſe ainſi m'exprimer avec Saint Jean Chryſoſtome ; ce ne ſont là que les ſymboles du Chriſtianiſme ; nous les avons plus beaux, plus ſplendides que jamais. *Symbola extant.* Le véritable ornement que Dieu recherche dans ſes Temples, c'eſt la piété, c'eſt la vertu des Chrétiens ; & cet ornement de nos Temples où eſt-il aujourd'hui ? *Ornamentum evanuit.*

Il trouve donc encore ici, comme autrefois, une multitude raſſemblée autour

tour de ſes autels ; il y voit ſes autels plus parés qu'ils ne le furent jamais ; il y entend un concert de voix, qui ſe joignent avec plus d'ordre & d'harmonie que jamais, pour chanter ſes louanges ; mais encore une fois, ce ne ſont là que des ſymboles : *Symbola extant.* Au milieu de cet appareil éclatant de Religion, ce ſont des adorateurs qu'il cherche ; ce ſont les adorateurs qui ſont le véritable ornement de ſon Temple ; & cet ornement où eſt-il aujourd'hui ? *Ornamentum evanuit.*

Non pas des adorateurs de corps ; nos Temples en ſont pleins. Corps proſternés, poſtures humiliées & ſuppliantes, regards fixés ſur l'auguſte Tabernacle, bouches occupées à répondre aux concerts de louange & d'adoration qu'entonnent les Miniſtres du Seigneur : ſi c'étoit-là préciſément ce qu'il faut pour contenter notre Dieu, j'avoue encore qu'il auroit lieu d'être content des hommages qu'on lui rend parmi nous : *Symbola extant.*

Mais la ſituation de l'eſprit eſt-elle conforme à la poſture du corps ? Les deſirs du cœur s'accordent-ils avec les ſons de la bouche ? Charité, paix, union entre tous les fideles, détachement de

la terre, esprits déprévenus de tous les préjugés du monde, cœurs embrasés d'amour : voilà les vraies richesses, le véritable ornement de nos Temples ; & cet ornement où est-il aujourd'hui : *Ornamentum evanuit.*

Nous chantons tous ensemble, toutes nos voix se mêlent, se confondent dans l'accord le plus harmonieux, poursuit saint Jean Chrysostome ; & nos cœurs sont tous divisés. Le Pontife, qui préside à nos assemblées, n'annonce que la paix, presque à chaque instant il nous repete : que la paix, que le Seigneur Dieu de la paix soit avec vous, mes Freres ; & nos cœurs ne respirent que schisme & discorde. Tout retentit de la gloire de l'Eternel, le signal se donne, & aussi-tôt nous nous prosternons tous pour l'adorer ; & nos esprits cependant ne sont occupés que de la terre. Nous demandons la bénédiction du Pere céleste, nous fléchissons le genou pour la recevoir, ses Ministres, qui la tiennent pour ainsi dire entre leurs mains, ne cessent de la prodiguer en quelque sorte ; & nos cœurs ne sont attachés qu'aux biens terrestres, ne soupirent qu'après les biens terrestres. Eh ! quelle scene est-

ce donc là, mes Freres? *Ludentium hæc sunt.* Mais jeu funeſte, dont le contraſte frappant nous trahit, nous condamne, & rend inexcuſables, au Tribunal de notre Juge, & notre conduite par notre foi, & les diſpoſitions de nos cœurs par notre conduite.

Oſez cependant pénétrer plus avant, Fils de l'homme, diſoit le Seigneur à ſon Prophête. Non, non, mon Dieu, permettez plutôt à vos Miniſtres de fermer les yeux pour ne point voir le ſcandale introduit juſques dans votre ſanctuaire; & tâchons ſeulement, mes Freres, de nous pénétrer d'une crainte ſalutaire, par cette penſée: qu'il n'eſt point de lieu où nos irrévérences irritent plus vivement notre Dieu.

N'en cherchons point d'autre preuve que ce que vous avez oui juſqu'à préſent dans ce Diſcours. Premiérement, nos Temples, ai-je dit dans la premiere Partie, ſont deſtinés par leur inſtitution même à honorer Dieu. Mille cérémonies les plus auguſtes & les plus ſaintes les ont ſanctifiés pour les conſacrer à cet uſage; la piété des fideles qui les fréquentent, tout ce qui s'y fait au nom de l'Egliſe ſe rapporte uniquement

à cette fin. Ils ſont donc le centre & le ſiege même de la Religion ; y manquer de reſpect, c'eſt donc le mépris le plus formel de la Religion, c'eſt donc une inſulte marquée à la majeſté de Dieu.

J'ai ajouté, 2°. C'eſt ici que le Seigneur nous offre, nous prodigue toutes ſes faveurs ; de quelque côté que nous jettions les yeux, nous n'y trouvons que monuments de ſes anciennes miſéricordes, que gages de la continuation de ſes miſéricordes, que canaux de ſes graces. C'eſt donc la ſource meme des bienfaits de notre Dieu ; y manquer de reſpect, c'eſt donc un mépris le plus formel des biens que notre Dieu nous offre, c'eſt donc une inſulte marquée à la miſéricorde de notre Dieu.

De ces deux vérités, que je viens de vous rappeller, je concluois dans la premiere Partie de ce Diſcours l'aſſiduité avec laquelle nous devons fréquenter nos Temples. Non, vous dirai-je à préſent, mes Freres, non, n'y venez pas. Quoi, la terre n'eſt point aſſez vaſte, diſoit le Seigneur par la bouche de ſon Prophête ? n'offre-t-elle pas un aſſez grand théâtre pour ſignaler votre impiété ? *Numquid leve eſt hoc ?* N'eſt-ce pas aſſez

de vos maiſons, pour enfanter & pour exécuter vos projets d'injuſtice ? Vous avez dreſſé des théâtres ; eh ! contentez-vous du moins d'y aller étaler votre luxe immodeſte, & tendre des piéges à l'innocente pudeur. Vous avez établi des aſſemblées ; contentez-vous d'y déchirer la réputation de votre prochain, & d'y tourner en ridicule les maximes de la Religion. Renfermez du moins vos crimes dans ces aſyles de proſtitution que vous leur avez élevés : *Numquid, numquid leve eſt hoc ?* Quelle fureur ! après avoir ainſi ſouillé de vos crimes toute la face de l'Univers ; n'eſt-ce encore rien, ſi vous ne venez inſulter notre Dieu juſques dans ſon Palais, juſqu'aux pieds de ſon trône ? *Replentes terram iniquitate, numquid leve eſt hoc* ? Non, mon Dieu, ce n'eſt rien ; & le crime ne ſera ſatisfait entiérement que quand il aura fait paroître plus d'audace en votre préſence, que dans les lieux mêmes qui lui ſont le plus publiquement voués. Auſſi ce n'eſt plus le trône d'un Dieu de miſéricorde, c'eſt le Tribunal du Dieu des vengeances, & de ce Propitiatoire il ne ſortira que des foudres.

Plût à Dieu, Meſſieurs, que ces fou-

dres en ſortiſſent avec éclat, pour faire de tous les profanateurs autant d'exemples de terreur à l'Univers ! Plût à Dieu que le téméraire Oza fût encore frappé de mort au pied de l'Arche nouvelle ! Plût à Dieu que le feu ſortant encore du ſanctuaire dévorât quiconque oſe y apporter un hommage proſcrit ! Plût à Dieu que le Seigneur permît encore à ſes Anges de punir viſiblement tant de coupables Héliodores !

Mais non, Meſſieurs, de pareilles peines ſeroient trop légeres pour la grandeur de l'outrage que reçoit ici notre Dieu. Le Temple de Salomon ne fut que la figure de nos Temples ; par conſéquent les peines dont Dieu punit les profanateurs du Temple de Salomon, ne devroient être regardées que comme la figure de celles qu'il réſerve à ceux qui profanent les nôtres.

Hélas ! Seigneur, de quel fléau ſommes-nous donc menacés ? Je diſois encore, mes Freres, en concluant la premiere Partie de ce Diſcours, qu'un jour viendra où ces Temples ſeront votre aſyle & votre reſſource. Il n'eſt point d'année où les alarmes, que le Seigneur nous donne en faiſant gronder ſa foudre

ſur nos têtes, ne juſtifient cette réflexion ; il n'eſt preſque aucun de nous qui ne puiſſe en être la preuve dans certaines circonſtances de ſa vie. En faiſant cette remarque, je tremblois pour ceux qui y viennent ſi rarement. Que dirai-je donc maintenant à ceux qui les profanent ? C'eſt le Seigneur encore lui-même qui leur parle par ſon Prophète.

Vous avez couvert ma maiſon d'ignominie, diſoit-il à Iſraël, par vos irrévérences & vos ſcandales : *Cogitaſti confuſionem domui meæ ;* mais j'entends déjà les pierres de cet édifice qui crient contre vous & ſollicitent ma vengeance : *Lapis de pariete clamabit.*

Vous y viendrez donc inutilement alors. Eh ! que vous ſervira, pour attendrir le Seigneur, de lui repréſenter les ſignes de ſes anciennes miſéricordes qui s'y conſervent, les gages précieux qu'il nous y donne de ſon amour ? Hélas ! mes Freres, ces objets, ſi propres à fléchir notre Dieu, oppoſés aux traces encore récentes des crimes que vous y commettez tous les jours, ne feront que mieux éclater votre ingratitude, & provoquer plus vivement le Dieu jaloux à la colere : *Lapis de pariete clamabit.*

C'eſt ce que Saint Jean Chryſoſtome faiſoit remarquer à ſon peuple en l'inſtruiſant par l'exemple des Juifs. Ne vous abuſez-vous pas, diſoit-il, comme ce peuple infidele s'abuſoit, en ſe raſſurant toujours ſur ce qu'il poſſédoit le vrai Temple du Seigneur. Voulez-vous voir à quoi ſervent les Temples à ceux qui les profanent ? Allez, allez le voir à Silo, diſoit le Seigneur, ce lieu que j'avois choiſi pour y habiter dans mon Tabernacle : *Ite, ite ad locum meum in Silo ;* & voyez ce que j'y ait fait à cauſe des prévarications de mon peuple d'Iſraël : *Et videte quæ facerim ei.* J'en ferai de même à Sion, continue le Seigneur : *Et faciam domui huic* .... La menace ne s'eſt-elle pas accomplie, reprend S. Jean Chryſoſtome ? Allez, allez le voir dans la Judée ; & retrouvez, ſi vous pouvez, la place du Temple de Sion ſur la montagne de Sion même : *Et videte quæ fecerim.*

Hélas ! mes chers Freres, continuoit S. Jean Chryſoſtome, je tremble qu'il n'en arrive autant à cette Baſilique, où je vous parle. Mille fois plus ſainte que le Temple de Sion, eſt-elle plus reſpectée ? *Et faciam domui huic* ... Et les

frayeurs de ce saint Patriarche ont-elles été vaines ? Allez vous-mêmes maintenant, allez le voir à Constantinople. Qu'est devenu l'endroit où parloit alors le divin Chrysostome ? *Et videte quæ fecerim.*

Pardonnez, Messieurs, je vous supplie, à la douleur dont me saisit & me pénetre le souvenir de ces tristes objets. Seigneur, en feriez-vous autant à ce Temple où nous sommes rassemblés aujourd'hui ? Car enfin, Messieurs, pourquoi le Seigneur nous ménageroit-il davantage ? Ce qui faisoit trembler Saint Chrysostome pour sa Basilique de Constantinople, ne doit-il pas encore aujourd'hui nous faire trembler pour les nôtres ? Il trembloit sur ce qu'on y venoit, disoit-il, comme on va au théâtre ; y vient-on bien différemment aujourd'hui ? Il trembloit sur ce qu'on s'y comportoit avec moins de décence que l'on ne se comporte dans les Palais des Grands ; s'y comporte-t-on bien plus décemment aujourd'hui ? Il trembloit sur ce que les Ministres du Seigneur, & lui-même y étoient souvent troublés ou distraits dans l'exercice même du Ministere par l'audace & la dissipation des assistants ; y est-on plus recueilli, plus modeste aujourd'hui ?

Et faciam domui huic. Quelle parole, mes Freres ! Cependant n'avons-nous pas encore ſous les yeux de quoi juſtifier cette prédiction funeſte ? Y a-t-il long-temps que nos Peres ont vu l'erreur ſecondée par la diſcorde, le fer d'une main, le feu de l'autre, ſe ſignaler par le ravage de nos plus auguſtes Baſiliques ; les ruines en fument encore ; & tout le zele de nos Princes & de nos Paſteurs n'a pu les relever encore entiérement : *Et videte quæ fecerim.* C'eſt ainſi, en effet, que Dieu punit le plus ordinairement la profanation de ſes Temples. Laſſé d'y être offenſé, il les abandonne ; & que devient alors le peuple malheureux, ſur qui s'exerce ce jugement de juſtice ?

Ai-je donc eu tort de dire que notre ſort dépend de la maniere dont nous venons dans nos Temples & dont nous nous y comportons ? Prévenons, mes Freres, le fléau qui nous menace. Ce n'eſt pas préciſément en bâtiſſant des Temples au Seigneur, en les ornant avec magnificence, que nous le fixerons au milieu de nous. C'eſt 1°. en les fréquentant : ils ſont la porte du Ciel ; un Chrétien, qui ne doit ſoupirer qu'après

le Ciel, ne devroit donc s'en éloigner jamais, pour y honorer Dieu, pour y recevoir ſes graces. C'eſt en ſecond lieu & ſur-tout en les fréquentant comme il convient de fréquenter la maiſon du Seigneur : en eſprit de paix & d'union, puiſque nous y ſommes tous freres ; avec modeſtie & reſpect, puiſque nous y ſommes dans le Palais de notre Maître ; avec crainte & tremblement, puiſque c'eſt là qu'un Juge ſévere nous examine, pour décider de notre deſtinée ſur la maniere dont nous nous y comportons.

Oui, c'eſt alors, dit le Seigneur, que j'habiterai au milieu de vous : *Habitabo vobiſcum ;* & la miſéricorde que j'y exercerai ſur vous n'aura d'autres bornes que l'étendue des temps & de l'éternité : *A ſæculo & uſque in ſæculum.* Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LES TALENTS.

POUR LE MARDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

Mea doctrina non est mea; sed ejus qui misit me.

Ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé.

Joan. 7.

C'EST Jesus-Christ qui est obligé de justifier sa doctrine, de se justifier lui-même ; quelle honte pour l'humanité ! Mais en butte à la calomnie, quelque aveugle, quelque opiniâtre qu'elle soit, cet adorable Sauveur n'en paroît que plus ardent à instruire ceux-mêmes qui le persécutent ! Quel exemple pour ceux qui

ſont comme lui les victimes de l'envie!

Dans tous les Etats du monde, aujourd'hui comme autrefois, combien ne trouve-t-on pas de Phariſiens qui, pour conſerver l'aſcendant qu'ils ont uſurpé, ſont toujours prêts à s'armer contre toute eſpece de mérite qui pourroit les ſupplanter ou les couvrir!

D'autre part, que d'avides Publicains & de Saducéens voluptueux qui, ne ſachant, les uns que s'enrichir, les autres que dépenſer, ne s'intéreſſent à tout le reſte qu'autant qu'il les amuſe. Ce ne fut preſque que parmi le Peuple, ſelon la remarque de l'Evangile même, que Jeſus-Chriſt trouva de la docilité : *De turba multi crediderunt in eum.* Quel ſujet d'humiliation pour les grands, les riches & les ſçavants de la terre!

Mais eſt-il auſſi beaucoup de cœurs aſſez généreux, de génies aſſez nobles, pour s'élever, à l'exemple de notre divin Maître, au-deſſus de la fureur des uns & de l'indifférence des autres, pour accomplir la volonté du Pere céleſte, & travailler à procurer ſa gloire, quel que doive être pour eux-mêmes le ſuccès? Ah! quelle matiere de réflexion pour ceux à qui le Pere de famille a confié ſon talent!

Ne croyez pas, Meſſieurs, que je n'aie en vue dans tout ceci que le Miniſtere évangelique. Une idée plus générale me ſaiſit & m'occupe ; je me propoſe un deſſein plus étendu. C'eſt pour le bien commun de la ſociété que j'entreprends de parler dans ce Diſcours. Pourquoi le Chriſtianiſme ne s'intéreſſeroit-il pas à tant de talents qui s'y perdent tous les jours, ſoit par l'indolence ou le découragement de ceux-ci, ſoit par l'envie ou l'indifférence de ceux-là. Il le doit d'autant plus, ce me ſemble, qu'il peut y remédier plus efficacement. La raiſon ne fournit que des motifs trop foibles ; c'eſt dans le fond même de la Religion qu'il en faut chercher.

Tous les talents, quels qu'ils ſoient, ſont des dons de Dieu, comme dit Saint Paul ; ce ſont des eſpeces de graces qui, dans l'intention de leur auteur, ſont moins pour l'avantage de ceux qui les reçoivent, que pour l'utilité commune & générale : d'où je crois, Meſſieurs, pouvoir conclure que nous ne ſommes pas moins obligés envers Dieu pour les talents des autres, que pour les nôtres propres ; & c'eſt ſur ce principe que je vais établir & régler, 1°. l'uſage que nous devons faire

de nos propres talents : ce ſera le ſujet de la premiere Partie ; 2°. l'uſage que nous devons faire des talents des autres : ce ſera le ſujet de la ſeconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

NOUS avons tous des dons, c'eſt-à-dire, des talents différents, diſoit Saint Paul; chacun a le ſien ; & il n'eſt perſonne qui en ſoit tout-à-fait dépourvu : *Unus quiſque proprium donum habet.* Ils ſont inégaux autant que différents, plus ou moins relevés, plus ou moins étendus : *Alius quidem ſic, alius verò ſic.* Mais le vrai mérite conſiſte dans l'uſage qu'on en fait ; & l'uſage eſt le même pour tous. Pour le régler, ne perdons point de vue l'idée d'un Dieu, auteur de tout ce que nous avons de bon, comme dit encore Saint Paul, juge ſévere, rémunérateur auſſi-bien que vengeur équitable. Nous en concluerons, Meſſieurs, qu'il faut nous attacher à connoître nos talents ſans orgueil : nous les tenons de Dieu ; les cultiver ſans négligence : nous en rendrons compte à Dieu ; les faire valoir ſans intérêt ; Dieu ſeul peut en être la récompenſe.

C'eſt donc à tous que je dis, d'abord, avec l'Apôtre, à tous également & ſans exception, à tous, quels qu'ils ſoient : *Omnibus dico* ; non pas de s'aveugler ſur leur propre mérite, pour n'avoir que des ſentiments déſavantageux de ſoi : fauſſe humilité qui ne conduit à rien qu'à la puſillanimité & à l'indolence, dit Saint Baſile. Saint Paul veut que l'on connoiſſe ce qu'on vaut, ce qu'on peut, afin de connoître ce qu'on doit ; il veut qu'on s'apprétie ſoi-même : *Omnibus dico ſapere* ; mais il veut qu'on s'apprétie juſtement, ſans trop s'élever, ſans s'abaiſſer trop : *Sapere ad ſobrietatem* ; ſelon la meſure préciſe des graces dont Dieu nous a fait part : *Sicut Deus diviſit menſuram.* L'orgueil qui perd les talents ne conſiſte pas moins à méconnoître ceux qu'on a, qu'à ſe croire ceux que l'on n'a pas. Je vais m'expliquer ; ſuivez-moi, je vous prie.

Vous vous rendez aſſez de juſtice, pour reconnoître que vous n'avez ni cette pénétration lumineuſe, cette ſagacité, cette préciſion d'eſprit, qui forment dans l'Etat ou dans l'Egliſe ces grands hommes qui en deviennent les oracles ; ni cette force de raiſon, ce beau feu d'imagination, cette fécondité de génie qui, dans toute

eſpéce d'éloquence, caractériſent proprement les grands maîtres; ni la ſageſſe de conduite, l'étendue de lumieres, la juſteſſe de diſcernement néceſſaires pour gouverner. Mais ce bon ſens naturel que vous avez reçu en partage, aſſiduement travaillé par la réflexion & par l'étude, vous eût mis en état d'inſtruire les ſimples, de conſeiller les foibles, & de quelque façon que ce fût, de remplir une place dans la ſociété : place, à la vérité, ſubalterne ; l'amour propre en rougit.

Sur-tout, ſi l'on eſt d'une naiſſance, ou dans une fortune qui ſemblent deſtinées par elles-mêmes aux grands emplois. Tel qui eſt en état d'acheter tout, qui ne voit aucun poſte au-deſſus de ſon opulence, ſe concentrera-t-il dans ſa profeſſion peut-être obſcure, pour laquelle ſembloit l'avoir formé la nature ? Iſſu d'un ſang de Héros qui ſauva cent fois la Patrie à la tête ou des conſeils ou des armées, aura-t-on la force & la ſageſſe de ſe refuſer à des honneurs avec leſquels on eſt né, pour ainſi dire, ou qui s'offrent d'eux-mêmes ? Ceux-ci ne veulent point décheoir, ceux-là veulent s'élever.

On ſe plaint communément, Meſſieurs, qu'il n'eſt preſque plus aucune famille qui

ne veuille donner un Juge à la ſociété, & ſur-tout un Miniſtre aux ſaints autels. L'ambition pourroit être louable, ſi le talent des ſujets étoit conſulté. J'avoue cependant que les circonſtances aſſez ſouvent en décident, oui les circonſtances de la naiſſance même. Car quoique l'eſprit & le cœur des peres ne paſſent pas toujours à leurs enfants, il faut convenir qu'il eſt des talents, comme il eſt des devoirs, en quelque ſorte, héréditaires. Le Seigneur n'attribuoit-il pas à certaines familles le privilegè de délivrer ſon Peuple? Vous qui n'êtes pas de ce ſang précieux, indiſcret Azarie, vous échouerez en aſpirant à cet honneur. Circonſtances ſur-tout du tempéramment, de l'humeur, de l'inclination; car dans ces maiſons mêmes privilégiées il eſt des Judas, il eſt des Simons. Heureux l'état où ſe trouvent des peres auſſi ſages que Matathias, qui, après avoir diſcerné de bonne-heure le caractere propre de leurs enfants, deſtinent les Simons au conſeil: *Vir conſilii eſt, ipſum audite;* & les Judas au commandement des armées: *Fortis viribus à juventute ſuâ, ipſe aget bellum!* En un mot, & ſans raiſonner davantage, ce à quoi la nature vous porte d'abord &

vous entraîne comme néceſſairement par je ne ſçais quel inſtinct ; ce à quoi vos premiers efforts tendent d'eux-mêmes, & ſont approuvés par le ſuccès : quoique ce ſoit, c'eſt votre talent ; rendez-en graces à l'Auteur de tout qui vous le donne. Le méconnoître, c'eſt ingratitude ; ſe l'exagérer, c'eſt injuſtice.

Une étincelle de mérite brille en vous dès l'âge le plus tendre. Elle vous flatte d'abord ; elle vous ſéduit enſuite ; à force de la conſidérer & de vous y complaire elle vous éblouira. Quelques ſuccès, dont vous êtes redevable peut-être au défaut de rivaux, peut-être à l'ignorance & à la brigue de vos admirateurs, vous font croire que vous pouvez enfin prétendre à tout, tout entreprendre. De-là ſouvent quelle confuſion dans toutes les parties de la ſociété ! Le meilleur ſubalterne devient un mauvais chef ; tel a le talent d'obéir, qui n'a pas celui de commander ; à la Cour, auprès des Grands, on perd une réputation acquiſe même juſtement, quelquefois à la ville & parmi le Peuple. Hélas! que d'ouvrages ſcandaleux, du moins équivoques, ſont éclos d'imaginations échauffées par trop d'applaudiſſements indiſcrets! Vous jouiſſiez de la renommée

la plus pure, si vous n'eussiez eu la manie de l'augmenter.

Mais un génie ardent, impétueux, de bonne-heure enyvré d'éloges, se trouve trop à l'étroit dans une seule carriere ; il veut toutes les parcourir tour-à-tour, & même toutes ensemble. Trop vif pour se donner le temps d'approfondir, trop vain pour ne pas croire approfondir d'un seul coup d'œil tout ce qu'il envisage, il se croit bientôt parfait en tout ; & par-là même ne le devient en rien, pas même en ce qui faisoit d'abord son talent propre. En avançant, il dégénere ; aussi cesse-t-il de mériter d'être admiré à mesure que lui-même il s'admire. Sainte Religion, puissent du moins vos augustes profondeurs ne tenter jamais la folle curiosité de ces esprits superficiels qui veulent paroître tout sçavoir !

Saint Paul, au chapitre douzieme de sa premiere Epître aux Corinthiens, se plaignoit de ces différents désordres. La société que nous formons, disoit-il, est comme un corps composé de diverses parties ; chaque membre a sa destination particuliere. Quel ridicule orgueil seroit-ce à la main de refuser son secours au reste du corps, quand il souffre ? Les pieds,

obligés à soutenir toute la masse, sont-ils deshonorés par cet emploi ? Pourquoi vous faire donc un point d'honneur d'être l'œil qui éclaire, ou la tête qui gouverne, vous, dont tout le mérite doit être de supporter la fatigue & de servir en instrument docile ? Qu'importe, après tout, ce qu'on fasse, pourvu qu'en effet on soit utile ? D'autant plus que les talents mêmes les plus relevés, les plus sublimes, n'ont pas davantage de quoi enorgueillir.

C'est encore la remarque de Saint Paul. Tous les talents, ajoute-t-il, sont dépendants les uns des autres. Dans tous les états, en toute circonstance, c'est presque toujours à l'aide des inférieurs que les supérieurs brillent. Ainsi l'a voulu, selon l'Apôtre, une Providence sage, pour former la liaison & conserver l'harmonie entre les membres de la société. Tout talent est un don de sa libéralité purement gratuite ; êtes-vous bien plus estimable, pour avoir reçu davantage ? Et qu'avez-vous même enfin, en comparaison de tant d'autres, reprenoit sur ce sujet Origene ? Comparez votre science à celle de Saint Paul, votre éloquence à celle du grand Chrysostome, votre sagesse à celle de Salomon, votre courage à celui

de Judas Machabée; eh! que deviendra toute votre gloire? Mais que votre humilité ne soit, dit Saint Hilaire, ni une lâche pusillanimité qui vous fasse méconnoitre ce que vous valez, ce que vous êtes; ni une indolence timide qui vous le fasse négliger. Reconnoissez vos talents sans orgueil; cultivez-les sans négligence.

Vous en rendrez compte, en effet, à celui de qui vous les avez reçus. Lui-même ne se représente-t-il pas sous la figure, tantôt d'un pere de famille qui distribue son trésor à ses serviteurs, afin qu'ils le fassent travailler, & le multiplient par leur industrie; tantôt d'un maître vigilant, qui va visiter ses héritages & y chercher du fruit, qui ménage, en quelque sorte, son terrein, & fait arracher tout arbre qui n'est d'aucun rapport? Ah! Messieurs, que de figuiers stériles dans les jardins de notre Maître, que de poids inutiles sur la terre! *Ut quid etiam terram occupat?*

Que font-ils, en effet, dans le monde, & pourquoi changent-ils la terre, tous ces oiseux de profession, qui ne semblent exister qu'en végétant? Ce Grand, par exemple, n'existoit-il que pour donner fastueusement en spectacle un beau nom, des ti-

tres illuſtres qu'il avilit & deshonore, pour dépenſer, ſans ſçavoir ni en qui ni comment, des revenus immenſes, & rendre inutile à la ſociété une troupe preſque innombrable de fainéants orgueilleux qui vivent de ſon luxe? *Ut quid terram occupat.*

Et cette femme ſur-tout qui, étrangere, en quelque ſorte dans ſa propre maiſon, ne connoît d'affaire que le ſoin alternatif de ſe parer & de ſe faire voir; & par-tout ſe fait gloire d'une tranquillité d'inaction qui n'eſt de temps en temps interrompue que par le tumulte de ſes plaiſirs, ou par l'embarras de ſes intrigues: *Ut quid terram occupat?*

Hélas! juſques dans le Sanctuaire, que fait-il cet homme qui, ſans vocation & ſans caractere, ne s'y eſt intrus que pour en envahir le patrimoine, pour nourrir ſa molleſſe, entretenir ſon luxe du ſalaire qu'il enleve aux ouvriers laborieux? *Ut quid etiam terram occupat.*

Mais ce jeune homme enfin, qui donnoit à la ſociété de ſi belles eſpérances: une premiere culture fit d'abord éclore & briller en lui mille talents; mais comme des fleurs tendres encore qu'une froide haleine flétrit & fait tomber dans une matinée du printemps, ſon entrée dans le

monde les a fait disparoître. Que fait-il donc à présent sur la terre, foible jouet d'un tourbillon de vains amusements qui l'entraînent & l'emportent ? La science des jeux, le goût des ajustements, le beau ton des compagnies, l'esprit de société, l'art d'intéresser & de plaire : eh ! sont-ce là les fruits que le souverain Maître en attendoit ?

Non, non, ce n'est pas la vaine apparence d'un bel ombrage, que le maître de la vigne va chercher sous ses figuier; c'est du fruit réel & solide : *Quærens fructum.* S'il ne s'en trouve point, qu'il soit coupé, il charge injustement la terre : *Succide, ut quid terram occupat* ?

C'est dans le même esprit que Saint Paul ne juge pas digne de vivre celui qui ne travaille pas au bien public. Qui que nous soyons, le pain qui nous nourrit ne nous appartient qu'autant que nous le gagnons par notre travail ; & Saint Jean Chrysostome, aussi judicieux qu'éloquent interprète de Saint Paul, n'en exempte pas même ceux que l'attrait de la contemplation a conduits dans le désert. La regle est générale & sans exception : chacun dans son état doit cultiver le talent qui lui est propre, pour l'avantage commun de la société ;

ſociété ; & en le travaillant bien plus, il le doit augmenter.

Jeſus-Chriſt nous en avertit, dit le même Saint Docteur, dans la parabole des Talents. Maître rigoureux, il exige dans la proportion la plus exacte le double de ce qu'il a donné. Si vous avez reçu cinq talents, il faut en repréſenter dix ; ſi votre lot ne fut que deux, il ſe contentera de quatre. Mais remarquez, ajoute ce Saint Docteur, que cinq talents ſont auſſi difficiles à doubler que deux. Quelles que ſoient la vivacité de votre pénétration, l'étendue de votre génie, ou la force de votre tempéramment, ce n'eſt donc pour vous le titre d'aucun relâchement dans le travail.

Or le rendrez-vous, ce double exact & rigoureux, vous qui, à la faveur d'une facilité heureuſe, vous contentez de remplir préciſément avec honneur votre emploi ? Les hommes n'ont rien à vous reprocher, j'en conviens. Vous allez de pair avec tous vos rivaux ; quelle peine n'ont-ils pas même à vous atteindre ! Le temps ſi court pour tant d'autres ne vous manque jamais, vous en avez toujours à perdre, ſans courir aucun riſque de reſter en arriere. La légéreté de votre eſprit

peut se satisfaire en se promenant sur mille objets frivoles ; & tous les amusements, tous les plaisirs peuvent tour-à-tour occuper votre cœur. Voilà précisément ce qui vous condamne. On ne demanderoit rien de plus que ce que vous faites à celui qui n'auroit reçu que deux talents : mais vous en avez cinq ; ne faire pas plus que celui qui n'en a que deux, c'est en vous prévarication punissable.

Prévarication punissable, bien plus, si tout-à-coup, au milieu de votre carriere, endormi, pour ainsi parler, par votre propre gloire & vos premiers succès, vous vous arrêtez pour jouir. Spectateur oisif désormais sur la scene du monde, on ne vous y verra plus que comme juge de vos anciens compétiteurs ; & ce sera beaucoup, si vous daignez conserver assez de modestie pour ne pas vous estimer autant au-dessus d'eux, que la fortune vous a donné sur eux d'avantage.

Fatale oisiveté, ton charme est-il donc assez fort pour nous étourdir contre l'épouventable arrêt de notre Maître ! *Tollite, tollite ab eo talentum* : qu'on lui ôte le talent qu'il n'a point fait profiter ; & la menace s'exécute. Ou une mort subite & prématurée vous l'enleve, ou une ma-

ladie lente & douloureuſe, même en vous le laiſſant, vous en ôte la jouiſſance, ou du moins les embarras ; les ſoins, compagnons inſéparables de la fortune, en corrompent pour vous tous les charmes : *Tollite ab eo talentum.* Mais le dernier dénouement ſur-tout, quel ſera-il ? *Ejicite.* Oui, qu'on le jette, ce ſerviteur pareſſeux & infidele : *Inutilem ſervum ejicite.* Le lieu de ſuplice eſt ſon partage. Dans les priſons ténébreuſes du Pere de famille, qu'il pleure éternellement la perte des talents qu'il a rendu inutiles : *Tollite talentum, & ejicite in tenebras.*

Car ne croyez pas, mes Freres, reprend Saint Ambroiſe, que ce que vous poſſédez actuellement, quoi que ce ſoit, vous appartienne réellement à aucun titre. Ce que vous appellez récompenſe n'eſt autre choſe qu'un nouveau talent qu'il faut pareillement faire valoir. Ici bas, il n'eſt proprement point de récompenſe; le temps un jour en viendra. Mais à préſent, en cultivant vos talents ſans négligence, c'eſt ſans intérêts qu'il faut les faire valoir.

La peſte des talents, c'eſt l'intérêt. Il les rend mépriſables par la flatterie à laquelle il les aſſujettit ; il les rend même nuiſibles par les uſages auxquels

il les proſtitue ; & de l'une & de l'autre maniere également il les prive de leur vraie récompenſe.

Loin cependant, loin de nous ces Philoſophes prétendus, qui ſe font un devoir de ne deſcendre jamais à aucune complaiſance ! Renfermés au-dedans d'eux-mêmes, & ſatisfaits de leur orgueilleuſe pauvreté, ils s'exhauſſent, pour ainſi parler, ſur leur propre mérite, d'où ils conſiderent avec dédain tout le reſte de l'Univers. Vous les entendrez ſans ceſſe déclamer avec fureur contre les richeſſes, & plaindre les Grands avec une arrogante pitié. Groſſiers & bruſques par affectation de ſincérité, ils deviendront vos tyrans, pour ne point être vos eſclaves.

Excès haïſſable ; voici l'autre extrême qui rend mépriſables les talents. Vous voulez vous avancer, faire fortune ; il faudra pour cela vous attacher au char d'un protecteur. Auſſi-tôt votre mérite, quel qu'il ſoit, devient comme partie de ſon domaine, il lui appartient plus qu'à vous-même ; il ne doit plus ſervir déſormais qu'à couvrir ſes défauts, ou exagerer ſes vertus, ſur-tout à embellir ſa cour, honorer ſon cortege, l'amuſer & le desennuyer lui-même. Quelle honte ! Eh !

que fait-il là cet homme, dont tous les moments devroient être si précieux au Public ? Hélas ! il a tout vendu, lui-même il s'est vendu à la fortune.

Plaise au Ciel que du moins la passion qui le domine ne lui fasse pas employer ses talents aux plus pernicieux usages ! Il n'est que trop vrai que c'est ainsi que tous les arts, dans notre siecle, sont devenus criminels. Ainsi l'éloquence vénale se prostitue à protéger l'injustice ; le bel esprit se voue à l'irreligion ; le burin & le ciseau vendent leurs plus beaux traits, le pinceau ses couleurs les plus vives à la volupté ; l'harmonie redouble ses charmes, non plus comme autrefois pour élever l'ame & pour former le sentiment, mais pour séduire & pervertir les cœurs.

Eh ! quel intérêt si considérable les anime donc tous ? Folle cupidité, qui ne sçait aspirer à rien de grand, dit Saint Bernard ! Que vous êtes vains, enfants des hommes, que vos balances sont fausses ! Ne peserez-vous jamais, n'apprétierez-vous rien justement ? L'ombre, le fantôme, l'apparence de bien l'emporteront-ils toujours sur le bien même, sur le bien réel & solide ? *Mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate.*

Vous plaignez cet homme, à qui le monde ne rend d'autre juſtice que de le reconnoître digne de tout. Endurci dès l'âge le plus tendre à tous les travaux de ſon état, il n'a jamais connu d'autre plaiſir que celui de ſe ſentir utile, ni d'autre voie de parvenir que celle de mériter. Reſpectueux envers les Grands, ſans en faire ſes idoles, dans l'occaſion courtiſan ſoumis avec autant de déſintéreſſement que de nobleſſe, jamais il ne fit parler que la voix publique en ſa faveur. Elle parle en effet, mais en vain. Vous le plaignez? Ah! Meſſieurs, que ſon ſort au contraire me ſemble beau, que je le trouve digne d'envie! ſuppoſé qu'il puiſſe de plus rendre de ſoi le même témoignage que ſaint Paul: non-ſeulement de n'avoir choqué, bleſſé perſonne, mais de s'être étudié toujours à plaire à tous par une ſage complaiſance; *Omnibus per omnia placens*; non-ſeulement de n'avoir en rien recherché ſon propre avantage: *Non quærens quod mihi utile eſt*; mais, en ſe conſacrant tout entier au prochain, de n'avoir eu jamais que ſon ſalut en vue: *Sed quod multis, ut ſalvi fiant.* Oui, je le répete, l'état heureux! Car, comme dit ſaint Jean Chryſoſtome, plus le monde

eſt injuſte à notre égard, plus Dieu nous devient redevable : *Habemus debitorem Deum.*

Dieu notre redevable ! *Debitorem Deum!* Ah ! mes Freres, quel débiteur que notre Dieu ! Il ne juge pas comme le monde, par l'événement & le ſuccès ; c'eſt le travail & l'induſtrie qu'il couronne, ajoute Saint Jean Chryſoſtome ; deux talents doublés ſont autant récompenſés que cinq ; n'en euſſé-je qu'un, je puis aſpirer à la même récompenſe ; & la récompenſe eſt également pour tous la joie même du Seigneur. Joies du monde, poſtes éclatants, éminentes dignités de la terre, vous n'avez rien d'aſſez beau, pour qu'un Dieu puiſſe vous donner comme récompenſe, dit encore ſaint Chryſoſtome : *Non capit hujus honoris amplitudinem vitæ præſentis conditio.* Et nous, mes Freres, nous en contenterions-nous, de ces biens paſſagers & frivoles, les regarderions-nous comme payant nos travaux ?

Prince, diſoit à Baltaſar le Prophète Daniel, ne croyez pas m'exciter, ni me tenter par vos magnifiques promeſſes : *Munera tua ſint tibi.* Gardez vos faſtueux préſens ; ces diſtinctions & ces richeſſes que vous m'offrez, réſervez-les pour ceux

qui peuvent en être éblouis : *Munera tua sint tibi, & dona domûs tuæ alteri da* ; mais je n'en satisferai pas moins à ce que je vous dois. La science, que j'ai en partage, est un don du Très-haut ; je sçais que je dois en faire usage, & que vous avez droit de l'exiger de moi ; mais ce ne sont point vos récompenses qui m'y engageront : *Munera tua sint tibi, & dona domûs tuæ alteri da : scripturam autem legam & interpretationem ostendam tibi.*

Cœurs généreux, génies sublimes, que ces sentiments sont bien dignes de vous ! Ne vous énorgueillissez point de vos talents : ils viennent de Dieu ; cultivez-les sans négligence : vous en rendrez compte à Dieu ; sur-tout enfin faites-les valoir sans intérêt, puisque Dieu lui-même se charge de les récompenser. Voilà l'usage que nous devons faire de nos propres talents. Quel usage devons-nous faire de ceux des autres ? Vous allez le voir dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

LA même loi de Providence, qui nous rend tous redevables de nos talents les uns aux autres, nous oblige pareillement, cha-

cun l'un envers l'autre, pour l'usage que nous devons ou que nous pouvons mutuellement en faire. Cette obligation est fondée non-seulement sur la charité chrétienne, mais sur la justice même & sur notre propre intérêt. C'est ce que prétendoit Saint Jean Chrysostome, en assurant que les talents d'autrui n'entreront guere moins que les nôtres propres dans le compte que nous rendrons à Dieu, & qu'ils seront presque également la matiere de notre jugement Pour nous rendre favorable ce jugement, nous devons donc, 1°. applaudir aux talents d'autrui avec joie : ceux qui les possedent sont nos freres ; 2°. les exciter avec générosité : leurs progrès dépendent presque toujours de nous ; 3°. en profiter avec reconnoissance : ce sont leurs succès qui feront devant Dieu notre condamnation ou notre gloire.

Je me rappelle ici, d'abord, avec une douce complaisance les transports d'allégresse dont furent saisis les freres de Rebecca lorsqu'elle fut choisie par le Seigneur pour épouse d'Isaac. Chacun applaudit, on la conduit comme en triomphe : Vous êtes notre sœur, s'écrie-t-on tout d'une voix ; puissiez-vous croître de jour en jour, croître sans cesse, à l'infini,

s'il eſt poſſible, puiſſiez-vous croître en gloire & en puiſſance : *Soror noſtra es ; creſcas in mille millia !*

Beaux ſentiments ! Pourquoi, dans toute circonſtance à peu-près ſemblable, dans tous les états, quels qu'ils ſoient (je n'en exclus, & je vous prie de n'en exclure aucun) pourquoi ne ſont-ce pas toujours les nôtres ? Un mérite nouveau commence à paroître ; dès le premier éclat qu'il jette, il ſaiſit, il frappe, il étonne. Mais quoi ? au milieu des acclamations d'un Public équitable, vous, en particulier, je vous vois rêveur, inquiet, conſterné, preſque abattu. Peut-être ne voudriez-vous pas, comme Joſué, captiver l'eſprit de Dieu dans ce nouveau Prophête : *Prohibe, Domine mi.* Pourquoi, en effet, ces intrigues ſourdes, ces cabales clandeſtines, ces partis adroitement formés ? O vous, que cette odieuſe manie pourſuit, elle doit vous tenir davantage ſur vos gardes, elle doit ſur-tout vous prémunir pour toujours contre des ſentiments dont vous éprouvez l'injuſtice ; mais allez cependant, ſous la protection du Dieu qui vous anime, allez, fourniſſez, rempliſſez toute votre carriere. Puiſſe le Ciel redoubler en vous ſes dons, & de

degrés en degrés vous faire monter à la perfection la plus sublime ! Vous êtes notre frere : *Frater noster es;* c'est Saint Bernard qui retournoit ainsi les paroles de l'Ecriture : *Frater noster es ; crescas in mille millia.*

Mais ce qui me paroît inconcevable, Messieurs, c'est que la charité chrétienne ne puisse faire en nous ce qu'a fait de tout temps, ce que fait sur-tout aujourd'hui le fanatisme de parti. Dans chaque cabale, tous les membres qui la composent se soutiennent mutuellement. On s'annonce, on se loue, on se porte, on s'éleve ; chacun croit jouir de la gloire qu'un autre acquiert. Les liens de la société chrétienne sont-ils donc moins forts & moins étroits? Aucune correspondance humaine ne vous lie avec celui-ci, peut-être même une disparité d'état vous en sépare ; mais enfin la seule humanité devoit vous le faire regarder comme votre frere ; & cette patrie, notre commune mere, ne dit-elle rien à votre cœur pour sa gloire & son avantage ? Ah ! sur-tout, pour l'honneur de notre sainte Religion, qu'il avance, ce cher frere en Jesus-Christ, qu'il croisse de jour en jour & sans cesse : *Frater noster es, crescas in mille millia.*

Je n'ose assurément, Messieurs, exiger

de perſonne ce deſintéreſſement héroïque de Moyſe, qui, pour le plus grand avantage de ſon Peuple, prioit le Seigneur de diviſer l'eſprit qu'il lui avoit communiqué, & d'en faire part à quelques-uns des plus anciens d'Iſraël. Qui de nous voudroit, comme ce ſaint Légiſlateur, perdre de ſon talent & de ſon génie, pour en enrichir d'autres? Mais du moins ſont-ils tout-à-fait au-deſſus de la généroſité de notre cœur, ces ſentiments de ſatisfaction qu'il fit paroître, quand on vint lui annoncer que deux nouveaux Prophêtes s'élevoient encore dans le camp. Quoi? Vous m'annoncez de nouvelles faveurs, que le Seigneur fait à ſon Peuple: *Eldad & Medad prophetant;* & vous me les annoncez avec un viſage troublé. Quelle injuſte émulation vous ſaiſit pour moi, faux ami: *Quid æmularis-pro me*? Que je voudrois être le dernier des Prophêtes en Iſraël, & que le Seigneur eût communiqué ſon eſprit à tout le peuple: *Quis tribuat ut omnis populus prophetet & det eis Dominus ſpiritum ſuum*! Mais vous, après tout, qui que vous ſoyez, pouvez-vous donc ſeul ſuffire à tout? Voulez-vous ſeul tout faire? Que les progrès d'autrui excitent, redoublent vos efforts, à la bonne-

heure, dit Saint Jean Chryſoſtome: *Æmulare ut ſimilis efficiaris*. Mais vous affliger de ce qu'on vous devance, c'eſt, pourſuit ce Saint Docteur, impiété envers Dieu: à lui proprement appartient la gloire de tous les talents, il en eſt l'auteur; c'eſt donc la gloire de Dieu qui vous afflige: *Doles quod honoratur Deus*. C'eſt injuſtice envers la ſociété: de quel droit ſemblez-vous exiger qu'elle ſoit privée de ce que vous ne poſſédez pas? C'eſt fureur envers vous-même: la baſſeſſe de vos ſentiments, la mauvaiſe foi de votre conduite vous deshonorent devant les hommes, & vous font perdre devant Dieu votre mérite: *Quod habes projicis*. Enfin, c'eſt cruauté envers votre frere: pour valoir mieux que vous, eſt-il coupable? Et dût-il même, cela peut-être, une partie de ſes ſuccès à la prévention du Public, à l'intrigue de ſes amis, au crédit d'un protecteur, il n'en eſt pas moins votre frere. Enfants que nous ſommes tous d'un même Dieu, d'une même Patrie, d'une même Egliſe, ſa gloire ne doit-elle pas vous paroître rejaillir, ne rejaillit-elle pas effectivement, en quelque ſorte, ſur vous? *Frater noſter es, creſcas in mille millia.*

C'eſt-là le ſens, ainſi que le motif du

précepte, que Saint Paul faiſoit aux Romains, de s'affliger avec ceux qui pleurent, de ſe réjouir avec ceux qui ſont dans la joie. Compatir aux maux de ceux qui ſouffrent, c'eſt un ſentiment aſſez commun & peu difficile, reprend Saint Jean Chryſoſtome ; mais où brille la charité fraternelle, que l'Apôtre exige, c'eſt à prendre part ſincérement au bonheur du prochain. Vous me plaignez aujourd'hui dans mon malheur, demain ma proſpérité me rendra odieux. Le S. Docteur en demande la raiſon ; elle eſt dans notre amour propre toujours partial, toujours injuſte. Il eſt flatté de je ne ſçais quelle ſupériorité que les diſgraces de notre prochain ſemblent nous donner ſur lui ; ſes ſuccès l'élevent, en quelque ſorte, au-deſſus de nous ; l'amour-propre s'en aigrit & ſe révolte. Je veux qu'il vous fût dû, ce poſte auquel vient d'arriver votre rival ; mais la préférence, qu'il obtient ſur vous, diminue-t-elle rien de vos talents réels ? Vous fait-elle oublier ſurtout que votre vrai rémunérateur eſt dans les Cieux, & qu'enfin celui qu'on éleve eſt votre frere ? Pourquoi corrompre la joie de ſon élévation par le chagrin qu'il ſent qu'elle vous cauſe ? Ah ! puiſſe croî-

tre ſon mérite à proportion de ſa gloire, & ſa puiſſance monter au-deſſus de ſon mérite même : *Frater noſter es, creſcas in mille millia.*

Quelque beaux cependant que ſoient ces ſentiments, les talents demandent encore quelque choſe de plus. Ce n'eſt pas d'applaudiſſements ſtériles, c'eſt d'appui réel & ſolide qu'ils ont les plus ſouvent beſoin : je veux dire, & de crédit qui les produiſe, & de faveur qui les ſoutienne, & de lumieres mêmes qui les dirigent : voilà ce que j'appelle exciter les talents.

Mais d'abord, je regarde les talents dans le monde, ſur-tout les talents utiles & ſérieux, comme ce Paralytique, dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui, depuis trente-huit ans, ſur les bords de la Piſcine, voyoit tous les jours autour de lui quantité de malheureux ſoulagés, ſans pouvoir parvenir lui-même à la guériſon de ſes maux. Ah ! c'eſt qu'il n'avoit perſonne pour le jetter dans la Piſcine : *Hominem non habeo.*

Cette Piſcine, c'eſt la ſource des faveurs & des graces. Elle eſt ſans ceſſe aſſiégée par une multitude preſque innombrable, vigilante, attentive & toujours active & prompte à profiter du pre-

mier mouvement de l'eau : *Multitudo magna expectantium aquæ motum.* Le plus méritant n'eſt pas toujours celui qui a le plus de force & d'adreſſe, pour ſaiſir l'occaſion ; trop occupé d'ailleurs, il ſe laiſſe aiſément prévenir : *Dum venio ego, alius ante me deſcendit.* Combien d'années attendra-t-il toujours en vain, s'il ne rencontre heureuſement un homme ; car il en faut : *Hominem.* Il faut un homme, pour vous faire d'abord connoître : qu'on perd de temps à ſe produire, quand on eſt obligé de le faire ſoi-même. Il faut un homme, pour donner le ton au Public; les plus grandes réputations ne ſe font ordinairement que par des échos multipliés. Il faut un homme, qui faſſe taire l'envie, ou qui la réfute : ce ſera toujours moins la vérité que le crédit, qui vous fera rendre juſtice ; & ſi la calomnie artificieuſe ne vous craint, vous en ſerez tôt ou tard la victime. Il faut ſur-tout un homme, qui veuille étudier pour vous les moments favorables, & les ſaiſir efficacement : *Hominem, hominem !* Eh ! ſans cela, que d'éloges ſtériles vous feront uſer peu-à-peu, conſumer vos forces : que de remiſes enfin laſſeront peut-être votre patience ! *Hominem non habeo.*

Qui ſera, Meſſieurs, aſſez généreux, pour être cet homme toujours prêt à venir au ſecours du mérite infortuné?

Ce fut toujours l'émulation qui produiſit les grands hommes; & rien n'éteint l'émulation, comme la faveur & l'intrigue. Comment David forma-t-il autour de lui cette multitude de braves, qui rendoient ſes armées invincibles, & dont tous les noms ont mérité d'être conſacrés, en quelque ſorte, par l'Eſprit-Saint? Ce fut, ſelon la remarque de l'Ecriture même, par ſon attention à marquer des rangs & des diſtinctions particulieres pour chaque action héroïque. Daniel, à la cour de Babylone, eût-il fait tant d'honneur à ſon peuple, ſi la Providence ne l'eût conduit de bonne heure à une école, où le Monarque lui-même vouloit être le juge des progrès, qui ſeuls décidoient toujours des emplois & des graces?

Il n'appartient véritablement qu'aux Grands, & c'eſt-là, ce me ſemble, le plus beau privilege de leur grandeur, d'allumer ce grand feu d'émulation qui illuſtre leur ſiecle, & dont la lumiere reſplendiſſante ſe porte juſques dans la plus reculée poſtérité. Cependant j'oſe avancer qu'ils ne le peuvent ſeuls; il faut que cha-

cun des particuliers y concoure, avec quelque ſorte de proportion, dans ſon état. Il eſt, en effet, des talents qui, quoique reſpectables & très-utiles, ne ſont point faits pour le grand jour d'un certain monde, ils s'éclipſeroient bientôt à ſa lumiere ; & ceux-mêmes qui pourroient en ſoutenir l'éclatante ſplendeur, ne peuvent s'y élever du premier vol ; il faut que peu-à-peu, & comme de degrés en degrés, on les y porte. Or c'eſt ce à quoi je prétends que nous pouvons, tous tant que nous ſommes, ſuppléer d'une part, & concourir de l'autre. Vous avez du crédit, vous poſſédez une fortune ; qu'il ſera beau d'en faire la reſſource & l'appui des talents oubliés ! Vous avez du moins de la conſidération dans le monde. Qui n'en a point, chacun dans une certaine ſphere ? Quel plus noble uſage en pouvez-vous faire, que de produire des talents inconnus ? En un mot, que chacun, dans le rang qu'il occupe, s'étudie à reconnoître, à diſtinguer le vrai mérite ; que chaque ſupérieur, ſelon l'étendue de ſon autorité, s'applique à l'avancer ; non, certainement il ne ſera plus de talents ignorés & inutiles. Mais vous ſur-tout (qu'il me ſoit permis de le dire) vous dont les ſuffrages, toujours

soutenus par ces graces insinuantes qui vous sont propres, créent ordinairement les réputations & les fortunes, ah! si vous daigniez enfin vous déprévenir du frivole, vous déprendre du faux amusement; quelle gloire pour vous, dit S. Jean Chrysostôme! En conservant à la Patrie, ou peut-être à la Religion, un talent rebuté par les disgraces & sur le point de s'éclipser, vous en feriez de plus naître cent autres, qui ne sont retenus dans l'obscurité que par le désespoir où ils sont de se produire.

Hélas! Messieurs, faut-il donc enfin vous l'avouer? Les motifs de la Religion ne sont pas toujours assez puissants pour exciter & sur-tout pour soutenir constamment les plus grands cœurs, quoiqu'au fond Chrétiens. Il est très-peu de Pauls, qui renoncent généreusement à la récolte après avoir semé: je me sers de l'expression même de l'Apôtre: aussi vouloit-il que les Fideles reconnussent son droit, quoiqu'il y renonçât, il vouloit que ceux qui l'aidoient en profitassent. Le dégoût, en effet, dit Saint Jean Chrysostome, suit bientôt un travail toujours infructueux; & nous le voyons tous tous les jours, les dégoûts, les disgraces sont

pour les génies ce que ſont les frimats pour les campagnes : réchauffez-les par de douces chaleurs, nourriſſez-les de roſées favorables, ſi vous les voulez rendre fertiles.

Non, dans quelque genre que ce puiſſe être, non, n'attendez plus rien de grand de cet homme, que vous laiſſez aux priſes avec la dure néceſſité. D'une part, fatigué par les ſollicitations humiliantes auxquelles il eſt réduit ; de l'autre, privé par la médiocrité d'une ſituation trop étroite des ſecours qui ſont comme les aliments du génie ; tantôt abattu par le beſoin préſent ; tantôt agité de ſollicitudes fâcheuſes ſur l'avenir ; toujours diſtrait & diſſipé par les ſoins cuiſants d'une vie mal-aiſée : cependant il cherche encore dans ſon talent même de quoi charmer quelquefois ſa trop juſte douleur. Mais l'eſprit piqué ſe roidit, l'imagination choquée ſe rebute, le cœur ulcéré ſe révolte, peut-être le corps même accablé ſe refuſe au travail. Ah ! quel exemple pour une troupe de jeunes éleves, qui faiſoient l'eſpérance, & qui pouvoient faire un jour la gloire de la ſociété ! Ils manquent de crédit qui les produiſe, & ils ſe fanent dans l'obſcurité ; de faveur qui

les soutienne, & ils périssent dans la disgrace; ou même de lumieres qui les dirigent, & ils avortent, en quelque sorte, dans leur plus beau feu.

Que j'aime à voir se former sous Elie une nombreuse troupe de Prophêtes, qui perpétuerent après lui l'Esprit de Dieu dans Israël. Ainsi Moïse, long-temps avant sa mort, s'étoit préparé des successeurs dans les Josués & les Othoniels. Ainsi sous les ordres & sur les exemples de Joab se distinguoient les Braves de Juda. C'est ainsi pareillement qu'autour des grands Evêques des premiers siecles se rassembloient tant d'illustres disciples, dans lesquels ils se retraçoient, en quelque sorte, eux-mêmes, pour prévenir, dit un d'entr'eux, le regret de leur perte. De même encore dans tous les âges, où l'on vit fleurir les talents, entre les plus grands maîtres la plus grande émulation étoit de faire les plus grands éleves. Le disciple n'est pas même toujours au-dessous de son maître; de l'école d'Héli sortirent les Samuels; & ce fut un Auguſtin qu'Ambroise eut la gloire de donner à l'Eglise.

On dit qu'aujourd'hui les talents déchoient peu-à-peu, dégénerent & s'aba-

tardiſſent de jour en jour. Ce n'eſt point à moi certainement, Meſſieurs, à décider ce qui en eſt ; mais ſi l'on ſe plaint juſtement, ſeroit-ce la faute des génies ? Oui, peut-être de certains génies, ou trop préſomptueux pour conſulter, ou trop vains pour chercher, en conſultant, autre choſe que des éloges. Mais ne ſeroit-ce pas plutôt, en général, la faute d'un certain public prétendu connoiſſeur, qui auſſi peu amateur de la Patrie que de la Religion, auſſi faſtidieux dans le goût que téméraire & emporté dans la critique, ſe donne droit également ſur toutes les réputations ſans autre talent, ſi c'en eſt un, que celui de médire ?

L'aiguillon de tous les talents, c'eſt la critique. Oui, Meſſieurs ; une critique ſage & meſurée, qui n'oublie jamais les égards qu'on doit à des hommes qui ſe dévouent généreuſement eux-mêmes au bien public ; une critique éclairée, auſſi ingénieuſe à faire ſentir les beautés qu'à faire remarquer les défectuoſités d'un ouvrage, & qui balance équitablement les unes par les autres ; une critique modeſte & ſans faſte, qui ſçache reſpecter les défauts mêmes d'un talent décidé, & l'inſtruire ſans mettre en compromis ſa réputation.

Or ſont-ce là les critiques en uſage dans notre ſiécle ? Jamais on n'en vit tant : critiques faſtueuſes, où l'on ne cite les talents devant le Public, que pour y uſurper avec plus d'appareil le droit de décider irrévocablement de tout ; critiques perfides, où toujours on a ſoin d'intéreſſer la malignité du cœur humain par le ſel empoiſonné dont on les aſſaiſonne ; critiques traîtreſſes, qui ne couronnent les victimes qu'elles choiſiſſent, que pour avoir plus d'honneur à les immoler ; critiques indécentes, qui, à la honte de l'humanité, ne feignent d'attaquer le talent, que pour avoir bientôt après occaſion de diffamer les mœurs, & de noircir le caractere de la perſonne ; critiques au moins toujours partiales, où le cœur juge plus que l'eſprit, & où l'on n'affecte d'éléver un héros que l'on adopte, qu'au préjudice & pour le rabaiſſement de tous les autres. Par-là les talents s'engourdiſſent, les génies ſe glacent ; eſt-il étonnant que leurs progrès ſe ralentiſſent ? Au lieu de les produire, on les étouffe ; au lieu de les ſoutenir, on les abat ; au lieu de les éclairer, on les éclipſe. Tant que ſubſiſtera cette frivolité, cette injuſtice, cette

perverſité de goût, eh ! faut-il inviter à profiter des talents avec reconnoiſſance ?

Il n'eſt cependant peut-être point de plus terrible article dans le compte que vous rendrez à Dieu, dit Saint Jean Chryſoſtome. Quels que ſoient nos propres talents, nous répondrons véritablement de notre diligence, de notre induſtrie à les cultiver & à les faire valoir; mais pour leurs ſuccès, ce ſont ceux pour qui nous les aurons employés, qui en ſeront comptables, pourſuit ce Pere; comme nous le ſerons nous-mêmes de ceux des autres : Comptables & pour votre propre ſalut : *Veſtræ ſcilicet ſalutis causâ* ; & pour l'utilité même du prochain : *Ac aliorum utilitatis*. D'où ſuit enfin ce que j'ai ajouté, que de leur ſuccès doit dépendre devant Dieu votre condamnation ou votre gloire.

Votre condamnation, ſi, croyant les acheter, en quelque ſorte, par une vile récompenſe, vous prétendiez enſuite les aſſervir à vos goûts, à vos caprices, peut-être à vos paſſions mêmes. Ah ! c'étoit autrefois, dans des Républiques payennes, que l'on ne ſouffroit aucune ſcience, aucun art, qui ne tendiſſent, ſoit à fortifier & endurcir les corps, ſoit à éclairer les eſprits,

esprits, soit à régler les mœurs. Aujourd'hui, si nous en exceptons peut-être les seuls talents sacrés que la Religion forme dans son sein pour elle-même, que voit-on par-tout qui n'énerve & les ames également & les corps ? Ici la raison séduite par les éclairs éblouissants de l'imagination ; là le génie étouffé par les brillantes fleurs de l'esprit ; ailleurs le sentiment dégradé par la molleſſe, la délicate débauche transformant tout en poison délicieux ; par-tout enfin la nature couverte & déparée, si j'ose ainsi parler, par les ornements laborieux du luxe : voilà, Messieurs, oui, graces au goût prétendu épuré de notre siécle, voilà les précieux chef-d'œuvres qu'enfantent les talents. On ne veut plus rien pour le simple besoin, tout est pour le plaisir ; & l'on ne connoît point de plaisir s'il n'efféminе. Est-il étonnant que rien n'instruise, que tout tende au péché ? Quel compte à vous rendre, grand Dieu ! Mais à qui le demanderez-vous ?

Qui le rendra, sur-tout encore, le compte terrible de tous les avantages qu'auroient dû procurer à la société tant de talents, s'ils eussent été employés & mis à leur vraie place ? Dans tous les

genres, dans tous les états, dans tous les rangs, combien en eſt-il à qui, comme à David chez Achis, on pourroit avouer qu'il ne manque rien que de plaire? *Non places.* On ne vous diſpute ni le génie, ni la bonne volonté, ni le courage: *Rectus es tu*; on vous reconnoît un talent même ſupérieur: *Sicut Angelus Dei*; dans toute votre conduite, d'ailleurs, on ne reproche rien: *Non inveni quidquam.* Il faut cependant que vous vous retiriez, que vous renonciez à toute eſpérance; & pour quoi? Vous ne plaiſez pas. Ne pas plaire, eh! c'eſt le plus impardonnable de tous les crimes: *Sed non places.* De-là l'émulation éteinte, par conſéquent les arts languiſſants, les ſciences déchues & avilies; de-là les emplois mal remplis, l'Etat par conſéquent mal ſervi. Que ſçais-je? Hélas! l'innocence opprimée, les abus tolérés, les vices plutôt flattés que combattus, la Religion trahie, ou trop foiblement défendue: en voilà les ſuites.

Certainement je n'en accuſerai ni celui-ci qu'une cabale adroite a écarté, ſans le dégoûter ni l'abattre, que la perverſité du goût a décrié, ſans le corrompre; ni celui-là qui, exempt de cupidité, incapable d'intrigue, ne ſçut jamais perdre

à ſolliciter de l'emploi un temps qu'il crut ne devoir employer qu'à s'en rendre capable. Bien moins en accuſerai-je cet autre qui, cherchant modeſtement à ſe produire & ſe montrant par-tout avec honneur, fait malheureuſement trop d'ombrage pour qu'on l'avance. Peut-être bien plus, excuſerois-je celui qu'une fâcheuſe néceſſité contraint à ſortir d'une trop ſtérile carriere; & je le plaindrois, même en le voyant enſévelir ſes talents ou les prêter à des uſages moins utiles au Public, peut-être, hélas! pernicieux à la Religion, &, ce qui fait notre honte, plus avantageux pour lui-même.

C'eſt donc contre vous, qui que vous ſoyez, qui, dans l'état où la Providence vous a placés, n'avez ſçu profiter ni pour vous-mêmes, ni pour les autres des vrais talents qui s'offroient à vous; contre vous, qui, ſéduits par le préjugé dont il falloit vous défaire, trompés par la cabale qu'il falloit éclairer & confondre, prévenus par la calomnie qu'il falloit démaſquer, aveuglés par votre propre paſſion dont il falloit vous défier, ou entraînés par la brigue & la faveur contre leſquels il falloit vous roidir, avez méconnu, oublié, négligé, déplacé les talents, oui, c'eſt

contre vous que s'élévera le Seigneur.

La preuve en eſt évidente dans la Parabole même des talents propoſée par Jeſus-Chriſt, dit ſaint Jean Chryſoſtome. Les talents, quels qu'ils ſoient, c'eſt l'argent que le Pere de famille diſtribue à ſes ſerviteurs ; leur devoir eſt de travailler pour qu'il profite ; mais ſur qui le profit ſe retire-t-il ? N'eſt-ce pas ſur le Banquier auquel ils le confient ; & ſi c'eſt celui-ci qui refuſe de le recevoir, ou qui l'enfouiſſe, ah ! c'eſt à lui, non pas à ſon ſerviteur que le maître s'en prendra.

Mes Freres, concluoit ſaint Jean Chryſoſtome, nous vous offrons les tréſors dont le Maître ſuprême nous a fait les dépoſitaires. Recevez-les, ou non ; enfouiſſez-les, ou non ; doublez-les, ou multipliez-les au centuple ; vous n'augmenterez, ni ne diminuerez notre récompenſe : *perfecta tamen nobis futura merces eſt.* Nous avons fait ce que nous ordonnoit notre Maître, nous n'avons rien négligé pour faire profiter ſon talent : *Concreditam pecuniam depoſuimus ;* il ne nous en demandera pas davantage.

Mais que dis-je, reprend notre Saint Docteur ? Ah ! ne croyez pas, mes Freres, que ces ſentiments d'indifférence pour

vous puiſſent entrer dans nos cœurs, ſur-tout dans les nôtres, Miniſtres de l'Evangile : *Id non ſpectamus tamen.* Oui, tout homme à talent véritable eſt trop généreux pour penſer ainſi. Voulez-vous faire toute ſa félicité ? Profitez de ſon talent, faites qu'il vous ſoit utile, mettez-le en ſituation d'être utile à pluſieurs ; vous comblez tous ſes vœux : *Nos quoque beatos præſtabitis.* Mais ce que nous vous prions ſur-tout de conſidérer enfin, c'eſt que vous faites vous-mêmes par-là tout votre bonheur, toute votre gloire.

Quand vous n'auriez vous-mêmes aucun talent, ou que vous n'auriez que les talents les plus médiocres, reprend en un autre endroit ſaint Jean Chryſoſtome, quand vous ne pourriez rien ou preſque rien, ni pour la ſociété, ni pour la Religion : *Etſi nihil laboretis ;* oh ! mes Freres, que ce ſera beaucoup faire d'applaudir aux talents d'autrui avec joie, de les exciter, autant qu'il eſt en vous, avec généroſité, & d'en profiter avec reconnoiſſance ! Ce ſera mériter d'avoir part à toute la récompenſe des talents les plus utiles & les plus précieux : *Præmiorum participes eritis.* Oui, comme les plus parfaits mêmes de ceux qui ſe feront

attachés à reconnoître leur talent, & qui l'auront connu ſans orgueil, cultivé ſans négligence, & fait valoir ſans intérêt, comme eux, vous entendrez au jugement de Dieu ce conſolant arrêt : *Audietis & vos.*

Serviteur fidele, réjouiſſez-vous; vous m'avez bien ſervi dans l'adminiſtration que je vous avois confiée, recevez-en la récompenſe, entrez dans la joie de votre Dieu. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
L'ÉDUCATION
DE LA JEUNESSE.

POUR LE JEUDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

Defunctus efferebatur Filius unicus matri suæ.

On portoit au tombeau le corps d'un Fils unique.

Luc. 7.

QUELLE désolation, quelle triſteſſe, quelle démonſtration de douleur dans une famille à la mort d'un enfant, ſurtout d'un enfant unique! Hélas! dit ſaint Jean Chryſoſtome, cet enfant étoit peut-être mort devant Dieu depuis long-temps,

il étoit mort à la grace, ſans qu'un pere, une mere ſi tendres, ſans qu'aucun de ceux qui veilloient à ſon éducation s'en fuſſent apperçus. Ah ! peres & meres, n'aimerez-vous donc jamais vos enfants, ne les éléverez-vous jamais que pour la terre ?

L'art des arts, de tous les arts le plus important, mais le plus difficile, c'eſt, Meſſieurs, celui de l'éducation de la jeuneſſe. On convient aſſez de ſon importance ; & ſa difficulté ne ſe prouve que trop par le peu de ſuccès des éducations ordinaires. On en rejette aſſez communément la faute ſur les parents ou ſur les maîtres qui en étoient chargés ; les uns & les autres ſe juſtifient ſur le défaut de naturel & de diſpoſition dans leurs éleves. Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs, ſi l'on voit quelquefois des naturels heureux éclore & ſe former d'eux-mêmes dans le ſein de la corruption : des Joſias, par exemple, ſortir de la Cour & du ſein des Amnons ; ſi l'on voit au contraire des Gouverneurs les plus vertueux & les plus habiles, des Joïada, par exemple, ne former à l'Etat & à la Religion que des Joas cruels, impies & ſacriléges ; il faut avouer

d'autre part que ces exemples ſont rares. On peut donc établir en général, comme un principe certain, que le ſuccès des éducations dépend toujours & preſque également des ſoins des parents & des maîtres, & de la correſpondance de leurs éleves.

Que les uns & les autres m'écoutent donc aujourd'hui ; je ne ſéparerai point dans les deux parties de ce Diſcours les devoirs mutuels & des uns & des autres. Les parents & les maîtres aiment ordinairement à nous entendre foudroyer les vices de leurs enfants, dont ils ne ſont que trop ſouvent les victimes. Les enfants de leur côté ſe plaiſent à voir groſſir les obligations de leurs parents & de leurs maîtres, pour les rendre ſeuls comptables de tous leurs vices. Mais aujourd'hui je vous avertis, qui que vous ſoyez, peres, meres, maîtres, enfants, que je ne puis vous abſoudre que les uns par les autres, ni vous condamner que les uns par les autres.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, reſpectez l'enfant confié à vos ſoins; mais vous ſur-tout, enfants, reſpectez vos parents & vos maîtres : Premiere regle d'éducation, qui fera le ſujet de la premiere Partie.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, aimez l'enfant confié à vos soins; mais vous sur-tout enfants, aimez vos parents & vos maîtres : Seconde regle d'éducation, qui fera le sujet de la seconde Partie.

En deux mots, Messieurs, un devoir mutuel de respect & d'amour, c'est ce que j'entreprends d'établir & de diriger dans ce Discours. Si je pouvois y réussir, ah! Messieurs, l'Etat n'auroit plus que de bons sujets; mais sur-tout la Religion n'auroit que des enfants parfaits; quelle douce société commenceroit à se former parmi les hommes! Esprit-Saint, répandez sur mes levres la grace de sagesse & de discrétion; je vous la demande, & j'ose me la promettre par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUE des enfants doivent respecter, honorer ceux que le Ciel leur a donnés pour peres, ou que leurs peres leur ont donnés pour maîtres. C'est, Messieurs, une de ces regles générales de conduite qu'on trouve gravées dans le fond de tous les cœurs; & même avant que d'en

pouvoir démêler les motifs, je ne ſçais quel penchant entraîne d'abord la premiere enfance à s'y conformer. Mais dire à des parents & à des maîtres qu'ils doivent reſpecter leurs enfants, n'eſt-ce pas une de ces propoſitions inouies qui révoltent d'abord, & auxquelles on croit faire grace, en ne les regardant que comme des paradoxes propoſés pour réveiller & amuſer l'attention. Quoi qu'il en ſoit de ces principes pris en eux-mêmes, je n'en ai beſoin aujourd'hui que par rapport à l'influence qu'ils peuvent avoir ſur le bonheur, ou le malheur des éducations; & ſous ce rapport, voici deux propoſitions auxquelles je vous ſupplie, Meſſieurs, de vous rendre attentifs.

1°. Une éducation ne peut-être que malheureuſe, ſi celui qui y préſide, quel qu'il ſoit, n'eſt reſpecté de ſon éleve : Premiere propoſition.

2°. Un maître, quel qu'il ſoit, ne ſe fera jamais reſpecter de ſon éleve, s'il ne le reſpecte en quelque ſorte lui-même : Seconde propoſition.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que de toutes vos occupations domeſtiques celle qu'on regarde aujourd'hui comme la moins perſonnelle, c'eſt l'éducation de vos en-

fants. On ne voit plus que parmi le peuple le plus groſſier & le plus ſimple les enfants croître ſur le ſein de leurs meres. Saint Jean Chryſoſtome s'en plaignoit autrefois dans les termes les plus forts & les plus tendres. Mais quoi qu'il en ſoit, vous vous réſervez toujours, & vous le devez ſans doute, une inſpection vague & générale ſur leur éducation; quelque vague qu'elle ſoit, ſoyez aſſurés que c'eſt de vous que dépend le ſuccès : & d'abord il s'agit de vous en faire reſpecter.

C'eſt à cet âge, en effet, que les paſſions commencent à s'élever dans leurs cœurs; ſi le reſpect ne leur ſert de frein, n'eſpérez plus les réprimer jamais. La crainte du châtiment, & le châtiment même ſont de mauvais garants d'une conſtante obéiſſance; vous ferez des eſclaves, & jamais des cœurs vertueux.

C'eſt à cet âge, d'autre part, que les ſemences de vertu, que la grace du baptême a miſes dans leurs cœurs, commencent à éclore; il eſt eſſentiel pour toute la ſuite de la vie de les enraciner fortement, de les développer, de les mûrir, pour en hâter, en aſſurer les fruits. Mais cet âge eſt trop foible pour

être véritablement susceptible d'aucun motif raisonné ; d'ailleurs le sentiment dès-lors s'explique plus fortement pour le vice que pour la vertu. Votre autorité doit leur tenir lieu de tout motif ; & il n'est d'autre principe de ce motif que le respect.

C'est à cet âge encore que la nature leur parle plus fortement en votre faveur ; les noms de mere & de pere sont des noms respectables pour eux, sans qu'ils sçachent pourquoi ; ce n'est que peu-à-peu, & même avec peine, que ce sentiment s'étouffe dans leurs cœurs. Ah ! si vous le laissez s'étouffer en effet, tout est perdu & sans ressource. Malheureux peres, quelle vipere élevez-vous dans votre sein ! Et plaise au Ciel que l'infame Absalon périsse, meurtrier, incestueux, révolté, du moins avant que d'être parricide ! Plaise au Ciel que la vie des indociles enfants du malheureux Héli soit abrégée, avant qu'ils deshonorent la vieillesse de leur pere, & fassent éclater contre Israël la colere du Seigneur !

Combien de scenes pareilles se passent dans le monde, & y sont renfermées dans l'obscur intérieur des domestiques ! N'espérez pas que l'autorité d'un maître, quel

qu'il puiſſe être, ſupplée jamais au défaut de la vôtre. La nature, en effet, ne parle point pour lui comme pour vous ; dépoſitaire de votre autorité, c'eſt tout le titre qu'il a pour ſe faire reſpecter ; mais que lui ſervira-t-il ce titre ?

Une famille eſt un théâtre continuel de guerres inteſtines. Le pere & la mere, tour-à-tour, ne ſemblent appliqués qu'à ſe décréditer l'un l'autre dans l'eſprit de leurs enfants. Une mere, par exemple, ne choiſira-t-elle pas quelquefois le ſein d'un fils qu'elle idolâtre, pour y verſer les larmes que ſon époux fait couler ; tandis qu'un pere également indiſcret tracera d'après ſon épouſe le tableau des vices qu'il prétend faire éviter à ſa fille.

Prophête, honorez-moi du moins en préſence du peuple, diſoit Saül à Samuel. Le Monarque ne croyoit plus pouvoir compter ſur la ſoumiſſion de ſon peuple, ſi le Prophête ſembloit l'autoriſer par ſon exemple à perdre le reſpect. Et vous, Meſſieurs, qu'en penſez-vous ? Quels peuvent être les ſentiments de vos enfants, ſpectateurs de vos continuelles diſcordes, témoins des reproches ſanglants que vous vous faites mutuellement l'un

à l'autre ? Vous seriez trop heureux, s'ils se contentoient d'en gémir dans le secret de leurs cœurs. Mais n'arrive-t-il jamais qu'ils soient eux-mêmes le flambeau de vos divisions domestiques ? Ne trouvent-ils jamais dans le sein de l'un un asyle ouvert contre la sage sévérité de l'autre ? Qu'aura donc un étranger à attendre de vous pour se faire respecter ?

En vain cependant donnera-t-il les leçons les plus sages. Si le respect ne fixe la distraction, ne captive l'imagination, n'enchaîne les penchants de l'enfance ; à peine elle écoute, elle oublie aussi-tôt, elle ne profite de rien ; pourquoi tout cela, Messieurs ? Par la même raison que nous-mêmes nous faisons toujours très-peu de cas des avis de tous ceux pour qui nous n'avons que du mépris ou de l'indifférence.

Que vous cherchiez avec soin un Gouverneur habile, sage sur-tout & vertueux, pour lui confier votre enfant, que vous le choisissiez entre mille, vous avez raison sans doute ; vous ne pouvez apporter trop de précaution, trop d'exactitude à ce choix. Mais ne croyez pas avoir tout fait, quand vous l'aurez trouvé.

Je vois un grand Empereur (Théodose)

obliger les Céſars ſes enfants à ſe tenir debout en préſence d'Arſene ; ah ! Meſſieurs, je me promets tout de l'aſcendant que le maître prendra ſur l'eſprit de ſes deux éleves. Mais quand je verrai dans l'intérieur de vos familles un maître, revêtu peut-être d'ailleurs du plus reſpectable caractere, confondu quelquefois dans le rang de vos plus vils mercenaires ; ſur-tout quand vos enfants eux-mêmes s'appercevront de vos hauteurs, de vos dédains à ſon égard ; quand ils le verront peut-être obligé de ramper ſous vos domeſtiques mêmes ; quand ils entendront les railleries, les cenſures ameres que vous faites de ſes moindres défauts; quand ils ſentiront comment vous autoriſez leur indocilité, avec quelle vivacité vous prenez contre lui le parti de tous leurs vices ; ah ! l'éducation la mieux réglée & la plus ſage ſera toujours inutile ; & le mépris que vous inſpirez pour le maître fera toujours mépriſer les leçons.

J'entends avec plaiſir Saint Irenée louer la miſéricorde du Seigneur de lui avoir donné Polycarpe pour maître. Ses leçons, dit-il, ſe gravoient profondément dans mon cœur dès ma premiere

enfance ; elles y ſont demeurées très-préſentes & très-vives ; & je m'occupe ſans ceſſe à les repaſſer, à les relire dans ma mémoire, où, graces à Dieu, je les retrouve encore. Polycarpe non-ſeulement étoit un Saint, c'étoit un Saint reconnu pour Saint par ſon éleve ; & l'éloge que l'Evêque Irenée me fait ailleurs de ſon ſaint Maître, m'annonce, indépendamment de cet aveu, le fruit qu'il avoit retiré de ſes leçons.

Enfants indociles, apprenez cependant que rien ne peut jamais vous affranchir du reſpect que vous devez à vos parents & à vos maîtres ; ce n'eſt point à vous à voir leurs défauts & leurs vices. Que le Seigneur révéle à Samuël enfant le crime & la punition d'Héli ; Samuël n'oublie pas pour cela ce qu'il doit à ſon maître ; ſa docilité n'eſt ni moins prompte, ni moins reſpectueuſe : voilà votre modele. En quelque état que Noé paroiſſe aux yeux de ſes enfants, le devoir des enfants eſt de s'aveugler en quelque ſorte, plutôt que de le voir ; & toi, Cham indiſcret, qui en prends occaſion de manquer au reſpect que tu dois à ton pere, tu ſeras maudit du Seigneur !

Oui, maudit : & la menace que le

Seigneur en fait, s'exécute de mille manieres. Fils de l'homme, disoit le Seigneur parlant à son Prophête, prononce en mon nom l'arrêt du jugement sur cette ville impie & abominable à mes yeux. As-tu vu ces enfants dénaturés qui osent insulter & leurs peres & leurs meres ? C'est-là la source de tous leurs désordres ; & c'est sur-tout ce qui enflamme ma fureur contre eux. Je vengerai les peres de leurs enfants ; & en les vengeant, je les punirai par leurs enfants mêmes, moi qui suis le Seigneur.

Peres & meres, que n'avez-vous donc plutôt fait subir à vos enfants la terrible loi portée contre eux dans l'ancienne Ecriture ! Elle vous ordonnoit, si vous aviez un enfant indocile & rebelle à votre autorité, de le traîner vous-mêmes en présence des Juges. C'est un monstre, il faut que la nature en soit purgée ; qu'on le lapide, dit le Seigneur.

Mais trop foibles, trop lâches pour vous faire respecter, on ne devoit pas attendre de vous un trait de justice aussi sévere. Vous avez remis au Seigneur le soin de votre vengeance ; vous ne serez que trop vengés. Enfants maudits du Seigneur, voici quel sera votre sort : tout

ceci eſt de l'Eccléſiaſtique. Un enfance indiſciplinable ne m'annonce qu'une jeuneſſe libertine ; les penchants vicieux ſe fortifieront, & le déſordre croîtra avec l'âge ; quelle autorité reconnoîtra celui qui ne reconnoit pas celle d'un pere ? Après avoir étouffé les ſentiments de la nature, conſervera-t-il ceux de la Religion ? Mauvais ſujet, membre inutile ou plutôt dangereux dans la ſociété, il en ſera l'opprobre & la riſée. Puiſſe le jour de ſa naiſſance, qu'il maudira ſans ceſſe, être effacé du nombre des jours ! Auſſi mauvais pere, qu'il fut mauvais enfant, il ſera pere encore plus malheureux que celui qui eut le malheur de l'engendrer. Chanaan ſera maudit avec Cham, pour ne tranſmettre à ſa poſtérité la plus reculée qu'un héritage de crime & de malédiction. L'enfant dénaturé aura des enfants pour ſon ſupplice ; & ſes enfants plus intraitables qu'il ne le fut lui-même le couvriront d'opprobre, l'accableront de douleur, & préviendront le temps de ſa vieilleſſe pour le précipiter dans le tombeau.

Entendez-vous, malheureux enfants, la foudre qui gronde ſur votre tête ! O mon fils, conclut l'Eccléſiaſtique, écou-

tez donc plutôt & recueillez avec reſpect toutes les paroles de votre pere : *Judicium patris audite, filii.* Dans le temps, dans l'éternité, tout dépend pour vous de votre docilité & de votre obéiſſance : *Sic facite ut ſalvi ſitis.* Si vous craignez le Seigneur, honorez vos parents, ſervez-les comme vos maîtres ; que tous vos diſcours, toutes vos actions ſoient à leur égard des témoignages de reſpect : *In opere & ſermone.* Honorez-les dans leurs foibleſſes mêmes, en les diſſimulant ou les ſupportant avec patience : *In omni patientiâ honora patrem.* Et ſi vous élevez votre fortune au-deſſus de celle de vos ancêtres, quelque nom que vous vous faſſiez dans le monde par votre mérite & vos talents, n'en prenez point occaſion de les mépriſer, ou de les méconnoître : *Ne ſpernas in virtute tuâ.* Joſeph arroſant de ſes pleurs Jacob ſon pere, & ne rougiſſant point de ſa condition de berger, me paroît plus grand qu'aſſis à côté de Pharaon, reconnu pour Sauveur & Maître de l'Egypte. Ayez donc ſoin de vous attirer, comme lui, la bénédiction de votre pere ; c'eſt le meilleur héritage que vous puiſſiez tranſmettre à vos enfants : *Benedictio patris firmat domos.*

Cependant j'en reviens toujours à vous, peres & meres. Hélas ! en effet, j'exhorte & je menace en vain vos enfants ; ſi vous n'avez ſoin vous-mêmes de leur inſpirer de bonne heure ce reſpect qui leur eſt ordonné, nos exhortations, nos prieres, nos menaces auront toujours trop peu d'effet. Et j'oſe ajouter, prenez garde, je vous prie, que jamais vous ne leur inſpirerez ce reſpect qu'ils vous doivent, qu'en les reſpectant en quelque ſorte vous-mêmes. C'eſt ma ſeconde propoſition : je m'explique.

C'eſt, Meſſieurs, une grande & belle regle d'éducation, que je trouve non-ſeulement dans les ſaints Docteurs, mais dans les Sages mêmes du Paganiſme : Ne conſiderez jamais un enfant que vous avez à former que ſous l'idée de ce qu'il doit être un jour au ſortir de vos mains ; de même qu'un ſtatuaire habile ne penſe point au marbre brut qu'il travaille, qu'il taille ; il n'a dans l'idée que le chef-d'œuvre qu'il ſe propoſe d'en faire.

Nous vous permettons ici, peres & meres, d'être noblement ambitieux. Vous deſtinez à votre famille dans cet enfant un ſoutien, un appui ; élevez plus haut, ſi vous voulez, vos penſées & vos vues.

Deſtinez, dans la perſonne de cet enfant, à l'Egliſe un Phinée, à la Robe un Eſdras, à l'Etat un Daniel, un David dans les armées ; mais ne vous ſouvenez que de ce que vous voulez en faire ; perdez l'enfant de vue, pour ne voir que le magiſtrat, le politique, le guerrier. Mettez en uſage cette maxime, vous ſur-tout qui préſidez à des éducations étrangeres. Votre enfant, quelque jeune qu'il ſoit, ſent déja ce qu'il doit être un jour ; vous le choquez, ſi vous paroiſſez l'oublier.

Cependant on ne regarde dans un enfant que la timidité, la foibleſſe & la dépendanec de l'enfance ; c'eſt par-là qu'on le mépriſe & qu'on s'attire ſon mépris. Non, non, Meſſieurs, ce n'eſt pas en lui exagérant ſans ceſſe avec hauteur les droits que vous avez ſur lui ; ce n'eſt pas en lui faiſant ſentir, peut-être avec barbarie, le poids de votre autorité que vous vous en ſerez reſpecter.

Des parents & des maîtres ne ſçavent accoutumer un enfant qu'à craindre & à trembler devant eux ; on le tient dans une ſervile contrainte, qui ne lui permet ni de lever les yeux ſans rencontrer auſſi-tôt un regard menaçant &

farouche, ni de proférer une parole ſans s'attirer un reproche.

Des parents & des maîtres veulent paſſer pour infaillibles dans l'eſprit de leur enfant. Qu'il ſoit innocent ou coupable, dès qu'il leur plaît de l'accuſer, il faut qu'il ſe condamne ; ouvrir la bouche pour ſe diſculper, avec quelque reſpect, quelque ménagement que ce puiſſe être, c'eſt une aggravation de crime qui les tranſporte.

Des parents & des maîtres, ſe croyant tout permis avec un enfant, en font le jouet perpétuel de leur humeur capricieuſe & biſarre. D'un moment à l'autre, ils louent & blâment la même choſe ; défendent aujourd'hui ce qu'ils ordonnerent hier ; récompenſent ſans choix, puniſſent ſans ſujet ; d'une main ils ſechent tendrement les pleurs, qu'ils font couler brutalement de l'autre : tout cela s'appelle rendre ſouples les enfants, s'en faire reſpecter. Non, encore une fois, Meſſieurs, le caractere le plus heureux & le plus beau ſera celui que vous ne ferez que décourager & abatardir par cette tyrannie. S'il eſt fier & vain, vous offenſez ſon amour propre ; & ſes paſſions irritées produiſent dans ſon cœur

une aigreur, un dépit, qui, à mesure que l'âge l'affranchira de la crainte, ne lui laissera que du mépris pour vos leçons & pour votre personne.

Autre grande regle d'éducation donnée par Saint Jean Chrysostome, pour prévenir ce malheur : Regardez dans votre enfant ce qu'il doit être en particulier par rapport à vous. Dans la société, il doit être votre protecteur & votre appui. C'est là l'ordre de la Providence, dit Saint Jean Chrysostome, c'est par-là qu'elle a voulu lier pour ainsi dire tous les âges : *Sic voluit Deus humanum genus coalescere ;* elle a rendu les peres & les maîtres nécessaires à l'enfance : *Patres, magistros constituit ;* afin que les maîtres & les peres à leur tour trouvent des appuis & des soutiens dans leur vieillesse ; *Ut tui curam in senectute gerant.* N'oubliez jamais cet ordre de Providence ; & sur-tout n'oubliez point ce que cet enfant doit être un jour à votre égard devant Dieu pendant l'éternité toute entiere ; votre couronne, ou votre désespoir ; l'auteur de votre salut, ou le consommateur de votre réprobation éternelle. Ah ! toutes les fois, poursuit Saint Jean Chrysostome, que vous jetterez sur lui

lui les yeux, toutes les fois que vous aurez quelque leçon à lui donner, quelque correction ou quelque innocente carreſſe à lui faire, imaginez l'entendre vous citer au Tribunal de Dieu, pour rendre compte de la maniere dont vous en agiſſez alors même avec lui, & décider peut-être par-là votre deſtinée éternelle. Qu'il vous paroîtra reſpectable ſous cette idée!

Nous ne verrons plus une aveugle complaiſance vous faire deſcendre aux familiarités les plus baſſes. L'enfant lui-même en reconnoît déjà toute l'indécence, même en profitant de votre foibleſſe qui vous avilit peu-à-peu à ſes yeux.

Nous ne verrons plus ces puérilités ridicules, ſous leſquelles il ſemble en vérité qu'on prenne à tâche d'étouffer les premieres étincelles d'une raiſon qui commence à ſe développer dans un enfant; on ſe hâtera au contraire de lui faire entendre la voix de la raiſon & du devoir, on la lui fera remarquer dans le fonds même de ſa nature, & peu-à-peu on l'accoutumera à la découvrir lui-même & à la ſuivre.

Au lieu d'ébranler ces cerveaux tendres encore par de vaines frayeurs, qui

ne peuvent que les affoiblir, s'il faut les étonner par la crainte, on ne fera tonner à leurs oreilles que la voix de la Religion. Meſſieurs, ah ! tout eſt fait ſi vous pouvez les y rendre ſenſibles ; vous pourrez compter ſur leur docilité, ſur leur obéiſſance, ſur leur reſpect. Mais il faut pour cela les reſpecter vous-mêmes : ne point regarder ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils deviendront un jour ; du moins, en conſidérant ce qu'ils ſont, ne point vous tromper dans l'idée que vous vous en faites.

Rien de plus faux que l'idée qu'on a ordinairement de l'enfance On s'imagine qu'un enfant ne penſe ni ne raiſonne, qu'il ne ſçait que ſentir : erreur dans laquelle les enfants ne ſe plaiſent que trop quelquefois eux-mêmes à vous confirmer ; afin que, vous endormant en quelque ſorte ſur leur maligne vigilance, ils puiſſent mieux vous pénétrer. Regardez toujours un enfant comme un cenſeur éclairé, preſque toujours integre. Vous vous cacherez plutôt à l'ennemi le plus intéreſſé à vous connoître, qu'à votre éleve. S'il a des défauts à corriger, commencez donc à vous examiner vous-même, & ne lui laiſſez jamais entrevoir de paſſion.

La bouillante vivacité de l'un vous irrite ; mais êtes-vous plus doux, plus patient que lui ? L'opiniâtreté de l'autre vous choque ; eſt-ce donc dans vous ſeul une vertu de ne jamais céder ? La légéreté de celui-ci vous révolte, l'avantage de la raiſon que vous avez ſur lui juſtifie-t-il en vous tous les caprices ? La difficulté de concevoir qu'a celui-là vous impatiente, vous deſeſpere ; mais étoit-ce donc à lui de vous ſuivre, ou à vous de l'attendre ? Cependant vous ne lui pardonnez rien ; il ne vous pardonnera rien ; vous le cenſurez, il vous cenſure ; vous l'irritez, s'il ſent qu'il vous irrite ; ſi vous lui marquez du mépris, il vous mépriſe. Peut-être que la ſujétion, dans laquelle vous le retenez, captivera ſes ſentiments, quoique très-ſouvent ils éclatent ; mais quand il ne ſortiroit pas extérieurement des bornes du reſpect, comptez que tout enfant qu'il eſt, il eſt homme ; dans le fond de ſon cœur du moins, il vous rend à la rigueur les mêmes ſentiments que vous avez pour lui.

Allez donc après cela lui faire gravement des leçons que vous démentez par votre conduite. Mere colere, entreprenez

de réprimer par les plus indécentes saillies les innocentes vivacités de votre enfant. Venez, pere mondain, après avoir consumé tout le jour dans la distraction des plaisirs, venez le soir faire à votre fils de belles leçons d'application & d'amour du travail. Et vous maître licentieux, que je viens d'entendre débiter devant votre éleve les plus scandaleuses railleries sur la Religion, allez ensuite lui prêcher avec force la crainte de Dieu & le respect des choses saintes.

Dans le sein de presque toutes les familles, que voient autre chose les enfants que ce bisarre assemblage de maximes chrétiennes & de conduite toute mondaine? Une mere au sortir des assemblées, des spectacles & des cercles veut inspirer à sa fille le dégoût du monde & l'amour de la retraite; & toute brillante encore de diamants, d'or & de perles, lui vante philosophiquement la modeste simplicité. Le pere à son tour au milieu d'un festin, l'esprit déjà troublé par les fumées de la débauche, donne à son fils des regles de tempérance; tandis que, d'autre part, un maître qui viole ouvertement toutes les bienséances ne peut souffrir la moindre indiscrétion dans

un enfant. Leçons, dirai-je seulement inutiles ? leçons dangereuses, dont la raison de l'enfant, certainement plus formée que vous ne pensez, démêle déjà toute la bisarrerie, bisarrerie qui lui fait regarder toute éducation comme un jeu pour l'amuser, ou un cérémonial pour l'étourdir.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, sentez donc enfin ce que vous devez de ménagement & même de respect à l'enfance. Mais enfin, si vous consultiez aussi votre foi, reprend Saint Jean Chrysostome, que vous découvriroit-elle dans cet enfant ? Sur son front, continue ce Saint Docteur, vous liriez le sceau de la divine adoption ; c'est à vous de veiller pour empêcher le péché de le rompre. Sa langue est encore assaisonnée du sel précieux de la sagesse, que vous devez y conserver. Sa tête, sa poitrine portent empreint le caractere auguste d'enfant de Dieu ; c'est vous qui répondrez à Dieu s'il s'y altere. Son cœur est le vrai sanctuaire de l'Esprit-Saint ; & vous en êtes, pour ainsi parler, le gardien. Dans son ame vous découvririez le germe & le principe de toutes les vertus ; c'est à vous à les y faire éclore. Jesus-Christ vous montre

autour de lui les céleſtes armées campées nuit & jour pour le défendre ; vous partagez avec elles ce bel emploi.

Pour moi, Meſſieurs, je vous l'avoue, à cette vue, j'entre dans les ſentiments de Job ; une ſainte jalouſie me ſaiſit. Hélas ! il jouit, cet enfant, des avantages que j'ai perdus ; je les regrette en vain ; il me confond, il m'humilie ; malheur à moi !

Mais ſur-tout malheur à celui qui lui ſera une occaſion de chûte ! Plût au Ciel qu'il fût plutôt précipité dans le fond de la mer ! Voilà des réflexions, peres & meres, qu'il faut vous rappeller ſans ceſſe ; affermiſſez par ces réflexions le reſpect dans vos cœurs, puiſque vous ne vous ferez jamais reſpecter de vos enfants ſi vous ne les reſpectez vous-mêmes ; puiſque tout eſt perdu pour eux s'ils ne vous reſpectent.

Un retour mutuel de reſpect entre les enfants & ceux qui les élevent, c'eſt donc, comme je l'avois dit, Meſſieurs, le premier principe des éducations. Mais au retour mutuel de reſpect, il faut joindre un retour mutuel d'amour. Je vais développer & expliquer ce ſecond principe dans la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

TOUT parle en faveur de l'enfance pour lui gagner les cœurs ; je ne ſçais quel ſecret murmure de la nature ſollicite pour elle ; la candeur, la ſimplicité de cet âge ont un charme qui prévient, & dont on ſe défend rarement. Mais il faut auſſi avouer, Meſſieurs, que l'enfance n'eſt pas moins prévenue en faveur de ceux qui veillent à ſa conduite ; la tendreſſe, la ſenſibilité de cœur lui ſont comme naturelles ; & j'oſe dire qu'un Abſalon rébelle & parricide eſt un monſtre preſque auſſi rare qu'une Athalie dénaturée. Le point eſſentiel eſt donc de diriger cet amour naturel & comme néceſſaire dans les uns & dans les autres. Pour le diriger, voici trois regles que je lui preſcris : 1°. Qu'il ſoit tendre & compatiſſant dans les parents & dans les maîtres, reconnoiſſant dans les éleves ; 2°. Eclairé dans ceux-là, docile dans ceux-ci ; 3°. & ſur-tout, Chrétien dans les uns & dans les autres. Voyons quelle influence ont ces trois regles ſur le ſyſtême des éducations.

1°. L'enfance eſt ſujette à mille foi-

bleſſes, à des défauts ſans nombre : c'eſt la matiere à l'exercice de cet amour compatiſſant que je demande ; en voici la pratique.

D'abord, que de foibleſſes générales eſſentielles à l'âge de l'enfance ! L'ignorance eſt, en naiſſant, notre premier apanage. Quelles ténebres ſur nos eſprits ! Quelle peine à ſaiſir & à concevoir les moindres objets ! Ajoutez cet amour, le premier qui paroît dans les enfants, l'amour de l'indépendance, fuite du travail, averſion pour toute regle, diſtraction preſque impoſſible à fixer, diſſipation que rien n'arrête, non, rien que l'idée du plaiſir : voilà d'abord un portrait général de toute enfance.

Mais que de traits particuliers diverſifient enſuite chaque ſujet ! C'eſt dans celui-ci une timidité que rien ne raſſure ; il trouve en tout des difficultés qui le déſeſperent ; tout eſt inſurmontable à cet eſprit reſſerré par la crainte. Dans celui-là c'eſt au contraire une confiance préſomptueuſe que rien n'effraie, vanité, qui déjà ſe croit infaillible en tout, veut dominer par-tout. Ici quelle vivacité impétueuſe, elle rompt tous les freins ! Là c'eſt au contraire une lente peſanteur

qu'aucun aiguillon ne réveille. Dans les uns naïveté incapable de ſe taire, qui ne cherche à tout propos qu'à ſe répandre. Dans d'autres diſſimulation profonde, cœur double, pétri de menſonge, levres armées de feintes, ſur leſquelles la vérité ne repoſe jamais.

Qu'il faut d'amour pour ménager de tels ſujets! Ménagement pour l'ignorance de la jeuneſſe: un pere, un maître mettent leur gloire à briller eux-mêmes dans leur éleve, ils ſe font une ſotte vanité de l'avancer; ils veulent tout lui apprendre, tout à la fois; ainſi en le chargeant on l'accable, on rend ſtérile un eſprit à force de culture; du moins certainement ce qu'on voit tous les jours, c'eſt que ces fruits mûris trop tôt à force d'art perdent la moitié de leur ſaveur.

Ménagement par l'averſion même que l'enfance a de l'ordre: très-peu de regles, & s'il en faut, les faire paſſer doucement ſous d'autres noms, ou que ce ſoit l'enfant lui même, qui, ſans y penſer, ſe les preſcrive; c'eſt la plus sûre méthode de faire aimer la gêne même & la contrainte.

Ménagement juſques dans l'ardeur que l'enfance a pour le plaiſir. Tout eſt per-

du, Meſſieurs, ſi l'enfant ſe fait une idée triſte & ſombre de la vertu, ſi la liberté ſe préſente à lui ſous une figure agréable. C'eſt là le défaut capital des éducations; on met tout le plaiſir d'un côté & tout l'ennui de l'autre; l'ennui dans l'étude & le travail; tout le plaiſir dans les amuſements; le travail y tient toujours lieu de punition, le divertiſſement de récompenſe. Que peut faire un enfant, qui voit cette regle, que courir ardemment après les jeux?

Ménagement ſur-tout pour les penchants particuliers. Un naturel timide, qu'on n'oſe expoſer, dit-on, ſe fane & ſe flétrit à l'ombre & dans l'obſcurité où on le laiſſe; & cet eſprit puſillanime pour qui l'on n'a que des reproches, acheve de ſe décourager & de s'abattre entiérement. D'autre part, on irrite une vivacité qu'on veut éteindre tout-à-coup; tandis qu'à force d'aiguillon on fait dégénérer la lenteur en inſenſibilité. Enfin toute paſſion, qu'on veut détruire de hauteur avec éclat, eſt peut-être en effet obligée à ſe cacher; mais elle reſte d'autant plus dangereuſe pour la ſuite, qu'elle aura été plus long-temps & plus violemment contrainte.

C'eſt de-là, Meſſieurs, que pluſieurs grands maîtres ont conclu l'avantage des éducations domeſtiques ſur les éducations étrangeres ; c'eſt de-là qu'ils ont pris occaſion de ſerrer l'obligation des peres & meres d'élever par eux-mêmes leurs enfants. Ils croyoient, en effet, que le ſeul amour que la nature inſpire, ſurtout l'amour maternel, étoit capable de ces ſentiments de compaſſion & de tendreſſe, de ces adreſſes innocentes & de cet ingénieux ſupport ; mais ils ne faiſoient pas réflexion à ce que peut la charité. Ne la voyons-nous pas, en effet, tous les jours mille fois plus tendre, & plus ingénieuſe que la nature ?

Chaque pere, chaque mere aiment, diſent-ils, leurs enfants ; mais ils ſont trop vifs pour ſupporter leurs défauts. Eh ! qui les ſupportera donc ſi un pere, ſi une mere ne les ſupportent ?

Ils aiment, diſent-ils, leurs enfants. Mais une marâtre jalouſe, impérieuſe, s'empare de l'eſprit d'un époux foible & complaiſant. Sara ne peut voir la tendreſſe d'Abrabam partagée entre Iſaac & Iſmaël : il faut qu'Iſmaël ſorte de la maiſon de ſon Pere.

Ils aiment leurs enfants. Mais celui-

ci eſt diſgracié de la nature ; hélas ! il n'en étoit que plus à plaindre. Ce Miphiboſeth ſera peut-être cependant le ſoutien de votre famille ; tandis que tout le reſte de votre coupable race périra ſous le glaive du Seigneur.

Ils aiment leurs enfants ; mais n'en eſt-il pas un qui emporte toutes les marques effectives d'amour, & ſouvent ne laiſſe aux autres qu'une froide & ſtérile tendreſſe ? Rébecca eſt pour Jacob, Iſaac pour Eſaü ; & plaiſe au Ciel que ce ſoit aux deſſeins du Seigneur que ſervent les artifices de Rébecca pour ſurprendre Iſaac en faveur de Jacob.

La préférence la plus juſte & la plus légitime aura toujours de dangereuſes ſuites. Que s'en eſt-il fallu que Jacob ne fût la victime du dépit jaloux de ſon frere ? Et que de larmes lui coûtera dans ſa vieilleſſe la prédilection qu'il témoigne lui-même trop indiſcrétement au vertueux Joſeph !

Ce ſont ces défauts de tendreſſe, ſurtout d'une tendreſſe égale, qui alterent le plus ſouvent la reconnoiſſance dans les enfants. Mais avouons auſſi qu'il eſt des enfants qui prennent prétexte de tout pour s'affranchir du devoir de la recon-

noissance. Car qu'étoit-ce, après tout, que la prédilection de Jacob pour Joseph, & quel tort faisoit-elle à ces freres jaloux ? Mais une récompense qu'on ne peut refuser à quelque trait de vertu d'un enfant, pour piquer les autres d'émulation, leur paroît une odieuse préférence ; & souvent il arrive que c'est l'enfant chéri qui croit avoir droit de se plaindre. Arrivé à un âge mûr, il se rappelle avec malignité tous ces sujets frivoles de mécontentement ; il rend comptables de tous ses défauts ceux qui étoient chargés de sa conduite ; & souvent, s'applaudissant d'en avoir fait sa dupe, il leur fait un crime de leur tendresse même & de leur complaisance pour lui. Heureux le pere qui pourra dans sa vieillesse se passer du secours d'un tel enfant ! Heureux à plus forte raison le maître qui sera à l'abri des emportements d'un tel éleve ! Mais qu'ils s'attendent du moins & l'un & l'autre à devenir les objets de ses railleries les plus ameres, de sa satyre la plus piquante, peut-être, si l'occasion s'en présente, de ses reproches les plus sanglants. Vous frémissez d'horreur, Messieurs, je veux croire, contre de tels fils ; mais tous les jours vous ap-

plaudiſſez dans vos cercles à de pareils Diſciples.

Ah ! ſouvenez-vous, qui que vous ſoyez, je ne vous dirai pas ſeulement comme Tobie diſoit à ſon fils : ſouvenez-vous de l'obligation que vous avez à ceux qui vous ont donné l'être, ſouvenez-vous ſur-tout de ce qu'endura pour vous celle qui vous porta dans ſon ſein, ſouvenez-vous des inquiétudes, des ſoins que vous lui donnâtes ſi long-temps : mais ſouvenez vous, dirai-je à préſent, de ce que coûta votre éducation. C'eſt une eſpece d'enfantement plus long, preſque auſſi douloureux que celui qui vous a mis au jour. Salomon partageant ſon trône avec Bethſabée, ſur le ſein de laquelle il avoit puiſé les premieres leçons de la ſageſſe ; Joſeph offrant toutes les richeſſes de l'Egypte à un pere qui l'avoit formé ſi ſoigneuſement de ſa propre main à la vertu, non plus que Joas confiant toute ſon autorité au vertueux grand-Prêtre qui l'avoit élevé dans l'enceinte du Temple : non, Meſſieurs, ni les uns ni les autres ne rendent autant qu'ils ont reçu.

Mais un modele digne véritablement d'être propoſé, d'être ſuivi, c'eſt celui

de Jesus-Christ même. Rappellez-vous donc sans cesse les tendres soins de notre Jesus pour son auguste Mere, & pour celui qu'il avoit établi le gardien de son enfance. Jusqu'à l'âge de trente ans que commença sa vie publique, il leur fut soumis : c'est tout ce que dit de lui l'Evangile ; tout le reste de sa vie pendant ce long espace d'années peut être caché, mais sa reconnoissance ne doit point l'être. Elle le suit jusqu'au Calvaire, ajoute un Saint Docteur. Attaché à la croix, Victime du genre humain, tout occupé qu'il est du grand ouvrage de notre rédemption, pour laquelle il est prêt à consommer son Sacrifice, il doit quelque chose de particulier à sa Mere : *Vel cruci affixus curam gerebat matris.* Les douleurs qu'il endure ne peuvent le distraire de l'attention qu'il doit avoir à soulager celles de sa mere. Il est prêt à la quitter ; qui aura soin désormais de sa vieillesse ? Il charge de ce soin le plus chéri de ses Disciples : s'il avoit quelque chose de plus cher que Jean, il le donneroit à sa mere. Non pas, Messieurs, que Marie eût véritablement besoin de ce secours, non pas que Jesus ne suffit toujours seul à Marie ; mais pour nous apprendre que la recon-

noiſſance, ſur-tout la reconnoiſſance pour une mere, eſt le dernier ſentiment qui doit mourir dans nos cœurs: *Docens non negligere parentes uſque ad ex tremum ſpiritum.*

Que la reconnoiſſance des enfants ſoutienne donc, anime la tendreſſe des parents & des maîtres, en même-temps que la tendreſſe des parents & des maîtres excitera la reconnoiſſance des enfants. Car s'il eſt vrai, comme je l'ai dit, que le défaut de tendreſſe dans les uns altere les ſentiments de reconnoiſſance dans les autres; il n'eſt pas moins vrai que des parents, des maîtres ſur-tout, voyant l'ingratitude qui commence à ſe trahir dès l'âge le plus tendre, jugeant ſur-tout par la conduite ordinaire du peu de reconnoiſſance qu'ils doivent attendre dans la ſuite de leurs enfants, ſentent peu-à-peu la tendreſſe s'étouffer & ſe glacer, preſque malgré eux, dans leurs cœurs.

Amour compatiſſant & tendre dans les parents & les maîtres, reconnoiſſant dans les enfants, c'eſt donc la premiere regle. Amour éclairé dans les uns, docile & ſoumis dans les autres, c'eſt la ſeconde.

J'adreſſe cette regle à vous d'abord, peres & meres. C'eſt, en effet, une plainte très-ordinaire de ceux que vous chargez de l'éducation de vos enfants, que l'amour jette toujours ſur vos yeux un bandeau qui vous aveugle ſur tous leurs vices.

Le reſpectable Héli ſçait le dernier les ſacrileges de ſes enfants, à peine il peut les croire. Tout Juge integre qu'eſt Samuel, il croit que c'eſt lui faire une injuſtice de ſoupçonner ſeulement la probité de ſes fils. Abſalon eſt révolté, tout Iſraël le ſuit, il eſt preſque déjà parricide; & David, le poignard dans le ſein, ne peut encore que l'abſoudre. Jugez par-là, Meſſieurs, des peres vulgaires; que ſera-ce des meres? Que ſera-ce des parents eux-mêmes corrompus?

Quoi qu'il en ſoit, n'arrive-t-il pas tous les jours qu'aux yeux d'un pere aveugle, d'une mere idolâtre, les ſignes les plus équivoques de vertu deviennent des prodiges; & les vices mêmes ne les érige-t-on pas en vertus? Gardez-vous, amis trop ſinceres, de vouloir déſſiller les yeux à ces aveugles volontaires; il faut être avec eux ou dupes de la maligne impoſture, ou lâches ado-

rateurs des vices de leurs enfants.

Je ne prétends pas cependant qu'il faille toujours reprendre, censurer toujours les enfants ; je sçais au contraire qu'il n'est rien qui les rebute davantage, & qui soit plus propre à leur laisser tous leurs vices. On ne peut tout corriger à la fois ; l'amour le plus éclairé feint donc quelquefois d'être aveugle ; & rarement faut-il montrer que l'on remarque ce qu'on ne peut corriger encore ; attachez-vous à l'essentiel, & n'y négligez rien. Mais vous, enfants, rendez-vous de bonne-heure dociles ; écoutez les leçons, profitez des avis, & n'obligez jamais l'amour de vos parents ou de vos maîtres à se faire violence pour en venir à la sévérité.

Qu'entends-je dire de vous, mes enfants : *Quare facitis res, quas ego, audio pessimas*, disoit le Grand-Prêtre d'Israël à ses détestables fils ? Quelle réputation vous faites-vous dans Israël ? Quoi ? vous faites prévariquer le peuple, vous qui devriez être ses guides. *Nolite, filii mei ;* corrigez-vous donc mes enfants ; & n'attirez pas sur vous les fléaux du Seigneur, dont le terrible contre-coup frappera le cœur de votre pere plus vivement que

le coup ne pourra vous frapper vous-mêmes.

Rien de plus tendre assurément que ces reproches ; mais les cœurs d'Ophni & de Phinées n'étoient plus sensibles à la tendresse : *Non audierunt vocem patris sui.* Ophni & Phinées périront sous la main du Seigneur; Héli périra lui-même. Enfants, retenez cet exemple, pour avoir obligation à ceux qui vous conduisent de leur sévérité même ; une correction sévere auroit sauvé ces deux malheureux fils. Mais vous, peres & meres, retenez cet exemple ; ne laissez point au Seigneur le soin de punir vos enfants ; regardez comme un des principaux devoirs de la tendresse même de les soustraire à son courroux.

Qu'ils s'éloignent cependant de ma vue, qu'ils sortent de ma pensée ces tyrans cruels & sanguinaires de l'innocente enfance ! Oui, Messieurs, en général on peut dire, & c'est Saint Jean Chrysostome qui le dit, que les punitions inspirent des vices plus dangereux que ceux mêmes qu'on voudroit corriger ; qu'elles ne font ordinairement que des esclaves, & qu'elles éteignent presque toujours les sentimens d'honneur. Que faire donc,

me direz-vous? Ah! Meſſieurs, aimez, répond Saint Jean Chryſoſtome, aimez & faites vous aimer. L'amour, mais un amour éclairé, ſera toujours plus heureux que la crainte. Pourvu que vous, enfants, vous n'obligiez jamais vos parents & vos maîtres à ſortir de cette regle; car alors nous leur dirons, nous leur répéterons ſans ceſſe, avec l'Ecriture, de vous courber par le poids de leur autorité, malgré vous-mêmes: *Curva illos.* Nous leur dirons véritablement avec Saint Paul de prendre garde d'allumer la colere, le dépit, l'indignation dans vos cœurs par leurs corrections: *Nolite provocare ad iracundiam.* Mais nous ajouterons avec l'Eccléſiaſtique que trop de ménagement pour un enfant eſt une abondante moiſſon de chagrins pour ceux qui l'élevent: *Lacta filium, contriſtabit te*; que la familiarité ſur-tout, une complaiſance exceſſive l'enhardiſſent à tout entreprendre: *Non corrideas illi, ne doleas.* Un cheval qu'on ne dompte pas de bonne-heure devient fougueux; il en eſt de même des paſſions d'un enfant; domptez-les de quelque façon que ce puiſſe être, il n'importe, pourvu qu'en effet vous les domptiez: *Curva, tunde, ne induret.* Nous

avouons avec l'Apôtre qu'une conduite ſévere ſouvent abat le courage ; mais nous ajoutons avec Saint Jean Chryſoſtome qu'il vaut encore mieux contenir par la crainte qu'abandonner au vice, abattre le cœur que le laiſſer corrompre, faire des eſclaves que des enfants effrénés.

Mais avant que d'en venir à ces extrémités (car ce ſont des extrémités auxquelles on ne doit ſe déterminer enfin, que comme aux remedes violens dans les maladies déſeſpérées) il faut connoître à fond le caractere de l'enfant qu'on a entre les mains ; & c'eſt alors ſur-tout que l'amour doit être éclairé dans les parents & dans les maîtres, docile & ſoumis dans les enfants. Mais enfin qu'il ſoit Chrétien dans les uns & les autres troiſieme regle, c'eſt la plus importante de toutes.

Qu'il eſt beau d'entendre Salomon raconter avec complaiſance la maniere dont le ſage David l'élevoit & le formoit à la vertu dans ſon enfance. Moi, qui ſuis à préſent Roi d'Iſraël, j'ai été enfant, enfant chéri de mon pere : *Ego filius fui patris mei tenellus* ; chéri ſur-tout d'une tendre mere dont j'étois l'unique : *Unigenitus coram matre meâ.* Mon

pere tout Roi qu'il étoit d'un grand Empire, regardoit cependant comme un de ſes principaux devoirs de m'inſtruire par lui-même: *Et docebat me.* Ecoutez, mon fils, me répétoit-il ſans ceſſe; toute votre félicité dépend de votre docilité à ſuivre mes leçons: *Audi, fili mi, ſuſcipiat verba mea cor tuum, & vives.* Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs, que David enſeigne avec tant de ſoin à ce fils, auquel il deſtine ſon ſceptre & ſa couronne? Sont-ce les ſecrets de la politique mondaine, l'art de remplir ſes tréſors, de ſe faire reſpecter de ſes peuples, de dompter ſes ennemis? Non, non, quelque choſe de plus important demande les ſoins & l'attention de David. Mon fils, poſſédez la ſageſſe; c'eſt-là l'unique néceſſaire: *Poſſide ſapientiam, fili mi.*

Ah! leçons bien inconnues dans les éducations d'aujourd'hui. Sans m'engager dans un trop long détail, ſouffrez ſeulement, Meſſieurs, que je vous demande: dans l'éducation de vos enfants combien de temps eſt employé à les inſtruire de la Religion? Un certain nombre d'heures eſt réglé tous les jours pour toutes ſortes d'exercices; ce ne ſont que maîtres de toute eſpece. Les maîtres de

mœurs, les maîtres de Chriſtianiſme où ſont-ils ?

C'eſt l'affaire, répondez-vous ſans doute, d'un gouverneur éclairé, vertueux, choiſi principalement pour cet emploi. Maîtres Chrétiens, c'eſt donc à vous qu'il faut que je m'adreſſe. Mais non, Meſſieurs, c'eſt vous perſonnellement que Dieu en a chargés ; c'eſt à vous qu'il en demandera compte. Ah ! que de maîtres damnés par leurs éleves damneront & de peres & de meres !

Car enfin, Meſſieurs, pour ce qui regarde la ſanté, pour tous les ſoins temporels, vous en repoſerez-vous abſolument ſur d'autres ? Un pere veut juger par lui-même des progrès de ſon fils dans les ſciences ; une mere veut être témoin de tous les exercices de corps qu'on ordonne pour ſa fille, elle préſide elle-même à toutes les leçons qu'on lui donne. Mais les leçons de Chriſtianiſme, s'en informent-t-ils, ni l'un ni l'autre ? A quoi penſeront donc dans la ſuite de l'âge ces enfants qui ne vous voient occupés pour eux que de vils amuſements de la terre ? Comment s'accoutumeront-ils à regarder l'affaire de leur ſalut, ces enfants qui voient que c'eſt dans leur édu-

cation ce qui tient le dernier lieu, ce qui paroît intéreſſer le moins ? Gémiſſez, Sainte Religion, de la diſtraction, de l'oubli de Dieu, où l'on vit dans le monde: en voilà la ſource, elle eſt dans l'âge le plus tendre. En voulez-vous encore une preuve ſenſible ?

Quel fut le malheur des Caïnites, ſelon la remarque de l'Ecriture ? Ce fut d'être nés d'un pere corrompu qui, ne penſant qu'à ſe faire un établiſſement ſur la terre, ſe mit peu en peine d'apprendre autre choſe à ſes enfants, que l'art de s'agrandir & de paſſer commodément la vie. Malheur trop commun dans notre ſiecle.

A peine les enfants ſont-ils nés, qu'on ſemble oublier que ce ſont des êtres raiſonnables ; comment donc ſe ſouviendroit-on qu'on vient d'en faire des Chrétiens ? On commence par diſſoudre les corps dans les délices de la molleſſe. Prêchons-leur enſuite la pénitence & la mortification ; comment nous écouteront-ils ? A meſure qu'ils grandiſſent, toute l'attention ſe porte ſur les défectuoſités du corps ; pour les défauts de l'ame, ils ſe découvrent en vain ; on paſſe tout à la foibleſſe de l'âge. Qu'ils vivent, ah ! qu'ils

qu'ils vivent : ignorants, capricieux, déjà libertins peut-être, n'importe, pourvu qu'ils vivent. La correction la plus légere, une réprimande, un moment de contrainte pourroient altérer leur ſanté ; on leur épargne tout. Si on leur donne quelquefois des leçons ſérieuſes ; l'honneur, leurs ancêtres, ce ſont les ſeuls mots qu'on fait retentir à leurs oreilles. Ainſi les vertus fondamentales de la Religion ſont étouffées, & plus on réuſſit à les étouffer, plus on s'en applaudit. N'a-t-on pas même enfin trouvé l'art déteſtable de rendre habile aux dépens de la pudeur ? Les poéſies les plus libres, les fables les plus licencieuſes : N'eſt-ce pas.... Ah ! finiſſons, Meſſieurs. Tendres enfants, pourquoi ſuis-je forcé de vous adreſſer enfin, malgré moi, une leçon ſi contraire à toutes celles que je vous ai données juſqu'à préſent ; mais enfin, c'eſt le Sage qui vous la donne. Mon fils, vous dit-il, ſi les pécheurs veulent vous alaiter de leur venin : *Si te lactaverint peccatores, fili.* Ah ! prenez garde de vous laiſſer ſurprendre par la douceur de ce breuvage qu'ils vous préſentent : *Ne acquieſcas eis.* Non, ne regardez jamais comme vos peres ces cruels

qui, courant à leur perte, mais peu contents de périr seuls, veulent vous associer à leurs crimes, afin de vous associer à leur malheur : *Insidiantur contra sanguinem suum.* Votre Pere, le véritable Pere, c'est le Seigneur. Souvenez-vous que vous êtes à lui, avant que d'appartenir à vos parents de la terre. Souvenez-vous de l'adoption que vous avez contractée en Jesus-Christ : c'est-là votre véritable noblesse. Elevez vos pensées vers ce bel héritage que votre Pere vous promet dans les Cieux : c'est-là qu'il faut tendre, mon fils ; si vos parents, fût-ce un pere, fût-ce une mere, veulent vous arrêter dans la voie où Dieu vous appelle ; ah ! c'est l'expression de saint Bernard, plutôt foulez aux pieds & l'un & l'autre. Le respect, l'amour que vous leur devez peuvent-ils balancer ce que vous devez à Dieu ? Qui vous aime davantage, d'eux ou du Pere céleste, qui vous a fait plus de biens ? Se sont-ils sacrifiés, sont-ils morts pour vous ? Votre Dieu l'a fait. Vous promettent-ils, sont-ils en état de vous donner un royaume éternel ? Votre Dieu vous le promet, il vous le donnera. Et que peut enfin contre vous leur colere ? Vous

menacent-ils d'un enfer, vous puniront-ils d'une éternité de ſupplice ? Votre Dieu vous en menace, il vous en punira. Suivez donc, mon fils, ſuivez la voie que Jeſus-Chriſt vous a marquée par les traces de ſon ſang, & non pas celle que ceux-ci vous tracent par leurs deſordres. Dans tout le reſte, votre reſpect ne peut être trop profond, votre amour trop ſoumis & trop tendre ; mais ſi-tôt qu'ils mettront en compromis ce que vous devez à votre Dieu, ah ! ne reconnoiſſez plus d'autre Pere que le Seigneur. O vous, peres & meres, vous vous plaindrez peut-être de ce que nous donnons de pareilles leçons à vos enfants ; mais c'eſt moi qui me plains de ce que nous ſommes obligés de les leur donner ; & qui de nous a plus de droit de ſe plaindre ?

Vous les aimez, dites-vous, (je vais finir par cet extrait de ſaint Jean Chryſoſtome) vous les aimez ; mais quelle marque leur donnez-vous de votre amour ? Vous vous empreſſez à leur laiſſer de grands établiſſements, de riches héritages, de brillantes fortunes. Eh ! Meſſieurs, duſſiez-vous leur laiſſer un diadême,

qu'eſt-ce que tout cela ? Tout cela les ſuivra-t-il dans le tombeau ?

Vous les aimez, dites-vous ; & vous n'êtes occupés qu'à les rendre ſouverainement, éternellement malheureux. Hélas ! entraînés par le ſeul poids de la concupiſcence, ils chanceloient, vous les voyiez prêts à tomber ; à qui étoit-ce donc de leur tendre la main pour les ſoutenir ? A vous ſans doute ; & c'eſt vous qui les pouſſez au précipice, & qui hâtez leur chûte. Eſt-ce là les aimer : cela s'appelle aimer ?

Vous leur avez donné la vie ; quel bienfait ? Bienfait cruel ! Que ne la leur ôtiez-vous dès le berceau ? Pourquoi la leur conſerver avec tant de ſoin, cette vie de quelques jours ſur la terre, pour leur procurer enſuite une mort éternelle ? Quand je vous vois ſi inquiets ſur leur ſanté, ſi tendres ſur leurs beſoins, ſi affligés à la ſeule idée de leur perte ; ah ! malheureux, m'écrié-je au-dedans de moi-même, malheureux, que craignez-vous ? Craignez-vous qu'il n'échappe à l'enfer une Victime ? Et c'eſt-là les aimer, cela s'appelle aimer ?

Non, non, Meſſieurs, corrigez déſormais votre amour ſur-tout par la

Religion. Songez à devenir les peres d'enfants illuſtres, mais illuſtres ſelon Dieu, illuſtres dans la foi. Pour cela, tout dépend, en premier lieu, de vous en faire reſpecter ; puiſque leur éducation ſera toujours malheureuſe s'ils ne vous reſpectent. Mais pour vous en faire reſpecter, il faut les reſpecter en quelque ſorte vous-mêmes, en conſidérant ce qu'ils ſeront un jour, ce qu'ils ſont déjà par rapport à vous & devant Dieu. Tout dépend, en ſecond lieu, de vous en faire aimer, en les aimant vous-mêmes d'un amour tendre qui excite leur reconnoiſſance, d'un amour éclairé cependant qui les retienne dans la ſoumiſſion, mais ſurtout d'un amour chrétien qui imprime profondément le Chriſtianiſme dans leurs cœurs.

Heureux les peres & meres qui auront ſuivi cette belle méthode dans l'éducation de leurs enfants ! Leurs enfants feront leur gloire & leur joie pendant leur vie, dit l'Eccléſiaſtique : *Laudabitur, gloriabitur in illo.* Ils ſeront leur conſolation, leur ſoutien dans leur vieilleſſe, leur eſpérance même au moment de la mort : *In obitu ſuo non contriſtatus eſt.* Ils meurent, mais c'eſt comme s'ils ne mou-

roient pas : *Mortuus quaſi non mortuus ;* puiſqu'ils laiſſent après eux des ſucceſſeurs de leurs vertus, qui perpetueront leur nom & leur mémoire : *Similem reliquit poſt ſe.* Enfin ils les retrouveront, pour ſe réunir à eux au ſein de Dieu, où ils ſeront leur couronne dans l'éternité bienheureuſe où nous conduiſe, &c. Ainſi ſoit-il.

HOMÉLIE
SUR
LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARESME.

Veni, & vide.

Venez, & voyez.

Joan. 11.

QUEL eſt-il ce ſpectacle, auquel je viens aujourd'hui vous inviter, mes Freres? Venez, & voyez, diſoit Marie ſœur de Lazare à Jeſus-Chriſt; voyez en quel état, Seigneur, celui que vous aimiez eſt à préſent réduit.

Un cadavre hideux, amas infect de

vers & de corruption : venez, voyez, eſt-ce là l'homme : *Numquid iſte eſt ?* Une caverne ſouterraine, voilà quelle doit être notre derniere demeure ; ſix pieds de terre au plus ſuffiront à celui dont les vaſtes projets trouvoient trop étroit l'Univers : *Spelunca.* C'eſt-là que l'on ſe hâte de le précipiter, de peur qu'il n'infecte l'air des vivants ; une pierre, barriere impénétrable, l'y renferme, pour nous en épargner la vue : *Lapis ſuperpoſitus erat ei.* Levons cependant pour un moment, levons cette pierre : *Tollite lapidem.* Dieu ! quelle horreur !

Quoi ? eſt-ce donc là cette perſonne aimable, aux pieds de laquelle ſe raſſembloient tous les jours tant de profanes adorateurs ; cette idole du monde, dont l'éclat ſéducteur éblouiſſoit tous les yeux, enchantoit tous les ſens, captivoit tous les cœurs, dont l'eſprit vif & brillant étoit l'ame, faiſoit les délices de tous les cercles ? Maintenant c'eſt un cadavre qui fait horreur. Un drap mortuaire, des bandes qui lui lient & les pieds & les mains, c'eſt tout ce qui lui reſte de ces anciennes richeſſes : *Ligatus pedes & manus inſtitis.* Encore une fois eſt-ce là l'homme ? Venez & voyez. Oui, tout tant que nous

ſommes, voilà quelle doit être enfin notre deſtinée : *Veni & vide.*

Mais ce ſpectacle ſi plein d'inſtruction m'en retrace un autre plus inſtructif encore. Venez donc & voyez ; un état mille fois plus affreux que celui de Lazare dans le tombeau, je veux aujourd'hui vous le décrire : c'eſt celui d'une ame dans le péché. Non, la mort traînant à ſa ſuite toutes les horreurs du tombeau ; la mort qui, comme un Monarque impérieux, dit un Prophête, foule aux pieds, briſe & détruit ce vaſe d'argile, que nous nommons un corps ; la mort qui dans le profond du lac, comme parle Iſaïe, entraîne l'orgueil de l'homme, & s'immole impitoyablement toute humaine beauté, la mort, ſous ces horribles traits, n'a rien de ſi horrible que le péché ; & l'état d'une ame pécheresſe, repréſenté ſous cet emblême, eſt repréſenté ſous des traits trop adoucis encore.

Saint Auguſtin, qui me fournit toute l'idée de ce diſcours, trouvoit cependant dans la deſcription de Lazare mort, telle que nous la fait l'Evangile, l'image la moins imparfaite que l'on puiſſe tracer de l'état du pécheur ; & les ſentiments de Jeſus-Chriſt pour Lazare, il les conſidé-

roit comme la figure des ſentiments de Dieu pour le pécheur. En ſaiſiſſant ſous le même point de vue notre Evangile, voici donc, Meſſieurs, quel ſera le plan de ce diſcours. L'état du pécheur, par rapport à Dieu, fera le ſujet de la premiere Partie. L'état de Dieu par rapport au pécheur, fera le ſujet de la ſeconde. L'une & l'autre ne ſera qu'une explication morale de notre Evangile; & la fin que je me propoſe, le fruit que j'en eſpere, eſt de vous inſpirer la plus vive horreur du péché. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST par dégrés que l'ame pechereſſe s'engage dans l'abîme du crime; c'eſt par dégrés que je veux vous la faire conſidérer aujourd'hui. Nous allons donc examiner le Pécheur; 1°. dans la voie du péché: 2°. dans l'état même du péché: 3°. enfin dans l'habitude du péché. Ne perdons point de vue notre Evangile, il nous fournira un emblême naturel de ces trois états de l'ame pechereſſe.

D'abord ce n'eſt qu'une langueur: *Erat quidam languens.* A cette langueur ſuccede un aſſoupiſſement léthargique: *Dor-*

mit. Hélas ! la mort même ne tardera pas de ſuivre. Mais d'abord, comme je viens de le dire, ce n'eſt qu'une langueur. Les morts ſubites & inopinées ſont bien plus rares dans l'ordre de la grace, que dans celui de la nature. Car dans l'ordre de la nature, l'excès de nos crimes, ſelon la prédiction de Saint Paul, force enfin le Seigneur à ſignaler preſque tous les jours ſa juſtice par ces grands coups de vengeance. Preſque plus d'intervalle entre la ſanté & la mort, entre l'exercice & la punition du crime. Nous y ſommes tellement accoutumés aujourd'hui, que ces coups éclatants de votre foudre, Seigneur, ne frappent même preſque plus nos eſprits.

Mais dans l'ordre de la grace, ce furent toujours, aujourd'hui comme autrefois, ce ſont encore mêmes degrés par où l'on paſſe. Une jeune perſonne, par exemple, eſt élevée juſqu'à un certain âge dans tous les principes d'honneur & de chriſtianiſme. Vient enſuite le temps, où, ſelon la coutume, il faut penſer à ſon établiſſement. Alors c'eſt la regle de la montrer au monde ; & le monde veut que l'on commence à la montrer dans tout l'éclat qui convient à une idole naiſſante, à

qui l'on cherche des adorateurs. Ici le danger commence, & la contagion se fait sentir. Dans les commencements cependant, les principes d'une éducation chrétienne l'emportent dans son esprit & sur son cœur. Ce tracas tumultueux, qui amuse les mondains par l'étourdissement qu'il leur cause, dégoute, ennuie, fatigue & tourmente cette ame innocente encore que la grace protege. Peu-à-peu, à force de voir & d'être vû, l'ennui s'envole, le charme se forme, le sentiment du plaisir s'éveille, la concupiscence parle, le monde plaît. Alors les austeres maximes de retenue & de modestie chrétienne, qu'on avoit apprises dans l'enfance, s'éloignent comme insensiblement, & se perdent peu-à-peu dans un obscur lointain, où l'on ne les apperçoit presque plus. Voilà le commencement de l'état de langueur : *Erat quidam languens.*

Il seroit facile d'y remédier d'abord. Mais bientôt au contraire on interrompt l'usage des préservatifs dont on se servoit quand on avoit bien moins à craindre. On se retire des Sacrements, non pas tout-à-fait d'abord, mais peu-à-peu : on en approche plus rarement. Ainsi le goût de la dévotion se perd. Les lectures chrétiennes deviennent moins fréquentes, &

par-là même plus insipides de jour en jour ; chaque jour on retranche quelque chose des exercices ordinaires de piété. De-là l'oubli de Dieu & de son culte ; qu'est ce autre chose que l'état d'assoupissement même ? *Dormit.*

Ce que l'attrait du plaisir, le charme de l'oisiveté produisent dans les brillantes conditions du monde, la distraction du travail, l'embarras des affaires le produisent dans les autres. Dans toutes, c'est pas à pas qu'on vient au crime. Il n'est point de scélérat qui n'ait fait insensiblement l'apprentissage de la débauche : *Erat quidam languens.* C'est pour tous un état de langueur ; c'est-à-dire une nonchalance dans la pratique des regles du Christianisme, dans l'observation des devoirs particuliers de son état, dans l'usage sur-tout des Sacrements. Avant que de mener à la mort, la langueur conduit à une espece de léthargie spirituelle : *Dormit.* On ne se permet d'abord que les petites fautes. La courtisanne la plus effrontée a commencé d'échauffer dans son cœur la passion par de vaines lectures ; des regards indiscrets, des conversations libres, des imaginations volages, n'y ont allumé d'abord qu'une étincelle. L'usurier

plus hardi ne fut pour l'ordinaire, dans les commencements, qu'un économe ébloui par l'éclat des richeſſes, qui mit ſa gloire à ſe faire ouvrier d'une belle fortune. L'avarice, comme la volupté, rallentit d'abord les ſentiments de la Religion : *Erat quidam languens.* Avant que de ſe marquer au coin du crime, il faut s'établir dans une ſécurité de conſcience, qui puiſſe endormir ſur tous les excès : *Dormit.*

On s'autoriſe de la coutume & de l'uſage du monde. L'oiſiveté n'eſt-elle pas l'apanage des Grands, un privilege que donne toujours la délicateſſe du ſexe ? Dans les conditions communes, comment, dit-on, ſe tirer de la pouſſiere, ſi l'on ne ſçait profiter du beſoin de ceux qui ſont preſſés ? Sans quelque induſtrie, dit le Peuple (c'eſt ainſi que la fourberie ſe nomme) le moyen de vivre avec ces riches avares & inhumains ?

On s'autoriſe de l'exemple. Après tout, dit-on, eſt-il quelqu'un dans le monde qui vive autrement que moi ? Aucun de ceux qu'on a regardés & qu'on regarde comme les gens d'honneur & de probité, comme les modeles de la Religion, ſuit-il un autre train de vie ? Il n'eſt enfin point de ſcélérat même, qui ne trouve

toujours quelque scélérat plus hardi que lui, dont l'exemple le rassure.

La fausse conscience formée, en vain nous lui opposons les maximes de l'Evangile. La passion, qui enyvre, a plongé dans un assoupissement mortel, qui rend sourd & insensible à tout. Quelquefois cependant nous remuons encore la conscience, nous effrayons, nous touchons. Oui, lorsque nous annonçons avec force certaines grandes vérités de la Religion, notre voix réveille pour un moment ce léthargique ; mais il retombe bientôt dans son premier sommeil. Ah ! vous m'avez ému, nous dit-on froidement. Nous vous avons ému ; & de cette émotion, quel est le fruit? Un saisissement subit, dont la sensibilité de votre cœur n'a pu se défendre : une émotion passagere, à laquelle un esprit encore raisonnable n'a pu se refuser; peut-être quelques larmes, telles que l'action vive & animée d'un acteur passionné vous en fait répandre sur un théâtre. Cependant, ajoutez-vous, peu s'en faut que vous ne m'ayez converti. Peu s'en faut ! Eh ! que s'en faut-il donc ? C'est-à-dire, que nous vous avons arraché, presque malgré vous, un desir vague & général de conversion : desir qui,

étouffé auſſi-tôt que formé dans votre cœur, ne ſervira qu'à vous rendre plus criminel, & criminel inexcuſable. Peut-être cependant, en conſéquence de cette émotion, de ce deſir, vous avez fait quelque avance vers Dieu ; vous vous êtes approché d'un Sacrement ; & c'eſt-là tout ? oui, c'eſt même aſſez pour le malade. Après cette foible marque de vie chrétienne qu'il ſe détermine à donner, il eſt content de ſoi, il ſe rendort avec plus de ſécurité que jamais : *Dormit.*

Hélas ! elle eſt donc morte enfin, cette ame ; oui, c'en eſt fait, n'en eſpérons plus rien : *Mortuus eſt.* Funeſte état que cet état de mort ! J'avois raiſon de dire que la mort du corps n'a rien d'aſſez hideux pour en être l'emblême.

D'abord, en elle eſt éteint tout principe de vie. En effet, la vie de l'ame c'eſt la grace ; & le péché n'eſt autre choſe que la deſtruction de la grace même. Je me repréſente ici, Meſſieurs, le premier homme au moment même où il devint pécheur. Quelle eſt ſa confuſion, à la vue ſubite de ſa nudité ! Mais ſur-tout, repréſentez-vous la révolte générale de toute la nature, le trouble, le bouleverſement, l'étrange déſordre que ſon crime cauſe

tout-à-coup dans l'Univers ; quelque choſe de plus terrible encore, repréſentez-vous un Dieu qui inſulte à ſa miſere & à ſa honte, un Ange qui le pourſuit le glaive en main. Le voilà donc enfin chaſſé du paradis terreſtre, dépouillé de tous ſes droits, triſte jouet du Prince de l'Enfer qui l'a ſéduit. Quelle image, mes Freres ! Cependant la premiere, dont je me ſuis ſervi d'abord, n'eſt-elle pas plus expreſſive encore ? Pour peindre Adam lui-même, ainſi que tout autre pécheur, il faut en revenir à celle-là : *Mortuus eſt.*

Et c'eſt, ce me ſemble, dit Saint Jean Chryſoſtome, ce que le Seigneur vouloit lui faire entendre, quand il lui dit : *Adam, Adam, ubi es ?* Où eſt-il cet homme, ſur qui j'avois pris plaiſir à empreindre tous les traits de ma reſſemblance, ce miroir accompli de mes perfections divines, en qui je me complaiſois comme dans mon image ? Où eſt-elle cette créature chérie, que j'avois adoptée pour mon fils, à qui j'avois donné le droit de m'appeller ſon pere, qui avoit reçu de moi l'empire ſur tous les autres ouvrages de mes mains ? Qu'eſt-il devenu ce compoſé merveilleux d'ame & de corps, dans qui j'avois établi le

plus bel ordre de ſubordination : un eſprit pour condamner à la matiere, une raiſon pour dominer les ſens ? Voilà l'homme ; où eſt-il ce chef-d'œuvre de ma toute-puiſſance? *Adam, Adam, ubi es?*

Hélas ! il n'eſt plus ; & ne puis-je point dire encore avec Saint Jean Chryſoſtome, que c'eſt-là, dans le ſens moral, le funeſte accompliſſement de la menace que le Seigneur lui avoit faite ? Au moment que tu mangeras de ce fruit : *In quocumque die comederis ;* c'en eſt fait, Adam, tu mourras : *Morte morieris.*

En effet, à peine eſt-il pécheur, qu'auſſi-tôt à ce chef-d'œuvre de la Divinité ſuccede un monſtre, ouvrage de l'Enfer ; aux magnifiques traits de la divine reſſemblance a ſuccédé l'image de Satan ; un rebelle, un perfide a pris la place du fils de Dieu. Auſſi remarquez, Meſſieurs, qu'aucune créature ne veut plus reconnoître ſes loix. Pour venger le Créateur outragé, pour punir le rebelle qui l'outrage, toute la nature ſemble conjurer en un inſtant. Les animaux s'arment de férocité ; la terre ferme ſon ſein & lui refuſe la nourriture ; le Ciel ſe charge de carreaux, de foudres & d'orages ; la mer enfle & mutine ſes flots ; tous les élé-

ments, dont l'ordre & l'harmonie devoient ſervir à le conſerver, ſe troublent, ſe combattent pour le détruire. Et comment régneroit-il encore ſur la nature, quand au-dedans de lui-même ce n'eſt que trouble, que déſordre, anarchie? La matiere captive l'eſprit, la raiſon eſt eſclave des ſens; ce n'eſt donc plus l'homme: *Mortuus eſt.*

Eſt-ce même aſſez, je le diſois d'abord, pour exprimer ſa dégradation; eſt-ce aſſez de l'image d'un cadavre ſans vie? Qu'eſt-ce qu'un tombeau, dit Saint Jean Chryſoſtome, pour nous repréſenter l'étang de feu qui devient ſon partage? Qu'eſt-ce que le dépouillement où la mort nous réduit, en comparaiſon de l'horrible indigence d'une ame ſoumiſe au péché?

Conſidérez, par exemple, mes Freres, ce Grand, ce Héros, ce Monarque devenu poudre; qu'eſt devenu tout l'éclat de ſa gloire? Que lui reſte-t-il de ſes poſſeſſions immenſes? Que lui ſervent & ce grand nom qu'il laiſſe après lui, & cette réputation brillante qu'il s'eſt acquiſe? De ces actions fameuſes, de ces traits de bravoure héroïque, qui l'ont ſignalé dans l'Univers, quel fruit retirera-t-il déſormais? Terrible nudité! Nudité cependant

qui ne doit point être miſe en parallele avec celle du pécheur. Le péché ne lui laiſſe plus rien de ſon ancien mérite. Infortuné David (hélas !) que te ſervit toute ta douceur ? Que devint tout le mérite de ces beaux exemples de patience & de modération ? Au premier coup d'œil indiſcret jetté ſur l'épouſe d'Urie, au premier deſir criminel éclos dans ton cœur, tout eſt effacé, tout eſt oublié ; le Héros des armées d'Iſraël, le Roi ſelon le cœur de Dieu, où eſt-il ? Hélas ! il n'eſt plus : *Mortuus eſt.*

Salomon n'eſt plus ; du moins il n'eſt plus ce Sage, à qui le Seigneur étoit redevable de l'éclat & de la ſplendeur de ſon culte, ce modele accompli de juſtice & de religion. Depuis le premier grain d'encens brûlé ſur les autels des profanes divinités de Tyr & de Sidon, tout eſt oublié. Ces oracles de ſageſſe, ces traits éclatants de juſtice, cette magnificence de piété peuvent bien en faire l'objet de l'admiration des hommes : mais dans les livres de Dieu, tout eſt effacé. Salomon n'eſt plus ; il ne reſte devant Dieu que le ſacrilege & l'idolâtre : *Mortuus eſt.*

C'eſt-à-dire, Meſſieurs, qu'auſſi-tôt après votre péché, tout le mérite que

vous aviez devant Dieu, quel qu'il fût, eſt perdu. Vous pouvez le recouvrer, il eſt vrai, en reſſuſcitant à la Grace; mais tant que vous demeurerez dans la mort du péché, toute votre ancienne vertu, toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, tous les travaux que vous avez eſſuyés pour le Seigneur, tout cela, par rapport à vous, eſt comme s'il n'eût été jamais.

Bien plus, Meſſieurs, tant que vous reſterez dans cet état de mort, vous êtes incapables de toute fonction de vie; quoique vous faſſiez, vos œuvres ſont des œuvres mortes. Expliquons-nous cependant. Je ne prétends point inſinuer par-là que toutes les œuvres du pécheur ſont des péchés, non, Meſſieurs; voici la vrai doctrine de l'Egliſe: c'eſt que toute œuvre de l'homme mort à la Grace, eſt incapable de mériter pour la vie éternelle. Cependant elle peut bien toucher le cœur du Pere des miſéricordes; elle l'engagera (l'Egliſe même vous le promet) elle l'engagera, dis-je, à vous accorder libéralement & gratuitement la grace de pénitence. Mais pour des récompenſes éternelles, ah! Pécheurs, n'en eſpérez pas pour tout ce que vous ferez dans l'état

de péché. Nourriſſez les pauvres, conſolez les malheureux, macérez votre chair, défendez la foi, combattez le vice, corrigez les vicieux; en conſéquence de tout cela, je puis bien vous faire eſpérer de la bonté de notre Dieu des graces qui vous convertiſſent; mais rien de tout cela, fait dans l'état du péché, n'entrera jamais dans la matiere de votre récompenſe. Et la raiſon de cette doctrine, c'eſt qu'un eſclave révolté ne peut mériter l'héritage des enfants; & pour dire quelque choſe de plus ſenſible, c'eſt que pour agir il faut la vie, & le pécheur eſt mort: *Mortuus eſt.*

Peut-on rien ajouter à des traits ſi hideux? Que ſera-ce donc, ſi l'habitude ſe forme? L'habitude, c'eſt, pour ainſi parler, le gouffre où le Pécheur s'enſévelit: *Spelunca;* gouffre, dont il n'eſt preſque plus poſſible de ſortir; une pierre énorme en ferme l'entrée: *Lapis ſuperpoſitus erat ei.* Ce ſont les premiers péchés qui, comme un horrible poids, peſent ſur la tête du Pécheur, pour l'empêcher de ſe relever; c'eſt-à-dire, ce ſont les funeſtes charmes qu'il a goûtés dans l'exercice du crime, & qui l'y rappellent ſans ceſſe; ce ſont les vains eſpérances qu'il a conçues de

pouvoir toujours se relever dès qu'il voudra le faire, & d'en avoir toujours la volonté, quand il en sera temps; c'est une conscience erronée qui, par la fausse lueur qu'elle répand dans son esprit, l'empêche de s'appercevoir des ténebres qui l'environnent, & lui diminue insensiblement l'horreur de son état; peut-être le respect humain qui, par la terreur qu'il lui imprime, lui fait redouter jusqu'à l'idée, jusqu'au mot de conversion : *Lapis superpositus erat ei.* Ah! qu'il faudroit de forces pour vaincre ces obstacles! Mais il a les pieds, les mains liés : *Ligatus pedes & manus institis.*

Pour sortir du péché, il ne peut rien de lui-même. Son esprit livré à ses pensées naturelles, ne peut même avoir l'idée de la conversion : son cœur abandonné à ses propres mouvements ne se tournera jamais vers Dieu; la concupiscence une fois maîtresse domine, enchaîne & la volonté & la raison : *Ligatus pedes & manus institis.*

Il ne peut rien que par la grace; avec la grace il peut tout, j'en conviens. Mais les crimes, qui l'ont endurci peu-à-peu dans l'habitude, ont éloigné peu-à-peu de lui les miséricordes du Seigneur. Le

voilà donc maintenant, non pas à la vérité tout-à-fait délaissé dans son impuissance naturelle (nous ne le croyons d'aucun pécheur); mais du moins le voilà dans un état de mort, dont un cours ordinaire de Providence ne le tirera plus. C'est un mort de quatre jours à ressusciter; il faut, Seigneur, il faut le plus grand miracle de votre toute-puissance; & voudrez-vous le faire?

Il exhale déjà la corruption la plus infecte: *Jam fœtet;* c'est un scandaleux, dont le commerce empoisonne. Quelques crimes hazardés heureusement, goûtés délicieusement dans le mystere du secret, ont bientôt fait perdre à ce jeune homme cet air modeste & réservé qui lui étoit resté d'une éducation grave & sérieuse. Les applaudissements, qu'il reçoit dans le monde, à mesure qu'il y prend des manieres plus aisées & plus libres, l'ont enfin enhardi à pécher sans remords. Déjà il est maître parfait dans l'art d'inspirer une passion; il n'ignore aucun des détours, aucun des artifices les plus cachés pour surprendre un cœur simple & crédule; il sçait dissimuler & feindre, prodiguer à propos & acheter un crime; il connoît de plus tous les sophismes, tous les prétextes

textes ingénieux, que le libertinage inventa pour déguiser le désordre sous le nom plus doux d'amusement ; il s'en sert avec esprit, avec adresse, toujours avec succès. Bientôt faisant les délices du monde, recherché, desiré dans tous les cercles, devenu l'ame de toutes les parties, par-tout il porte & répand l'incendie allumé dans son cœur.

Cette femme mondaine ne se contente plus, comme autrefois, de souffrir les assiduités de ses adorateurs. La gloire où elle aspire maintenant, c'est de se signaler par des conquêtes difficiles, & de surprendre dans ses filets la plus scrupuleuse innocence. C'est peu pour elle de promener sa mondanité de cercle en cercle, de spectacle en spectacle, si ses traits assassins n'y immolent à sa cruelle vanité tout ce qu'elle y rencontre. Par-tout où elle porte ses pas, mettre en déroute la charité la plus attentive & la plus circonspecte pudeur, c'est le triomphe qu'elle se propose.

Cependant (& voici, Messieurs, le comble du malheur) ces Pécheurs morts à la grace, dans le tombeau même de l'habitude, infectants déja toute l'Eglise par la corruption de leurs cœurs, ne

paſſent encore aux yeux des hommes que pour être endormis. Ils ne ſe regardent eux-mêmes que comme des Chrétiens véritablement imparfaits, mais qui ont tout à eſperer pour le ſalut : *Dormit, ſalvus erit.* C'étoit le langage des Apôtres au ſujet de Lazare; c'eſt le langage de tous les mondains par rapport à eux-mêmes. Je mene une vie diſſipée, il eſt vrai; mais tout diſſipé que je ſuis, j'ai de la probité, j'ai de la foi. Je n'approche pas des Sacrements auſſi ſouvent que les parfaits; mais enfin j'en approche quand l'Egliſe l'ordonne. Je ne fais d'ailleurs tort à perſonne; & ſi quelquefois mon cœur s'échappe, je ſçais le retenir préciſément à la barriere que l'honneur me preſcrit. Je ſçais bien que je ne ſuis pas un Saint, mais je ſuis Chrétien : *Dormit.* Pourquoi donc m'effraierois-je ſur mon état? Dieu me fera miſéricorde; ne fut-ce qu'en conſidération de la droiture de mon cœur, à laquelle ni tous ces diſcours que je tiens, ni ces libertés autoriſées que je me permets, ni cette diſtraction continuelle où je vis, n'ont jamais donné aucune atteinte; oui, Dieu me fera miſéricorde : *Salvus erit.*

Ah! Seigneur, parlez ouvertement,

découvrez à ces Pécheurs toute l'horreur de leur état ; *Dixit manifestè : mortuus est.* Plaise au Ciel, Messieurs, que ces tableaux, que vous venez de voir, ne représentent personne de cet Auditoire, que ceux qui auront bien voulu s'y reconnoître. Quoi qu'il en soit, réfléchissez, je vous prie, à une pensée qu'il me faut ajouter en concluant cette premiere partie.

Pour passer de l'état de langueur à l'état de mort, combien de temps pensez-vous qu'il faille ? Hélas ! deux jours seulement de langueur conduisent Lazare au tombeau : *Duobus diebus.* Mais faut-il bien plus de temps pour passer de l'état de mort à la corruption du tombeau ? Quatre jours suffisent pour y mettre Lazare : *Quatriduanus est, jam fœtet.* Dans l'ordre surnaturel, moralement parlant, il n'en faut quelquefois guere davantage. Je vous laisse, Messieurs, sur cette derniere pensée que j'abandonne à vos réflexions. Examinons maintenant l'état de Dieu par rapport au pécheur, sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

SUIVONS les réflexions de Saint Augustin sur notre Evangile ; la conduite de Jesus-Christ à l'égard de Lazare nous

paroîtra toute myſtérieuſe. 1°. Après avoir appris la maladie de Lazare, Jeſus différe de ſe rendre en Judée : *Manſit in eodem loco.* 2°. Etant arrivé à Bethanie, à meſure qu'il approche du tombeau, il ſe trouble, il frémit : *Infremuit, turbavit ſe ipſum.* Enſuite la douleur le ſaiſit, l'horreur fait place à la triſteſſe : *Lacrymatus eſt.* Retenez tout cela, Meſſieurs ; c'eſt le ſymbole des ſentimens de Dieu à l'égard du pécheur dans les trois différents états où nous l'avons conſidéré : 1°. ſentiment de refroidiſſement qui doit faire trembler ceux qui ſont dans la voie du péché ; 2°. ſentiment d'horreur, qui marque bien ſenſiblement la malice & l'énormité du péché ; 3°. ſentiment de douleur & de triſteſſe ſur le danger de ceux qui s'obſtinent & s'endurciſſent dans le péché. Reprenons.

Lazare étant attaqué de la maladie mortelle qui le conduiſit au tombeau, Marthe & Marie, ſes ſœurs, envoyent à Jeſus. Jeſus apprend l'extrêmité où Lazare eſt réduit ; cependant il différe d'aller le ſecourir, il demeure encore deux jours au-delà du Jourdain : *Manſit in eodem loco.* C'eſt, Meſſieurs, la figure de ce qui arrive tous les jours parmi nous.

Les Juſtes, ſur-tout les Miniſtres du

Seigneur, figurés ici par Marthe & Marie, voient tous les jours de jeunes perſonnes s'engager indiſcrettement dans les routes trop frayées du crime. Nous voyons des malades en Béthanie. Hélas ! ce ſont nos freres ; ce ſont des perſonnes pour qui notre cœur doit ſpécialement s'intéreſſer, dont la confiance nous attendrit, ou même quelquefois à qui la reconnoiſſance nous a liés des plus doux nœuds de l'amitié. Effrayés du danger qui les menace, effrayés d'autant plus qu'ils le ſont moins eux-mêmes, nous courons à Jeſus. Seigneur, celui que vous aimez eſt malade : *Ecce quem amas infirmatur.* Nous le diſons avec larmes ; nous n'en diſons pas davantage ; & nous attendons tout du vif amour de celui qui a le remede en ſes mains. Nous a-t-il entendus ? Il retarde, il différe, il ſemble ſourd : *Manſit duobus diebus in eodem loco.* Deux jours : il n'en faut ſouvent pas davantage pour rendre le mal tout-à-fait irremédiable ; & vous les laiſſez, Seigneur, s'écouler ces deux jours. Ah quel myſtére ! Cependant, Seigneur, c'eſt une perſonne que vous aimez : *Quem amas.*

Oui, Meſſieurs, c'eſt une perſonne qu'il aime ; mais pour qui ſon cœur s'eſt

refroidi. Nous demandons pour elle un ſecours, qu'elle même néglige : voilà la cauſe de l'éloignement de Jeſus. Vous avez conſtamment abuſé des graces de préſervation que la miſéricorde du Seigneur vous prodiguoit ſans ceſſe ; vous vous êtes par-là rendu indigne de la grace de guériſon qu'on demande à préſent pour vous. Vous vous êtes indiſcrétement engagé dans l'occaſion, dont la main de Dieu faiſoit effort pour vous écarter ; vous y êtes donc par votre choix ; la main de Dieu ſe retire & vous abandonne. Vous avez quitté de vous-même la ſource des graces où vous alliez puiſer auparavant la force & la ferveur ; vous avez ceſſé de vous approcher de Jeſus-Chriſt ; à préſent il eſt éloigné de vous ; de qui eſt-ce la faute ? Son éloignement a refroidi votre cœur : de-là cet état de langueur où vous êtes tombé ; le refroidiſſement de votre cœur a refroidi le ſien.

Cependant il vous aime encore : *Quem amas.* Non, je ne vous ſuppoſe point dans cet état de mort qui lui fait horreur ; auſſi ne vous a-t-il pas tout-à-fait rejetté ; mais il commence, comme il le dit lui-même, il commence à vous rejetter ; non pas encore avec horreur, mais avec dé-

dain : *Incipiam* ; non pas en rompant tout commerce avec vous, mais en se retirant, en s'éloignant peu-à-peu de vous : *Incipiam*. Quel sera donc enfin le dernier dénouement ! Tandis que Jesus retarde, Lazare meurt.

Convenez que déjà vous ne goûtez plus les charmantes douceurs du service de Dieu ; l'usage des Sacrements vous est devenu insipide ; déjà la manne céleste ne vous inspire plus que du dégoût ; & la pratique de vos devoirs est devenue pour vous un fardeau lourd & presque insupportable : voilà les suites de l'éloignement de Jesus. Votre cœur ne s'attendrit donc plus, comme autrefois ; ce n'est plus par goût que vous servez votre Dieu ; & si vous différez encore de vous livrer aux objets criminels de vos passions, ce n'est plus que la crainte qui vous retient. Mais vous retiendra-t-elle long-temps encore ? Ce cœur devenu d'abord insensible aux attraits de l'amour, ne s'endurcira-t-il pas bientôt aux impressions de la crainte ? Ce Dieu qui ne peut plus se faire aimer, voudra-t-il bien encore se faire craindre ? Ah ! pour peu qu'il s'éloigne, pour peu qu'il tarde encore, Lazare est au tombeau.

A ce nouveau spectacle, quel senti-

ments nouveaux s'emparent de ſon cœur ? Il frémit : *Infremuit* ; il ſe trouble : *Turbavit ſe ipſum*. Pécheurs, concevez enfin ce que c'eſt que le péché, qui trouble un Dieu ! Que ne puis-je faire paſſer dans votre cœur toute l'horreur qu'il lui inſpire !

Les péchés des enfants des hommes ſe ſont multipliés, dit le Seigneur ; leurs cris inſolents ſont montés à mon trône ; je deſcendrai moi-même, & je verrai en quel état ils ſont. Il voit, dit le Texte ſacré, que toute la race humaine a corrompu ſes voies, que toutes les inclinations du cœur de l'homme ſe tournent vers le mal. A cette vue, quelle horreur le ſaiſit ! Il ſe repent d'avoir créé : *Pœnituit* ; trop foible marque de l'indignation qui le trouble ! Voulez-vous me permettre de remonter plus haut ? Oui, reprenons par ordre dès les commencements. Dieu troublé dans ſes deſſeins, dans les ouvrages, dans lui-même : voilà ce que fait le péché : *Infremuit*, *turbavit ſe ipſum*.

Ses deſſeins, en créant, étoient de ne faire que des heureux. C'eſt le péché qui le força de faire des miſérables, pour qui il ſeroit avantageux de n'avoir point été. C'eſt le péché qui le força de creu-

ſer les profondes abîmes, & d'oppoſer au Ciel, ſéjour de paix, de joie & de délices, un Enfer, lieu d'horreur & de tourments, où le péché ſubſiſtant toujours, dominant toujours, immole à la douleur, au déſeſpoir, à la rage, ſes créatures les plus cheres.

Tous les ouvrages du Seigneur étoient parfaits en ſortant de ſes mains, c'eſt le péché qui les a tous défigurés. Des plus beaux de ſes Anges, il a fait des Démons. Le péché ne pouvant détruire Dieu lui-même, s'eſt attaqué à ſon image, & l'a détruite dans l'homme. Que dirai-je de ce monde ſenſible ? Le péché y a tout bouleverſé, tout confondu. Ce beau Ciel, il l'a obſcurci de nuages, il l'ébranle par les orages & les tempêtes ; il empeſte les airs ; tantôt il brûle & tantôt il inonde les campagnes ; elles avoient été créées pour produire d'elles-mêmes les plus riches moiſſons, le péché les a rendu ſteriles ; nos corps étoient faits pour jouir d'une vigueur inaltérable, le péché les a ſoumis aux maladies, aux infirmités, à la mort ; tous les animaux avoient été créés dociles à la voix de l'homme, le péché les a tous révoltés : qu'ajouterai-je encore ? Le péché n'a-t-il pas déja une fois noyé

dans un déluge univerſel tous les ouvrages du Créateur ? Mille fois depuis ne l'a-t-il pas forcé à détruire lui-même ſon ouvrage ſucceſſivement & par parties ? Que de fléaux a-t-il mis dans ſes mains ! Le feu qui conſuma Sodôme, les guerres qui groſſiſſent du ſang humain les fleuves & les mers ; les peſtes, les famines, qui changent en déſerts les plus floriſſants Empires. Ah ! Seigneur, aucun de vos ouvrages n'a-t-il pu ſe garantir des ravages du péché ?

Helas ! Meſſieurs, permettez-moi de le dire, Dieu lui-même s'en eſt-il garanti ? Dieu troublé dans lui-même par le péché : cette expreſſion ſi forte n'eſt que trop exacte cependant..... Ah ! pardonnez à l'horreur qui me ſaiſit maintenant & me trouble moi-même. Une Trinité ſainte, trois Perſonnes adorables en une ſeule nature jouiſſoient dans l'éternité au-dedans d'elles-mêmes d'un bonheur parfait. O Dieu trois fois Saint, trois fois bon, trois fois juſte, pourquoi créâtes-vous ? J'adore vos deſſeins, que je ne puis comprendre. Vous créâtes ; le péché s'empara de votre ouvrage & le corrompit ; vous voulutes le réparer. En conſéquence de cette volonté de miſéricorde, il faut

qu'une Perſonne de l'auguſte Trinité même, votre Verbe, ô Pere Eternel, pour vaincre le péché, en devienne la victime. Un Dieu homme, un Dieu enfant, (Chrétiens, écoutez-moi) un Dieu ſur une Croix, un Dieu qui expire dans les tortures! voilà l'ouvrage du péché. Voilà donc enfin la Divinité elle-même troublée, en quelque ſorte, par le péché.

Et c'eſt ce Dieu, dit Saint Jean Chryſoſtome, ce Dieu victime du péché, qui frémit, qui ſe trouble à la vue du tombeau de Lazare. Ce tombeau étoit la figure du péché : ſa vue ſe glace. Ah! ſon horreur eſt bien juſte; c'eſt pour cela qu'il frémit & ſe trouble : *Infremuit, turbavit ſe ipſum.*

Cette vue lui rappelle tout ce que le péché lui avoit déjà fait ſouffrir, tout ce qu'il doit lui faire endurer encore. Tant d'années d'une vie pauvre, laborieuſe, toujours perſécutée; toutes les ſcenes de la plus douloureuſe paſſion repaſſent ſous ſes yeux : voilà ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit ſe ipſum.* L'inutilité de la redemption pour tant d'ingrats, pour leſquels il va verſer tout ſon ſang : oſerai-je le dire? le triomphe que le péché remporte, enquel-

que ſorte, ſur lui-même, le péché ſubſiſtant dominant dans votre cœur, mes Freres, malgré l'effuſion de tout ſon ſang : ah ! voilà ſur tout ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit ſe ipſum.*

Mais pourquoi donc, nous dira-t-on, pourquoi permit-il au péché de dominer ſa créature ? C'eſt-là une des plus anciennes objections de l'incrédule, le prétexte trop ordinaire du pécheur aveuglé & endurci, qui voudroit s'abſoudre lui-même aux dépens de la Divinité. Ainſi raiſonnoient les Juifs au ſujet de Lazare. Cet homme, ſe diſoient-ils les uns aux autres, qui a éclairé un aveugle-né, ne pouvoit-il pas empêcher que Lazare ne mourût : *Non poterat facere, ut hic non moreretur* ? Pourquoi donc ces frémiſſements, pourquoi ces démonſtrations d'horreur, de trouble & même de triſteſſe, dont lui-même il pouvoit s'exempter ? Ah ! ſans doute il le pouvoit. Il pouvoit empêcher l'homme de l'offenſer, ainſi que Lazare de mourir ; il le pouvoit, mais il n'a pas voulu le faire. Pourquoi, demandez-vous ? Dès qu'il n'a pas voulu, croyons-le, n'en doutons pas, c'eſt pour ſa gloire : *Pro gloria Dei.* Eh !

quoi ? parce qu'il n'a point réglé sur vos idées son système de providence, êtes-vous en droit d'en révoquer en doute la sagesse ? Mortels, quand je conviendrois avec vous que ce n'est pas votre avantage, mais c'est sa gloire : *Pro gloria Dei* ; & à quoi devoit-il conformer son système, à vos intérêts ou aux siens ? Oui, c'est pour la gloire de sa Grandeur. Il n'étoit point d'hommages dignes de lui, que des hommages libres ; pour qu'ils fussent vraiment libres, il falloit que sa créature pût les lui refuser ; si sa créature les lui refuse, c'est à elle-même, non pas à lui, qu'il faut s'en prendre : *Pro gloria Dei.* Mais en créant, son intention étoit que sa créature n'usât de sa liberté que pour le servir ; elle en abuse pour l'offenser. Voilà ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit se ipsum.*

Cependant même en ne créant que des volontés libres, il pouvoit faire qu'elles ne l'offensassent jamais. J'en conviens encore : *Poterat facere ut hic non moreretur.* Pourquoi donc ne l'a-t-il point fait ? Il ne l'a point fait ; c'est pour sa gloire ; encore une fois, dès qu'il ne l'a point fait, n'en doutons pas : *Pro gloria Dei.* C'est pour la gloire de sa toute puis-

ſance, qui ſçait tirer le bien du mal même; pour la gloire de ſa juſtice, qui paroît en puniſſant des ingrats, comme en récompenſant des ſerviteurs fideles : *Pro gloria Dei.* Mais en créant, ſon intention n'étoit que de récompenſer. Il donne à ſes créatures tout ce qu'il faut pour mériter ſes récompenſes. Ingrats, nous abuſons de ſes graces, & nous ne méritons que des punitions. Encore une fois, voilà ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit ſe ipſum.*

Car enfin, Meſſieurs, ce n'eſt en lui que miſéricorde; en voulez-vous la plus forte des preuves ? C'eſt la douleur & la triſteſſe que le péché lui cauſe : triſteſſe bien ſenſiblement figurée par les larmes qu'il verſe ſur le tombeau de Lazare : *Lacrymatus eſt.*

Qu'il eſt tendre notre Dieu ! Nos péchés, notre obſtination même, notre endurciſſement dans le péché ne peuvent étouffer tout-à-fait dans ſon cœur les ſentiments de tendreſſe. Remarquez, pécheurs, comment votre Dieu vous aime : *Ecce quomodo amabat.* Malgré toute l'horreur que votre état lui cauſe, il vous aime : de-là cette douleur à laquelle il s'abandonne. L'objet de cette triſteſſe,

ce n'étoit point Lazare qu'il alloit reſſuſciter, il le ſçavoit ; c'étoit donc vous, oui vraiment, réellement, pécheurs, c'étoit vous qui en étiez l'objet. Il en verſe des larmes ; un jour il en ſuera le ſang & l'eau. Permettez-moi cette idée, toute figurée qu'elle eſt, exacte cependant : il pleure pour attendrir le pécheur par ſes larmes ; même en le puniſſant, il pleure de regret d'être forcé à le punir.

Helas ! oui, Meſſieurs, tandis que dans vos aſſemblées, vos fêtes tumultueuſes, vous cherchez à vous étourdir vous-mêmes contre les reproches qu'il vous fait ; il pleure vos égarements. Sa voix n'a jamais pu fixer la diſtraction de votre eſprit léger & volage ; elle ne peut même plus ſe faire entendre dans le tumulte que vos paſſions excitent autour de vous ; il verſe des pleurs : *Lacrymatus eſt.*

Tandis qu'en inſenſés, vous échappant à ſa pourſuite, vous courez perdre vos remords dans l'exercice du crime, & étouffer ſes graces ſous le poids de vos péchés multipliés ; compatiſſant plus que jamais à votre aveuglement, l'œil de ſa providence vous ſuit encore. Pour mériter votre ſalut, il a verſé ſon ſang ;

pour vous engager à vouloir en profiter, il verſe encore des larmes : *Lacrymatus eſt.*

Dans vos tabernacles de volupté, parvenus enfin à pécher par diſtraction, comme vous dites, c'eſt ce qu'un Prophete appelloit avaler l'iniquité, comme on avale l'eau, tandis que vous vous plongez avec réflexion, & plus encore avec fureur, dans l'yvreſſe de vos criminels plaiſirs ; helas ! il pleure l'inutilité de ſes graces. Vous vous êtes roidis contre tous ſes efforts ; vous êtes endurcis contre tous ſes traits, il ne vous demande plus rien. Ah ! pécheurs, quelques obſtinés que vous ſoyez, conſidérez ſes larmes : *Lacrymatus eſt ;* & du moins concluez-en que, s'il vous perd, il vous perd à regret.

Cette réflexion, Meſſieurs, me paroît bien touchante. C'eſt ainſi que, quand même il punit, les traits de ſon amour brillent, éclatent & ſe font jour à travers les foudres que lance ſon indignation la plus terrible. S'il ſe voit obligé de réprouver & de condamner abſolument l'ingrate, la perfide Jéruſalem, c'eſt les larmes aux yeux qu'il prédit ſa ruine : *Videns Civitatem flevit ſuper illam.* Autre-

fois déja, quand il prit la derniere réſolution de perdre tout-à-fait une génération criminelle, dont il ne pouvoit plus ſupporter les excès; ſon cœur attendri, ſerré de la plus vive douleur, ne prononça l'arrêt qu'en ſoupirant. Encore en differe-t-il l'exécution; il menace long-temps, il fait long-temps briller, gronder la foudre, dans l'eſpérance qu'on lui fera peut-être enfin révoquer ſon arrêt.

C'eſt ainſi que tous les jours encore, ſelon la belle remarque de Saint Jean Chryſoſtome, il menace, pour obliger les hommes à déſarmer ſon bras; il punit, il frappe, pour épargner des fléaux plus terribles à des coupables qu'il cherche à convertir & à ſauver.

Ah! Meſſieurs, qu'une miſéricorde ſi tendre deviendra donc terrible, quand une longue obſtination à la mépriſer toujours l'aura changée tout-à-fait en rigueur, en vengeance. C'eſt à préſent qu'il faut en profiter, pécheurs; il en eſt temps encore: votre aimable Rédempteur fait un nouvel effort, mais helas! c'eſt peut-être un dernier effort, pour vous ſauver.

Il éleve vers ſon Pere un regard enflammé, plein de compaſſion & de tendreſſe: *Elevatis oculis*. Mon Pere, s'écrie-

t-il : *Pater*? A ce doux nom, la foudre s'éteint toujours entre les mains du Pere céleſte. Dieu des miſéricordes, pourriez-vous refuſer quelque choſe aux mérites de votre Fils? Vous l'écoutez, vous l'exaucez toujours. A ſa priere, la grace, que ſon ſang nous a méritée, deſcend du Ciel.

En vain cependant deſcend-elle, ſi le pécheur n'y correſpond. La voix du Seigneur ſe fait entendre : elle appelle, elle ordonne : Lazare, ſortez du tombeau. Toute la nature obéit à l'ordre du Créateur ; la mort même ne peut réſiſter à l'Auteur de la vie ; le péché ſeul peut réſiſter à l'Auteur de la grace. Il faut donc que le pécheur obéiſſe volontairement à la voix qui l'appelle ; la Grace véritablement le reſſuſcite, mais elle ne le reſſuſcite pas ſans lui.

Car, Meſſieurs, ſelon la judicieuſe remarque de Saint Auguſtin, quelque reſſemblance qu'il y ait en effet entre la réſurrection d'un mort & la converſion d'un pécheur, il reſte toujours cette différence eſſentielle, que la mort ne coopere en rien à ſa réſurrection ; le Pécheur au contraire doit coopérer à la Grace qui le convertit. Mais cette différence

eſſentielle une fois établie, cherchons enfin, pour conclure, dans le détail de ce que Jeſus-Chriſt fait pour reſſuſciter Lazare, le ſymbole de ce que le pécheur doit faire de ſon côté pour ſe convertir.

1°. Le frémiſſement de Jeſus-Chriſt, le trouble qui le ſaiſit, la triſteſſe qui le glace marquent la douleur que le pécheur doit concevoir de ſon péché. N'eſt-il pas bien juſte, Seigneur, que cet horrible fruit de mon ame criminelle porte dans le ſein qui l'a produit une partie de l'horreur qu'il vous inſpire? N'eſt-il pas juſte que mes yeux ſe changent en deux fontaines de larmes, pour les mêler à celles que vous verſez pour moi?

2°. Jeſus ordonne qu'on leve la pierre du tombeau; Marthe ſemble s'y oppoſer d'abord: figure de ces pécheurs qui voudroient bien retourner à Dieu, mais qui ne voudroient pas qu'il leur en coutât rien. Non mes Freres, il faut que la pierre ſoit levée; c'eſt-à-dire, il faut éclairer le plus profond abîme de votre cœur, porter le flambeau juſques dans les replis les plus ſecrets de votre ame: *Tollite lapidem.* Les Miniſtres du Seigneur vous aideront dans cette pénible recherche; leurs ſages conſeils, ſecondés par la

Grace, allégeront peu-à-peu le fardeau de l'habitude, contrebalanceront le poids de la concupiſcence : *Tulerunt lapidem.* Mais il faut pour cela vous adreſſer à eux, leur découvrir avec ſincérité le triſte état de votre ame ; d'autant plus que ce n'eſt que par leur miniſtere que peut s'achever enfin le miracle de votre réſurrection.

Car remarquez 3°. que Lazare ſort du tombeau encore lié : *Ligatus ;* c'eſt à ſes Diſciples que Jeſus-Chriſt l'adreſſe pour être mis en liberté : *Solvite* : figure du pouvoir qu'il a donné à ſon Egliſe d'abſoudre les pécheurs.

Sortez donc enfin, Lazare, ſortez du tombeau de votre corruption : *Lazare, Lazare, veni foras.* Quoi ; vous obſtinerez-vous à demeurer plus long-temps dans ce funeſte état de mort ; éloigné de votre Dieu, par conſéquent indigne de toutes ſes récompenſes, objet de haine & d'indignation pour lui ; du moins ne vous laiſſerez-vous pas attendrir par ſes larmes ? Rendrez-vous encore inutile cet effort éclatant que ſa miſéricorde fait pour vous aujourd'hui ?

Non, ſans doute ; car déja vous penſez à vous réconcilier avec le Seigneur, pendant ces ſaints jours qui approchent.

Puiſſiez-vous une bonne fois faire tout ce qu'il faut, pour que la réconciliation ſoit réelle & conſtante !

Pour cela, commencez par vous arracher du ſein de votre molleſſe, par interrompre le cours de vos plaiſirs & de vos amuſemens ordinaires. Qui que vous ſoyez, dégagez-vous du moins pour quelque temps, du moins d'une partie de cette foule d'occupations, de cette embarraſſante multitude d'affaires toujours trop dangereuſes, ne fut-ce que par la diſſipation qu'elles vous cauſent. Quittez ſur-tout, mais quittez ſans retour, ces occaſions, dans leſquelles a ſi ſouvent échoué, dans leſquelles échouera toujours votre innocence ; rompez ces commerces que l'amour du plaiſir a formés ; renoncez à ces ſociétés, dont le lien n'eſt que le crime. Enſuite paroiſſez devant les Miniſtres de l'Egliſe ; quelle que ſoit la corruption de votre cœur, ne craignez pas de la leur découvrir toute entiére. Enfin ſorti du tombeau, mis en liberté par l'Egliſe, allez en paix ; allez vous produire dans le monde, mais que ce ſoit pour vous y montrer véritablement converti ; allez confondre le libertin, que vous avez imité, que vous avez vous-même engagé dans le

déſordre ; tâchez maintenant de l'engager par vos exemples à en ſortir ; allez conſoler, édifier l'Egliſe que vous avez peut-être fait gémir ſi long-temps ; allez glorifier publiquement l'auteur de votre vie nouvelle.

Pere Céleſte ! je vous rends graces de ce que vous avez déjà ſi ſouvent exaucé votre Fils, & manifeſté avec éclat ſa miſéricorde & ſa puiſſance par la converſion de tant de grands pécheurs. Achevez, car vous avez promis de tout ſoumettre à ſon empire, achevez d'exaucer tous ſes deſirs. Ses deſirs pour ma converſion, pour celle de tout ce Peuple, exaucez-les. Appellez-nous de cette voix à laquelle vous ſçavez que nous obéirons ; afin que tout le monde ſçache que vous l'avez vraiment envoyé, votre Fils bien aimé, votre Fils unique, Jeſus-Chriſt notre Seigneur, pour la converſion du monde entier, pour nous délivrer, nous en particulier, de nos péchés, & nous conduire à la vie éternelle. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LE MINISTERE EVANGÉLIQUE.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Joan. 8.

PERMETTEZ-MOI, Meſſieurs, de vous adreſſer aujourd'hui ces paroles, ſoit plainte, ſoit reproche. De tant d'inſtructions, de tant d'exhortations que vous ne ceſſez d'enttendre, où eſt le fruit ? Quel eſt-il à préſent, quel ſera-t-il dans la ſuite ? Si vous convenez que c'eſt la

vérité que nous vous annonçons, dites-nous donc pourquoi nous vous l'annonçons toujours, ou presque toujours, inutilement pour la réformation de votre conduite.

Cependant avouons-le, que ce n'est pas un spectacle nouveau dans le monde, que la vérité méconnue, quelquefois même proscrite, & la semence de la divine parole infructueuse. Les Jérémies, les Ezéchiels, les Isaïes ont eu dans leur Ministere aussi peu de succès que nous; & ce qui doit étonner davantage, c'est que Jesus-Christ lui-même ait eu sujet de s'en plaindre. Dans quels termes, avec quelle tendresse & avec quelle douleur se plaint-il, en effet, presque continuellement de l'ingrate obstination d'un peuple pour lequel il étoit spécialement envoyé! En faut-il davantage pour nous justifier nous-mêmes, & convaincre d'injustice ceux qui rejettent sur nous la faute de nos auditeurs que nous ne convertissons pas?

Mais hélas! que cette justification est triste pour nous! L'ingratitude des anciens jours nous consoleroit-elle de celle de notre siecle? Que pouvons-nous donc faire? A l'exemple de notre divin Maître

tre, verſer des larmes de charité ſur la perfide Jéruſalem, nous conſoler par le témoignage d'une bonne conſcience, & nous ſoutenir devant Dieu par cette penſée : que ſi nous n'avons pas ſanctifié nos freres, nous les avons rendu du moins inexcuſables, & que ſi le Seigneur n'eſt pas glorifié par leur converſion, il le ſera par leur punition. Ah ! conſolation funeſte qui réveille toute notre douleur & ranime tout notre zele !

Ne ceſſons donc d'élever nos voix ; c'eſt le Seigneur qui nous l'ordonne par ſon Prophéte : *Clama, ne ceſſes.* Qu'elle retentiſſe, notre voix, ainſi que le ſon aigu d'une trompette, aux oreilles d'un peuple, tout obſtiné qu'il ſemble être à ne point nous entendre : *Exalta vocem quaſi tuba.* Peut-être enfin forcerons-nous les obſtacles que le pécheur ne ceſſe d'oppoſer à la grace. Car enfin, Meſſieurs, je ne puis croire que ces obſtacles ſoient tout-à-fait invincibles ; j'aime même à me perſuader que c'eſt diſtraction, plutôt qu'une malice réfléchie, qui vous rend ſourds à la voix de Dieu. Je ne ſçais quel preſſentiment flatteur me force, en quelque ſorte, à vous adreſſer aujourd'hui ce Diſcours ; j'oſe en eſpérer tout pour le ſalut de vos ames : en voici le projet & tout le plan.

Avec toute la liberté & la ſimple franchiſe qu'inſpire le pur amour de la vérité, je vais vous expoſer, & je vous ſupplie de l'écouter & de l'entendre de même, ce qui rend infructueux parmi nous le Miniſtere évangélique. Je penſe, Meſſieurs, que c'eſt 1°. la fauſſe idée que l'on ſe forme du Miniſtere, & des Miniſtres; 2°. l'éloignement que la plupart des hommes ont de la vérité. J'attaquerai donc dans la premiere Partie les préventions de votre eſprit contre le Miniſtere & les Miniſtres: & dans la ſeconde celles de votre cœur contre la vérité.

Seigneur, nous le reconnoiſſons tous, & nous faiſons volontiers cet aveu, comme un hommage que nous devons à votre ſouveraine Puiſſance: que ſi votre grace n'anime & ne ſoutient notre parole, notre voix n'eſt propre qu'à faire un vain bruit, pour frapper l'air. Daignez donc donner vous-même la force & l'efficace à ce Diſcours; je vous en ſupplie par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QU'IL eſt beau, Meſſieurs, de ſe repréſenter les premiers Miniſtres de la Reli-

gion, après avoir formé entr'eux le grand projet de changer toute la face de l'Univers, ſe partager les différents Empires ! Par-tout, en effet, où ils paroiſſent, les eſprits les plus philoſophes s'aſſerviſſent volontairement ſous le joug d'une foi aveugle aux plus incompréhenſibles Myſteres ; les cœurs les plus corrompus ſoumettent leurs penchants à la plus auſtere morale. La Grece ingénieuſe, l'altiere Rome, le Perſe voluptueux, le Scythe brutal, & l'Indien féroce, tout ſe réunit, ſelon l'expreſſion de Saint Grégoire, dans la profeſſion d'un même Evangile. Quels durent être les Miniſtres qui opérerent cette éclatante merveille ! Ce ſont de pareils Apôtres, qu'il faudroit encore à préſent, dites-vous, pour renouveller l'Egliſe que ceux-là ont fondée. Nous entendons, Meſſieurs, ce que ſignifie ce reproche ; mais reproche auſſi faux qu'il ſeroit frivole, quand même il ſeroit vrai. Pour le détruire, comme ce n'eſt point à moi, non plus qu'à vous, d'examiner & bien moins de juger nos Docteurs & nos Juges, je me contente de dire (& retenez je vous prie ces trois penſées) 1°. Le Miniſtere eſt trop grand par lui-même pour en juger par les qualités perſonnelles des Miniſtres. 2°. il

impose d'autre part trop de devoirs pour qu'on n'ait pas quelque indulgence du moins pour les Ministres mêmes. 5°. Sa fin est trop intéressante pour que nous n'en profitions pas, quel que soit le Ministre en lui-même.

Commencerai-je par recueillir ici les titres pompeux : les éloges magnifiques dont l'Esprit-Saint a lui-même honoré ses Ministres ? Mais souffrez, Messieurs, que je prenne d'abord la précaution de vous avertir que je ne prétends point certainement confondre l'ordre de la sainte Hiérarchie. Je parle du Ministere en général ; & pour m'exprimer encore plus exactement avec Saint Thomas même, je parle du Ministere, comme ne faisant qu'un seul Sacrement d'ordre.

C'est à tous ainsi en général, à tous ceux qui devoient être députés vers vous par son Eglise, que Jesus-Christ disoit : Vous êtes la lumiere du monde, allez, je vous charge d'éclairer toutes les nations. Dépositaires de ma toute-puissance, liez & déliez les mortels ; tous les arrêts que vous prononcerez, je les ratifie, moi, à qui seul appartient le droit de juger. Votre autorité est la même que la mienne, je vous donne la même étendue de puissance ; seulement ne l'éten-

dez point au-delà des bornes que je me ſuis moi-même preſcrites ; car de la même maniere que mon Pere m'a envoyé, moi, de mon côté, je vous envoie. Bien plus je vous donne autorité ſur moi ; je vous établis Pontifes, & je ne conſtitue entre vos mains d'autre victime que moi-même. Telle eſt, Meſſieurs, la grande idée que Jeſus-Chriſt donnoit à ſes Diſciples de leur vocation. Les levres du Sacrificateur, dit ailleurs l'Ecriture, gardent la ſcience ; c'eſt dans ſa bouche qu'il faut chercher la loi ; tous les tréſors du ſalut ſont en ſes mains. Il parle ; non, ce n'eſt point lui qui parle ; c'eſt l'Eternel qui a parlé. Il n'eſt que l'organe de cette voix forte & magnifique, puiſſante en vertus, cette voix qui briſe les cédres, ébranle les déſerts, retient la mer dans ſes bornes, cette voix qui fend la nue, & fait partir l'éclair, qui commande au néant, & appelle les choſes qui ne ſont pas, comme elle anéantit celles qui ſont.

Que de titres magnifiques, Meſſieurs ! Mais ajoutons que s'ils ne nous ont point été tranſmis avec cet éclat miraculeux, dont ils furent accompagnés dans les Apôtres, ils n'en ſont pour cela pas moins réels. Et même, la gloire des miracles qui autoriſoit les Apôtres, & dont vous vou-

driez peut-être que l'on soutînt encore le Ministere, est à nous, j'ose le dire, autant qu'à eux ; car c'est à la Religion qu'elle appartient, c'est à l'Eglise. Or c'est la même Religion que nous prêchons, c'est la même Eglise qui nous députe, c'est le même Ministere que nous exerçons ; donc ces prodiges si avérés & si inconteſtables autorisent encore à présent notre Ministere; ou vous ne les croyez pas, ou si vous les croyez, ils doivent donc vous faire soumettre au Ministere.

Lorsque les Prêtres de la nouvelle Loi entrent dans les Tribunaux sacrés pour vous juger, ou montent dans les Chaires pour vous instruire, voilà les titres de leur autorité ; qu'avez-vous à opposer pour la détruire ? Est-ce l'indignité du Ministre même ? Hélas ! mes Freres, répondoit à cette objection Saint Jean Chrysostome, je le reconnois à ma confusion, oui, je suis moins encore que vous ne pensez peut-être. Si vous ne considérez que moi, vous pouvez me regarder comme le plus vil, le plus méprisable des hommes. *Sum enim talis, nullius pretii homo.* Mais enfin, qui que je sois, je suis Ministre de Jesus-Christ. Sans cette qualité, qui d'une part me confond, mais qui de l'autre m'enhardit

& m'encourage, oſerois-je même paroître devant vous, bien loin d'entreprendre de vous inſtruire ? mais ſi je ſuis Miniſtre de Jeſus-Chriſt, concluez vous-mêmes ce qui doit ſuivre.

Dans vos cercles, dans la ſphere des ſociétés mondaines, réglez les rangs, à la bonne heure, ſur la naiſſance, ſur la richeſſe. Auſſi, Meſſieurs, dans le commerce de la vie, nous n'exigeons de vous, ni égards, ni reſpects ; tous les honneurs temporels, nous reconnoiſſons qu'ils vous ſont dûs, & nous ſerons certainement par-tout les premiers à vous les rendre ; mais dans l'Egliſe n'eſt-ce pas l'autorité de Jeſus-Chriſt qu'il faut reſpecter ? Qu'importe, qui en ſoit revêtu ? N'arrive-t-il jamais, pourſuit Saint Jean Chryſoſtome, qu'un Prince met le dépôt de ſon autorité entre les mains d'un ſujet peu conſidérable par les avantages de la naiſſance & de la fortune ? L'autorité du Monarque ennoblit tous les jours ceux qui en ſont les dépoſitaires, bien loin de pouvoir être avilie par leur baſſeſſe perſonnelle ; cela doit être. Mais quoi ? L'autorité de Jeſus-Chriſt, dans toute l'étendue du Miniſtere ſpirituel, n'aura-t-elle pas le même droit ?

En vérité, mes Freres, quelle biſarre

conduite ! Souffrez que je le dise : adorer un Dieu humilié, anéanti sous la forme d'esclave, toujours persécuté, toujours pauvre, enfin crucifié ; & ne régler le respect qu'on doit à ses Ministres, que sur leur grandeur & sur leur opulence ; reconnoître pour Maitres & pour premiers Docteurs des Pécheurs simples & grossiers, & ne juger de leurs successeurs, que par le brillant de leurs qualités personnelles & de leurs talents.

Leurs talents ! eh ! Messieurs, s'agit-il ici de talents naturels ? Nous vous le cédons volontiers en ce point comme en l'autre ; & j'ose dire encore avec Saint Jean Chrysostome, que le plus habile d'entre nous est prêt à prendre de vous des leçons d'esprit & de science. Aussi nous ne venons pas ici faire ostentation de doctrine. L'Evangile à la main, nous paroissons devant vous pour vous en expliquer le dogme & la morale, c'est-là toute notre science ; c'est en effet tout le sujet de nos études ; c'est donc tout ce que vous devez attendre de nous, & nous demander. Or l'Evangile, de quelque maniere qu'il soit annoncé, change-t-il de nature ? Quel que soit l'organe que Dieu employe pour déclarer ses volontés, sa parole doit-elle être moins

reſpectée ? Un Prince, pour ſe faire obéir, a-t-il beſoin de choiſir un Miniſtre éloquent qui intime ſes ordres ? Et l'exécution des vôtres, ô mon Dieu (que dis-je ?) l'attention ſeulement qu'on voudra leur donner, dépendra des ſeuls talents de vos Miniſtres.

Cependant prenez garde, je vous prie, à ce raiſonnement : dès qu'il eſt vrai que vous ne devez nous regarder que comme les Ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt, c'eſt l'expreſſion de Saint Paul ; je prétends qu'il s'enſuit que les talents les plus médiocres ſont reſpectables pour vous, & même auſſi reſpectables que les plus éclatants. Les fonctions que nous exerçons ſont d'une dignité infinie en quelque ſorte ; que peuvent y ajouter ou en diminuer des talents, quels qu'ils ſoient, toujours auſſi bornés que les nôtres ? La perſonne de l'homme eſt différente dans les différents Miniſtres ; mais c'eſt le même Dieu qui agit & qui opere en tous. La parole de l'homme eſt différente de même dans les différents Miniſtres ; mais c'eſt la même parole de Dieu que tous annoncent. Et de plus même, dans la diverſité de leurs talents pour l'annoncer, j'admire & j'adore la diſpoſition d'une Providence ſage qui, voulant accommoder le même pain

aux différents goûts de ſes enfants, a trouvé l'art de le faire apprêter de différentes manieres. C'eſt pour cela que Jean a plus de douceur & d'inſinuation, Paul plus de profondeur & plus de force. C'eſt pour cela que l'Apôtre des Gentils n'employe le plus ſouvent contre eux que le raiſonnement, & ſemble même quelquefois négliger l'autorité des Livres Saints, pour lui ſubſtituer l'autorité profane. De même autrefois déja, tandis qu'Amos & Baruch annonçoient en ſtyle ſimple & populaire les volontés de Dieu aux bergers & aux habitants de la campagne, Jérémie avec l'éclat du foudre & du tonnerre faiſoit trembler une Cour indocile. Tout cela, comme dit Saint Paul, pour compoſer encore de nos jours un même corps des membres les plus différents, pour former une même Egliſe & de l'Ignorant & du Sage, & du Juif & du Gentil : *In ædificationem corporis Chriſti.* C'eſt-là que tous les talents ſe rapportent; à cette fin le partage & même l'inégalité des talents ; les plus médiocres y concourent, autant & même plus quelquefois que les plus éclatants ; tous ſont donc également reſpectables dans les vues de la Providence qui les diſtribue & les partage.

Mais enfin, reprend Saint Jean Chryſoſtome, ne vous paroîtra-t-il pas ſingulier, rebutant peut-être que nous inſiſtions ainſi ſur cette matiere ? *Res vobis moleſta eſt, voſque offendit.* Non, mes très-chers Freres, non, répond le Saint Docteur, je l'ai dit, je le répete, ne l'oubliez jamais, pour nous perſonnellement nous ne demandons rien : *Non nos ſumus.* N'ayez donc aucun égard à moi, que perſonne n'écoute ma parole ; eh ! c'eſt trop peu de choſe pour que vous y faſſiez attention ; mais écoutez le Miniſtere ; écoutez Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe, au nom de qui je l'exerce : *Nemo me audiat, ſed dignitatem.* Ajoutons cependant que, ſi vous voulez abſolument conſidérer le Miniſtre lui-même, la multitude de ſes devoirs mérite bien que vous ayez pour lui quelque indulgence.

C'eſt après Saint Paul que j'oſe, Meſſieurs, vous propoſer cette ſeconde réflexion. Les devoirs des Miniſtres de l'Evangile parurent bien au grand Apôtre pouvoir entrer dans le plan de l'apologie qu'il fut obligé d'oppoſer aux traits de l'envie qui vouloit avilir la gloire de ſon Miniſtere. Dans le même deſſein, ſouffrez que je ſuive ſon exemple ; & tandis que nous nous rendons juſtice à

nous-mêmes, ayez auſſi la bonté de vous la rendre.

Qu'eſt-ce, en effet, qu'un homme chargé du ſoin de vous inſtruire ? C'eſt un homme obligé par état à étudier pour vous tout ce que vous devez ſçavoir dans le dogme & dans la morale ; c'eſt un homme chargé devant Dieu du ſalut de votre ame, reſponſable de votre ignorance, s'il a négligé de s'inſtruire ſuffiſamment pour diſſiper toutes vos ténebres, comptable de toutes vos paſſions, s'il a omis, ou négligé aucun moyen de les détruire. Que ce compte eſt terrible ! Eſt-ce donc à vous, mes Freres, qu'il convenoit d'appeſantir encore cet énorme fardeau par vos continuelles réſiſtances ? Que ce compte eſt terrible ! Mais c'eſt à Dieu qu'il le doit.

Eh bien ! nous voulons bien cependant entrer dès-à-préſent avec vous dans cette diſcuſſion, & vous rendre ce compte. Avouez-le donc à la gloire du Miniſtere, n'eſt-ce pas du fond des ſolitudes les plus laborieuſes & les plus auſteres, que vous les voyez ſortir encore tous les jours ces hommes vraiment apoſtoliques, auxquels je n'oſe, hélas ! me comparer moi-même, que pour me confondre par leur exemple ? Mais à quel terme les ont

réduits la délicateſſe de vos goûts, & la ſévérité de votre critique ? Sçavent-ils le plus ſouvent comment s'y prendre pour mettre la parole de Dieu à l'abri de votre cenſure ?

Que dirai-je des combats qu'ils ont à livrer de toutes parts à l'impiété & à l'irréligion, au double libertinage & d'eſprit & de cœur ? Que dirai-je des perſécutions qu'ils ont trop ſouvent à eſſuyer de toutes parts ? Carriere évangélique, ô vraie carriere de ſouffrances & de croix, carriere arroſée preſque toujours des pleurs & quelquefois du ſang de ceux qui la fraient ! Perſécuteurs déclarés, ennemis ſecrets, baſſes calomnies, noirs complots, trames couvertes, déſertion générale de tous ceux qui ſembloient être le plus intéreſſés à le ſoutenir, diſſentions fatales entre ſes proſélites : voilà, mes Freres, de quelles amertumes fut détrempée la vie du grand Apôtre ; & telle fut depuis, telle eſt trop ordinairement la deſtinée de ceux qui lui ſuccedent.

Penſez-vous donc qu'alors le zèle, dont la grace de la vocation a embraſé leurs cœurs, ne faſſe rien ſentir ? Demandez à l'Apôtre quel eſt ce genre de tourment. Qu'un cœur, qui vient de s'inſtruire du prix de vos ames au pied de

la croix de Jesus-Christ, est agité cruellement, mes Freres, quand il voit l'inutilité de ses travaux! Elie au désespoir en demanda la mort. Jérémie en fut sur le point d'abandonner le Ministere; mais le feu de zèle allumé dans son cœur s'oppose à cette résolution extrême: dans ce triste combat, dit Saint Jean Chrysostome, le Prophête succombe à la vivacité de sa douleur. Hélas! vous le sçavez, mon Dieu, combien de fois dans les mêmes sentiments, les yeux noyés de larmes, nous tombons au pied de votre trône.

Cependant, (abrégeons un détail auquel je vous avoue que mon cœur se refuse) tandis qu'il se consume lentement, bien moins de ce qu'il souffre que du regret de souffrir inutilement pour vous, vous convient-il de n'occuper votre maligne oisiveté qu'à condamner ses moindres vices. Hélas! oui, mes Freres, dit toujours Saint Jean Chrysostome, nous le sçavons assez, il n'est pas besoin de nous le dire en forme de reproche, oui, notre Ministere est le plus saint des Ministeres; pour l'exercer, les Anges mêmes seroient à peine assez purs. Cependant de tous les Ministeres c'est le plus dangereux, le plus rempli d'obstacles. J'en frémis

tous les jours, pourſuit ce grand Docteur ; obligé de vivre au milieu de vous pour vous inſtruire, je dois être plus ſaint que les Anachoretes. Mais ſur quoi vous convient-il donc de me juger ? Sur les devoirs de mon état, ou ſur les dangers auquel votre ſalut m'expoſe ? Etat ſi ſaint, nous en convenons tous, que les défauts les plus légers y deviennent des crimes. Mais ce qui augmentera la griéveté de mes fautes au Tribunal de mon Juge ne devroit-il donc pas la diminuer à vos yeux ?

Non, non, Miniſtres de l'Evangile, ne demandez aucune grace, n'en eſpérez aucune. Victimes de charité, c'eſt par charité même qu'on vous immolera. Le monde ne ſçait plus ſignaler ſon zèle pour la Religion, qu'en cenſurant ou en décriant ſes Miniſtres. Ils ſeront trop heureux, ſi l'on veut bien ne pas donner les tours les plus malins à leurs paroles les plus innocentes, & prêter à leurs actions les plus ſaintes, les motifs les plus odieux.

Mais enfin, Meſſieurs, que vos Miniſtres ſoient auſſi ſaints que leur état l'exige, ou auſſi criminels que vous le ſuppoſez, que vous importe ? La fin du Miniſtere n'eſt-elle pas aſſez intéreſſante

pour vous engager à en profiter, quels que ſoient les Miniſtres mêmes?

C'eſt à cette réflexion que Saint Jean Chryſoſtome en revenoit toujours ; & c'eſt dans cette penſée, que ce grand Docteur appelloit les Miniſtres de l'Evangile, tantôt les Anges du Seigneur, c'eſt-à-dire, envoyés vers vous pour vous montrer la voie du ſalut & pour vous y conduire ; tantôt les coopérateurs de la Rédemption, dans le même ſens que l'étoient les Apôtres ; car comme les Apôtres ſont entrés avec Jeſus-Chriſt dans le plan de la Rédemption du monde, tous les Miniſtres qui leur ſuccedent y entrent encore pareillement de ſiécle en ſiécle ; & comme Jeſus-Chriſt, ſelon la belle expreſſion de Saint Bernard, eſt un Dieu conſacré uniquement, conſacré tout entier à nos beſoins : *Totus in uſus meos ;* un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, c'eſt un homme de même qui ſemble n'avoir été créé, qui ne vit en effet que pour vous ; tout ſon temps, tous les inſtants de ſa vie, toutes ſes qualités perſonnelles, quelles qu'elles ſoient, tous ſes talents, tout ce qu'il ſçait, tout ce qu'il fait, doit être pour vous ; il ne peut ſe ſauver lui-même, reprend Saint Jean Chryſoſtome, s'il ne vous ſauve ; mais

auſſi vous ne pouvez vous ſauver lui; avec cette différence cependant ſans avantageuſe pour vous, mes Freres, qu tandis qu'il ſe perd, s'il ne vous ſauve, même en ſe perdant lui-même, il ne vous ſauve pas moins efficacement.

Qu'avez-vous donc beſoin de rechercher ce qu'il eſt en lui-même? Qu'il vive bien; c'eſt ſon affaire, que vous importe, pourvu qu'il vous enſeigne bien; en profiter voilà la vôtre. Oui, quand je ſerois, continue toujours le même Saint Docteur, auſſi ſcélérat que Balaam, la vérité qui ſort de ma bouche, ne ſouffre point de la corruption de ſon organe. Je ſerois un Judas entre les Apôtres; mon Miniſtere, pour vous ſauver, n'eſt pas moins efficace que celui de Pierre; parce que l'un & l'autre, Judas ainſi que Pierre, n'eſt que l'organe & l'inſtrument de Jeſus-Chriſt; l'action, la parole ſont de Jeſus-Chriſt; c'eſt Jeſus-Chriſt qui parle & qui opere.

Vous n'avez donc enfin, conclud Saint Jean Chryſoſtome, qu'une ſeule précaution à prendre: à ſçavoir s'il enſeigne bien. Le Saint Docteur s'explique: ah! ſi vous aviez jamais le malheur d'en trouver; ſans ménagement fuyez-les, ces Corés, ces Dathans indociles qui ſe ſont révoltés contre Aaron, & qui vou-

droient vous associer à leur révolte : *Qui insurrexerunt in Aaronem, Core, Dathan.* Fut-ce un Ange même, qui vînt vous annoncer une autre doctrine que celle que vous avez apprise de Pierre & de Paul, dites-lui anathême : *Vel si angelus, noli credere.* Mais si c'est Pierre & Paul qui vous l'envoyent, c'est-à-dire, si l'Eglise l'avoue, le reconnoît pour son Ministre, quelle que soit sa conduite, c'est lui qu'il faut écouter : *Noli vitæ, sed verbis intendere.* Abusât-il de son Ministere pour le rapporter aux fins les plus criminelles ; rapportez-le vous-même à sa véritable fin ; cela suffit pour vous sauver.

Mais avouez-le, Messieurs, celui qui s'éloigne davantage de la fin du Ministere, ce n'est pas certainement le Ministre même. Quand nous voyons tous les Ministres ne retirer presque plus d'autre fruit de leurs travaux, que des applaudissements ou des censures, comment devons-nous croire que les Chrétiens envisagent de leur côté le Ministere ?

Plût à Dieu, reprend encore ici Saint Jean Chrysostome, plût à Dieu que vous ne payassiez notre zele que par des censures ! Le plus souvent elles nous justifieroient devant Dieu ; mais que nous ser-

vent vos applaudiſſements ? Car, je vous avoue à ma honte, mes Freres, dit toujours ce Saint Docteur, que je ſuis quelquefois aſſez malheureux pour y être ſenſible ; quel ſujet de douleur, quand enſuite livré à mes réflexions je me dis à moi-même : voilà donc tout le fruit de mes travaux !

Ah ! mes chers Freres, ſi vous voulez récompenſer notre zele, reconnoître nos ſervices, entrez dans les vues de notre Miniſtere. Ce ſont vos converſions qui doivent nous louer. Qu'un ſombre ſilence entre-coupé de ſanglots faſſe notre éloge au ſortir de nos aſſemblées. Allez le faire aux pieds d'un Confeſſeur en déteſtant vos crimes. Du reſte, laiſſez-le faire aux pauvres, ils le feront bien mieux que vous, quand au ſortir de nos diſcours vous répandrez dans leur ſein d'abondantes aumônes ; laiſſez-le faire aux malheureux dont vous irez enſuite rétablir la réputation & la fortune : voilà les ſeules récompenſes que nous avons droit d'exiger de vous. Ou ſi nous ſommes aſſez prévaricateurs pour en attendre d'autres, c'eſt par là qu'il faut nous punir, en trompant ainſi cette coupable attente. Si nous ſommes aſſez criminels pour démentir notre morale par notre

conduite ; c'eſt ainſi qu'il faut nous confondre, en nous faiſant rougir de nous-mêmes par vos exemples. Sans cela, que faiſons-nous, mes Freres, que nous rendre plus criminels, & nous damner les uns les autres ? Hélas ! cependant nous devions être les auteurs de votre ſalut, vous deviez être notre couronne ; & ces tendres relations, que l'Egliſe avoit miſes entre nous, aboutiront enfin à nous accuſer, à nous convaincre les uns les autres, au Tribunal de notre commun Juge, & à juſtifier l'arrêt qu'il prononcera contre nous.

Rendez donc enfin au Miniſtere évangélique toute ſa gloire ; la vraie maniere de l'honorer, c'eſt d'en profiter. Pour cela, quelles que ſoient les qualités perſonnelles des Miniſtres, ne conſidérez que la dignité de leur caractere. Oppoſez aux défauts qui vous offenſent dans leur conduite, la multitude des devoirs qu'ils ont à remplir. Qu'ils ſoient dignes, en effet, ou d'éloge ou de blâme, ne penſez qu'à la fin que Dieu lui-même s'eſt propoſée en établiſſant le Miniſtere ; cette fin c'eſt de vous ſauver. Mais il faudroit ſur-tout détruire encore les préjugés de votre cœur contre la vérité qu'ils vous annoncent ; ſerai-je

maintenant assez heureux pour y réussir ? Essayons dans la seconde Partie de ce Discours.

SECONDE PARTIE.

ETRE prévenu contre la vérité, c'est un défaut que nous avouons sans peine être assez commun dans le monde, un défaut dont nous nous accusons sans cesse les uns les autres ; mais aucun de nous s'en croit-il coupable personnellement ? Vous jugez sans doute, Messieurs, que je ne prétends parler ici que de la vérité qui occupe notre Ministere, de la vérité soit dogmatique, soit morale que nous vous annonçons. Or c'est cette vérité que tout Chrétien se flatte d'aimer davantage ; & moi, je dis que c'est celle qu'on recherche le moins. Cependant chacun proteste qu'il ne cherche autre chose ; & quand elle se montre, personne ne la reconnoit, ou du moins ne se l'applique à lui-même. Enfin si elle se montre quelquefois dans un éclat qui force, malgré qu'on en ait, à la reconnoître, en est-on plus docile à la suivre ? En trois mots, Messieurs, on fuit la vérité, on méconnoit la vérité, on résiste à la vérité :

voilà les trois préventions du cœur humain, ſource fatale du peu de fruit de notre Miniſtere.

1°. On ſuit la vérité. Jérémie au milieu de Jéruſalem annonce les volontés de l'Eternel ; mais ce ſont des vérités ameres qu'on craint d'entendre ; le Prophête prêche en vain, & dans le Temple, & dans les places ; Jéchonias renfermé dans l'impénétrable aſyle de ſa Cour, laiſſe tonner le Prophête ; & goûte à loiſir, dans l'yvreſſe où l'encens de ſes flatteurs l'a plongé, l'agréable douceur du menſonge qui flatte toutes ſes paſſions. En vain le Prophête, par l'ordre exprès de Dieu, pénétrera juſques dans ſes appartements ; des ſerviteurs toujours habiles à flatter & à ſervir toutes les paſſions de leur maître, ſçauront bien empêcher la voix de Dieu de parvenir juſqu'à l'oreille du malheureux Prince.

Que d'aveugles pareils trouveroit-on dans notre ſiecle, auxquels il ne manque, pour être éclairés, que de vouloir ouvrir les yeux au Soleil qui ne ceſſe de leur luire ! Mais que dis-je ? Ils ſçavent, répondent-ils, tout ce qu'annoncent les Miniſtres de l'Evangile, auſſi bien, & même mieux peut-être que les Miniſtres mêmes. Ah ! mes Freres, je le ſouhaite,

répond Saint Jean Chryſoſtome ; mais enfin, pourſuit ce Pere, vous laſſez-vous jamais de revoir les mêmes ſpectacles ſur les théâtres ? Ah ! c'eſt que, malgré tout ce que nous pouvons en dire, l'agréable illuſion, le menſonge flatteur qui regnent dans vos ſpectales, la paſſion qui les anime, vous amuſent, vous plaiſent. C'eſt la Religion ſeule qui vous rebute, qui vous dégoûte, qui vous ennuye ; & vous aimez la vérité !

De-là vient, Meſſieurs, (ſuivez-moi, je vous prie) que dans cette multitude de prétendus amateurs de la parole de Dieu, qui ſe raſſemblent dans nos Egliſes pour écouter les Miniſtres de l'Evangile, à peine peut-être en trouverions-nous deux ou trois qui ne cherchent que la vérité ; ou du moins, comme dit Saint Auguſtin, qui cherchent la vérité pour elle-même. Permettez-moi, pour en juger, d'examiner aujourd'hui le goût commun de notre ſiecle.

D'abord, chacun veut être conſolé & raſſuré ; les plus grands Pécheurs ne veulent entendre parler que de la miſéricorde de Dieu, & de la magnificence de ſes récompenſes. S'ils nous entendent quelquefois annoncer ces vérités effrayantes, que nous appuyons ſur la ſévérité de ſa

juſtice, & qui nous menent à peindre en traits forts ſes jugements terribles; auſſitôt ne ſe met-on pas en garde contre nous, de peur de ſe laiſſer trop émouvoir? N'en eſt-il pas qui, au titre ſeul de ces diſcours, ſe retirent, crainte que peut-être, même malgré eux, on ne donne l'alarme à leur conſcience endormie? Hélas! mes Freres, il s'agit à préſent plus que jamais d'éteindre l'incendie prêt à réduire en cendre la maiſon de notre Maître; & vous voudriez que nous ne nous occupaſſions qu'à l'orner. Le bras de Dieu tonne, foudroye, il va s'appeſantir, il faut déſarmer; & vous ne voulez entendre que les éloges pompeux de la miſéricorde. Fourniſſez-nous donc, de grace, oui, fourniſſez-nous de quoi vous conſoler, c'eſt tout ce que nous deſirons. Si vous voulez que nous vous conſolions dans nos diſcours, conſolez-nous vous-mêmes par le profit que vous en retirerez. Mais vous voulez que l'on vous flatte, au riſque qu'on vous trompe, & qu'en vous trompant on vous perde. Eſt-ce ainſi que vous aimez la vérité?

Que j'entreprenne de vous inſtruire à fond de quelque point eſſentiel de notre foi; d'abord ce projet ſeul endormira la plus grande partie d'un Auditoire; eſprits

ſuperficiels,

ſuperficiels, pour qui le ſeul frivole a des attraits, qui dans le commerce amuſant du monde, accoutumés à ne penſer & à n'agir que par un goût de volupté, ſe ſont rendu comme incapables de toute application grave & ſérieuſe. En vain donc, pénétrant dans les profondeurs de ſaint Paul, j'en tirerai ces raiſonnements accablants contre l'Incrédule & contre l'Impie; en vain, expliquant l'Evangile d'après les ſaints Docteurs, je ferai de cette double autorité un rempart impénétrable, pour mettre notre dogme à couvert des railleries du libertin; bientôt l'attention ſe laſſe, la diſtraction ſuccede au dégoût. Ah! mes Freres, c'eſt donc, encore une fois, la Religion qui vous ennuye; & vous aimez la vérité.

Que je repréſente la vertu chrétienne avec tous les traits de perfection qui lui ſont propres; bientôt ce portrait devient trop étranger, pour qu'il intéreſſe & qu'il plaiſe. Que j'explique les opérations merveilleuſes de la grace dans un cœur qui lui eſt fidele, la coopération que notre Dieu demande pour cela du côté de ſa créature, les effuſions abondantes de miſéricordes dont il ne cherche qu'à nous récompenſer; hélas! Meſſieurs, moi-même à préſent déja je deviens inintelligible.

C'eſt-là cependant ce que les Apôtres prêchoient aux premiers Fideles, les ſaints Peres à leurs peuples, ce que Jeſus-Chriſt même diſoit à ſes Diſciples ; c'eſt donc là la véritable Religion ; c'eſt donc la Religion que vous ne pouvez entendre ; & vous aimez la vérité !

Pour réveiller l'attention, pour ſe faire écouter, que faut-il donc faire ? Farder pour ainſi dire la vérité, en la chargeant de mille ornements étrangers, & de tout ce que l'imagination a de plus riant dans ſes images, & de tout ce que l'éloquence a de plus recherché dans ſon artifice, & de tout ce que la langue a de plus poli dans ſes expreſſions ; alors on écoute, la vérité plaît. Non, ce n'eſt pas la vérité, c'eſt plutôt le fard éblouiſſant dont on la couvre ; ou du moins ce n'eſt pas certainement la vérité pour elle-même.

On écoute, la vérité plaît ; comment encore ? Si dans les détails exacts, étudiés, nous ſçavons peindre les paſſions humaines ; ſi dans des deſcriptions vives & animées, qui repréſentent au naturel la ſcene du monde, nous découvrons habilement tous les reſſorts qui font mouvoir ce grand théâtre, & qui en forment les dénouements & les intrigues. On

nous passe même volontiers quelques couleurs hideuses, que nous semons légérement sur ce tableau, en considération du plaisir spirituel que l'on ressent à repaître encore son imagination des voluptés charnelles dont on flatte habituellement tous ses organes. C'est donc le monde, c'est le monde seul que vous aimez; & nous sommes trop heureux si nous n'enflammons pas vos passions en voulant les éteindre. Du moins certainement si vous aimez la vérité, ce n'est pas la vérité pour elle-même.

Je vous avoue, Messieurs, que Saint Jean Chrysostome se plaignoit de cette disposition dans la plupart de ses auditeurs. Aussi, disoit ce Pere, comment sort-on le plus souvent de nos discours? On sort l'imagination remplie de toutes sortes de peintures, l'esprit égayé par mille traits brillants, dont la multitude & la diversité ont souvent même confondu toutes les traces; on sort quelquefois plein de l'idée de celui qui a parlé, sans rien sçavoir de ce qu'il a dit. En vérité, mes Freres, permettez-moi cette expression du saint Docteur, un auditeur n'est-il pas ridicule? *Quomodo non auditor ille ridiculus?* Ou plutôt n'est-ce pas la plus sanglante satyre qu'il puisse

faire de nous ? *Quomodo non irriſor putabitur* ? De louer un diſcours qu'il vient d'entendre, & d'avouer en même-temps qu'il n'en a rien retenu : *Dum aſſerit Doctorem benè dixiſſe, neſcire autem quid dixerit.* Eh ! le moyen que vous euſſiez rien retenu ; vous ne vous êtes attachés qu'à l'écorce. Aimez la vérité ; vous la trouverez ſous cette écorce, & vous la retiendrez ; pourvu cependant, en ſecond lieu, qu'en la trouvant, vous vouliez ne la point méconnoître.

Entre tous les Miniſtres du Seigneur, & dans l'une & dans l'autre loi, il n'en eſt point, qui ait été plus malheureux dans ſon Miniſtere que Jérémie : il n'eſt pas beſoin de chercher ailleurs des exemples ou des figures de nos propres ſuccès.

Allez, Prophête, lui dirent les chefs & les anciens du peuple demeurés en Judée après la deſtruction de Jéruſalem par le fameux Monarque de Babylone, allez conſulter le Seigneur ; nous attendons ſa réponſe par votre organe, vous nous apprendrez quelle réſolution nous devons prendre. Qui ne croiroit, Meſſieurs, qu'Iſraël ne cherche en effet qu'à s'inſtruire ? Mais par malheur on avoit déjà pris ſon parti, on vouloit ſe retirer en Egypte. Cependant le Prophête

prie, & après dix jours de retraite, il avertit les reſtes malheureux de la Nation ſainte que la volonté du Seigneur eſt qu'ils demeurent dans la Judée. Ah ! Prophete, s'écrie auſſi-tôt la multitude, pour cette fois vous vous trompez, ou vous voulez nous tromper nous-mêmes. Ce n'eſt pas là ce que le Seigneur vous a inſpiré : *Mendacium tu loqueris, non miſit te Dominus.* C'eſt plutôt le cruel Baruch qui vous anime contre nous ; vous voudriez, & l'un & l'autre, nous faire tous eſclaves du Roi de Babylone : *Baruch incitat te adverſum nos ut traduci faciat in Babylonem.*

Voilà, Meſſieurs, un exemple bien ſenſible de la vérité méconnue. Mais ne faiſons pas à nos auditeurs l'injure de leur appliquer un caractere ſi odieux. J'avoue donc qu'ordinairement nous réuſſiſſons aſſez à prouver en général & notre morale & notre dogme. Certains grands principes du Chriſtianiſme ſont par eux-mêmes ſi frappants, qu'ils ne trouvent guere des contradicteurs. On convient de l'obligation d'aimer ſes ennemis ; le précepte de la pénitence eſt trop clair pour qu'on puiſſe le nier ; il ne faut que rappeller les eſprits aux paroles de Jeſus-Chriſt, elles ſont trop expreſſes, elles perſuaderont ſans peine toute l'étendue

du précepte de la charité ; notre propre cœur nous dit lui-même que nous devons aimer Dieu. Mais s'agit-il d'appliquer à notre état, aux dispositions de nos cœurs ces vérités pour ainsi dire spéculatives ; c'est là qu'échoue la vérité ; on a toujours quelques prétextes pour s'y soustraire, où n'en trouve-t-on pas ?

On en trouve dans son âge. Ce n'est jamais pour personne le temps de faire pénitence : la jeunesse est trop délicate & trop foible, l'âge viril a trop d'affaires, la vieillesse est trop caduque ; on convient donc du précepte en général, mais le précepte n'est pour personne. On en trouve dans sa condition, quelle qu'elle soit. Chacune a des bienséances qui ne permettent jamais de s'abstenir d'aucune partie de plaisir. On en trouve dans ses occupations. L'homme le plus oisif a-t-il jamais le temps d'assister aux divins Offices ? On en trouve dans son tempéramment ou trop vif pour se modérer, ou trop volage pour souffrir la contrainte. On en trouve dans la situation de son esprit, dans les dispositions de son cœur. Que je fasse tonner aux oreilles d'un Mondain les anathêmes de l'Eglise contre les spectacles & les fêtes profanes, que j'en démontre même le dan-

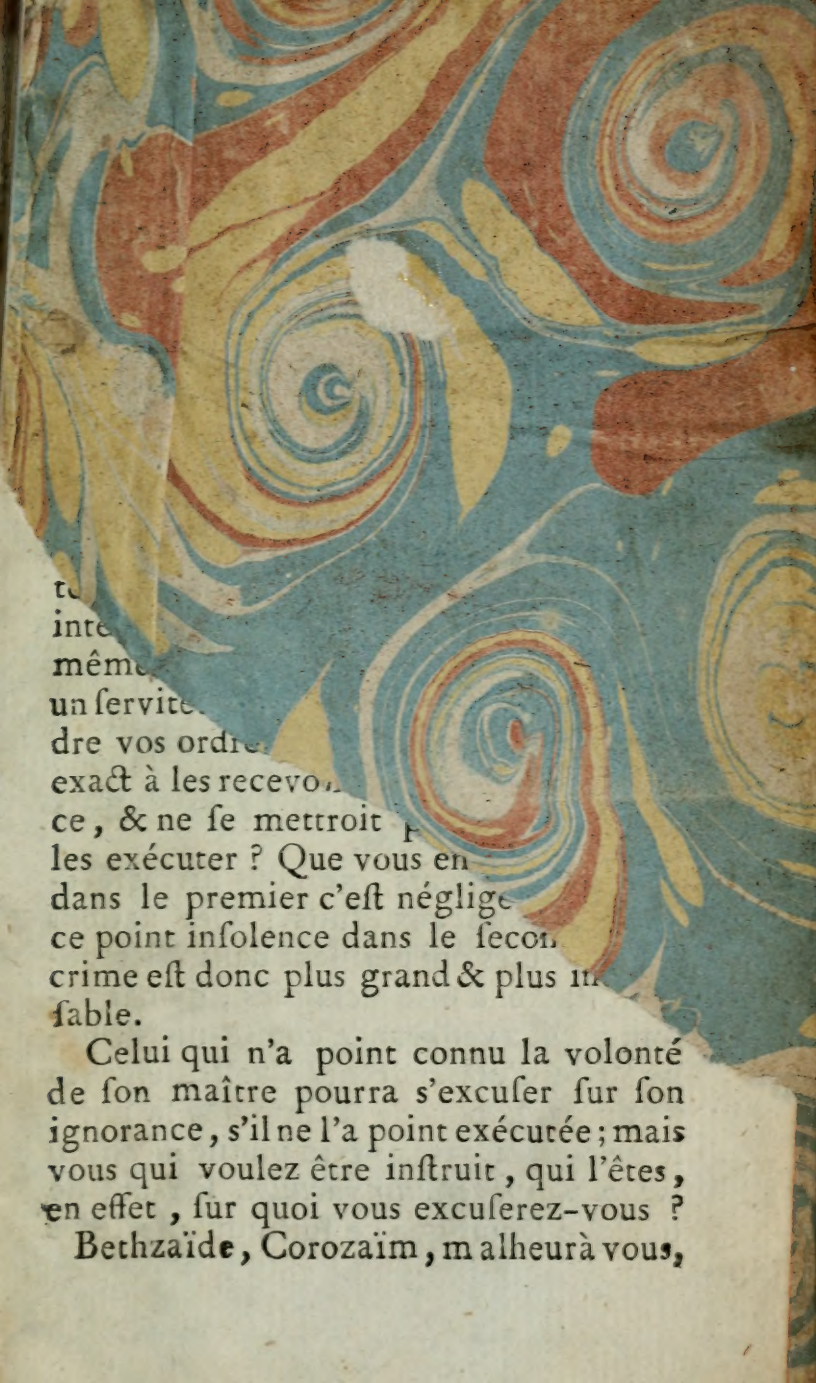
ce
voisi
que vous,
réforme. Cha
ne à soi.

Que j'invective aujo
xe. Sous l'or, l'argent & la soie,
clat éblouissant des diamants & d
les, sera-t-il une seule des femmes les p
mondaines qui, même à côté d'un pauvre nud, pense être encore assez parée? Que je déclame contre le jeu. Après avoir perdu dans une nuit de quoi peut-être sauver la vie à une infinité de malheureux, voudra-t-on seulement reconnoître en soi les premieres étincelles de cette passion funeste? Je prêcherai l'aumône: un cœur impitoyable ne trouvera ni be-

du précepte de la charité ; notre propre cœur nous dit lui-même que nous devons aimer Dieu. Mais s'agit-il d'appliquer à notre état, aux disposition de nos cœurs ces vérités pour ainsi dire spéculatives ; c'est là qu'échoue la vérité ; on a toujours quelques prétextes pour s'y soustraire, où n'en trouve-t-on pas ?

On en trouve dans son âge. Ce n'est jamais pour personne le temps de faire pénitence : la jeunesse est trop délicate & trop foible, l'âge viril a trop d'affaires, la vieillesse est trop caduque ; on convient donc du précepte en général ; mais le précepte n'est pour [illegible] On en trouve dans sa [illegible] connoître ; qu'elle soit. Chacun [illegible] suivre ? On qui ne permettra [illegible] exception du seul d'aucune [illegible] demandons : c'est de se dans [illegible]

[illegible] ous donc, mes Freres, disoit Cyrille d'Alexandrie, que pour vous justifier au Tribunal de Dieu, il suffise d'avoir écouté avec empressement, & même d'avoir écouté avec respect, sa parole ? Non, ce n'est point là ce que Jesus-Christ a promis : *Non sufficit dicere : si quis sermonem meum audierit, sed si quis servaverit.* L'écouter sans la pratiquer, c'est, dit Saint Jean Chrysostome, aug-



du précepte de la charité ; notre propre cœur nous dit lui-même que nous devons aimer Dieu. Mais s'agit-il d'appliquer à notre état, aux dispositions de nos cœurs ces vérités pour ainsi dire spéculatives ; c'est là qu'échoue la vérité ; on a toujours quelques prétextes pour s'y soustraire, où n'en trouve-t-on pas ?

On en trouve dans son âge. Ce n'est jamais pour personne le temps de faire pénitence : la jeunesse est trop délicate & trop foible, l'âge viril a trop d'affaires, la vieillesse est trop caduque ; on convient donc du précepte en général mais le précepte n'est pour [illegible] jours On en trouve dans sa [illegible] un seul qu'elle soit. Chacune [illegible] fertilisé qui ne permette [illegible] & du Japon ; d'aucune [illegible] qu'on l'y prodigue, dans [illegible] eds.

[illegible] eurs, ne nous arrivera-t-[illegible]ne aux Juifs ? Ces nations [illegible]ous j[illegible]euses qui périssent dans les téne[illegible]s, faute d'être éclairées, demande[illegible]ont à Dieu vengeance contre nous ; hélas ! elles l'obtiendront. Car le Seigneur l'a dit par la bouche d'Isaïe que sa parole ne pouvoit jamais être inutile : *Verbum meum non revertetur vacuum.* Il faut, de quelque façon que ce soit, qu'elle serve